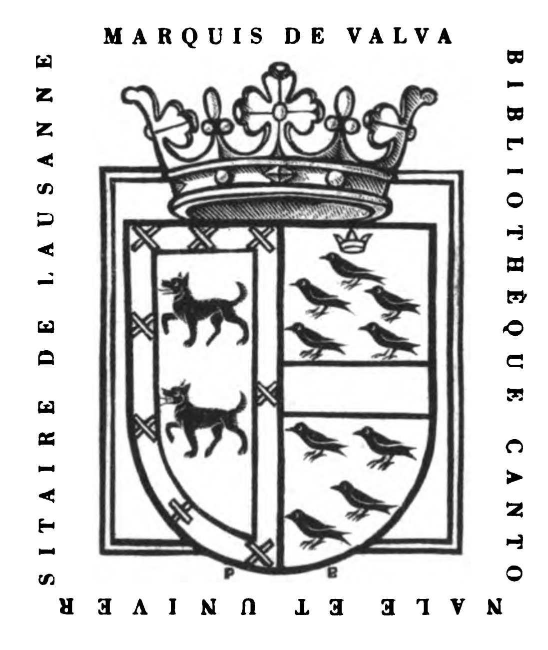
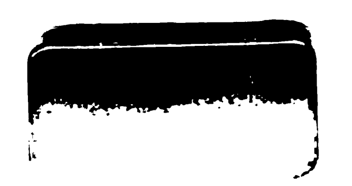


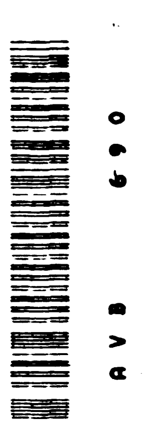
EX DONO

GIUSEPPE D'AYALA

MARQUIS DE VALVA







AUTREFOIS

OU

LE BON VIEUX TEMPS

TYPES FRANÇAIS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Imprimerie de Decessois, 55, quai des Augustins.

AUTREFOIS

OU

LE BON VIEUX TEMPS

TYPES FRANÇAIS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE,

TEXTE
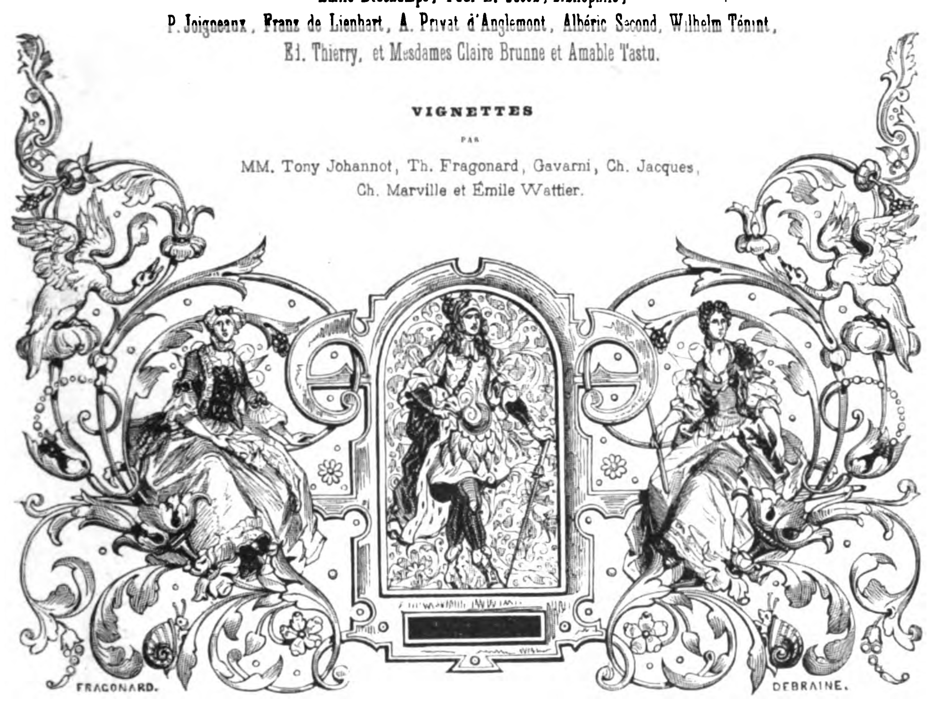
PAR

MM. Ph. Audebrand, Roger de Beauvoir, E. de Labédollierre, Ad. Boucher, Augustin Challamel, F. T. Claudon, Emile Deschamps, Paul L. Jacob, bibliophile, P. Joigneaux, Franz de Lienhart, A. Privat d'Anglemont, Albéric Second, Wilhelm Ténint, Ed. Thierry, et Mesdames Claire Brunne et Amable Tastu.

VIGNETTES

PAR

MM. Tony Johannot, Th. Fragonard, Gavarni, Ch. Jacques, Ch. Marville et Émile Wattier.

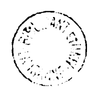


PARIS

CHALLAMEL ET CIE, ÉDITEURS,

4, RUE DE L'ABBAYE-S^T-GERM., AU 1ER







Le Marquis.



Le Marquis.



LE MARQUIS PETIT-MAITRE.



Le marquis du temps de Louis XV, le beau, le spirituel acteur copié tant de fois depuis par Fleury qui le doublait seulement, l'homme des tabatières, des petits soupers, des concerts, le plus aimable des égoïstes, le plus scélérat des amants, le plus inutile des amis, ce marquis dédaigneux, coquet, l'œil en feu ou le désespoir dans l'âme pour Cidalise, un épagneul ou une succession, aimant la cour et les aventures d'éclat, partageant son temps entre les spectacles, les soupers qui les suivent et les nuits qu'on y prépare, nous le trouvons là, ce cher marquis, dans un de ces moments d'oisiveté où il songe à quelque belle. Sera-ce Aminte qui a l'heureuse facilité de pleurer toujours, comme Olympe qui sait rire et montrer l'émail de ses dents sous l'éventail? Les rencontres amoureuses sont d'un rare à faire peur, et notre marquis a brisé ce matin même le portrait de Pomponette,

la danseuse, avec qui il a soupé la nuit dernière chez Bergé, le traiteur de l'Opéra. Reviendra-t-il chez sa princesse délaissée, ou bien prendra-t-il une comtesse qui donne dans les sciences occultes? Le marquis de Champ-Fleuri ignore vraiment ce qu'il a à espérer ou à craindre. A vingt-cinq ans, son oncle, un chevalier de Malte goutteux, l'a lancé dans le monde avec un grand nom et une belle fortune : il avait alors une de ces figures que les femmes distinguent, que les hommes remarquent et que les maris détestent; il avait l'esprit du monde et l'à-propos qui vaut mieux que les grands talents; peu instruit, mais au courant de tout, recherché des belles, agacé par les coquettes, prévenu par les étourdies, goûté même des plus sévères; du reste aimant le jeu, les chevaux, le vin et la danse, poursuivant les rebelles avec une admirable opiniâtreté et leur envoyant son portrait dans une lorgnette. Il avait un coureur à livrée pistache, aussi agile que son cocher semblait lourd; ses boîtes en émail, en écaille, en porcelaine sortaient toutes de chez Ravechel, le bon faiseur. Hier, il achetait des chevaux venus des haras du prince de Galles, il jouait au jeu du roi, il applaudissait Gluck à l'Opéra. Rentré chez lui, il écrivait naïvement à un de ses amis « que l'amour est rarement un sentiment profond, mais un prétexte d'avoir et de donner du plaisir [1], » il se parfumait de la tête aux pieds et courait chez Cagliostro. Aux promenades, dans les cercles, il étalait l'élégance de ses broderies, tirait ses deux montres, et, se présentant d'un air satisfait, se souriait à lui-même très-gracieusement. Impossible de préciser son goût dominant; il changeait si souvent d'idées, les passions, les goûts les plus opposés se succédaient si rapidement en lui, que ses amis les plus assidus ne connaissaient rien à son caractère. Il avait aimé tour à tour les chiens, les chevaux, les papillons, les magots de la Chine, les meubles de prix, les bijoux, et il avait fini par s'éprendre d'une danseuse. Est-ce à Pomponette que vous songeriez en ce moment, monsieur le marquis?

— Vous êtes un sot, mon cher, reprend M. de Champ-Fleuri, je veux épouser Mme la baronne Florinde. Malpeste! en voilà une qui est maîtresse de ses actions; elle est veuve, et j'aime les veuves, morbleu! elle a

[1] Le vicomte de Barjac. Impr. de Wilson. Dublin.

du bien, ce sera plus mon fait que Pomponette : il est temps que j'épouse, car je suis *anéanti*!... je vole m'enterrer là !

Et le marquis courait chez la veuve ; il jouait le sentiment ; il parlait à Mme Florinde de ses yeux vifs et *remplis de feu*, de sa figure *bouchonnée*, de son nez *retroussé*, de sa tête *pas plus grosse que le poing* et dont les mouvements surpassaient ceux d'une *girouette agitée de plusieurs vents* [1]. Arrivé chez elle, il y trouvait cependant nombreuse compagnie ; le plus souvent c'était un petit collet, l'air doucereux et séraphique, un financier au rire niais nommé Mondor ou Médor, un colonel brodant au tambour, ou un président lugubre comme un cercueil. C'était là vraiment un ennuyeux monde pour le marquis ; mais c'était là aussi son triomphe le plus assuré : il ne se faisait faute de parler tout haut du bas de l'escalier qu'il montait.

— Hé ! c'est vous, marquis, disait Florinde en voyant cet homme qui avait l'agréable talent de tromper et de ruiner les femmes ; vous êtes aujourd'hui d'un *brillant*, d'un *lumineux*, d'une *santé*...

— Congédiez donc l'abbé, disait alors le marquis en se penchant d'un air fat à l'oreille de la veuve : il est d'une indiscrétion...

— C'est un petit badin qui vous amusera, au contraire ; il louait ce matin votre taille, et m'entretenait de vos conquêtes.

— Qu'il reste donc ; mais ce colonel?

— Y pensez-vous? une personne sacrée, l'ami de mon mari, et, de plus, mon cousin!

— Je ne sais pourquoi je bâille aujourd'hui, reprenait alors insolemment le marquis ; je crois que j'aurai lu quelque gazette. De ma vie, depuis l'OEil-de-Bœuf jusqu'au Grand-Commun, je n'ai rencontré tant d'ennuyeux : il faudra que je m'en aille faire la guerre aux Corses !

Et il tenait sa boîte avec grâce, il aspirait une large pincée de tabac. Tout en causant avec Florinde, le marquis caressait son *gredin* (le chien à la mode d'alors), sa *perruche* ou son *sapajou*. En homme intelligent, il faisait aussi l'inventaire de l'hôtel qu'il visitait, calculait la valeur des bijoux, du mobilier, des contrats de vente dont on lui parlait.

[1] Les *Mille et une folies*. Paris, veuve Duchesne, et à Amsterdam.

— Quel pays que Paris, madame, s'écriait-il, quel pays! je suis en marché d'une charge à la cour : elle convient à ma situation et à mon nom; avec 100,000 francs de bons contrats, je n'ai trouvé que 20,000 écus : les notaires sont des arabes. Il me manque 20,000 francs; je comptais les trouver ici chez mes fermiers, mais les nouveaux impôts dont ils viennent d'être chargés... Enfin me voilà déshonoré, faute de pouvoir remplir les conditions de mon contrat.

Et le marquis jouait l'homme inquiet, consterné; il parlait de se séquestrer à tout jamais et de cacher au reste de l'univers sa retraite et son nom.

— J'ai tout vu, tout épuisé, reprenait-il; les hommes sont des tyrans, je les quitte avec plaisir; le seul regret qui me suivra dans ma retraite et que j'emporterai au tombeau sera celui de vous perdre.



Attendrie, éperdue, la baronne ouvrait alors son secrétaire et offrait ses diamants au marquis.

— Je ne les porte jamais à la campagne, disait-elle, je puis en disposer pour six mois, prenez-les, vous trouverez sans peine les 20,000 francs qui vous manquent sur 30,000 écus de bijoux.

La délicatesse du marquis combattait d'abord ces arrangements; mais dans ce beau siècle de plaisir et d'effronterie, n'y avait-il pas le chevalier Desgrieux qui plaisait aux femmes malgré ses indélicatesses avouées, et plus d'un exemple ne venait-il pas tenter le marquis? Il acceptait, et se promettait de rendre; mais les revers du pharaon, il faut le dire, lui rendaient trop souvent la mémoire courte. Leste, gai, railleur, pétillant comme le vin de champagne qu'il avait bu, il retournait aux plaisirs faciles, aux Lucrèces de comptoir, aux nymphes et aux impures de l'Opéra. Les maris auraient fait une action du dernier bourgeois en se récriant contre ses attaques. Il vivait, du reste, dans un siècle où tout ce qui était *joli* devait plaire, étonnez-vous donc qu'il plût! Il avait de l'audace, et ce sont les auda-

cieux qui réussissent. « Le premier petit-maître qui s'avisa d'endosser un habit vert fut poursuivi dans les Tuileries et presque insulté : on le nomma perroquet durant quelques jours, dit Carracioli; mais bientôt ce perroquet en fit d'autres, et tout Paris fut vert une semaine après [1]. »

D'autres fois, le marquis ne dédaignait pas lui-même de faire un peu de belle littérature, et il traçait devant sa glace le portrait suivant :



« C'est le résultat des grâces mêmes, l'élixir des agréments, le sel volatil des cercles, il déconcerte la raison, il fait taire le bon sens et il s'en moque; il sait composer un habit de goût, dresser un repas, agacer une femme, débrouiller un minois chiffonné et en tirer parti; se faire un mérite de l'allongement d'un petit doigt, d'une prononciation traînante, d'un clin-d'œil, d'un signe de tête, d'un haussement d'épaule, d'un sourire ou d'une morgue, d'une parole dite au hasard, d'un fredonnement indéterminé, d'une exclamation à contre-temps, d'un superlatif outré, il sait faire enfin un poëme dans huit jours, un roman dans trois, et fronder dans un quart d'heure toute la religion et toutes ses preuves [2]. »

[1] *Le livre à la mode*, p. 21. Ce livre, qui dépasse de beaucoup *Angola*, à notre avis, est assez rare. Il est imprimé en encre verte, et porte de l'*imprimerie du Printemps, au Perroquet*. On l'attribue à Carracioli.

[2] *Le livre de la Mode*....

A une époque où les galons, les bijoux et toutes les fanfreluches faites et à faire, fixaient et déterminaient le degré de gloire dont chacun devait jouir, l'élégance d'un habit, un visage artistement fardé et joliment moucheté qui avait pour auréole ce titre de *marquis*, devait plaire singulièrement. Quel courage ne fallait-il pas cependant à ces héros de la régence, à ces étourdis, comme Ravannes, cassant si gaîment les vitres du bon sens, pour s'annoncer en public avec des modes extravagantes si contraires au siècle composé de Louis XIV? Martyrs de la nouveauté, ils bravaient le qu'en dira-t-on. On ne réussit que par le courage, et le premier homme qui étala ses crachats sur une robe de chambre, encourait, à l'avance, la risée et les critiques. Cependant cet usage triompha, l'on cita même un duc entiché de sa noblesse, qui portait le cordon bleu dans son bain. Le dix-huitième siècle fut à proprement parler le siècle des modes de qualité, il sut mettre chacun à sa place. Ses marquis, moins graves, moins empesés que ceux de Louis XIV, ont passé par la frivolité de la régence, pour donner dans les sciences occultes avec Cagliostro, ou la philosophie avec Voltaire. En réalité, le premier de ces deux hommes les amusait plus que le second. Ils *lisottaient* dans leur lit, ou bien à l'issue du dîner, ils raillaient et persifflaient superlativement, mais en somme ils eussent rougi d'être plus philosophes qu'il ne fallait. Ne valait-il pas mieux jouer de grosses sommes au cercle du roi, étaler les grâces parisiennes, et avoir des regards *contempteurs à la douzaine* que de sécher sur les livres? La vogue littéraire fut telle cependant que peu de marquis se refusaient le plaisir de publier une brochure une fois au moins dans leur vie. Les auteurs eux-mêmes favorisaient ce mouvement et leur écrivaient des préfaces : A messeigneurs les petits maîtres [1]. Cette littérature *marquisienne*, chamarrée, dorée, pareille aux plates-bandes d'un parterre ou d'un habit, ne pouvait avoir un grand succès, elle fut représentée par l'*Almanach des Muses*, devenu son refuge le plus ordinaire. On y retrouve surtout le nom de ce fameux marquis de Ximenes qui faisait un quatrain sur le bout du doigt et reliait chacune de ses épigrammes à part pour l'envoyer à la victime de sa plume. Aussi

[1] *Le livre à la mode*, p. 11.

innocents que des éventails, les livres avaient du moins le privilége de ne point ennuyer; ils étaient nauséabonds du jour où le marquis se mêlait de prêcher l'émancipation des nègres, après Raynal, ou de commenter l'*Émile* de Jean-Jacques. Déistes et chrétiens à la fois, ils n'y regardaient pas alors de si près, ils ressemblaient à Bonneval le Turc, qui se mettait tantôt en Français, tantôt en pacha. La rage des lectures gagnait aussi parfois ces comédiens du grand monde : ils jouaient des proverbes, ils déclamaient et chantaient. Le marquis *bel esprit*, hâtons-nous de le dire, ne valut cependant jamais le marquis à *bonnes fortunes*. Celui-ci était trop sûr de son terrain, de ses rieurs, de ses grâces parisiennes, il laissait l'autre s'occuper de la réforme du monde, disputer, parler, mais il lui était supérieur dans la manière de mettre le chapeau, de marcher, de se moucher, de démonter enfin, par ressort, un visage rompu à l'art de pleurer ou de rire. L'autre devenait un ours et allait mourir près d'un lac de la Suisse, en maudissant tous les hommes; le marquis à la mode n'était-il pas trop heureux pour devenir misanthrope?

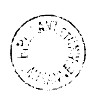
Ainsi couru, recherché, fêté, l'homme du jour et du siècle, l'astre des fêtes, des salons et des soupers, le marquis n'avait qu'un défaut, celui de ne pas être *éternel*. Il demeurait jeune toutefois, et jeune très-longtemps. La poudre, cette neige odorante de nos pères que nous regrettons avec tant de justice pour les mauvais jours, avait le privilége de conserver à cette charmante marionnette son apparence de fraîcheur; des chevaux anglais, des broderies du dernier goût, des laquais de six pieds et une maîtresse connue faisaient le reste. Paris, ce gouffre profond dans lèquel s'abîment tant de renommées, lui gardait rarement la sienne, sous le masque du plaisir qu'il ne quittait pas même à soixante ans passés, le marquis pouvait entendre une foule d'envieux se disputer déjà sa place comme d'avides héritiers. Pareil à Mirabeau qui se fit raser et placer à sa fenêtre un jour de soleil, avant de mourir, le marquis mourait du moins bravement et au lit d'honneur, entre les médaillons de ses maîtresses. Après avoir ruiné tous les brodeurs de Paris, il s'éteignait avec un refrain de Collé sur les lèvres, aimable, insouciant, oublieux, même devant la mort, le grand sommeil qu'il allait dormir.

Cette vie de fleurs, de trahison, d'esprit, de souplesse et d'indolence,

n'était pas cependant toujours dénouée par les maladies, les excès ou la vieillesse. Beaucoup de ces hommes moururent sur un théâtre plus sanglant, plus imprévu ; l'échafaud fut l'expiation sévère de ce siècle dont ils avaient été les meilleurs comédiens. A ce moment même, moment si lugubre et si cruel, la gaîté ne les abandonnait pas, on le sait, et ils revêtaient pour ce grand jour le frac à pluie d'argent dont ils se pavanaient jadis à l'OEil-de-bœuf, sans oublier d'offrir au bourreau une prise dans leur tabatière.

ROGER DE BEAUVOIR.

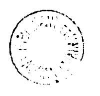






La Femme à la mode

(CIDALISE).





La Femme à la mode

(CIDALISE).



CIDALISE

OU

LA FEMME A LA MODE.

1750

Vous seules variez la scène
De nos goûts et de nos erreurs.
LE CHEVALIER DE PARNY.



Que celui qui n'a jamais sacrifié à la mode et qui porte un sac pour vêtement jette la première pierre à Cidalise.

Cidalise était une créature bien née, qui ne voulait pas donner prise sur son compte, et qui serait morte de confusion si on l'eût surprise dans la moindre infraction aux lois du bel air.

Cidalise, au sortir du couvent, eut le malheur d'être aimée par un jeune homme tout frais débarqué de sa province, qui se prit à soupirer de la façon la plus extraordinaire du monde. La simple et innocente jeune fille ne comprit pas tout d'abord l'étendue du danger qu'elle courait, et pour répondre dignement à

cet amour de petite ville, elle se mit elle-même en frais de tendres soupirs. C'était quelque chose de pastoral, d'attendrissant et de souverainement contraire aux usages du monde. Heureusement, une sienne parente s'aperçut de toute cette bergerie, et y mit bon ordre.

« Eh! quoi, ma chère, dit-elle à notre ingénue, y songez-vous, d'aller aimer ce petit niais, ce coq de village, ce Tircis mal accoutré, dont les habits seulement ne sont pas de Passau, dont la veste étale aux yeux un vilain dessin d'il y a des siècles et qu'on ne trouve plus qu'aux friperies des boutiques du palais! Mais vous n'avez donc pas remarqué qu'il ne porte point de bas blancs, que ses tabatières sont plates et pas guillochées, que sa perruque est d'un ajustement incongru? Mais vous ignorez donc que c'est un jeune homme effroyablement rangé, qui ne sait ni s'asseoir ni rester debout, et *à qui le vin fait mal.* On ne lui connaît pas la moindre aventure galante, le plus mesquin minois de maîtresse. Ce sont des mœurs dont on ne se fait pas idée! Il ne saurait veiller, et de plus, je vous dirai, — cela seul fait frémir! — qu'il a le jeu en horreur. Or, vous comprenez, ma petite, qu'il n'y a rien à espérer d'un homme qui n'aime point le jeu, et que ce sont là des travers qu'on ne saurait souffrir. Et puis, a-t-il cette légèreté des agréables du jour? Hélas! vous le voyez marcher d'un pas mesuré, comme un vieux médecin avec sa canne à pomme d'or. Il a la prétention de vouloir peser ses paroles et de ne dire que des choses sensées, et, — pour achever, — il ose se montrer amoureux de vous! c'est un homme qui vous perdrait de réputation! »

Au fond, Cidalise était fille d'esprit; elle se rendit à ces raisons, jeta un regard sur elle-même, et ne tarda pas à se repentir de ses coupables égarements. De ce moment, il n'y eut plus rien à dire sur Cidalise; elle se comporta décemment. Jusqu'alors, elle s'était imaginé qu'il convenait de donner au rouge dont elle se couvrait le visage, cet air naturel qui fait douter de la participation de l'art; pauvre sotte! elle ressemblait ainsi à une paysanne. Elle comprit que le rouge doit se mettre par plaques, par taches, et figurer une île de corail sur une mer de lait. Quant à cette mer de lait, elle eut recours à un certain blanc qui se mettait en cachette et dont personne n'avait le secret. Permis à une femme d'être pâle, mais

non d'être brune de peau, et le soleil du couvent avait terriblement hâlé son visage. Je dis soleil du couvent, car ailleurs une femme passe sa vie derrière les volets et les rideaux de damas, dans sa chaise à porteur ou sous son parasol; le soleil n'existe plus pour elle, il est comme non avenu. Au lieu de deux ou trois mouches qui s'égaraient sur son visage, et la faisaient ressembler à une jeune convalescente, elle eut un nuage de mouches: mettez du rouge à un pain de sucre d'une entière blancheur, et que ces petits insectes noirs et ailés fêtent à l'envi, et vous arriverez à l'idéal de la beauté que rechercha Cidalise. Elle ne porta plus de garniture de robes qui ne vinssent de la Duchap. Ses *paniers* furent d'une ampleur assez convenable pour ne pouvoir passer, sinon de biais, par les portes ouvertes à deux battants. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'ils étaient fournis par la Germain. Ses talons furent de la bonne hauteur, et pour l'élévation de la coiffure, nulle ne put se vanter de surpasser ces sommets sublimes et neigeux que Cidalise portait, ces blanches montagnes d'où descendaient des torrents de perles fines.

Cependant le provincial amoureux s'était peu à peu *déprovincialisé*, et d'un autre côté, le rouge, les mouches et les hauts talons de Cidalise n'avaient pas été sans embellir ni grandir sa passion. Le petit baron s'était fait marquis; il avait dépouillé en même temps et son titre et son habit de famille; tous deux lui venaient de son père et avaient certaine tournure gothique et héréditaire qui suffoquait à vingt pas de distance.

Le marquis donc, puisque marquis il y a, était devenu ce qu'on appelle un galant homme; avait-il du bien, je l'ignore; il menait grand train de vie, se montrait beau joueur, et son nom était *sur la liste de Marly*. Les femmes raffolaient du marquis.

Cidalise ne demandait qu'à pouvoir l'aimer sans trop se compromettre. Un matin la comtesse, — vous ai-je dit que Cidalise était comtesse? — un matin la comtesse se trouva devoir mille louis au marquis. On avait passé la nuit autour d'une table de Cavagnole, et l'inconstante fortune avait eu cette nuit-là une constance désespérante. Elle n'avait pas quitté le fauteuil du marquis. La somme était gênante; Cidalise se mordit les lèvres et pâlit sous son rouge. L'ardeur du jeu avait terriblement desséché sa cassette, et son intendant avait été pressuré de telle sorte, — les nuits

étant aussi exigeantes, aussi dépensières que les jours, — qu'on lui aurait plutôt fait rendre l'âme que de lui arracher un écu. La comtesse mesura l'étendue de l'abîme; il lui fallait vendre ses diamants!

Qu'est-ce qu'une femme sans diamants? C'est une fleur sans rosée, c'est une nuit sans étoiles!



Le marquis devina le terrible embarras; et, après une pirouette et une prise de tabac, il demanda sa main à Cidalise. La comtesse accueillit la proposition avec un éclat de rire, et consentit, toujours en riant immodérément, à laisser aller les choses. Donc les formalités se firent. Mais le jour du contrat, tout faillit se rompre. *Florine*, la chienne de la comtesse, se trouvant gravement malade; heureusement, ce ne fut qu'une courte indisposition, et le mariage eut lieu.

A dater de ce jour, le marquis et la marquise ne se virent plus du tout; les choses se passèrent donc dans les règles, et la réputation de l'un ou de l'autre n'eut à souffrir aucunement de ce mariage.

Quand je dis qu'ils ne se virent plus, je dois ajouter *au moins dans le monde*, car tous deux s'aimaient; mais ils surent s'épargner le ridicule de cet amour. Que de soucis pour eux tant que cette passion dura! Oh! si on les eût soupçonnés d'une telle faiblesse, ils eussent été à tout jamais perdus!

Du reste, ils menèrent, chacun de son côté, une vie princière. Le marquis eut sa petite maison et des caprices à l'Opéra. Cidalise eut sa *guinguette* (c'est ainsi que les femmes du bel air nommaient alors leur château de plaisance), Cidalise eut donc sa guinguette et des amants. Guinguette et amants étaient rigoureusement indispensables à une femme à la mode.

Il y a six mois de l'année où tout le monde quitte Paris; il n'y reste plus que les marchands et les bourgeois; aussi vaudrait-il mieux passer la belle saison dans ses caves, que de poser seulement le bout de son talon sur le sable des promenades de la ville capitale.

Quant aux amants, une femme de condition ne pouvait passer l'hiver sans en avoir au moins un. L'été encore, la chose n'était pas d'une rigoureuse nécessité; mais l'hiver, que faire d'une femme sans amant? *Comment arranger des parties avec elle, on ne sait qui en mettre!*

Le choix d'un amant était affaire délicate. Avant tout, devait-on rechercher un homme qui eût l'air du monde et qui se mît bien. Qu'il eût de l'esprit, cela n'était pas nécessaire; on garde mal les gens d'esprit. Le vicomte est sot comme un précepteur, disait Cidalise, mais quand il m'ennuie trop, je le fais chanter; il a une très-jolie voix. Il fallait aussi se garder de ces gens mystérieux en amour, qui ne rêvent qu'escalades nocturnes et soupirs discrets, et qui ne veulent pas qu'on sache à qui ils sont engagés. Cela est du dernier bourgeois, et quand on demande : *Qui Belise a-t-elle à présent?* il est assez sot de ne savoir que répondre. Il était bien de s'attacher surtout à choisir un homme d'un goût sûr, utile à consulter pour les meubles et la monture des bijoux, et avec qui on pût aller faire des emplettes. Mais ne trouvait pas qui voulait cet homme de goût. Quand on avait le bonheur d'en rencontrer un, on le prêtait à ses amies pour leurs achats. « Envoyez-moi donc Clarimond demain matin, mon tapissier sera là. » L'amant devait être à l'affût de toutes les brochures nouvelles et les apporter encore toutes mouillées, *car sitôt qu'elles étaient sèches, on n'en parlait plus;* il devait savoir le premier les couplets du jour saisir au vol les flèches des épigrammes, être au courant des aventures du chevalier Floricourt auprès de telle fille d'Opéra et des mésaventures du financier Mondor, conséquence de ces mêmes aventures; c'était le prix courant de toutes les vertus qui se cotent dans le monde de la galanterie.

Cidalise avait Clarimond; toutes les femmes le lui enviaient.

La maison de la marquise était des plus agréables de Paris. Aussi faut-il dire qu'elle en avait éloigné tout ce qui sentait le suranné ou le vulgaire, à commencer par sa propre sœur la Présidente. « Quand on a le malheur d'avoir épousé un homme de robe, disait Cidalise, on devrait se ca-

cher à tous les yeux. » Il est vrai que ce président était l'homme le plus mal né qu'on pût trouver, qu'à sa table s'étalait aux hors-d'œuvre ce qui devait être aux entrées, qu'on y servait un gibier *mal assorti* et sans nom, et qu'on y mangeait du chevreuil, sans *s'inquiéter seulement s'il était de Montbar!*

Et que la vie était pénible pour Cidalise! Le matin (à midi), sa femme de chambre venait, à pas de velours, tirer un coin de l'épais rideau de soie qui cachait la fenêtre. Elle entr'ouvrait, pour ainsi dire, la paupière du boudoir. Un mince fil de jour ou d'argent brodait les volets clos. Cidalise ouvrait languissamment ses yeux. On lui apportait son chocolat; puis venaient les ouvriers, les marchands, des discussions et des conceptions d'ameublement et de parures, à rompre la tête d'un homme d'État. Il fallait ensuite prendre souci des cartes à envoyer, des *billets à écrire pour l'arrangement des parties*. Arrivait l'heure du dîner. *Elle ne dînait point; il fallait souper.* Si j'avais le moindre goût pour les poëmes épiques, je vous chanterais les héroïques travaux que la toilette nécessitait, travaux où l'intervention des dieux est remplacée par l'intervention des épingles; mais il sera plus court de laisser à cette grave occupation tout le restant de la journée et de reprendre Cidalise à l'heure où elle va à l'Opéra, *en petite loge* (petite loge, loge mystérieuse, par opposition à loge d'apparat), entendre pour la millième fois une œuvre dont elle ne sait même pas le nom. De là, Cidalise va souper chez une de ses amies, si l'on ne soupe chez elle, et la nuit se passe à Cavagnole.

Cependant, en dépit du monde et des amants, Cidalise aimait toujours secrètement son mari. Les infidélités se compensaient de part et d'autre, et l'amour demeurait inaltérable au fond, comme une plaque d'or qu'on couvre tour à tour de peintures et d'émaux et qui reste toujours plaque d'or.

Un jour (à quoi tiennent les plus hautes réputations?) un jour Cidalise avait cercle chez elle; tout ce que Paris possédait alors d'hommes agréables et de femmes du bel air était là. La triomphante marquise n'avait jamais été plus à la mode, ni plus entourée de ces haines glorieuses qu'on nomme des sourires d'amies. Elle était à la fois une royauté et une croyance! Longtemps esclave de la mode, elle en était devenue souve-

raine, et il y avait siége en règle autour de chacune de ses femmes, pour leur arracher le secret de la mode du lendemain.

Elle en était à cette heure de gloire suprême, heure toujours doublée d'un danger. Le suisse de l'hôtel entra dans le salon, brusquement, la figure bouleversée; on venait de rapporter sur une litière M. le marquis étendu mort. Il paraît que, la veille, voulant revenir à pied de sa petite maison, située dans le vallon d'Arcueil, il s'était engagé sans suite et sous un habit d'apparence bourgeoise, dans un chemin de carriers, où il avait été assassiné. On l'avait trouvé sans vie, au bord d'un champ de blé, le matin.



Ce fut un terrible moment, où tout l'amour de Cidalise pour son mari, cet amour si longtemps, si habilement caché, pensa se révéler, ainsi pris à l'improviste. Oh! la mode a ses martyres! Cidalise poussa de tels gémissements et de tels soupirs, qu'elle eut la consolation d'entendre dire auprès d'elle, *sa douleur est forcée.*

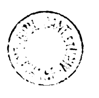
Cidalise restée veuve prit le parti de la dévotion (de la fausse dévotion, s'entend.) — Eh quoi! disait-on, Cidalise se retire du monde! Est-ce bien vrai? Elle renonce à ses diamants! elle va sortir sans mouches et sans rouge ! mais est-ce qu'elle pourra marcher sans talons? elle est folle à lier ! Ah, disait Bélise, les ressources de la mode s'épuisent ; on commençait à deviner ses cheveux gris sous la poudre, et le blanc qu'elle mettait, se fendillait sur

les rides. — C'était une joie universelle! Qui se trouva surpris et désespéré? Ce furent nos excellentes amies. Cidalise n'avait point de cheveux gris; sur son visage pas une ride! les étoffes aux couleurs sombres lui tenaient lieu du blanc dont elle ne se servait plus — (du moins le disait-elle), Cidalise n'avait jamais été plus charmante! C'est que les diamants, les mouches, le rouge veulent beaucoup de jeunesse et d'éclat. Quand on arrive à un certain âge, cette apparente simplicité des costumes dévots rajeunit et sied à ravir. L'élégance reste, sans la prétention à l'élégance. Pour les ajustements de la mode, on a de trop éclatantes et de trop dangereuses rivales. Abdication sublime! Cidalise, sur le point d'être vieille coquette, se fit jeune dévote.

Cidalise fut toute sa vie femme à la mode.

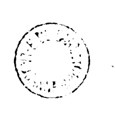
WILHELM TÉNINT.







Le Financier.





Le Financier.



LE FINANCIER.



Un personnage gros et lourd, portant une perruque bouclée, des boutons historiés, des galons sur toutes les tailles, des dentelles, des diamants, et une canne à pomme d'or, voilà ce que c'était qu'un financier. Au moral, on nous le dépeint ignorant, prétentieux, plein de lui-même, d'une avarice sordide, ou d'un faste inconsidéré, dupé par les femmes, tour à tour repoussé et cajolé par les grands suivant l'état de leur patrimoine, détesté du peuple, chansonné par les rimeurs, et se vengeant de la haine et des injures par un redoublement de rapacité.

On sait que la levée de certaines portions des revenus royaux et des impôts, était confiée à bail à des fermiers, qui en rendaient au roi la somme convenue. A ces fermiers s'appliquaient les dénominations de ***financiers***, ***partisans*** et ***traitants***, nettement définies par Furetière, dans son ***Dictionnaire Universel*** [1]. « Un financier est un homme qui manie les finances, qui est dans les fermes, dans les affaires du roi.— Le nom de traitant se donne aux gens d'affaires qui prennent les fermes du roi, et se chargent

[1] Trois vol. in-folio, 1702, deuxième édition.

du recouvrement des deniers et impositions ; c'est au lieu de celui de partisan qui est devenu odieux. — Un partisan est aussi un financier, un homme qui fait des traites, des partis avec le roi. On établit de temps en temps des chambres de justice pour juger les voleries qu'ont fait les partisans. »

Si nous voulions présenter un tableau complet de l'histoire des financiers, nous devrions remonter aux Lombards chassés de Paris par Charles IV, aux juifs qui rançonnaient nos aïeux, ou tout au moins à Jacques Cœur, l'argentier du roi. Nous aurions à citer, sous Henri IV, Rognais, trésorier des guerres, surnommé le *Magnifique*, Zamet, *seigneur suzerain de dix-sept cent mille écus*, et Hoteman, trésorier de l'épargne, qui, plus fastueux que le Béarnais même, se rendait à sa maison de campagne avec une suite de quarante-cinq chevaux. Il ne faudrait pas omettre Claude de Bullion, surintendant des finances, qui, ayant fait frapper les premiers louis, en 1640, en remplit trois bassins et les offrit comme plats de dessert, à cinq grands personnages qu'il avait invités à dîner [1]. Mais de même que, pour juger un homme, on doit l'envisager dans sa maturité, de même, pour apprécier convenablement les financiers, il est essentiel de les étudier à l'époque où l'incurie du gouvernement, le gaspillage de la cour, l'énormité du déficit, assuraient leur puissance, et favorisaient leurs spéculations. Le règne de Louis XV vit leurs avant-derniers et leurs plus beaux jours. Le bail des fermes était alors de cent soixante millions, et elles donnaient à vivre, selon Montesquieu, « à trois cent mille sujets, qui, sans cette ressource, eussent été embarrassés de subsister. » L'on évaluait à deux cent millions les fortunes réunies des cinq banquiers de la cour, qui s'étaient succédé en l'espace de cinquante ans, Samuel Bernard, de Montmartel, de la Borde, Magon de la Balue et Beaujon [2]. La compagnie des fermiers généraux avait acheté un vaste hôtel, situé rue de Grenelle-Saint-Honoré, et ils tenaient leurs assemblées dans les somptueux appartements où le chancelier Séguier avait reçu Louis XIV, où l'Académie Française avait siégé jusqu'en 1673. La grandeur et l'esprit étaient détrônés par l'argent.

[1] *Mémorial Parisien*, par Dufey, page 241.

[2] *L'Espion anglais*, Londres, 1782, in-12, t. I, pag. 283, 295.

Le financier provenait rarement d'une souche de gens riches. Bourvalais, fermier-général sous Louis XIV, avait été valet-de-chambre d'un autre traitant, nommé Thévenin, qui lui cria dans une querelle, en présence de leurs confrères : « Souviens-toi que tu as été mon laquais. — C'est vrai, répondit Bourvalais, mais si tu avais été le mien, tu le serais encore. » Né de parents pauvres et passablement malhonnêtes, l'aspirant-financier arrivait à Paris, avec tout son bagage dans un mouchoir.

On voyait des commis
Mis
Comme des princes,
Après être venus
Nus
De leurs provinces.

Le jeune homme commençait par obtenir une modeste commission dans les tailles, les aides ou les gabelles, grapillait en silence, entreprenait timidement de petites affaires, prêtait au denier quatorze, achetait une *croupe*, c'est-à-dire un intérêt dans la part d'un fermier-général, et à force de bassesse ascendante, atteignait le faîte de la hiérarchie financière. Cette histoire est à peu près celle du fermier-général Bouret, fils d'un laquais de M. Fériol, ambassadeur auprès du sultan. Bouret passa de la direction des aides de la Rochelle à celles des blés pour la fourniture de la Provence, et eut pour associé, dans cette entreprise, Mirlavaud, depuis ***trésorier des grains au compte du roi,*** l'un des plus actifs complices du ***pacte de famine.*** Mis en jugement par le parlement de Guyenne, Bouret s'enfuit à Paris, se fait présenter à la marquise de Pompadour, intrigue auprès du contrôleur-général Machault, se concilie la faveur du roi lui-même. Rien ne lui coûte pour parvenir; M. de Machault perd une levrette favorite ; Bouret en découvre une exactement semblable, fait faire un mannequin qu'il affuble d'une simarre, ornement que portait le contrôleur-général comme garde des sceaux ; il habitue la chienne à ne caresser

que ce simulacre, et, au bout de plusieurs mois d'exercice, offre à son protecteur un véritable duplicata de l'animal regretté. Une autre fois, le roi remarque dans la forêt de Sénars un lieu propre à un rendez-vous de chasse; Bouret se hâte d'acheter le terrain, et, peu de temps après, y reçoit Louis XV dans un pavillon construit par l'architecte Le Carpentier.

Le millionnaire Bouret fut toute sa vie harcelé par les huissiers, parce que ses prodigalités dépassaient encore ses ressources. Par exemple, voulant faire goûter des petits pois dans leur primeur à une dame qui ne vivait que de lait, il imagina de nourrir une vache uniquement de petits pois, durant le rigoureux hiver de 1784, quand ils coûtaient cent cinquante livres le litron ! après avoir gaspillé des sommes énormes, il laissa cinq millions de dettes. On le trouva un matin mort dans son lit, et comme il avait annoncé sa fin à ses amis, on crut qu'il s'était empoisonné [1].

Cette opinion est inadmissible, car un financier eût-il songé à quitter une vie de luxe et de délices? passe encore pour les malheureux que persécutaient les agents des gabelles ou les collecteurs des tailles ! il eût été concevable qu'ils prévinssent par un suicide l'œuvre de la misère et de la faim ; mais les financiers ! comment auraient-ils regardé la mort d'un œil d'envie ? Ils maniaient l'or à poignées; tous les arts travaillaient pour eux ; Le Noir leur bâtissait des palais ; Boucher et Watteau leur peignaient des cartouches; Coysevox peuplait de statues leurs charmilles ; l'ébéniste Boule dessinait leurs meubles incrustés de bronze et d'ivoire ; Martin vernissait leurs carrosses dorés. Pour exécuter son jardin de Mérinville, M. de la Borde comblait des vallées, aplanissait des collines, creusait un nouveau lit à la rivière d'Etampes ; et Saint-James, en élevant un château en face de *Bagatelle*, faisait dire au comte d'Artois : « Il faut que le roi me donne la charge de trésorier général de la marine, sans quoi je désespère d'égaler en magnificence mon voisin [2]. » Les financiers souhaitaient-ils la noblesse, la charge de secrétaire du roi leur était offerte comme *savonnette à vilain ;* voulaient-ils des maîtresses, Duthé, La Guerre, ou Sainval se disputaient une fructueuse conquête. Heureuse celle qui l'em-

[1] La *Chronique scandaleuse*, 1786, in-12, t. II, p. 84.
[2] *Mémoires de Bachaumont*, aux dates du 28 avril 1786, et 3 juin 1787.

portait ! elle avait à profusion diamants, équipages, bons aux porteurs, *de la prose signée et approuvée par quatre fermiers-généraux.* Ses amours occupaient la *cour* et la *ville*; on disait que le banquier Peixotte avait envoyé cinq cents louis à Mlle Dervieux; que M. Bertin, trésorier des parties casuelles, après avoir dépensé plus d'un million pour Mlle Hus, l'avait quittée pour Sophie Arnould [1]. Il est vrai que, pendant que le financier papillonnait autour des actrices, sa femme courait les cercles, sous la protection d'un robin ou d'un mousquetaire; mais à cette époque de dissolution, il était *du dernier bourgeois* d'observer la fidélité conjugale. La Poupelinière, que sa femme avait trahi pour le duc de Richelieu, finit par lui pardonner, et vivre avec elle dans la plus parfaite concorde [2].

Dans les hautes régions où les traitants étaient placés, la haine du peuple grondait au-dessous d'eux sans les atteindre. Ils n'avaient même à redouter que faiblement les velléités de justice qui prenaient au prince. On voit dans le journal historique du règne de Louis XV [3], à la date du 12 mars 1716 : « Établissement d'une chambre de justice pour la recherche et la punition de ceux qui ont commis des abus dans la finance. Elle ne corrigea personne, mais elle produisit beaucoup d'argent. » Les financiers pouvaient répondre au peuple mécontent, comme l'abbé Terrai au maréchal de Noailles : « Vous me reprochez de prendre l'argent dans vos poches, et où diable voulez-vous que je le prenne? » Ils laissaient la nation crier, et persévéraient dans leurs exactions.

Les recueils du temps nous ont conservé des preuves multipliées du mépris qu'on avait pour les financiers, dont les femmes, disait-on, *brodaient leurs jupes des malheurs publics.* Une estampe, qui parut au mois de juin 1780, représentait M. Necker tirant des écus d'un ruisseau, dont il fouillait la fange avec un bâton. La boue figurait *les financiers dégraissés par M. Necker* [4]. « Pourquoi nomme-t-on les publicains par-

[1] *Le Parc-aux-Cerfs*, 1791, deuxième édition, p. 123. *L'Espion anglais*, t. I, p. 291.
[2] *Mémoires de Marmontel*, t. I, p. 293, in-8°.
[3] Un vol. in-12. Prault, 1766.
[4] *Anecdotes inédites du dix-huitième siècle*, par P.-J.-B. N. t. II, p. 26.

tisans? demande l'auteur du petit *Dictionnaire de la cour et de la ville*[1], est-ce par la raison qu'ils favorisent la tyrannie dont ils sont les partisans et les complices ; ou bien parce qu'ils sont dans un état ce qu'est un parti de hussards ou de maraudeurs dans les armées? — Les traitants, selon un autre écrivain[2], sont les plus cruels usuriers de la nation. Quiconque se propose de faire fortune dans l'état de traitant, a déjà foulé aux pieds tout principe d'honneur, de justice et d'humanité. » De leur côté, les poëtes dramatiques, Lesage, dans *Turcaret* ; Baron, dans la *Coquette et la Fausse Prude*, Saurin, dans les *Mœurs du Temps*, perçaient les financiers de leurs sarcasmes. Les poëtes les assaillaient d'épigrammes, et leur faisaient des épitaphes dans ce genre :

Ayez pitié de maître Jean,
Qui nous a laissés sans argent;
Accordez-lui pour récompense,
Après avoir pillé Paris
Et les quatre coins de la France,
Qu'il pille encore le paradis[3].

Les financiers protégeaient cependant les lettres, et aimaient à avoir à leur table *M. Gloutonneau* le poëte. Au temps où parut *Turcaret*, ils s'érigeaient en Mécènes pour se donner l'apparence d'une instruction qu'ils étaient loin de posséder ; on assure qu'ils achetaient des livres à la toise, et faisaient rogner les volumes trop grands pour être placés sur les rayons ; mais ils se policèrent par degrés, rougirent de leur ignorance, et joignirent des connaissances variées aux talents spéciaux qu'exigeait leur profession.

Vos traitants étaient un peu bêtes,
Et nos financiers sont très-fins,

dit une chanson publiée au commencement de 1783.

Vers cette époque, M. de la Poupelinière faisait représenter, dans son château de Passy, des comédies de sa façon et de celle des autres. Wa-

[1] *Londres* et *Paris*, 1788, 2 vol. in-12.
[2] *Dictionnaire des notions primitives*, 4 vol. in-12, 1773.
[3] *L'Art de plumer la poule*, 1 vol. in-12, Cologne, chez Robert le Turc, au Coq-Hardi.

telet, receveur-général des finances, membre de l'Académie française, traçait en vers faciles les règles de la composition des *Jardins*, en même temps qu'il les appliquait dans sa maison de campagne de *Moulin-Joli*. Godart-Daucourt, fermier-général, écrivait des romans et des pièces de théâtre, et son collègue Lavoisier régénérait la chimie, tandis que Beaumarchais, banquier de la cour, créait *Figaro*.

Quelques financiers demeurèrent étrangers à ce mouvement progressif. Nicolas Beaujon, avait une triste réputation sous le rapport intellectuel, et voyant son nom à côté de celui de M. de Calonne, l'abbé Aubert était en droit de s'écrier : « Voici l'esprit et la matière [1]. » — « Le sieur Beaujon, dit Bachaumont [2], est fort engoué de Mlle Raucour. Quoique ce lourd financier n'ait jamais été homme de lettres, il veut présider aux leçons de la jeune débutante, et il fait faire des répétitions chez lui. On présume qu'il en veut plus à la personne qu'au talent. On souhaite fort qu'elle décrasse un peu ce Turcaret, aujourd'hui le Plutus à la mode, et qui a failli être pendu en 1746. »

Beaujon avait été, en effet, poursuivi par le parlement de Bordeaux, pour avoir spéculé sur les blés dans un moment de disette. Mais ses vices et son ignorance sont morts avec lui, et il a laissé un immortel monument de sa générosité : l'hospice qui porte son nom. Il en avait confié, par testament, l'administration à M. de Lamoignon, en lui léguant cinquante mille livres de rente. Quand le maréchal de Saxe revint de l'armée, après la victoire de Fontenoi, Beaujon, son ami, lui donna une fête, pendant laquelle il brûla sur un réchaud une obligation de vingt mille écus, qu'il avait prêtés au maréchal avant la campagne [3]. De pareils actes rachètent bien des erreurs.

D'autres financiers méritèrent l'estime publique. M. Paris de Montmartel fut un homme probe et charitable, et le satirique rédacteur de l'*Espion anglais* déclare lui-même *qu'on ne pourrait nombrer les bonnes actions de Samuel Bernard*. Ce traitant, enrichi sous le ministère Chamillard, fit au gouvernement des avances qui lui valurent le surnom

[1] *Anecd. secr.*, T. II, p. 284, 337.

[2] Tome VI pag. 243 28 décembre 1772.

[3] Essais historiques sur Paris, par A. P. de Saint-Foix, 1805, in-12, t. I. p. 222.

de *sauveur de l'État*, et l'on porte à plus de dix millions la somme de ses libéralités. Louis XIV fut obligé de le flatter pour en obtenir des secours



pécuniaires; le contrôleur-général Desmarets le lui présenta dans les jardins de Versailles, et le roi, après s'être promené quelque temps avec le financier, lui dit : « Vous êtes bien homme à n'avoir pas vu Marly. Venez avec moi, je vous le montrerai, et je vous rendrai ensuite à Desmarets. » Au retour de cette visite, Samuel Bernard prêta dix-sept millions[1].

Les rares vertus de quelques financiers ne sauvèrent point cette caste de la vindicte révolutionnaire. Vingt-sept fermiers-généraux, parmi lesquels se trouvait le chimiste Lavoisier, périrent ensemble sur l'échafaud, le 8 mai 1794 : « Convaincus, dit le jugement[2], d'être tous auteurs ou complices d'un complot contre le peuple français, tendant à favoriser le succès des ennemis de la France, notamment en exerçant toute espèce d'exactions et de concussions sur le peuple, en mêlant au tabac de l'eau et des ingrédients nuisibles à la santé des citoyens qui en faisaient usage; en prenant six et dix pour cent, tant pour l'intérêt des différents cautionnements, que pour la mise des fonds nécessaires à l'exploitation de la ferme générale, tandis que la loi n'en accordait que quatre; en retenant dans leurs mains des fonds qui devaient être versés au trésor national; et en pillant et volant par tous les moyens possibles le peuple et le trésor national. »

Le type du financier s'est transformé, sans être détruit. N'avons-nous pas le banquier, le boursier, l'agent de change et le notaire-spéculateur?

E. DE LABÉDOLLIERRE.

[1] *Saint-Simon*, t. IV, p. 116, et Duclos, t. I, p. 17.

[2] Liste des conspirateurs, n° 4, pag. 27, in-12, 1794, et Bulletin du tribunal révolutionnaire, n° 81.



Le Métromane

(GILBERT).





Le Métromane

(GILBERT).



MÉTROMANIE.

LE POETE HEUREUX ET LE POETE MALHEUREUX.



Tous les pères ont fait ce conte à leurs fils : Il y avait une fois un pauvre jeune homme ambitieux, qui, se sentant poëte, imagina de quitter sa province pour venir à Paris chercher la gloire. Son père voulait le retenir auprès de lui ; le père était sage ; mais il l'était trop tard, parce qu'il n'aurait pas dû, lui le premier, lorsqu'il ne pouvait pas léguer le loisir à son enfant, l'envoyer dans un collége, y faire étude de la paresse dédaigneuse. Le père lui disait : « Reste avec nous, sois obscur et sois heureux ; prends la bêche, prends le marteau, laisse là ta plume, c'est un triste outil qui ne nourrit pas l'artisan. » Et le fils ne répondait que ceci : « *Donnez-moi des pinceaux.* » Si bien qu'un jour, il sortit de la maison, sans avoir dit adieu à personne ; prit le premier chemin, et ne songea pas même à regarder derrière lui, tant il avait hâte de pousser toujours en avant. Le voici donc arrivé à Paris ; mais, arrivé à Paris, il lui fallut trouver à vivre. Le malheureux jeune homme n'avait apporté avec lui,

pour toute ressource qu'un peu de papier griffonné : une épître et un poëme. Il les lut. Quelques-uns applaudirent, c'était ceux qui croient protéger suffisamment les arts, en leur permettant d'amuser, comme faisait Basile, monseigneur et sa compagnie; d'autres approuvèrent du ton dont on dénigre, c'étaient les hommes en renom qui devinaient un talent nouveau; d'autres firent semblant de chercher la pensée, c'était l'école philosophique qui tenait pour ses ennemis tous ceux qui n'insultaient pas la religion avec elle; le reste se contenta de recevoir l'opinion qui lui fut préparée, et le poëte mourut de faim, dans un lit d'hôpital.

Assurément l'histoire est triste, mais pourquoi toujours cette même histoire? N'y a-t-il donc vraiment que celle-là qui puisse effrayer un jeune courage? hélas, mon Dieu, nos pères ne savent rien, s'ils ne savent pas d'autres misères. Le dehors les a trompés. Le lit d'hôpital resté dans leur souvenir, leur a semblé la plus douloureuse de toutes les images; mais jamais l'étrange accident d'un seul ne sera un exemple pour tous, et, si j'avais un fils à mon tour, au lieu de le vouloir détourner par l'issue d'une destinée singulière, je lui raconterais sincèrement la première biographie au hasard, ou bien encore, pour ne lui laisser aucun doute, je choisirais la vie du plus heureux; les jours brillants de Dorat le tenteraient peut-être moins que l'agonie désespérée de Gilbert.

J'ai l'air de rapprocher aux deux bouts d'une antithèse les deux noms les moins faits pour se rencontrer ensemble, une chose bien remarquable cependant, c'est qu'une seule fois Gilbert plia son vers à la louange, et que le satirique audacieux qui avait imprimé d'ineffables sobriquets au front de la pléïade encyclopédique, décerna publiquement la couronne de la poésie à un galant écrivain de boudoir, un heureux favori de la mode, à Claude-Joseph Dorat, l'auteur des ***Tourterelles de Zulmé,*** de ***Sélim et Sélima,*** du ***Mois de Mai,*** de ***la Volière*** et des ***Baisers.***

« Connais-tu ce mortel vainqueur de cent rivaux, »
Me dit l'Amour surpris de me voir sur ses traces,
« Toi dont l'œil de sa gloire envisage l'éclat? »
— « Oui, dis-je, quand on voit un mortel près des Grâces,
« Craint-on de se tromper, en disant : C'est Dorat? »

D'où venait donc cette prédilection particulière, et comment expliquer cette complaisance d'un poëte de la vieille tradition, vis-à-vis d'un poëte de fantaisie, adopté par les petits cercles du jour? C'est que la vogue de Dorat contrariait l'Encyclopédie. Dorat s'était trouvé, sans le vouloir, en opposition avec la coterie de Mlle de Lespinasse, et des inimitiés communes avaient fait entre les deux poëtes une sorte d'amitié.

Si Gilbert blessait par un talent indiscipliné les maîtres absolus de l'opinion, Dorat les froissait sur le terrain de la société par des succès personnels qui n'étaient pas leur ouvrage. D'ailleurs, il y avait au fond de ces hostilités la vanité de deux femmes, et l'on peut s'en fier aux femmes, pour bien mettre des hommes aux prises, sans laisser jour à la réconciliation. Jugez de l'aigreur, quand ces hommes sont des hommes de lettres, et que la main qui tient l'aiguille s'amuse à chatouiller jusqu'au vif leur jalouse susceptibilité.

Quelques années avant que Dorat eût fait représenter sa tragédie de *Zulica*, une femme jeune, belle et riche, la comtesse de Beauharnais s'était prise à ambitionner la gloire de Mme Geoffrin : elle avait ouvert son salon aux beaux esprits; elle pensait les attirer sans peine autour d'elle, et par la séduction naturelle de son âge, par les caresses toujours si flatteuses d'une jolie admiratrice, et aussi par un appât plus irrésistible encore peut-être pour les enfants perdus d'Apollon, celui d'une grande fortune libéralement offerte à leurs besoins; mais je ne sais comment se firent les choses : Mme de Beauharnais blessa-t-elle, sans le savoir, l'orgueil de quelqu'un de ses conviés, comme il arrivait toujours aux princes de la bibliothèque bleue, lorsqu'ils invitaient les fées protectrices à un festin de baptême? la race écrivassière se piqua-t-elle par hasard d'un peu de reconnaissance? Toujours est-il certain que l'Encyclopédie en corps repoussa les avances de la charmante muse; Mme Geoffrin défendit à ses philosophes de se partager entre son salon et le salon de sa rivale, sous peine de ne plus recevoir la rente annuelle d'un habillement complet; la menace effraya les plus hardis; Mably, Dussaulx et Bitaubé se hasardèrent cependant, en hommes de courage qui pouvaient se vêtir; mais, pour ne pas subir l'humiliation de la solitude, Mme de Beau-

harnais se vit réduite à descendre de l'Encyclopédie vers les poëtes du second ordre, et son salon devint l'asile des épîtres musquées, des idylles en jupons courts; le nid de tous les petits amours frileux du Parnasse.

Dorat n'eut qu'à paraître pour primer dans cette société de beaux-esprits gracieux et frivoles, mais dès lors, comme il personnifiait en lui toute une coterie qui faisait ombrage aux illustres, on juge s'il devint tout d'un coup le but d'une foule de traits décochés! Les épigrammes tombaient de toutes parts menu comme pluie, serré comme grêle. La Harpe, Rulhières, Lebrun, escarmoucheurs infatigables, le harcelaient de salon en salon, emplissaient le café de quatrains et de distiques; Dorat ne faisait plus un pas sans entendre au moins une double rime siffler, je ne sais d'où, le long de ses oreilles; et, quand ce n'était pas assez de parodier ses œuvres sur tous les tons, sur toutes les mesures, on lui attribuait encore les vers de Mme de Beauharnais. Il fallait le rendre ridicule; on ne se souciait guère de l'injustice des attaques, et, s'il n'était pas suffisamment bafoué pour ce qu'il écrivait, on se rattrapait du moins sur ce qu'il n'écrivait pas.

Dorat faisait bonne contenance. Qu'il reçut tant d'égratignures sans en souffrir, je n'en crois rien; il dissimulait parfaitement ses ennuis; une fois pourtant il s'en échappa dans une comédie assez violente, sa comédie des *Prôneurs* ou du *Tartufe littéraire*. La ligue encyclopédique toujours éveillée, toujours inquiète sur ce qui touchait à son crédit, avait suivi cette satire à la trace, et inventait depuis longtemps toutes sortes de machines pour l'empêcher de paraître devant le parterre; elle y avait réussi plusieurs années; mais un jour la pièce lui glissa entre les mains, et le public s'étonna d'assister aux cabales du salon de Mlle L'Espinasse. Il reconnut d'Alembert sous la figure de Callidès, appela par leurs noms Clément et Palissot, et battit des mains de bon cœur à la grande scène où Callidès explique comiquement à un jeune adepte le règlement intérieur de la cabale.

C'était de bonne guerre. On respecte qui se défend, et si Dorat n'a-avait pas attendu jusqu'à la fin pour répondre d'une aussi vive riposte, il aurait coupé court à d'interminables hostilités; mais le pauvre poëte

s'était mal engagé dans le début, et il se crut obligé de poursuivre. Il eut la faiblesse de vouloir passer pour un heureux insouciant; il mourut de la fatigue de son rôle.

Gilbert au moins ne se donna jamais la peine de se mentir à lui-même. S'il souffre, et je le croirais volontiers; il n'a pas fait rimer *calice* avec *supplice, martyre* avec *délire, calvaire,* avec *sévère;* encore se venge-t-il bien de la magistrale oligarchie qui tyrannisait toute la littérature. Il la démasque, il la fustige, on peut lire le *Carnaval des auteurs,* et la satire du *Dix-huitième siècle;* il lui fait payer cher l'injustice de ses jugements sur les deux pièces qu'il a envoyées au concours; mais Dorat ne peut pas prendre son parti d'une guerre qui le désole. Que veut Gilbert? Sa réputation de poëte. Que veut Dorat? Sa réputation de galant homme. S'il écrit, c'est pour être applaudi d'un joli cercle; s'il aime ses succès, c'est que les succès le mettent à la mode, et la faveur des salons ne se concilie pas volontiers avec les épigrammes malignes.

On a dit que le ridicule tuait en France; c'était trop dire, le rire en France comme ailleurs n'a jamais prévalu contre ce qui est fort; mais, les royautés de salons, assurément le ridicule les fait descendre de leur trône. Dorat le sentait bien; il voulait toujours paraître brillant et gracieux; toujours indifférent, toujours sûr de lui-même et de sa bonne fortune; mais ce n'était pas sans une certaine frayeur que tous les yeux ne lui lussent écrite sur le front l'épigramme du matin, ou même celle de la soirée. Aussi, que ne faisait-t-il pas pour se rapprocher de ses ennemis? Il prêtait de l'argent à Linguet, qui se gardait bien de le lui rendre, et ne l'en trouvait que plus sot. Il avait prévenu La Harpe de mille petits services; La Harpe lui prouva qu'il s'en souvenait, en se vengeant toute sa vie de l'ennui de la reconnaissance. Dorat ne s'en trouvait pas moins à chaque instant sur le chemin de La Harpe, essayant de surprendre un accueil plus ami. Quel triomphe pour notre joli poëte de boudoir, s'il eût pu se montrer de compagnie avec les grands héros du jour, les princes orgueilleux de l'Encyclopédie! Les salons l'en eussent recherché mille fois davantage.

Rebuté par ses maîtres, il en appela au public: le public siffla *Théagène et Cariclée*; Dorat vit tomber sa tragédie avec le plus aimable sourire. Il

écrivit qu'il renonçait aux honneurs du sublime, badina du même enjouement qu'Horace : *Cynthius aurem vellit et admonuit;* Apollon me tira l'oreille, et me dit de chanter les amours ; aussi, gazetier charmant, conteur délicat, ingénieux flatteur de toute nouvelle fortune, de toute nouvelle renommée, Dorat ne fit plus autre chose que rimer les jolis propos, les aimables médisances, les heureux succès du jour et de la veille.

Quelle cruauté de troubler les petites joies d'un poëte qui ne prétendait pas même à la gloire, qui ne demandait pas d'admirateurs, qui ne voulait que des amis, et qui eût si bien prôné ses amis par amour propre !

Cependant, malgré sa charmante étourderie, Dorat gardait toujours le souvenir de son échec au théâtre; il songeait à le réparer, il y travaillait sans bruit, et donna *Régulus*. La cabale de Palissot dédaigna la pièce, crut pouvoir la laisser mourir de mort naturelle, et la laissa vivre par mégarde.

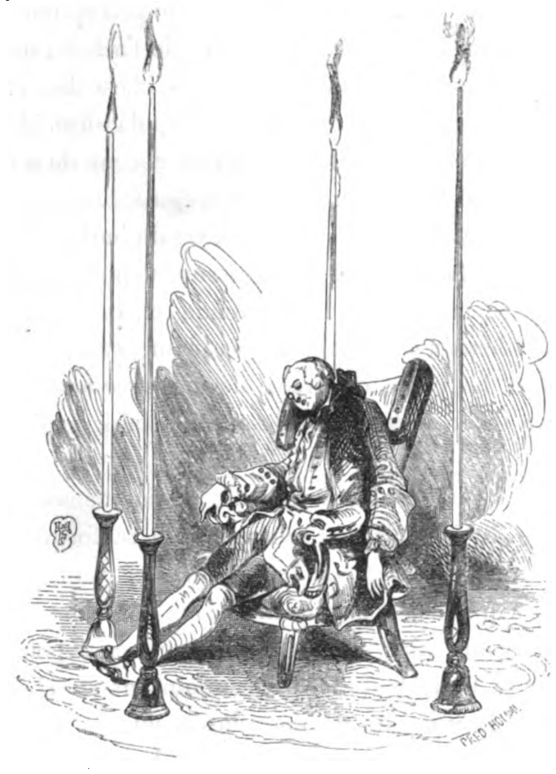
Il eût fallu s'en tenir là ; mais où est le poëte à qui l'apparence d'un succès ne tourne pas la tête ? Dorat se rêva l'émule de Racine, et rêva si bien qu'il écrivit en dormant *Adélaïde de Hongrie*. Cette fois, les philosophes mieux avertis se tenaient sur leurs gardes, et Dorat s'éveilla au bruit des sifflets. La lutte venait de recommencer. Dorat s'obstina à vaincre ; ce n'était pas la victoire qu'il lui fallait, c'était l'image de la victoire ; il acheta la salle, la remplit de ses amis, défia ses ennemis absents, et répondit à leurs sifflets par le bruit de son triomphe. Le moyen était si bon qu'il l'employa toujours ; et plus d'un s'en est bien trouvé après lui.

Ainsi, Dorat n'avait plus rien à souhaiter désormais : succès éclatants au théâtre, succès dans le monde, luxe inouï d'éditions, une magnificence de vignettes, de fleurons, de culs de lampe, dont rien n'avait encore donné l'idée, mille petits volumes répandus dans Paris, et mille petits volumes qui semblaient imprimés au pays des Caprices pour Amathonte ou pour Cythère ; des gravures charmantes qui toutes représentaient la volupté décente et gracieuse sous des bosquets de roses ; un renom de bonnes fortunes qui faisait soupirer les jolis chérubins d'amour ; une vie toute

donnée au monde, où le travail facile n'occupait que d'imperceptibles loisirs ; était-ce trop payer une si douce existence, que de l'acheter au prix de mille satires? Non, sans doute, s'il y avait eu quelque chose de réel sous ces riantes illusions ; mais regardez au delà : le poëte applaudi plaide sans cesse avec les comédiens dont il reste le débiteur, et chacun de ses succès le ruine. Le poëte imprimé par la main des Grâces, épuise le reste de sa fortune à ces colifichets ruineux, à ces jolies perspectives du burin dont il supporte la dépense. Le poëte facile, veille laborieusement entre la nuit et le jour, pour que pas un œil indiscret ne le surprenne courbé sur les impromptus qui sembleront demain se détacher de sa plume, comme la feuille se détache de l'arbre. Le poëte amoureux, déguise avec tous ses autres chagrins, le chagrin de sa précoce vieillesse. Le plaisir rapide précipite la vie.

Dorat, las de lui-même, las de tous ses mensonges, du mensonge de son nom, du mensonge de sa gloire, du mensonge de sa fortune, du mensonge de ses amours ; persécuté par l'envie qu'il ne veut pas désabuser, par ses ennemis qui ne le connaissent pas et qui n'ont vu que la fausse partie de lui-même, ruiné, désespéré, mourant, marié peut-être avec Mlle Fannier, de la Comédie-Française, toujours assidu chez Mme de Beaumarchais, poursuivait encore de nouvelles aventures, achevait un poëme épique, travaillait à l'*Abailard supposé* de sa célèbre amie, mettait la dernière main à une tragédie, terminait son *Voltaire aux Welches,* quand il sentit ses forces s'éteindre comme s'éteint la lampe quand l'huile s'est tarie.

C'était en 1780. La veille de sa mort, son curé vint lui rendre visite ; Dorat se retrouva lui-même pour le recevoir avec la politesse d'un homme toujours intéressé aux choses de ce monde. Il s'entretint de tout avec le prêtre, excepté de la mort présente, et celui-ci se retira sans avoir rien vu qu'un acteur qui jouait son rôle jusqu'au bout. Le lendemain, la mort vint elle-même. L'homme heureux essaya de ruser avec elle comme avec le monde, comme avec le prêtre. On le plaça dans son fauteuil ; il se fit coiffer, il se fit poudrer, croyant peut-être que la triste visiteuse, en le trouvant assis, paré, feignant la vie, le prendrait pour un autre et passerait au delà. Ils se trompait, la mort le re-

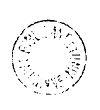


connut et l'emmena devant Dieu, sous ce malheureux déguisement.

J'aime mieux l'agonie de Gilbert. Le 12 novembre de cette même année, Gilbert s'en allait à son tour du nombre des vivants. Un cheval qu'il montait l'avait renversé, et lui avait mis le pied sur la tête. L'opération du trépan devint nécessaire; malheureusement elle amena la folie. Le poëte, transporté à l'Hôtel-Dieu, avala dans un moment de démence la detite clef d'une cassette où était enfermé son argent; il mourut dans les convulsions. Il laissait à vingt-neuf ans une œuvre durable; la maison de Crillon l'avait aimé, le roi lui avait accordé une pension, l'archevêque de Paris, M. de Beaumont, l'avait béni à ses derniers moments; il put paraître devant Dieu avec la robe nuptiale tissue de gloire et d'innocence.

Il ne manquait à cette belle mort que les insultes de La Harpe. Le philosophe se vengea du satirique, quand il n'eut plus à le craindre; il écrivit « que l'habitude du vin n'avait pas dû contribuer à raffermir sa raison,» et laissa entrevoir avec la plus bénigne lâcheté que le poëte avait bien pu commettre quelque grand crime : « il mourut, dit-il dans sa « correspondance littéraire, en s'accusant toujours lui-même; sans « qu'il en faille pourtant rien conclure contre lui; car le cri de la folie « n'est pas toujours celui de la conscience. »

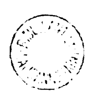
ÉDOUARD THIERRY.





Les Mississipiens

(Mme JANOT.)





Les Mississipiens

(Mme JANOT.)



MÉNAGE MISSISSIPIEN.



A FORCE de requêtes, de supplications et surtout de protections, Janot, Bas-Normand, avait obtenu chez un des secrétaires du régent une place de cocher.

C'était en 1719, ou environ. Alors vivait un Écossais de nation, Law, dont la raison s'était éveillée avec les projets de fortune. Ses premiers travaux d'esprit s'étaient formulés par des traités sur l'argent. A cette époque d'incrédulité, Law croyait aux visions *dorées*. Poëte de nouvelle espèce, il trouvait les écus trop prosaïques, et estimait le papier la monnaie des Dieux. De projets en projets, il en était venu à organiser le plan d'une banque modèle, « pouvant émettre du papier jusqu'à concurrence de toutes les terres du royaume. »

La pensée de l'Écosse n'était pas tournée du côté des spéculations. Law traversa l'Angleterre, qui, elle aussi, se garda bien d'adopter les belles idées du rêveur. Successivement donc, ce colporteur de la fortune se rendit à Genève, à Venise, à Gênes, dans plusieurs villes d'Italie; enfin en Savoie, où Victor-Amédée lui dit pour toute réponse : « Je ne suis pas assez

puissant pour me ruiner. » Mais tout espoir n'était pas perdu pour l'Écossais; il lui restait la France, dont la dette s'élevait à *deux milliards soixante millions*. Le Régent n'était pas homme à économiser; le fossé était profond; il le creusa encore, et il appela Law pour dissimuler la dette avec son système.

Le poëte avait trouvé son Mécène. Law arriva en toute hâte, et une banque fut établie par des édits, rue Vivienne d'abord, puis rue Quincampoix, banque de nouvelle mode, dont les billets étaient hypothéqués... sur le commerce du Mississipi, du Sénégal et des Indes-Orientales. Pour trois mille livres, on avait une lieue carrée de terrain.

Janot le cocher entendit parler de la Banque; s'il avait su lire, il aurait vu afficher partout cette annonce, — empiètement du charlatanisme industriel du dix-huitième siècle sur celui du dix-neuvième : — CAPITAL, *six millions, divisé en* 12,000 *actions de* 500 *francs chacune!*

Ne pas devenir riche! Il eût fallu pour cela avoir mauvaise volonté! Janot profita de l'occasion, et, selon les conditions du règlement, il versa le peu d'argent qu'il avait reçu par succession, un quart en espèces, trois quarts en billets d'état.

Le jour du versement, il se leva de bon matin, et se dirigea vers la rue Quincampoix, déjà encombrée d'aspirants actionnaires. Certaines gens voulaient passer devant lui; pour barrer le passage, il fallait se battre : il se battit, et fit échange de coups de poing avant de faire échange de billets. C'était un *remue-ménage horrible*, comme dit Molière; des cris s'élevaient de tous côtés, des *poussades* inexorables se succédaient. Janot triompha heureusement de toutes ces difficultés, et d'efforts en efforts, d'étapes en étapes, il parvint jusqu'à un petit bossu qui, placé à quelque distance de la maison de banque, prêtait à tout venant sa bosse en guise de pupitre. Janot, à grand'peine, y signa des billets.



Quinze jours après, Janot était millionnaire. Il avait revendu ses actions, et était devenu un des acolytes de Law. De cocher, il voulut se transformer en grand seigneur, et logea dans un hôtel resplendissant, aux environs du Palais-Royal.

Il menait train de prince, et se piquait d'être un des adorateurs de cette inconstante déesse qu'on nomme la Mode. Son habit était parfaitement bien brodé sur toutes les coutures; il portait les manchettes et le jabot de fine dentelle; il se promenait avec la canne *merveilleuse;* il prenait des maîtres en toute chose; il parlait avec un effroyable laisser-aller; il vantait ses aïeux, mal-menait ses domestiques, et avait ses entrées à la cour.

Tout ce qui l'entourait accusait le luxe et la prodigalité : rien ne tient si peu aux mains que l'or que les mains n'ont pas gagné.

Janot était coquet, par crainte de paraître avoir la tournure commune; il était vaniteux, pour trancher du gros monsieur; il faisait le bel-esprit, pour dissimuler son ignorance absolue. Comme un personnage de théâtre, il avait du fard, rehaussait ses talons, et se créait lui-même sa taille. Il avait une passion désordonnée, celle du jeu, et passait les nuits dans les *enfers* les plus fréquentés.

II

Quel changement! Il avait fait venir sa femme de Normandie, et l'avait initiée, du mieux qu'il avait pu, aux allures du grand monde.

L'arrivée de Mme. Janot à l'hôtel de son mari produisit de vives sensations. Sans doute elle ne s'y présenta pas dans le modeste costume de la condition où elle était née, celle de fille de basse-cour; mais sa toilette, qui pouvait passer pour très-recherchée en province, était au dessous de la mode parisienne. Vite, elle se métamorphosa des pieds à la tête, et mit tout son amour-propre à faire honneur à son mari. Justement, le ménage enrichi fut invité à une fête donnée par le Régent à ses créatures les plus dévouées, parmi lesquelles on comptait une foule d'actionnaires de la banque.

Mme Janot adopta en cette circonstance, un costume de cérémonie, où se réunissaient, à seule fin de la rendre éblouissante, toutes les ruses, tous les

faux-fuyants, toutes les finesses, toutes les embûches de la coquetterie. Sa figure était ronde, rouge et bouffie. Aussi, malgré le fard, les yeux exercés savaient y retrouver, — quelle horreur! — les traces de l'enluminure naturelle. Ses joues étaient parsemées, disons plus, couvertes de mouches découpées en croissants et en étoiles; elle en avait sur les tempes, sur le front, et près des commissures de la bouche. Sous le fard était une couche de blanc et de bleu.

Ses paniers, incommensurables, portaient défi à tous ses pareils : on eût dit d'une bouteille de vieux-Sèvres, ambulante et peinte. Sa coiffure était un monument Titanien. Les dentelles ruisselaient sur sa robe, et ne respectaient que ses charmes agrestes. Elle riait fort, pour laisser voir ses dents blanches, et ses yeux semblaient vouloir dire à tous : Regardez-moi!

De vrai, Mme Janot pouvait passer pour une belle...... fermière.

Telle elle était à son entrée dans le monde. Lorsqu'elle se présenta dans un des salons du Palais Royal, où s'était réunie une nombreuse société, la porte s'ouvrit à deux battants, et suffit à peine à son passage. Mme Janot souriante, pimpante, étincelante, donna force coups d'éventail, se confondit tout entière dans un salut de prétention suprême, et alla droit s'asseoir dans le plus élégant fauteuil. — Les caquets commencèrent aussitôt. Des gens dont la fortune ne datait peut-être que de deux mois, se parlèrent tout bas malicieusement. — Qu'est-ce, se dit-on? — Moins que rien. Une millionnaire native de la rue Quincampoix. — Comme elle se tient mal! — Comme cette grosse fille de basse-cour se figure être éblouissante! — Elle a des expressions fort mal sonnantes. — C'est un jargon bas-normand que son langage. — Cette femme sent la paille d'une lieue. — Fi! — Qui lui a donné entrée ici?

Et des femmes, les unes se garaient d'elle, et redoutaient sa conversation, les autres poussaient la fierté jusque-là qu'elles étaient tentées d'appeler un valet, et de faire jeter à la porte cette paysanne mal apprise, dont la roture s'exhalait avec tous ses gestes et tous ses regards, comme l'ignorance s'échappe par tous les pores du *Médecin malgré lui*.

Mais le bruit se répandit que la personne en question était la femme d'un ami du contrôleur général Law. Alors toutes les langues de se taire

et de rentrer dans le fourreau, épées pointues qu'elles étaient. Une porte d'or ouvrait les salons du Régent aux enrichis, et pour quelque temps l'agiotage nivela les hommes, mieux que toutes les théories égalitaires possibles. Avec son bel habit brodé, Janot tenait son rang.



Il alla jouer au *pantin* avec plusieurs gentilshommes, et son épouse reçut presque aussitôt les compliments d'un poëte du *Mercure*, qui lui lut quelques fadaises rimées, et qui lui déclara sa flamme dans un *envoi* des plus galants. Notre poëte était fort riche, et néanmoins fort maltraité des belles dames. Il crut avoir conquis Mme Janot, et se dit à part soi : — que c'était la *bergère* qu'il avait rêvée.

Bergère ! La poésie est la langue des métaphores

III

Vous raconter les détails du *parfait* amour qu'inspira au poëte la belle *colombe* qui était venue s'ébattre près de lui, nous mènerait trop loin. L'histoire de cette passion-là est d'ailleurs subordonnée à l'histoire du système écossais. Law était l'astre qui éclairait cette colonie des parvenus dans les salons du Palais-Royal. Certaines gens niaient son heureuse influence.

Il faut le dire, Law avait pour le moins autant d'ennemis que d'amis. Des caricatures attaquèrent son système, aussi bien que sa personne. En Hollande, par jalousie certainement, — on le représentait ses hauts de chausses aux talons. On lui donne de l'or, il rend des billets de banque, que des sots s'arrachent avec frénésie. Emprisonné dans une cage, le Commerce gémit et demande quand on le délivrera, quand finira ce système qui est la ruine des femmes et des enfants. Arlequin, action-

naire, indique aux curieux le dénoument de l'affaire. Les produits du Mississipi ne sont que *porreaux, choux et carottes;* et tout finit par la banqueroute.

De plus, on traça le véritable portrait de ***Monseigneur de Quincampoix***, médaillon soutenu par la Discorde et le Désespoir. Monseigneur de Quincampoix, disait-on, « devait sa couronne à la folie publique. Son système n'était qu'un feu de paille. » Il s'écriait : « Tout ou rien, » et l'actionnaire, nu comme ver, *à cheval* sur un pourceau, disait par ici : « Un instant m'a enrichi; » et par là : « Un instant m'a ruiné. »

En France, quelques gens le chansonnèrent sur son abjuration.

Mais le fourbe s'est converti,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami,

Ils appelèrent l'abbé Tencin, son convertisseur, l'*apôtre Tencin*, et lui dirent :

Foin de ton zèle séraphique,
Malheureux abbé de Tencin ;
Depuis que Law est catholique,
Tout le royaume est capucin.

Quoi qu'on en eût cependant, rien n'arrêtait l'essor des Mississipiens.

IV

Dans la rue Quincampoix, toujours même affluence de monde, toujours même encombrement. On y rencontrait un gros paysan en sabots et en chapeau rond; deux mois après, le paysan parcourait la rue Saint-Honoré, en carrosse, récompensant grassement tous ceux qui lui rendaient le plus mince office, et faisant des emplettes chez les boutiquiers les plus renommés. Le luxe allait croissant; les malins fournisseurs exploitaient la morgue inexpérimentée des parvenus; ils se hâtaient, eux qui étaient peu confiants dans l'avenir de la Caisse.

Paris dormait tout éveillé; le rêve s'enfuit, et les actionnaires de la

Banque se rappelèrent alors les prophéties du caricaturiste hollandais : *Un instant les avait enrichis ; un instant les ruina.* Un édit du 21 mars 1720 ordonna la réduction graduelle des billets de la Compagnie des Indes. Alors, les porteurs de billets comprirent toute l'étendue de leur ruine, et un haro général accueillit Law, le roi des Mississipiens. Des plaintes ils en vinrent aux menaces, et le banquier se confia à dame Prudence : il demanda et obtint des gardes. Mais bientôt le régent, bon gré mal gré, dut paraître mécontent, et il feignit de l'être. En conséquence, Law perdit sa place de directeur de la Banque.

Son ami Janot, de moitié dans sa mauvaise fortune, fut réduit à vivre des débris du passé.

Law était découragé, perdu, incapable d'aviser aux moindres expédients. Ses dupes lui apparaissaient et lui redemandaient leur numéraire : hommes sans argent, n'étaient-ils pas de vrais fantômes? Ses nuits étaient agitées autant que ses jours. Aussi, pour reprendre un peu de courage, Law se rendit près du régent, au Palais-Royal. Refuge illusoire! Dans les galeries, dans les cours du Palais et dans les rues voisines, la foule s'assemblait à toute heure et criait bien fort : *A bas Law ! à bas ! la mort de l'imposteur !* Trois personnes y furent tuées ; Law eut ses passeports.

Quant à Janot, il demanda à son cocher, nouvellement enrichi, s'il voulait avoir la bonté de lui accorder chez lui une place de cocher. La chose s'arrangea le mieux du monde.

Mme Janot était dans le salon du poëte ridicule dont il a été question plus haut, lorsqu'on vint lui apprendre le revers de fortune de son mari. Elle se trouva mal. Chacun autour d'elle cria : De l'eau ! un flacon ! Mais la belle parvenue interrompit : *Non, non, mon fils, mon fils, donnez-moi un petit verre d'eau-de-vie.*

Le naturel revenait au galop. Tout le monde s'éloigna avec compassion et finit par rire. Le poëte adorateur assura qu'il y avait là de l'excentrique, et que Mme Janot n'était pas une femme ordinaire.

Mais le lendemain de la disparition de Law, Janot qui avait été forcé de s'absenter quelques jours, rentra chez lui. Mme Janot avait disparu aussi! Aucunes nouvelles ! impossible de suivre ses traces ! Les uns lui dirent qu'on avait vu depuis peu Mme Janot sortir tous les jours avec un

gentilhomme, le même qui lui avait adressé des vers bien galants chez le Régent ; les autres prétendirent qu'elle avait fui avec Law.

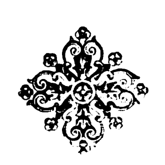
Historiquement, il est difficile de se prononcer sur une semblable matière, qui ressemble plus à un roman qu'à une anecdote. Il est certain que Mme Janot devint femme recherchée, pour n'en pas dire davantage, et qu'on la rencontra souvent, par la suite, au bras d'un et successivement de plusieurs gentilshommes. On raconte même, qu'un soir, elle se rendit à l'Opéra, et fut ramenée dans l'équipage d'un duc et pair, dont elle avait fait la conquête, — par son mari, le gros Janot passé au service du duc.

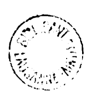
Enfin, trois ans plus tard, la *bergère* retourna à ses moutons.

Il est bien vrai, d'ailleurs, que les danseuses d'opéra recueillirent la succession des agioteurs en robes..

Le règne des Mississipiens a duré deux années environ ; il a recommencé avec les assignats, et nous croyons que son temps est passé à toujours. Le papier-monnaie a le défaut d'être trop léger : il n'y aurait pour ainsi dire pas de banqueroute possible avec les *as* des Lacédémoniens.

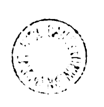
AUGUSTIN CHALLAMEL.







Le Seigneur de village.





Le Seigneur de village.



LE SEIGNEUR DE VILLAGE.



Apercevez-vous au fond de ce petit vallon, et à demi caché sous son frais rideau de saules, ce village, coiffé de chaume et assis, comme Job, sur un fumier que foulent et fouillent incessamment le bœuf majestueusement stupide; la génisse, digne matrone; le porc, long, grave, et grognant. Et au milieu de son sérail emplumé, grattant, piaillant, le coq à la crête rouge, aux éperons chevaleresques, qui chante ses combats et ses amours. Ce village, c'est le village de notre seigneur; c'est un village manceau; on le nomme Neuvillalais. S'il n'est pas trop beau, en revanche ses habitants sont assez laids et sales. Mais on y vit heureux pourtant dans ce village; — c'est-à-dire aussi heureux que partout ailleurs; — mais on est fier d'y être né : c'est que Neuvillalais ne consiste pas seulement dans ses trois douzaines de maisons; Neuvillalais n'est que

l'humble partie d'un grand tout... — Le grand tout — levez votre lunette rétrospective : — c'est le château qui domine la bourgade, qu'il semble tenir en laisse avec les deux franges vertes de son allée d'ormes séculaires; le château qui s'asseoit majestueusement sur la colline ombragée de trembles et de châtaigniers, et dont les girouettes tournent aux vents, panaches dorés de ses tourelles en forme de poivrières; le château, la crainte, l'amour et l'orgueil du village; vers lequel chaque maison d'en bas ouvre son œil unique à demi voilé par les pampres d'un cep de vigne, comme s'il n'osait soutenir en plein les rayons de gloire qui descendent du haut-lieu; le château, enfin, le château féodal dont Richelieu a jeté bas les murailles, dont les grenouilles ont envahi les fossés marécageux, sur lesquels le pont-levis s'est abaissé pour ne plus se relever, le château de notre seigneur. Le village, ce n'est que le vestibule; le château, c'est le *sanctus sanctorum*. C'est au-dessus de ce village, au-dessus de ce château que nous voulons faire resplendir par l'évocation le signe oublié de cette trinité terrestre dont les trois personnes n'existent plus, et où le seigneur nous représente la puissance, comme le bailli rappelle l'esprit et la rosière l'amour.

Et ces trois souvenirs n'en font qu'un seul; et c'est ainsi, ô seigneur de village! que vous nous apparaissez à travers la nuit des temps, et comme toute lueur sublunaire, entre un reflet grotesque et un reflet gracieux.

Ceci est donc un tableau à volets : sur la toile du milieu la grande figure seigneuriale; sur les deux panneaux, la face ridée, pleine d'importance, et se cachant à demi, comme un astre sinistre, sous le nuage d'une perruque roussâtre; et la jeune tête couronnée de roses; le long des compartiments, en guise d'arabesques, de blondes gerbes et de brunes jeunes filles faisant la révérence; des tours sourcilleuses, et des blasons resplendissants; des chiens menés en chasse, et de longs nez de notables cachant des yeux effarés à des bouches souriantes, etc., etc.

Donc, le seigneur de ce village et de ce château (car c'est lui que nous prendrons pour type), le seigneur du bailli et de la rosière, le seigneur de ces gerbes et de ces révérences, de ces chiens, de ces longs nez, de ces tourelles et de ces blasons, de tout cela enfin, c'est (nous sommes en mil sept cent, souvenez-vous-en!) messire Louis-Antoine-Marie-Hector

Cramail de la Cramaillère, baron de Neuvillalais, seigneur de Montorin et autres lieux. — Nous avouerons que depuis cent ans au moins, ces mots « et autres lieux » sont pour les Cramail de la Cramaillère ce qu'étaient pour les rois de France ceux-ci : « et de Navarre. »

Notre baron naquit lorsque mourait Louis XIV, ce gentilhomme couronné. Il eut pour parrain et marraine une de Villers de Nantua, et un marquis de Faudoas, les plus beaux blasons du Maine. Il se conduisit, lors de son baptême, avec une dignité qui était dans le sang des Cramail. Au sortir des femmes, on lui donna pour précepteur un jeune abbé sortant du séminaire de Tessé du Mans, qui se chargea de faire l'éducation du futur seigneur de Neuvillalais, moyennant l'entretien, le logement et la nourriture, plus cent vingt livres par an et l'espoir d'une prébende. Le père de Louis-Antoine recommanda au pédagogue de faire de son héritier, non pas un *savantasse*, mais seulement un gentilhomme accompli. Du reste, il fit surveiller ses leçons par sa sœur, la chanoinesse, laquelle finit par ôter l'élève des mains de son professeur pour le fait suivant. Un jour que l'abbé et son élève se promenaient dans une prairie voisine du château, celui-là rêvant à sa prébende future, celui-ci courant après ces longs fils blancs qui voltigent au-dessus des moissons dorées, l'enfant demanda « d'où venait ceci ? » L'abbé Souffrot commençait une petite leçon d'histoire naturelle, lorsque la chanoinesse l'interrompant, répondit : « Ceci, monsieur le chevalier, ce sont des fils tombés de la quenouille de la Sainte-Vierge. » A quoi le chevalier répartit par forme de commentaire et pour prouver qu'il savait tirer une conclusion : « La Sainte-Vierge, au lieu de perdre ainsi sa quenouillée, devrait bien filer des chemises pour la jolie petite Marguerite, qui n'en a pas. »

Le chevalier avait alors quinze ans ; c'est tout ce que nous pouvons dire pour expliquer comment il avait pu trouver le point de comparaison tenant au costume de la jolie petite Marguerite. Le lendemain de ce jour, l'abbé était congédié, et le chevalier allait terminer ses études à l'abbaye de Perseigne, sous la direction du prieur, un Cramail, et d'où il ne revint que cinq ans après, pour épouser Aimée-Gabrielle-Olive de Vallogé, fille d'un vicomte sans vicomté, mais qui apportait pour dot à son mari, outre deux procès importants, le plus bel écusson de la province.

Trois mois après le retour du nouveau baron de Neuvillalais, son père venait de mourir ; Marguerite, brunette aux grands yeux fort beaux, nommée rosière sans conteste, recevait de son seigneur une couronne de ces jolies petites roses-pompon qu'un jardinier venait de découvrir à l'état sauvage sur une montagne de la Bourgogne.

Neuf mois après le mariage de leur baron, jour pour jour, les habitants de Neuvillalais virent apparaître, à l'une des fenêtres ogivées du castel, le digne seigneur du village, le front radieux, la perruque poudroyante et symboliquement placée de travers, et présentant son premier né à ses braves vassaux. Ceux-ci, joyeux de la joie de leur baron présent, saluent leur baron futur avec un enthousiasme d'autant plus grand qu'ils aperçoivent alors la rôtie au vin d'usage apportée par deux grands drôles flageolant sous leur émotion sans doute, et précédée par le digne bailli qui surveille la distribution de l'antique et fortifiant breuvage.

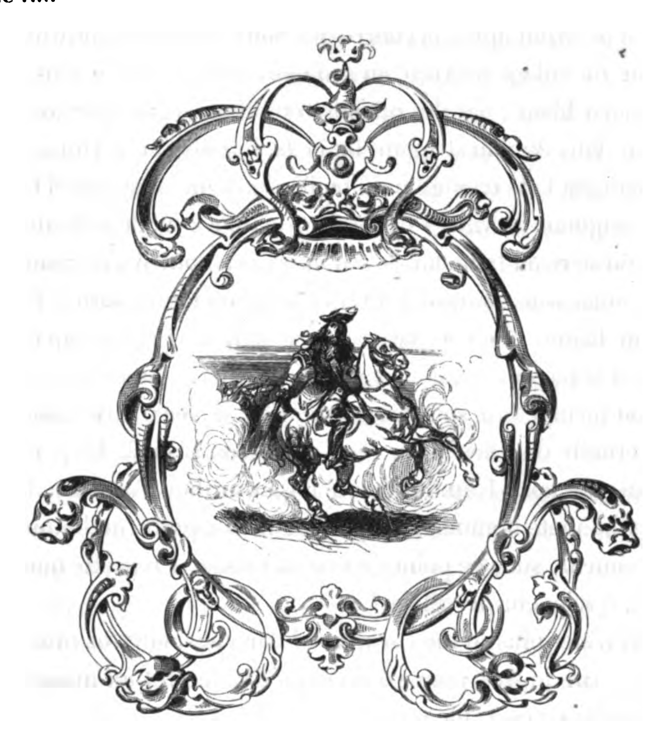
Le seigneur du village s'occupait des discussions élevées entre son bailli et les notables de sa baronnie ; des braconniers saisis et envoyés dans la tour seigneuriale ; des visites solennelles faites à ses nobles voisins amis ou alliés, et pour lesquels on tirait de la remise un carrosse armorié, doré (admiration de toute la baronnie); des soins d'une hospitalité noble et franche qui faisait dire à François I[er] qu'un roi de France trouvait toujours chez ses barons une bonne table, de bons chiens, de bons chevaux et une belle femme ; et des greffes de ses poiriers, suivant les leçons du fameux janséniste Arnaud. Mais c'était surtout la chasse qui charmait ses nombreux loisirs

Voyez-le passer, l'air animé, mais toujours majestueux, suivi de deux laquais-veneurs dont l'un porte sa carnassière, et précédé par les petits va-nu-pieds du village qui rabattent le gibier, dans son parc et dans ses garennes, que Louis XI avait voulu ôter à ses ancêtres et que Turgot voulut lui rogner ; avec ses chiens courants, fauves de Bretagne blancs, greffier et gris, apportés par saint Louis de l'Egypte ; charnègues de Provence, chassant la nuit ; et surtout, — son orgueil ! — avec une race possédée par lui seul et dont l'Empereur lui avait offert inutilement des montagnes de florins ; chiens d'autant meilleurs qu'ils étaient plus laids,

de race gauloise, et si légers à la course que le savant Eccard, dans ses *Lois des Francs*, dit que leur nom de *Vautraits* venait de leur rapidité, et qu'Ovide, dans ses métamorphoses, compare Apollon, poursuivant Daphné, à un *canis gallicus*. — Nous demandons pardon à nos lectrices d'être si savant.

Et quand arrivait le dimanche, jour de repos scrupuleusement observé, le digne baron se délassait de ces fatigues en regardant danser, sur la pelouse de son manoir, les jeunes et fraîches paysannes. Au préalable, il avait été remercier Dieu de ses succès et l'implorer pour ses fautes, dans la petite église du village, au splendide *banc-d'œuvre*, où l'on venait l'encenser, et lui offrir le pain béni, avant tout autre.

Mais un jour, bailli, rosières, notables, vautraits, femme, enfants, château, baronnie, le seigneur du village quitte tout cela pour courir au champ de bataille de Fontenoy. Allez! il s'y conduisit dignement, notre gentilhomme!....



Comment n'aurait-il pas été brave? Aussitôt qu'il avait pu se tenir sur ses petites jambes, son père ne lui avait-il pas expliqué tous les nobles attributs de son blason? Ne lui avait-il pas montré la grande épée de Bernard Cramail-le-Batailleur; le Bouclier de Raoul Cœur de Chêne, le compagnon de Duguesclin, large comme une table; et le casque de Louis de la Cramaillère, fendu par la lance d'Henri II, avant que celui-ci n'eût la tête cassée par la lance de Montgommery, etc., etc.?

Notre baron pouvait-il *forligner* avec de tels enseignements? Aussi le surprit-on un soir ceint de l'écharpe du *Cœur de Chêne*, ployant sous le casque fêlé de Louis, et galoppant sur l'épée du *Batailleur*... « Il soutiendra l'honneur de la famille, » avait murmuré le vieux baron avec des larmes de joie, en surprenant dans cet attirail son héritier, qui avait une peur effroyable d'être battu. L'horoscope fut justifié à Fontenoy; notre baron y tua presque autant d'Anglais qu'il tuait de canards dans une chasse au marais. *E sempre bene !*

Mais c'est le retour après la guerre que nous voudrions pouvoir décrire. Le seigneur de village est reçu au son des cloches, sous le dais, par des jeunes filles en blanc, par des notables en sabots neufs, par le bailli, qui lui présente dans un plat d'argent les clefs du village qui jamais n'eut de porte ; — et c'est là le triomphe du bailli, du digne et spirituel bailli!

Alors le seigneur de village dépose son épée à côté de celle du *Batailleur*, et se consacre au bonheur de ses vassaux, dont il fait rentrer, avec exactitude, mais sans rudesse, les redevances de toutes sortes. Et le bailli qui sait son histoire, le compare à Cincinnatus!... Depuis lors il passe sa vie comme il la passait avant, élevant ses enfants comme son père l'éleva, comme son aïeul éleva son père, comme... je veux dire dans l'amour du roi, la crainte de Dieu et le respect de son blason. Eh ! mon Dieu oui! et pourquoi non? L'amour du roi faisait un bon Français, la crainte de Dieu, un honnête homme; le sentiment de sa dignité, un homme d'honneur.... Vraiment, sous ce point de vue au moins, je regrette que vous ne soyez plus, ô seigneur de village !...

Car vous n'êtes plus, ô mon seigneur ! car vous ne vivez plus de la vie des vivants; car je suis pour vous ce que Cuvier fut au mammouth ou au dinotherium, ô vénérable être vertébré!..

Car votre castel n'existe plus, ou est devenu une usine; car votre fils, que vous aviez fait gentilhomme, s'est peut-être fait industriel et s'est laissé nommer maire (Eheu!); car votre village est maintenant une commune, vos vassaux sont des électeurs; car votre bailli est un mythe, votre rosière un apologue, votre personne un fantôme....

Eh bien! spectre, apologue, mythe, choses passées à l'état de nuages ou de vapeur, j'ai vu tout cela, moi... Oui, j'ai vu, vu de mes yeux, le château d'un seigneur de village, et resté château; j'ai vu un véritable baron-bailli, un bailli successeur des bayles châtelains et des baillifs gentilshommes, que Louis XI supprima, que les parlements rétablirent, et que le chancelier de l'Hôpital fit de *robe-courte* en 1560; j'ai vu une véritable rosière, n'ayant rien de commun que le nom avec celles que la banlieue de Paris couronne encore pour se donner une occasion de vendre sa piquette et ses côtelettes de veau; j'ai vu un véritable seigneur de village, seigneur foncier, très-foncier, dominant, haut et bas-justicier, seigneur *utile*, c'est-à-dire possédant le fonds de son fief, et jouissant de tous les droits relatifs au fief et à la justice, droits d'hommage et de foi, droit de déshérence et de bâtardise, droits de mutation, lods, relief, pêche et voirie, etc., etc... Un véritable baron, soit que ce mot vienne du grec *baros*, qui signifie puissant, ou du latin *baro* signifiant stupide, de l'italien *barone* (gueux), ou de l'espagnol *varo* (noble, riche, brave), et du *bar* allemand, dont le sens est le même...

J'ai vu tout cela. — Mais, de peur que mes belles lectrices n'affublent mon souvenir d'une perruque, d'un faux râtelier, d'une culotte courte, de tibias trop rectilignes et de besicles vertes montées en argent, je m'empresse d'ajouter que j'ai vu tout cela dans mon enfance; et il n'y a pas encore énormément longtemps de cela.

Le seigneur du village avait obtenu de la Restauration, en récompense des services rendus par lui dans l'émigration, une somme d'argent à peine suffisante pour racheter, outre quelques arpents de bois, son château non détruit par la bande-noire. Le dernier des baillis, et la dernière des rosières restés, lui garçon, elle fille, y nourrissaient de leur travail le dernier seigneur de Neuvillalais. Je me souviens encore de l'impression que le spectacle de cette désolation fit sur moi.

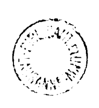
Aujourd'hui ces trois termes extrêmes de la trinité seigneuriale reposent dans le petit cimetière de la commune, enterrés comme il convient côte à côte, et le baron au milieu. Il y a là, près de ces tombes modestes, un superbe peuplier planté par le peuple en 1793.

Si j'avais cent écus, sur ces trois fosses, je ferais élever une colonne de marbre noir tronquée, posée sur un piédestal de granit à trois faces, où, trois fois au-dessous d'un triangle formé par une couronne de baron, une perruque de bailli et une guirlande de rosière, se lirait cette inscription en style lapidaire :

Cy-git
Le dernier Seigneur
De village.



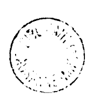
ADOLPHE BOUCHER.





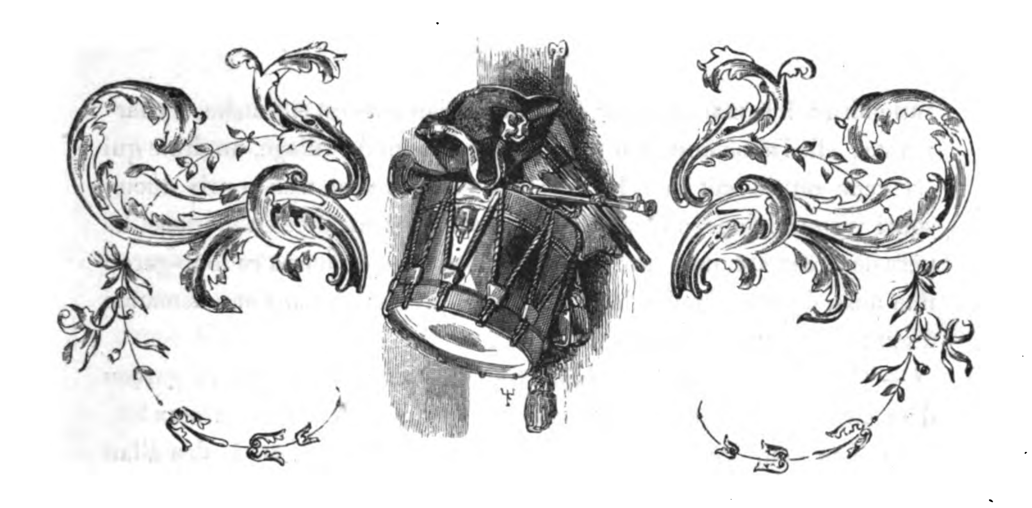
Raccoleur.

4





Raccoleur.



LE RACCOLEUR.

L'ÉTAT de héros ne plait pas à tout le monde, et de tout temps, en dépit des vaudevilles chantés sur nos théâtres à la gloire de nos armées, il a fallu réchauffer le zèle des sujets du roi. Le raccoleur était chargé de ce soin, et, dans notre ancienne histoire militaire, ce n'est pas un des types les moins singuliers.

Cet homme à la trogne rouge comme l'enseigne d'un Bacchus de cabaret, aux sourcils proéminents, aux yeux fins comme ceux du renard, ce César en guêtres blanches qui ressemble tant à La Rissolle et dont le briquet bat les jambes incessamment, c'est le raccoleur.

La *recrue* du raccoleur (c'était le terme consacré), était le plus souvent un niais sorti de village et qui venait admirer la grande ville.

Vous représentez-vous un pauvre diable, le *berger le mieux fait* et le plus aimable de son canton, doux comme un agneau de M. Florian et exposé à devenir, comme ce même M. Florian, capitaine de dragons par force majeure? Le voilà disant adieu à Jeannette, à sa vieille mère, à sa vigne; il voyage pour voir Paris et le seul oncle que la providence lui a donné dans Paris : sur cet oncle repose tout l'espoir du bon jeune homme; il

l'attendrira, il le mariera avec Jeannette. Jeannette est si fraiche, si charmante ; elle l'aime tant ! Un mauvais garnement du village, un drôle qui est venu on ne sait d'où, lui faisait la cour. André n'en a pris aucun souci jusqu'au jour où ce vilain homme l'a demandée en mariage. Le père de Jeannette, un vieux métayer avare, allait donner à ce loup-garou une aussi douce colombe, lorsqu'André a pris les devants et a demandé à son rival Ledru de quoi il vivait.

— Cela me regarde, a répondu celui-ci en toisant le pauvre garçon d'un air féroce ; en attendant, voilà pour t'apprendre à être curieux !

Et d'un coup de fourche, argument ferré *ad hominem*, Ledru allait éventrer le pauvre André, quand Jeannette est venue se mettre entre eux : les petits enfants du village étaient tous pour André; le père de Jeannette protégeait seul Pierre Ledru.

Il est vrai qu'on le croyait riche, mais on ne savait pas au juste d'où lui venaient les quelques écus qu'il faisait sonner et reluire.

— Ton père veut un gendre riche, reprit alors André; je vais à Paris, attends-moi, Jeannette.

Et voilà deux mois que Jeannette attend.

Cependant il est midi; la Samaritaine a sonné l'heure, et deux individus qui se sont donné rendez-vous sous l'horloge de la Samaritaine se dirigent bras dessus bras dessous vers le quai de la Ferraille.

Quels sont ces deux hommes? leur uniforme l'indique assez; ils portent le tricorne à lampion et la cocarde, l'habit bleu de roi et les galons : ce sont des soldats à l'allure martiale; ils avisent André, qui baye aux corneilles, et l'abordent très-poliment.

Le plus robuste porte la moustache en croc, le linge un peu jaune, la guêtre sale; son compagnon est décoré d'une énorme emplâtre sur l'œil droit. — Eh bonjour, pays, dit le premier, ne me reconnais-tu pas? — Ma fine non, mon cher monsieur; mais si vous avez l'idée de me dire votre nom... — Cœur de Roi, mon cher, Cœur de Roi pour vous servir. Monsieur mon compagnon se nomme Bon Amour.

Bon Amour, l'homme à l'emplâtre, se contente de donner à André une de ces poignées de main à faire craquer les os.

— Très-honoré, messieurs, reprend André; mais je ne me souviens

pas... — De deux enfants de Provins, je le crois, reprend Cœur de Roi, il y a longtemps que nous avons quitté la Brie... mais non sans avoir entendu parler de votre prétendue Jeannette. Vive Dieu! le joli brin de fille!

A ce nom de Jeannette, André a pâli subitement; mais Cœur de Roi continue : Nous voulons, mon cher, vider quelques bouteilles en son honneur. Nous sommes nés dans le même village que vous, mais dame! nous avons blanchi sous le harnois; moi d'abord, qui ai maintenant quarante ans sonnés, et monsieur, qui en a trente. Ne vous étonnez pas si mon ami est muet : il a eu la langue emportée par un boulet à Rosbach...

André ouvre de grands yeux, contemple avec effroi la figure de Bon Amour et salue.

— Comme il n'y a pas de malheur sans accompagnement, l'année d'après, en Bretagne, reprend Bon Amour, il a eu l'œil crevé...

— Malpeste! murmura André, voilà un brave à trois poils! Après tout, ces gens-là disent qu'ils me connaissent, mon oncle a affaire au Palais et n'en sortira que dans deux heures, je puis boire avec eux.

André a suivi ces *messieurs* au cabaret : c'est, en vérité, le plus beau cabaret du quai de la Ferraille; il a pour enseigne : *Aux Trois Cuillères!* Cœur de Roi et Bon Amour se font donner la meilleure chambre; la fenêtre donne sur la Seine; mais à peine arrivés ils ferment la porte soigneusement.

Le cabaretier a mis cinq bouteilles; Bon Amour et Cœur de Roi les décoiffent lestement. André boit tant à la santé de Jeannette, que bientôt il n'y voit plus. Cœur de Roi entonne un refrain bachique, et sa voix fait trembler les vitres du cabaret.

Amis, il nous faut faire pause,
J'aperçois l'ombre d'un bouchon,
Buvons à la jeune Fanchon,
Elle mérite toute chose, etc.

— *Fanchon* est ici pour *Jeannette*, reprend malicieusement le raccoleur Bon Amour, tout en dévorant des yeux la recrue qu'il convoite; puis il se met à chanter à tue-tête :

Cti-là qu'a pincé Bergopsom,
C'est un fier moule à Te Deum.

— Ah bast! je m'enroue, continue Cœur de Roi en versant de nouvelles rasades à André.

Dans les gardes françaises
J'avais un amoureux...

Voilà ce qui donne dans l'œil des belles, pays mon ami, un amoureux dans les gardes françaises!

Le fin bas d'écarlate
A côtes de melon.

— Là... voyez plutôt... comme le mien. Savez-vous, mon bichon, que cela vous irait encore mieux qu'à moi! Cornon d'un bleu! vous avez l'air guerrier, très-guerrier, parole d'honneur! — Laissez donc, monsieur le soldat, vous vous moquez... — Nenni, mon garçon; tiens, Bon Amour, vois plutôt s'il n'a pas l'air d'un Annibal, continue Cœur de Roi en lui attachant sa cocarde au chapeau. — Comment, monsieur Cœur de Roi, vous trouvez.... — Je trouve que c'est grand dommage que tu te maries... ou plutôt je trouve que sous ce costume tu enlèveras d'assaut le cœur de Jeannette. Ne m'a-t-on pas dit qu'un certain escogriffe, du nom de Pierre Ledru... — Pierre Ledru! s'écria André avec rage, oh! si j'étais militaire, monsieur le soldat, je sens qu'avec votre épée... — Son affaire ne serait pas longue, n'est-ce pas? Eh bien, Bon Amour, prête-lui la tienne, et avec elle ton habit... voilà qui est bien; passe-moi maintenant ce bouchon et cette chandelle où tu viens d'allumer ton brûle-



gueule..... je m'en vais lui faire des moustaches à la grenadière..... Bravo ; il a l'air maintenant de Bellepointe notre maître d'armes... Là, maître André, le chapeau un peu plus sur l'oreille, le poing sur la hanche, la pipe en travers... C'est un foudre de guerre que ce garçon-là. Bon Amour ! André nous fait voir qu'il a été aussi bien élevé qu'un page ; je gage à cette heure qu'il écrit aussi bien qu'un clerc... Une plume et de l'eau-de-vie, garçon !.

Le garçon des *Trois Cuillères* arrive essouflé au bruit que le briquet de Bon Amour a fait sur la table. Cœur de Roi tire un papier blanc de sa soubreveste : c'est un papier, dit-il, sur lequel il allait écrire à son colonel pour lui demander de l'avancement. André ne croyait se prêter qu'à un badinage ; le vin et l'orgueil lui montent au cerveau : il s'agit de faire admirer son écriture ! Il trace son nom en combinant un paraphe majestueux, un paraphe digne du moulinet décrit par le bâton du capitaine Trimm dans Sterne.

— Quand je l'avais dit, s'écria Cœur de Roi, ce garçon-là fait tout ce qu'il veut ! Je garde cela en souvenir de notre rencontre. Maintenant, un dernier toast, le meilleur, le plus cher aux Français : à la santé du roi, l'ami André !

— A la santé du roi ! reprend machinalement le pauvre enfant. Bon Amour s'est levé et lui présente son verre : c'est de l'eau-de-vie aussi brûlante que du vitriol. Les fumées du vin et celles de la pipe achèvent André ; il balbutie, chancelle et roule bientôt sous la table. Profitant de son sommeil, les deux raccoleurs l'enlèvent et le descendent par une porte de derrière qui donne sur l'arche Marion : ils le portent jusqu'à un fiacre.

— Maintenant, tu peux ôter ton bandeau de taffetas, dit Cœur de Roi à son compagnon Bon Amour. Ma foi, Pierre Ledru, nous avons fait une bonne journée ?

En se réveillant, douze heures après, André se trouvait couché tout vêtu sur un détestable grabat. Les murs de la salle enfumée qu'il entrevoyait de temps à autre sous les nuages de vingt pipes étaient une véritable panoplie ; des fusils, des épées, des harnais décoraient ce lieu. La salle était garnie de lits pareils à celui du malheureux jeune homme ; les

fantômes étranges qui se promenaient en ce lieu portaient un bonnet de drap sur la tête, aux armes du roi, une capote grise, des sabots aux pieds et des bas rouges. Les uns jouaient aux dés sur un tambour, d'autres aux cartes; quelques-uns avaient soin de la marmite. Deux d'entre eux causaient dans l'embrasure d'une fenêtre. André reconnait Cœur de Roi dans celui qui était tourné vers lui; il l'appelle comme on appelle un ami dans le moment du danger. Cœur de Roi quitta l'homme avec qui il causait et s'en fut vers André d'un air goailleur.

— Que veut dire ceci, s'écria André furieux, et où m'avez-vous conduit? — A Courbevoie, mon cher, en compagnie excellente, comme vous pouvez le voir. Ce n'est pas la route de Provins; mais vous voilà un héros! un héros à cinq sous par jour. Pendant votre sommeil, nous vous avons fait conduire ici.

— Misérable! que vous ai-je fait? Ne savez-vous pas que sous peu de jours je vais épouser Jeannette? Tenez, voilà le cas que je fais de votre uniforme!

Et de ses mains convulsives André va déchirer cet habit qu'on le force d'endosser, quand Pierre Ledru, qui a ôté son emplâtre, s'avance vers lui d'un air de Satan.

— Pierre Ledru! s'écrie André.

— Un instant, beau-fils, reprend le faux Bon Amour, respectez mon frac aux armes de France, ou sinon le sergent Bel Air que voici...

Le sergent Bel Air n'est, en effet, qu'à trois pas de Pierre Ledru; il porte une canne de commandement dont plus d'un dos coupable a connu la pesanteur.

— Le sergent Bel Air, reprend Ledru, est un homme très-fort sur l'exercice du bâton, je vous en préviens!... Quant à moi, je me borne à vous recommander à lui et cours donner de vos nouvelles à Jeannette.

— Jeannette! reprend André! oh! n'espère pas lui parler sans moi; je ne suis point soldat, quoique j'en porte l'habit; reprends ta livrée, infâme suborneur, rien ne m'engage!

— Si ce n'est ce papier fait dans les formes, ce papier où figure votre signature, mon cher!

André reconnait trop tard qu'il a été dupe. Vainement le pauvre

amoureux se récrie; les traîtres lui font convenir qu'il a mis une cocarde à son chapeau et a endossé l'habit d'ordonnance : c'en est assez pour être soldat. Un dernier trait l'achève et le confond; le sergent lui demande s'il a bu à la santé du roi. — Sans doute, répond-il, il n'est pas un seul bon Français qui n'y boive. — Voilà ce qui prouve au mieux que vous vous êtes engagé vous-même, reprend Bel Air; allons, mon cher, vous nous appartenez corps et biens!

— Corps et biens, reprit le pauvre enfant en tâtant sa bourse et en se tournant vers ses camarades; voyez, mes amis, ils m'ont pris jusqu'à mon dernier écu!

Bourguignon salé,
L'épée au côté,
La barbe au menton,
Saute, Bourguignon.

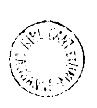
Tel était le refrain par lequel on accueillait ses plaintes; s'adresser au capitaine de la compagnie eût été peine inutile : lorsque la *recrue* se présentait chez l'officier, il avait mille prétextes pour éluder l'entrevue. Quel moyen de l'attendrir? Heureusement la providence, sous les traits de Jeannette elle-même, descendit comme une fée bienfaisante vers le pauvre André. Elle était venue à Paris trouver l'oncle d'André pour se soustraire aux poursuites de Ledru, à qui son père voulait absolument la marier. L'oncle d'André la reçut à bras ouverts; tous deux se mirent à la recherche d'André, et le pauvre vieillard, le croyant perdu, n'avait pas tardé à mourir de douleur et avait laissé tout son bien à celle qu'il eût tant voulu nommer sa nièce. Les portefeuilles de M. Scribe n'étaient pas cependant encore inventés; mais il y a des dieux comme des boulets pour les conscrits. Jeannette compta bien vite au capitaine de la compagnie la somme qu'il fallait pour acheter le congé d'André, et le sergent Bel Air, selon l'usage, vint lui-même lui remettre la *cartouche*.

Le métier de *raccoleur* exigeait, on le voit, beaucoup d'entrain et d'adresse; la ruse était leur vie, l'argent leur idole et le cabaret leur temple. C'était d'ordinaire sur le quai de la Ferraille qu'ils se tenaient, et là ces

habiles embaucheurs jouaient leurs rôles en experts. Ce jour-ci, c'était un frac de marquis dépenaillé qu'ils endossaient; d'autres fois un habit d'abbé : tous les moyens leur étaient familiers. La première chose pour eux était d'attirer leur homme dans un local quelconque sous un prétexte; là, s'il tirait l'épée ou s'il faisait résistance, on lui mettait les menottes, ce qui se nommait *ganter*. On sortait des mains de ces hommes héros pour la vie, héros le pistolet sous la gorge, et à la façon de Mezettin, dont quelques coups de bâton bien appliqués font un foudre de guerre dans le théâtre de la Foire. Mais la vie des camps s'étendait devant la *recrue* comme un mirage fantastique; elle corrigeait pour beaucoup d'adeptes ce que ce début avait de brusque. Le quai de la Ferraille n'était-il pas, après tout, le chemin de Lawfeld et de Fontenoy?

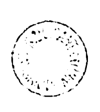
ROGER DE BEAUVOIR.







La Bourgeoise.





La Bourgeoise.



LA BOURGEOISE.



Sous Louis XIV, la bourgeoise tenait son ménage comme le roi de France d'alors, portait sa couronne, orgueilleusement ! avec toutes ses chances, ses exigences, ses charges, ses conséquences, mais aussi avec tous ses droits; elle savait les établir et les maintenir. — Le ménage était sa royauté, sa puissance; elle y commandait en souveraine, y mettait toute sa gloire, toute sa vie, tout son bonheur.

D'ordinaire, la bourgeoise avait beaucoup d'enfants, un mari, une seule servante, et elle menait tout cela hardiment et vaillamment. — Son homme, elle appelait ainsi son mari, s'occupait des affaires du dehors, pour lesquelles il la consultait toujours ; celles du dedans la regardaient seule.

Elle se levait au jour, sortait peu, répondait à tout, voyait et dirigeait tout elle-même. La propreté, l'activité, l'ordre et l'exactitude, telles étaient

ses vertus. Hors l'histoire de la voisine et du voisin, elle ne connaissait rien. Elle lisait son livre d'heures, c'était tout.

Le cercle de son ménage enserrait tout pour elle, politique, joies, devoirs, bonheur. Elle ne plaçait rien au delà! C'était Mme Jourdain déclarant hautement qu'elle n'était pas de la *côte de St-Louis*, et réservant sa raison, sa prévoyance, même sa mauvaise humeur pour réparer les torts de son mari, ou Mme Pernelle, grondant son fils, priant *Cléonte de n'entrer point chez elle*, et veillant de loin, de haut, avec un soin, une attention, un courage infatigable sur les intérêts et les destinées de la famille.

Son mari était homme de loi, homme d'affaires ou marchand : selon chacune de ces différentes catégories, ses devoirs journaliers variaient. S'il était marchand, tout en veillant à la boutique, elle surveillait le ménage et les enfants. Flatteuse avec les chalands, accorte et fine en affaires, elle était solide au jour des échéances. Son mari, qu'elle menait d'ordinaire tout en le faisant respecter, trouvait en elle sa force et son conseil.

Sa mise était simple et cossue; elle ne portait pas de chapeau, s'appelait *mademoiselle;* le nom de *madame* n'appartenait encore qu'aux femmes nobles et à celles qui portaient un titre. Son luxe était dans la dentelle de son bonnet rond, dans la propreté de sa tenue. Le dimanche seulement, et lorsqu'il faisait beau, elle allait se promener, entre dîner et souper, avec son mari, sa servante et ses enfants, au Cours-la-Reine ou aux Invalides qu'on bâtissait alors. — Gaie, sensée et courageuse, la bourgeoise avait des droits reconnus; une force acquise et toute à elle : celle de son mari; une position faite et acceptée. Elle vivait heureuse et tranquille, gardant ainsi jusqu'à sa mort sa prépondérance de chef de famille.

Puis la régence vint, les mœurs se gâtèrent. Le règne de Louis XV commença, se poursuivit et s'acheva sous cette influence; il devint de mode, chez les jeunes seigneurs, de faire des dettes, de dépenser sans avoir ou de dépenser plus qu'on n'avait; il fallut se mettre en rapport avec les marchands, les procureurs, les huissiers, les gens d'affaires, parler à l'un, recevoir l'autre, intimider celui-ci, adoucir celui-là. Les jolies bour-

geoises furent remarquées par ceux mêmes qui avaient affaire à leur mari; on chercha à en séduire quelques-unes, d'abord pour elles-mêmes, puis peut-être afin d'user de leur influence dans le ménage, puis même quelquefois par ton. La galanterie, les propos flatteurs arrivèrent jusqu'à elles, et portèrent leurs idées vers un autre but que celui qu'elles avaient entrevu jusqu'alors. Enrichies par le travail ou les spéculations de leur mari, elles eurent l'ambition de devenir des femmes de qualité. Les alliances des financiers et de la noblesse, rendues nécessaires par le dérangement des fortunes, suite de l'inconduite, commençaient à confondre les rangs. Les lettres de noblesse acquises à prix d'or, les impôts affermés, à la suite des fermiers généraux, les sous-fermiers offrirent un moyen de s'élever, et jetèrent dans la bourgeoisie les premières idées de vanité et d'ambition... Du moment qu'il y eut un moyen de faire fortune autre que le travail, l'ordre, l'économie, bien des gens voulurent en user; du moment qu'on a de l'argent ou du crédit, on peut acquérir des charges, placer son fils dans la magistrature, entrer au conseil, acheter la noblesse et les titres qui la caractérisent, personne ne voulut plus rester dans la condition inférieure. Les barrières qui séparaient les différentes classes tombèrent, la bourgeoisie changea de position, d'idées, de mœurs. La bourgeoise devint, et se fit appeler : madame !... Elle n'éleva plus ses enfants pour une honnête médiocrité. La vanité remplaça la raison, elle tourna toutes les têtes. — La bourgeoise riche voulut singer la grande dame. Laissons Dancourt nous peindre une scène charmante.

« MADAME BLANDINEAU[1].

Qu'est-ce que c'est donc, ma sœur? il se répand un bruit dans le village qui me paraît des plus surprenants.

L'ÉLUE.

Et à moi, des plus ridicules.

LA GREFFIÈRE.

En quoi donc, ridicule ? Et qu'est-ce que c'est que ce bruit, s'il vous plaît, mesdames ?

[1] Dancourt, *les Bourgeoises de qualité*.

MADAME BLANDINEAU.

Que vous allez épouser M. le comte, un homme de qualité, un petit étourdi qui n'a rien. Oh! je ne trouve pas cela vraisemblable.

LA GREFFIÈRE.

Cela n'est pas moins vrai, ma sœur, me voilà comtesse; et grâce au ciel, nous ne figurerons plus ensemble.

MADAME BLANDINEAU.

Comtesse, vous? vous comtesse, ma sœur?

LA GREFFIÈRE.

Dites, madame, Mme Blandineau, et madame tout court, entendez-vous?

MADAME BLANDINEAU.

Madame tout court! Ah! je n'en puis plus. Ma sœur comtesse, et moi procureuse! Un siége, et tôt, dépêchez, Lisette.

LISETTE.

Madame, madame! holà donc! madame!

L'ÉLUE.

Vous seriez comtesse, vous, ma cousine la greffière?

LA GREFFIÈRE.

Ah! plus de cousinage, madame l'Élue, plus de cousinage.

L'ÉLUE.

Un fauteuil aussi: tôt, du secours; à moi, Lisette!

MADAME BLANDINEAU.

Écoutez, ma sœur, il n'y a qu'un mot qui serve; vous voulez le porter plus beau que moi, parce que vous êtes mon ainée, ç'a toujours été votre fureur; mais je me séparerais d'avec mon mari, s'il me laissait avoir ce déboire-là. Vous verrez de belles oppositions, laissez faire.

L'ÉLUE.

Il ne faut pas que la famille demeure les bras croisés dans cette affaire-ci; il faut agir, il faut se remuer, ma cousine.

LA GREFFIÈRE.

Oh ! remuez-vous, remuez-vous, je me remuerai aussi, moi, je vous en réponds.

LISETTE.

Mort de ma vie, que de mouvement! voilà une famille bien sémillante !

LA GREFFIÈRE.

Mais vraiment, je les trouve admirables; elles m'empêcheront de m'élever, de faire fortune : ces bourgillonnes-là sont si ridicules...

MADAME BLANDINEAU.

Bourgillonnes, madame l'Élue ! bourgillonnes !...

Enfin, Mme Blandineau a reçu 13,000 fr. en mariage, — c'était alors une grosse dot; — elle veut imiter les gens de noblesse, elle joue, porte ses jupes à queues et envoie promener M. Blandineau, son mari, lorsqu'il lui fait des remontrances sur la dépense qu'elle fait : « Remerciez - moi bien plutôt, lui dit-elle, — de ne pas prendre l'argent des autres. » Sa belle-sœur, Mme la greffière veut épouser un comte parce qu'elle désire un carrosse, elle s'écrie, en singeant les paroles des gens comme il faut : « Holà, laquais! grand laquais, petit laquais, moyen laquais! — Qu'on me prenne ma queue. — Avancez, cocher. — Montez, madame. — Après vous, madame. — Eh ! non, madame. — C'est mon carrosse. — Donnez-moi la main, chevalier. — Mettez-vous là, comtesse. — Touche, cocher. — La jolie chose qu'un équipage! — La jolie chose qu'un équipage ! »



Bientôt la bourgeoise enrichie rêve des titres, afin de se mêler à la noblesse, elle décide son mari à employer la fortune acquise à se créer un

rang.—Mme Carmin, marchande de laine, achète une présidence à M. Carmin, son époux, — Mme Blandineau une baronie; elle l'annonce à sa belle-sœur, Mme la greffière, devenue comtesse.

« MADAME BLANDINEAU.

Que je vous embrasse, ma chère sœur, je n'ai plus de chagrin, plus de rancune contre vous. Je vous félicite de devenir comtesse, félicitez-moi d'être baronne.

LA GREFFIÈRE.

Vous êtes baronne, ma sœur?

MADAME BLANDINEAU.

Oui, ma chère comtesse, c'est une affaire faite. M. Blandineau vend sa charge, et il donne 40,000 fr. de la baronnie de Boistortu; le marché est conclu. Je ne suis plus Mme Blandineau, je suis la baronne de Boistortu à l'heure que je vous parle.

LA GREFFIÈRE.

Mais cela est fort joli, cela est fort gracieux, ma sœur; ma sœur la baronne, votre sœur la comtesse en est ravie, et voilà notre famille illustrée au moins.

MADAME BLANDINEAU.

Notre cousine l'Elue en mourra de chagrin, Mme la substitute s'en pendra; nous aurons ce soir à souper des visages bien tristes.

LA GREFFIÈRE.

Il faut tenir son rang, s'il vous plait, madame la baronne, aujourd'hui fait, plus de familiarité avec cette bourgeoiserie-là, je vous le demande en grâce.

MADAME BLANDINEAU.

Ah! voilà qui est fini, je vous l'accorde, madame la comtesse.

LA GREFFIÈRE.

M. Nacquart épouse Angélique; si nous pouvions aussi le faire quitter, c'est un fort bon homme et qui mérite de devenir de qualité.

MADAME BLANDINEAU.

Il en sera, je vous en réponds, il est en marché d'un marquisat.

LA GREFFIÈRE.

D'un marquisat, ma sœur, d'un marquisat, etc., etc. »

Les bourgeoises devenues des grandes dames restaient ridicules, ou tournaient mal; éblouies par une existence à laquelle elles n'étaient point accoutumées, sans soutien de famille, en butte aux jalousies des leurs; une position toujours fausse les rendait rarement heureuses. Cependant ce besoin de changer de rang se maintint dans la bourgeoisie, et se retrouve encore de nos jours.

Le cardinal de Fleury essaya un instant d'arrêter cette marche des choses, ce désordre des mœurs et des rangs, cette alliance de la roture et de la noblesse, mais ce fut en vain. Le temps marchait et avec lui les choses avaient leur cours forcé. Les traitants, devenus fermiers généraux, apprirent peu à peu à ceux d'en bas comment on pouvait arriver à la cour. Jouant les grands seigneurs avec leur argent, ils mesurèrent la grandeur à leur taille, ne purent la faire respecter, et ne la respectèrent plus eux-mêmes.

Mme de la Poplinière, célèbre par la cheminée que le duc de Richelieu fit construire chez elle, et par laquelle il s'introduisait, chaque soir dans ses appartements, était une bourgeoise.

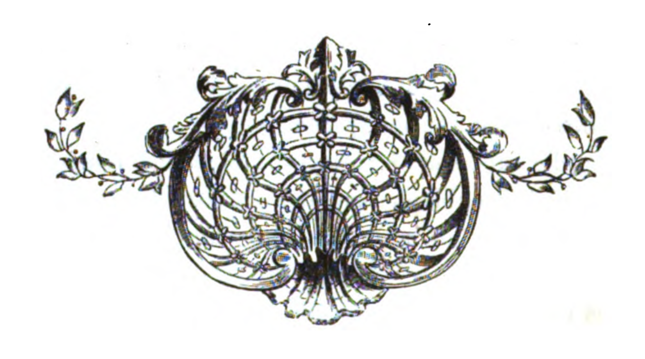
Jeune fille, elle s'appelait Mlle Dancourt. M. de la Poplinière, riche fermier général affichait publiquement, par son faste de financier, la distinction qu'il voulait bien lui accorder; lorsqu'un jour, il fut mandé par le cardinal de Fleury : — « Monsieur, lui dit le vieux prélat, vous connaissez et vous aimez Mlle Dancourt. Les fermes vont être renouvelées; elles dépendent de moi, vous le savez : vous ferez cesser le scandale de votre vie en épousant Mlle Dancourt, ou vous ne serez pas conservé sur la liste des fermiers-généraux. — » M. de la Poplinière étonné n'osa résister, et la jolie Mlle Dancourt devint Mme de la Poplinière. Le cardinal, qui se piquait de maintenir les bonnes mœurs, espérait arrêter ainsi ce luxe que l'usage n'avait que trop établi parmi les financiers, celui des maîtresses publiquement entretenues. Mais il ne réussit pas comme il

l'espérait; l'élan était donné; il arriva seulement à prouver qu'une jeune et jolie bourgeoise pouvait devenir une charmante femme. Mme de la Poplinière fut bientôt la personne la plus à la mode à Versailles et à Paris.

Puis il arriva que le duc de Richelieu, ce grand seigneur galant, la trouvant jolie, lui fit la cour, qu'elle l'écouta, que leur intrigue fut découverte : puis Mme de la Poplinière perdue par un éclat scandaleux; obligée de quitter sa brillante position, chassée par son mari, alla vivre à l'écart, presque oubliée du duc de Richelieu, pour qui elle avait tout sacrifié, et qui depuis la voyait à peine.

Le bourgeois du quatorzième siècle eût tiré vengeance de la femme et du séducteur, — le bourgeois du dix-septième eût enseveli la chose dans un profond silence, — le bourgeois du dix-huitième, chassa sa femme, et s'en alla vivre avec des filles. — Je ne parle que du temps passé : dans cent ans, on parlera de nous.

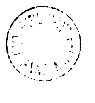
CLAIRE BRUNNE.





Un habitué de Ramponneau.

(LES PORCHERONS).





Un habitué de Ramponneau.

(LES PORCHERONS).



LES PORCHERONS.



J'étais, en 1828, au collége Bourbon, où j'étudiais consciencieusement l'inintelligible pathos connu sous l'honorable nom de philosophie. Deux fois par jour, prenant sous le bras les œuvres de Laromiguière, je sortais d'une pension de la rue de Clichy, pour aller entendre d'amphigouriques divagations sur l'art de raisonner. Chemin faisant, comme pour me préparer au cours, j'exerçais ma logique à ne pas deviner pourquoi, à l'angle des rues de Clichy et Saint-Lazare, deux magnifiques acacias ombrageaient la façade d'un cabaret. Qui donc avait planté ces deux arbres, si verdoyants, si chamarrés de grappes blanches en juillet, mais en même temps, si gênants pour la circulation? voilà le problème que je m'étais posé vingt fois, sans trouver aucune solution satisfaisante.

Il y avait dans la rue de Clichy une vieille maison, et dans cette maison un vieil homme, que j'avais vu souvent, adossé contre sa vieille porte peinte en vert, et fumant au soleil sa vieille pipe d'écume. Diverses circonstances m'avaient mis en rapport avec ce respectable particulier, et je crus pouvoir lui demander le mot de mon énigme végétale.

« Ah ! monsieur, me dit-il ; ces acacias sont plus vieux que vous ! — Je n'en ai jamais douté, mais enfin, comment se trouvent-ils là ? — Celui qui les a plantés, qui les a vus naitre, est mort depuis longtemps. — L'auriez-vous connu ? — Pas précisément; mais je sais qu'il était propriétaire d'une des principales guinguettes des Porcherons, et que ces arbres ombrageaient l'entrée de son cabaret. — Quoi ! nous sommes ici dans le voisinage des Porcherons, de ce séjour de la gaieté, de cet empire des buveurs, de cette capitale du royaume bachique ! de grâce, si vous avez quelques détails sur ce lieu célèbre, ayez la bonté de me les communiquer. — Très-volontiers, répondit le vieillard en secouant les cendres de sa pipe; m'entretenir des choses d'autrefois, feuilleter mes souvenirs, remonter le cours de ma vie, ce sont pour moi de véritables plaisirs. Les vieilles gens tiennent un peu de Nestor, et tous aiment à causer, surtout de lui quand ils ont occasion d'instruire la jeunesse, de la piloter dans le passé, montrer les portraits de ses aïeux ; si donc vous consentez à m'entendre, ce sera moi qui vous devrai des remercîments ; mais, comme je puis être long dans mes développements, ayez la complaisance d'entrer chez moi. »

Je suivis le vieillard dans un cabinet tapissé de livres de tous les formats, depuis les in-folios des bénédictins, jusqu'aux in-18 édités par Cazin. Mon interlocuteur rechercha sur les rayons plusieurs volumes qu'il mit de côté, et qu'il consulta souvent dans le cours de notre conversation topographique et morale.

« Voici d'abord, me dit-il, un *Plan de Paris en* 1771, par les sieurs Pasquier et Denis. Vis-à-vis la rue Louis-le-Grand, de l'autre côté du boulevard, est le *chemin de la Grande-Pinte*, devenu aujourd'hui la fastueuse rue de la Chaussée-d'Antin. Bordé de marais, de champs et de jardins, il aboutit à une longue route, qui va, en serpentant, de la Petite Pologne à Montmartre ; c'est la rue des Porcherons, dont a formé les rues Saint-Lazare et des Martyrs. Le château du Coq ou des Porcherons, que

vous voyez indiqué ici, à gauche de la rue du Coq (actuellement de Clichy), étale encore de nos jours son noir portail, rue Saint-Lazare, n° 99; mais c'est le seul débris de l'ancien village des Porcherons. Les guinguettes qui l'animaient ont fait place à des maisons de cinq étages; aux arbres, aux moissons, à la verdure ont succédé des moellons et des pierres de taille; les banquiers se sont emparés du domaine où le peuple régnait dans ses jours de repos; le nom même des Porcherons n'existe plus que dans les refrains populaires. »

Et mon homme se mit à fredonner :

Un jour à Fanchon j' dis : ma fille,
Veux-tu z'aller aux Porcherons,
Où j' irons;
Au cass' Gueule, à la Basse Courtille,
Là j'y verrons
Des buveurs, francs lurons;
Chez ces gens-là la gaîté brille,
On rira là,
Mais j' dis à la papa.

« Je connais cette chanson, lui dis-je, et celle qui commence par :

Un jour que je chantions,
Venant des Porcherons...

mais ce que j'ignore complétement, et désire depuis longtemps savoir, c'est l'étymologie du mot *guinguette*.

— Il vient de *guinguet* ou *ginguet*, terme qu'on employa, suivant Pasquier, pour désigner le mauvais vin récolté en 1554, et qui est resté en usage depuis. Les guinguettes des Porcherons avaient toutes à peu près le même aspect; en y entrant, vous traversiez une cuisine où rotissaient devant un foyer volcanique, des longes de veau, des gigots, des quartiers de mouton, des volatiles succulents. Le grand salon, qui contenait jusqu'à six cents personnes, était bordé de tables, sur lesquelles s'amoncelaient des bouteilles, des pintes de plomb, des assiettes, vidées par les consommateurs avec une effrayante rapidité. Les danseurs occupaient le milieu de la salle. Des orages passagers grondaient parfois dans ces asiles de la joie. Deux rivales se rencontraient et se *disaient des pouilles*. — T'es-t-une pas grand' chose. — J'somme une honnête femme. — Tu veux

m'*esbignonner* mon *personnier*. — T'en as menti ! — Prends garde que j' te baille une *giroflée à cinq feuilles !* — Ose donc, j' te battrai comm' plâtre ! — Quien ? — Vlan ! — Paffe ! et les bonnets de voler, les chevelures de flotter au vent, les coups de pleuvoir. Les hommes s'en mêlaient; le guet accourait, se frayait un passage à coups de crosse, s'emparait des perturbateurs, *gantait* avec des cordes les plus récalcitrants; et, la tranquillité étant rétablie, les contredanses recommençaient.

Les Porcherons n'étaient pas l'unique rendez-vous des buveurs. Au midi, les guinguettes de la Maison-Blanche, de la Glacière, de Mont-Rouge, de la Chaussée-du-Maine, de Vaugirard, attiraient un nombreux concours; celles de Grenelle et de la Nouvelle-France (au faubourg Poissonnière), avaient la pratique des militaires. Les amateurs de matelottes et des fritures allaient à Bercy, à la Rapée, au Gros-Caillou; mais les taverniers des Porcherons n'avaient pas de rivaux plus puissants que ceux de la Courtille.

Vers 1760, Jean Ramponeau florissait à la Courtille. « L'année 1760, dit Grimm, dans sa correspondance, est marquée dans les fastes des badauds en Parisis, par la réputation soudaine et éclatante de Ramponeau. » Plus tard, ce débitant vint s'établir aux Porcherons, en face de la barrière Blanche. Son enseigne le représentait à califourchon sur un tonneau, et son cabaret était un caveau orné d'une treille peinte. Il avait triomphé de tous ses concurrents par son humeur joviale, ses saillies, et surtout par le parti qu'il avait adopté de vendre le vin trois sous et demi la pinte au lieu de six sous. Sa réputation était telle, qu'on avait fait de son nom le verbe *ramponer* (boire outre mesure), et que Gaudon, montreur de marionnettes, lui proposa douze francs par jour, à la condition de paraitre pendant trois mois sur son théâtre. « Les jansénistes firent un scrupule à Ramponeau de se produire sur la scène; ils lui dirent que Tertullien avait écrit contre la comédie, qu'il ne devait pas prostituer sa dignité de cabaretier, qu'il y allait de son salut. La conscience de Ramponeau fut alarmée, il avait reçu de l'argent, il ne voulut pas le rendre de peur de se damner. Il y eut procès. » Voltaire, auquel j'emprunte la précédente citation, fit paraître à ce propos une facétie intitulée : *Plaidoyer de Ramponean, prononcé par lui-même devant ses juges.* Après avoir entendu maitre

Élie de Beaumont, demandeur, et maître Coqueley de Chaussepierre, défendeur, la Cour renvoya des fins de la plainte l'illustre cabaretier, plus glorieux et plus populaire que jamais. On ne s'entretint que de lui; on fit queue pour le voir; on porta des chapeaux à la Ramponeau, des robes à la Ramponeau ; comme dit une chanson de 1760, *tout était à la grecque*, ou *à la Ramponeau*.

— La tradition, interrompis-je, associe au nom de cet homme celui de la mère Radis. — Vous voulez dire Radig; elle lui est postérieure, et tenait encore en 1826 son cabaret à la Villette, à l'enseigne de la *Providence;* une vaste salle, dite le *Pavillon de Flore*, un *pseudo*-jardin, garni de tables, composaient son établissement. Vingt pièces de vin étaient rangées au fond du jardin, et la reine du logis, siégeant entre deux tonneaux, sous un dais de vieilles tapisseries, riait avec les pratiques, distribuait des quolibets et des bourrades, se levait, courait çà et là, et remplissait elle-même les pots que lui apportaient les buveurs.

« Certes, ni cette femme ni Ramponeau ne méritaient la célébrité; mais vous savez que les Parisiens sont une race moutonnière, et tous à la file couraient aux guinguettes. Les oisifs blasés n'étaient pas fâchés de



s'encanailler un moment, et de voir de près le peuple, la foule laborieuse et grossière, dont ils avaient vaguement entendu parler. Ils allaient aux

Porcherons ou à la Courtille comme on va à un voyage de découvertes, au risque de s'entendre appeler *farauds, échappés de Bicêtre, marionnettes du Pilori, huissiers du diable, restants de la bande à Cartouche, mines de polichinelle*, etc. Selon Dulaure, « des grands seigneurs de la cour, des princes même visitèrent Ramponeau. » Voltaire dit aussi : « Des princes même visitèrent Ramponeau. » On raconte qu'un lord anglais, qui avait épousé une jolie ouvrière, eut la curiosité d'aller à la Courtille :

A la Courtille z'un jour de fête,
Nos nouveaux mariés s'en vont, tête à tête,
Dans un cabriolet ben beau,
Afin d' voir c' fameux Ramponeau.

Au milieu de la foule, la jeune fille reconnut son frère, et il s'ensuivit une scène tragi-comique

Qui doit apprendre à ben des filles,
Qui vont chez Ramponeau fair' les gentilles,
A n'pas mépriser les p'tit' gens,
D' peur d'y rencontrer d'leux parents [1].

« Cette chanson n'est-elle pas de Vadé?

— Elle ne se trouve pas dans le recueil de ses œuvres, qui contiennent plusieurs passages relatifs aux guinguettes, et attestent chez cet auteur une connaissance pratique des mœurs populaires :

Voir Paris sans voir la Courtille,
Où le peuple joyeux fourmille,
Sans fréquenter les Porcherons,
Le rendez-vous des bons lurons,
C'est voir Rome sans voir le pape.
Aussi, ceux à qui rien n'échappe.
Quittent souvent le Luxembourg
Pour jouir, dans quelque faubourg,
Du spectacle de la guinguette.

[1] Nouveau recueil de chansons choisies. Genève, 1785; in-18, t. II, p. 149; chanson intitulée : *Aventure arrivée à la porte de Ramponeau, cabaretier à la Courtille.*

Courtille, Porcherons, Villette,
C'est chez vous que, puisant ces vers,
Je trouve des tableaux divers;
Tableaux vivants où la nature
Peint le grossier en miniature;
C'est là que plus d'un Apollon,
Martyrisant le violon,
Jure tout haut sur une corde;
Et, d'accord avec la discorde,
Seconde les rauques gosiers
Des farauds de tous les quartiers.

Je vous ai peint les Porcherons dans leur splendeur; vous allez en voir la décadence. De 1771 à 1773, des changements notables s'opérèrent dans le quartier. On perça les rues d'Artois et de Provence; on améliora l'état de la rue Chante-Reine, que le peuple appelait Chantrelle. Elle continuait la rue des Postes, qui devait son nom aux postes de commis établis par la ferme générale, et toutes deux, dans les plans du dix-septième siècle, sont désignées sous l'humble titre de *Ruellettes aux marais des Porcherons*. Ces transformations furent peu nuisibles à la prospérité des cabarets; mais, en 1784, on commença à élever l'enceinte actuelle de Paris, d'après le projet du fermier-général Lavoisier, qui voulut, dit-on, *mettre Paris dans une cucurbite, dont la caisse des fermes serait le récipient*. En 1786, malgré les réclamations des intéressés, fut construite la partie des murs qui longe la butte Montmartre; et le vin des Porcherons devenant dès lors sujet aux droits d'entrée, les cabaretiers du lieu firent successivement faillite, ou émigrèrent vers les Batignolles. Quelques années plus tard, les Porcherons avaient disparu!

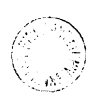
Pour plus amples renseignements sur les guinguettes, consultez les *Recherches sur Paris*, par Jaillot) 1773); le *Guide des amateurs à Paris*, par Thierry (1787); le tome premier des *Aventures parisiennes;* la *Description de Paris,* par Piganiol de la Force (1722); la *Vie publique et privée des Français*, par une société de gens de lettres; l'*Ermite de la Guyane*, par M. Jouy; le *Tableau de Paris*, par Mercier; le huitième volume de l'*Histoire de Paris* de Dulaure. L'ouvrage intitulé les *Numéros*, dont la

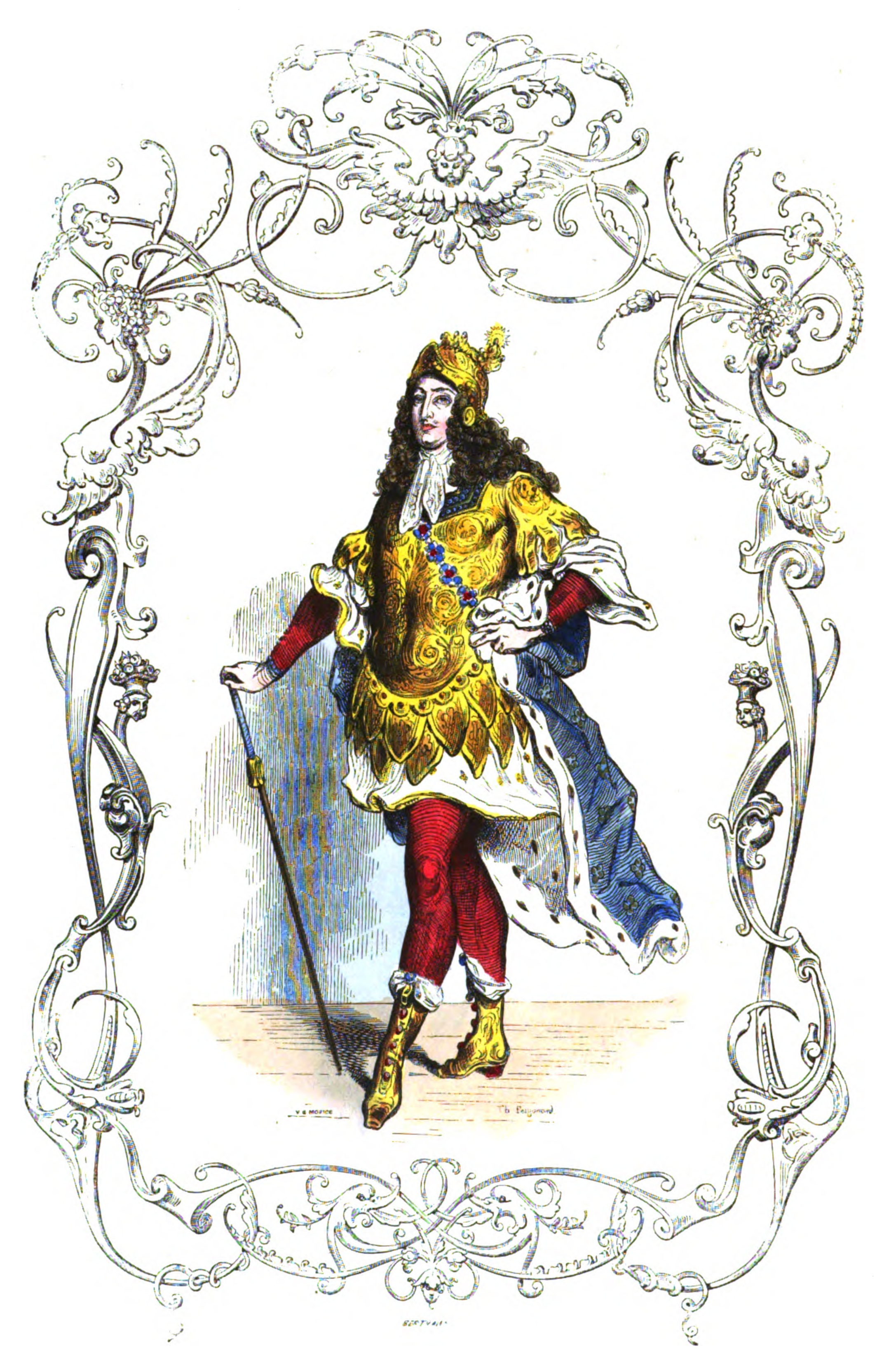
troisième édition parut en 1784, vous offrira les lignes suivantes, encore applicables aujourd'hui : « L'artisan de Paris va le dimanche aux Porcherons, à la Courtille, au Galant-Jardinier ou dans quelque guinguette, manger ce qui lui reste du produit de sa semaine. Il s'enivre sans rire, cherche querelle à son compère, bat sa femme en arrivant à la maison, se couche, persuadé qu'il s'est parfaitement bien diverti, retourne le lendemain à son travail, pour recommencer le dimanche suivant, ou le premier jour de fête. »

N'est-ce pas l'histoire de l'ouvrier d'à-présent? il y a un peu plus d'or sur les lambris, d'instruments dans l'orchestre, de drap fin sur les épaules, d'élégance dans le langage, d'urbanité dans les manières, mais la même corruption au fond des cœurs.

E. DE LA BÉDOLLIERRE.







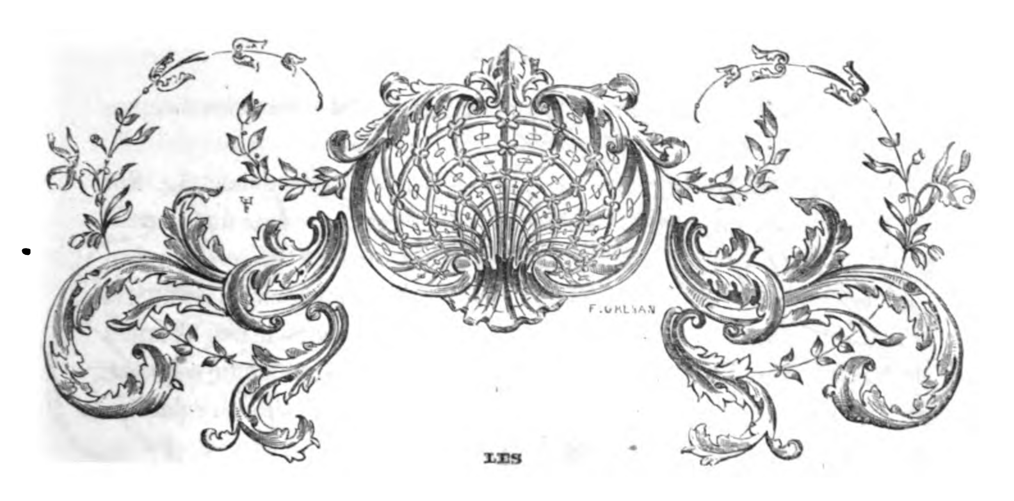
Les Carrousels.

(LOUIS XIV)



Les Carrousels.

(LOUIS XIV)



LES

CARROUSELS.



Magnificence, *Bel-Esprit*, *Galanterie*, *Bergerie*, voilà les quatre souverains qui se sont succédé dans l'*Empire des Plaisirs*, depuis 1661 (mort de Mazarin) jusqu'à 1789, entre ce jour de mauvais temps qu'on nomme la Fronde, et ce jour de tempête qui fut la République.

La *Magnificence* régna sous Louis XIV et mourut de dévotion.

Le *Bel-Esprit* régna sous la duchesse du Maine et mourut d'ambition.

La *Galanterie* régna sous Louis XV et mourut de dépravation.

La *Bergerie* régna sous Marie-Antoinette et mourut de la révolution.

Chacun eut sa capitale, Versailles et ses royales splendeurs; — Sceaux et son orangerie-théâtre; — Trianon et son village suisse.

Depuis le ballet de *Cassandre*, où Louis XIV, dansa pour la première fois, jusqu'au dernier fromage à la crème fait par les royales et blanches mains de Marie-Antoinette, les *Plaisirs*, les *Jeux*, les *Amours* et les *Ris*

10

(nous sommes en pleine mythologie) eurent bien des fortunes diverses et des infortunes.

À chaque règne nouveau leurs frontières se rétrécissaient. Le flot morose et amer de la Philosophie montant toujours, comme une marée, rongeait par tous les bords leur île de Paphos ou de Cythère, leur empire en un mot. L'éclat des fêtes alla s'affaiblissant tous les jours ; la tristesse sombre des Tuileries de Louis XIII était devenue le luxe éclatant de Versailles, le luxe éclatant de Versailles devint la simplicité économe de Trianon. L'églantine s'était faite rose, la rose dégénéra en églantine que la révolution coupa et foula aux pieds.

De sorte qu'en suivant une allégorie qui est dans le goût du temps et en personnifiant, comme nous l'avons fait, les *Plaisirs*, les *Jeux*, les *Amours* et les *Ris*, ces quatre frères mythologiques, on pourrait dire qu'on va raconter leur élévation, leurs égarements, leur retour à la vertu et leur mort.

N'êtes-vous pas d'avis que nous, pauvres bourgeois, qui en sommes réduits aux éternels ifs enfumés de nos fêtes publiques, nous jetions un regard simplement ébahi sur les magnificences de la cour du grand roi, sans nous attrister l'esprit de pensées moroses ; ne convient-il pas de s'émerveiller un peu aux folies de ce Valère couronné, sans faire le Géronte pédant et raisonneur? Quand nous aurons supputé ce qui s'est dissipé de millions avec la poussière humide des jets d'eau, ou avec la poussière enflammée des feux d'artifices, la belle avance! Le passé est hors de notre atteinte, qu'il soit donc une fois au moins hors de nos inutiles remontrances. Contentons-nous d'être économes pour notre part, et d'avoir les lampions les plus maussades du monde.

Donc Louis XIV était un roi magnifique.

De plus, les inventeurs et conducteurs des machines du théâtre et ballets du roi, qui touchaient 1,500 livres par quartier au trésor royal ou sur les menus, furent, dans ce siècle d'hommes de génie, des hommes de génie comme les autres.

Ce fut une brillante époque que celle de la jeunesse de Louis. La société était jeune avec le roi jeune ; prodigue, fastueuse avec le roi prodigue, fastueux. Elle livrait le plus beau de son argent à cet usurier

impitoyable qu'on nomme le Plaisir, et qui vous donne, en échange, des éblouissements et parfois des bâillements. C'était son affaire, chacun y prenait part. Les ondes des cascades étaient, un beau soir, remplacées par des flammes; les étoiles du ciel par des pétards; chaque tronc d'arbre cachait une boite d'artifice, et à un signal donné, poussait dans l'air, comme un nouveau branchage, cent mille fusées qui faisaient tomber tout rôtis, sur les tapis verts, les rossignols et les fauvettes surpris dans leurs nids; tant pis pour ceux que la fête n'amusait guère; la France mangeait son bien comme un fils de famille dont jeunesse se passe; mais au moins, comme le fils de famille, elle tenait table ouverte et bourse aussi.

Car les fêtes étaient données à toute la cour dans les jardins de Versailles. En 1664, *le roy traita pendant dix jours plus de six cents personnes; outre une infinité de gens nécessaires à la danse et à la comédie, et d'artisans de toute sorte venus de Paris.* Louis XIV ordonnait de faire ouvrir les portes, afin qu'il n'y eût personne qui ne prît part au divertissement.

Molière était faiseur d'intermèdes.

La mise sur pied d'une armée ne demande certes pas plus de travail que n'en demandait l'organisation d'une fête.

Les quatre gentilshommes de la chambre étaient chargés de faire confectionner pour le roi les *habits de masques, ballets, comédies ou autres divertissements.* Le premier maître-d'hôtel avait dans son département à prendre soin de la collation, du souper, du service des tables. Et ce n'était rien moins que M. Colbert, surintendant des bâtiments, qui devait veiller à la construction des temples, grottes, salles de bal et des palissades de verdure qui s'ouvraient tout à coup pour laisser voir ces merveilles.

Avant Louis XIV, il y avait fêtes et carrousel pour le mariage d'un roi, guère à moins; sous Louis XIV on eut des fêtes sans prétexte, des fêtes par gourmandise; il y eut divertissement pour la conclusion d'une trêve aussi bien que pour la reprise des hostilités, et le roi avait, outre ses ennemis à l'extérieur, de tendres, de perfides ennemies à l'intérieur, dont, à plus forte raison, les capitulations étaient célébrées par des fêtes, et qui voyaient accueillir par des fêtes aussi leurs rigueurs habilement calculées. Ainsi, fêtes pendant la paix, fêtes pendant la guerre (Louis XIV ne

suivit pas toujours ses armées); fêtes quand le sort retournait *pile*, fêtes quand le sort retournait *face;* à ce jeu-là, le trésor perdait et payait sans cesse.



Les poëtes avaient aussi leur tâche; Benserade excellait à mettre dans ses quatrains quelque pensée ingénieuse et parfois quelque peu équivoque, de goût hasardé, dont le double sens ne répugnait pas à la noble cour. En 1664, la délicatesse n'était encore qu'une dorure très-superficielle qui recouvrait la barbarie des siècles passés.

Quelques bals chez le roi, où sa Majesté menait elle-même le branle avec les princesses du sang, et gardait jusque dans ses ***airs penchés*** et dans ses ***haut-de-bras*** la dignité royale, furent, jusqu'à 1664, les seules fêtes données à la cour.

En cette année 1664, eut lieu la fête connue sous le nom de ***Plaisirs de l'île enchantée.*** Le sujet fut les séductions du palais d'Alcine, la belle et perfide magicienne, représentée par Mlle du Parc.

Ce palais était bien le plus riche du monde; les fleurs, l'or, les pierreries y luttaient de teintes éclatantes et d'étincelles... il n'existait qu'en imagination. Et vous savez que l'imagination a bien vite fait de construire de ces logis lumineux, rayonnants, que tout l'art des architectes, que tout l'or d'un royaume ne peut égaler; aussi le sieur Vigarani, chargé des détails de cette fête, avait-il cru devoir s'en reposer sur elle pour l'édification de ce palais merveilleux. Donc on ne voyait pas le palais, mais on voyait le lac où l'*on feignit* que se trouvait l'île et par conséquent le palais de l'enchanteresse. C'était toujours quelque chose, et, en procédant par inductions, on ne pouvait manquer d'arriver à se bien figurer et l'île et le palais.

Un rond-point du parc de Versailles, où quatre allées murées de vertes charmilles venaient se confondre, fut encadré par quatre portiques chargés de festons enrichis d'or et de peintures.

Ce rond-point fut le camp de Roger. La cour y prit place, et le carrousel défila, hérauts d'armes en tête, suivis des pages qui portaient leur écu et leur devise.

Le roi représentait Roger, et, par un anachronisme tout à fait scientifique, il était armé comme un des assiégeants de Troie, cuirasse écaillée de lames d'argent, couverte de broderies d'or et de diamants, casque empanaché de plumes couleur de feu; un page portait la lance et l'écu, où s'irradiait un soleil de pierreries, avec cette devise due au président de Périgny :

Nec cesso, nec erro.

En outre, pour Roger, comme pour Oger le Danois, Aquilant le Noir, Griffon le Blanc, etc., Benserade avait mesuré des quatrains qu'on trouva fort agréablement tournés.

Venait ensuite un char où l'*or se relevait en bosses,* au haut duquel se tenait, éblouissant de lumière, le seigneur Phébus en personne, ou, si vous l'aimez mieux, Apollon (le sieur La Grange).

Ce qu'Apollon venait faire dans la cérémonie, plus fin que moi vous l'expliquera ; il y assistait apparemment comme proche parent de Louis, qui avait un soleil pour emblème. Toujours est-il qu'il s'y trouvait, et que, pendant qu'on le tenait, on aurait pu le prier de dire un petit mot au dieu Borée, qui soufflait comme un beau diable, ce qui dérangeait un peu la fête. On se contenta de faire élever en un instant de hautes tentes qui protégèrent du vent, et de renforcer les bougies par un *nombre prodigieux* de flambeaux de cire blanche.

Apollon avait à ses pieds les quatre siècles : d'or, d'argent, d'airain et de fer, ce dernier représenté par un guerrier au regard terrible. Comme Apollon aurait pu être un peu dépaysé ici-bas, on avait eu la délicate attention de le mettre en famille. Il avait auprès de lui le serpent Python, Daphné, Hyacinthe, Atlas avec son éternel fardeau sur les épaules; le Temps, représenté par un vieux cocher de Louis XIV,

conduisait, ailes au dos et faux en main, ce cortége éblouissant. Les douze heures du jour et les douze signes du zodiaque entouraient le char.

Puis venaient de nouveaux compagnons de Roger, Astolphe, Brandimart, Olivier, Roland; enfin la marche était fermée par vingt pasteurs en vestes couleur de feu, galonnées d'argent, portant les diverses pièces de la barrière qui devait être dressée pour la course de bague.

La nuit venue, on eût dit que toutes les étoiles du ciel étaient tombées sur la terre; les douze signes du zodiaque et les douze heures du jour, qui se rencontraient pour la première fois depuis la création, profitèrent de l'occasion pour danser un petit menuet. Puis défilèrent les saisons : le printemps, sur un cheval d'Espagne; l'été, sur un éléphant; l'automne, sur un ours; l'hiver, sur un chameau. Ceux-ci suivis de jardiniers, ceux-là de moissonneurs, les troisièmes de vendangeurs, les derniers de *vieillards gelés.* Chacun, et ceci était plus intéressant, chacun apportait les fruits et mets de sa compétence. Pan et Diane jugèrent à propos d'arriver portés sur une petite montagne ombragée d'arbres.

Cependant les chevaliers qu'Alcine retient prisonniers, honteux de leur lâche oisiveté, essaient de sortir du palais enchanté, la magicienne leur oppose une armée de monstres formidables et de démons qui sont pour suppléer aux charmes personnels de la belle, devenus trop faibles.

Enfin parait Roger, auquel la sage Mélisse donne la bague qui détruit les enchantements.

Sur ce, coups de tonnerre : le palais s'éparpille dans les airs en un feu d'artifice exorbitant.

Pendant ces fêtes, furent représentés, pour la première fois, la *Princesse d'Élide*, les *Fâcheux* et les trois premiers actes de *Tartuffe.*

La fête que nous avons décrite est une première édition des autres, qui furent, comme vous le pensez, considérablement revues et augmentées; mais, comme c'est toujours le même texte, nous croyons pouvoir nous en tenir là.

Les plaisirs régnèrent à Versailles pendant près de vingt années; le roi cessa de danser dans les ballets dès 1669.

Un jour de l'année 1685 (fut-ce un jour, fut-ce une nuit? l'année

même n'est pas certaine), l'archevêque de Paris, Harlay, célébra une messe dans une des chapelles du cabinet, assisté du R. P. de la Chaize, jésuite, qui avait 1,200 livres de gages, 2,654 livres de livrées à la chambre aux deniers, et 3,000 livres pour l'*entretènement* de son carrosse. Ce jour-là, la magnificence et les fêtes durent quitter la cour emportant tout leur bagage de guirlandes de fleurs et d'*habits de masque;* ce jour là, un mariage secret unissait Louis XIV et M[lle] d'Aubigné, veuve Scarron.

Quand M[me] de Maintenon eut fait abaisser sur les fronts les plus joyeux le sévère bandeau de la dévotion, les *Plaisirs*, les *Jeux* et les *Ris* quittèrent, comme une troupe d'oiseaux effarouchés, la colline de Versailles où jadis s'élevaient des moulins à vent, remplacés depuis par un château et un parc, pour aller se réfugier sur une autre colline, ornée d'un parc et d'un château, qui eux aussi avaient remplacé des moulins à vent. Cette colline est celle qui descend par douces ondulations entre le village de Sceaux et les vignes de Chatenay.

Quant aux Amours, ces Amours mythologiques qui n'avaient pour tout vêtement que leurs ailes, ils tinrent bon, les traîtres, et ne se laissèrent pas ainsi déposséder. Seulement ils modifièrent légèrement leur costume. Ils mirent leurs regards étincelants à l'ombre sous un large capuchon, et purent, à la faveur de cette supercherie, circuler de çà et de là comme de saintes personnes et machiner leurs scélératesses. Ainsi tout nous porte à croire qu'il y eut scission; que les Amours restèrent à Versailles, car qu'il en fût fort question à la cour de Sceaux, je ne l'ai ouï dire.

Ce fut donc la seconde époque. Le *bel esprit* succéda à la *magnificence*. La petite-fille du grand Condé, la duchesse du Maine, prit des mains de Louis XIV ce sceptre galant qui était en même temps une baguette de fée.

Les impromptus sublimes de *Georges Dandin* et des *Fâcheux* firent place aux petits impromptus du voluptueux Chaulieu, de Malezieu le géomètre et de Saint-Aulaire qui, à quatre-vingts ans, a fait son unique impromptu, et acquis en quatre vers toute sa célébrité.

La cour de Sceaux brilla d'un vif et joyeux éclat auprès de Versailles éteint; elle eut ses fêtes brillantes et presque sa littérature.

Ce fut en 1670 que Colbert acheta cette baronnie de Sceaux; la même année, Mme de Montespan mettait au monde un fils qui à son tour devait être baron de Sceaux : c'était le duc du Maine.

Sceaux était presque aussi beau que Versailles, sans l'imiter. Le contrôleur des finances faisait une magnifique parodie de l'œuvre du grand roi ; c'était jouer un jeu hasardeux ; Colbert, assis, rêveur et regardant s'achever cette œuvre splendide, ne se doutait pas qu'il bâtissait deux édifices de front : Sceaux et la fortune de Louvois, son successeur.



Au vieux château de briques qui avait appartenu à René Potier, duc de Tresmes, avaient succédé de riches palais ; aux mares, aux flaques d'eau, des bassins et un canal ; aux taillis giboyeux, des terrasses, des salles de verdure, des bosquets, des tapis verts ; aux petits ruisseaux descendant de la colline, des cascades empanachées de mousse ; aux pierres qui parsemaient les champs, l'Hercule du Puget, la Diane donnée par Christine de Suède, et cent autres statues des grands maitres ; à l'oratoire de l'antique châtellenie, une chapelle splendide ornée de peintures de Lebrun, de sculptures de Girardon.

Quoi qu'il en soit, la duchesse du Maine, qui se croyait seule quand





La Fée

(LA DUCHESSE DU MAINE)





La Fée

LA DUCHESSE DU MAINE

elle n'était entourée que de vingt personnes, réunit à Sceaux une véritable cour de grands seigneurs et de beaux esprits.



La duchesse n'était ni jolie ni bien faite; elle était vive, pétulante, spirituelle et assez fantasque, et aimait le jeu à la fureur. Aussi passait-elle souvent les nuits entières à jouer ou à se promener le long des charmilles embaumées, ou bien encore à errer sur son canal au clair de lune, dans une de ces gondoles que M. de Malezieux appelait les *galères du bel-esprit*.

Un des seigneurs de la cour, ne partageant peut-être pas les goûts de la duchesse pour ces rêveries fort prolongées, imagina d'évoquer l'apparition de la *déesse de la nuit*, qui descendit du ciel sur des nuages vaporeux, et vint lui offrir son flambeau en lui récitant un compliment. Cette galanterie fut trouvée de fort bon goût et devint l'origine des fêtes qu'on appelait les *grandes nuits*. Le nom indique assez qu'elles commençaient avec les chants du rossignol, et finissaient aussitôt que la prunelle d'opale de l'aube se montrait à l'horizon.

On nommait pour ces fêtes un roi et une reine qui se trouvaient chargés de composer la surprise et de veiller à l'exécution.

Tantôt la duchesse recevait une ambassade du gouvernement de

Groenland, — ce pays des nuits de longue durée, — qui venait faire acte de soumission à ses pieds et rechercher son alliance en qualité d'ennemie du jour. Tantôt le dieu du sommeil s'était réfugié dans un pavillon pour fuir la duchesse son implacable ennemie ; on le réveillait avec un bruit étourdissant de clochettes.



Des feux d'artifice terminaient la fête, et tout en célébrant le triomphe de la sémillante duchesse, insultaient cruellement aux paupières, tendres et alanguies de son malheureux ennemi.

Et quels feux d'artifices! Ici deux cavaliers étincelants montés sur des chevaux à la crinière d'étincelles, brisaient dans leur rencontre des lances en fusées. Là un navire, à l'ancre dans un bassin, bombardait une forteresse de feu bâtie sur un parterre. Les deux derniers boulets faisaient sauter simultanément la citadelle et le vaisseau, qui avec courtoisie se dispersaient en bouquets.

Un théâtre avait été construit dans l'orangerie. On y joua de petites comédies arrangées par M. de Malezieux, Mme de Staël (Mlle de Launay) etc., comme une *Noce*, une *Veillée de village*, un *Charivari*, la *Mode*...

N'était pas admis qui voulait aux fêtes de la cour de Sceaux. Elles se

faisaient presque à huis-clos et dans un charmant mystère, non pas mystère de libertins qui se cachent, mais tout simplement mystère de gens d'esprit qui fuient les importuns.

Aussi ces fêtes avaient-elles leurs initiés. Il avait été créé un ordre de chevalerie, dit de la *Mouche à miel*, qui avait ses règlements, son étiquette, et qui, fantaisie tout habillée de termes sérieux et compassés, ne ressemblait pas mal à un enfant pliant sous une antique armure. Le simple titre de chevalier donnait lieu à des intrigues profondes et qui poussaient leurs racines jusque dans le terrain pierreux de la politique.

Nous l'avons dit, l'ambition se glissa, un masque sur le visage et des fleurs au côté, à la cour de Sceaux, et elle eut bien vite fait d'éteindre petit à petit, la sournoise, ces joyeuses illuminations.

Vous raconter la conspiration de Cellamare, est-ce bien nécessaire? Qui ne sait que tous les efforts de la duchesse du Maine n'aboutirent qu'à la Bastille, ce revers de la médaille qui de l'autre côté portait Versailles ?

La duchesse entassant sur le parquet, sur les sofas et jusque sur son lit, les in-folio, les notes, les mémoires, se comparait souvent à Encelade accablé sous le mont Ossa. Hélas! les plaisirs, les Jeux et les Ris étaient encore bien plus accablés qu'elle sous cette lourde montagne qu'on nomme l'*Ambition*. Ils s'en tirèrent pourtant, mais bien éclopés, les malheureux !



Oh! mes nobles plaisirs, oh! mes tendres Ris! oh! mes petits Amours devenus mystiques, on vous enivra de champagne, on vous traina chancelants, effarés, souillés, du Palais-Royal à Saint-Cloud ! Ce fut la troisième époque; le règne de la *galanterie*, et le mot est presque prude; nous désirons qu'on nous en sache gré.

Mauvaise reine que l'Austérité, elle a toujours pour héritière la Débauche. Après la dévotion imposée de Mme de Maintenon, vint la Régence; après la Terreur vint le Directoire. Le ruisseau limpide qu'on arrête se répand par les plaines et fait de la fange.

Il n'y a guère moyen de peindre l'époque à laquelle nous sommes arrivés, qu'en disant que l'échelle sociale était renversée sens dessus dessous. Or, si l'honnêteté, la probité, la vertu se trouvaient dans la boue, vous devinez d'ici ce qui devait se voir au sommet.

Jusqu'au 10 mai 1774, jour où Louis XVI monta sur le trône, ce fut à la galanterie de lever le front et de tenir le haut du pavé; ce fut à la décence de baisser la tête, d'être poursuivie par les huées et les sifflets, et de marcher à l'ombre dans le ridicule et dans la honte.

Les femmes galantes régnaient en souveraines; elles ont amené toute une révolution sociale, le morcellement des fortunes, et sous ce rapport il ne restait rien à faire à la révolution politique qu'à enlever l'étiquette de ces pompeuses existences, c'est-à-dire le titre de noblesse.

C'étaient des prodigalités que notre siècle économe ne pourrait même plus comprendre; un amoureux ne poussait plus des soupirs d'amour, mais des *soupirs-sterlings*, le mot était reçu. Celle-ci recevait pour étrennes une *rivière* en diamants de 27,000 liv., une bague de 6,000 liv., une robe d'étoffe d'or et 60,000 liv. d'épingle; celle-là obtenait une terre avec château, ferme et forêts; une autre entrait en possession d'un hôtel et d'un carrosse, et demandait au lieutenant de police l'autorisation de se faire traîner par six chevaux. Quatre seulement lui étaient permis. Il était de bon goût quand une brouillerie vous éloignait d'une de ces coûteuses *Glycère* de lui continuer sa pension jusqu'à ce qu'un autre amour l'eût consolée de cet abandon. Une mère au désespoir, dont le mari s'était ruiné à ces folles extravagances, fit demander à sa rivale enrichie, six cents livres de rentes pour ses enfants.

Au moins, à ces prix inouïs avait-on un peu de fidélité? Hélas! la fidélité est marchandise qui point ne s'achète, au contraire, et, nobles ou financiers, en dépit de leurs richesses, ne pouvaient éviter l'*ami de cœur* qu'on appelait alors *un qu'importe*.

Donc autour de Paris s'élevèrent, cachées par les arbres, de charmantes demeures consacrées aux plaisirs, des *Petites-Maisons* avec leurs *petits appartements*, et leurs *petits soupers*.

La dépravation venue d'en haut se répandit comme une lave enflammée, dévorant tout sur son passage. Auprès du prince aux mœurs faciles

et qui se laisse aller, se trouve toujours le démon qui le pousse. Le Régent eut Dubois, Louis XV eut Lebel.

Lorsque Louis XV, âgé de seize ans, prit le sceptre, il était facile de comprendre que la corruption l'atteindrait. L'innocence n'a jamais suffi contre les mauvaises mœurs.

On sait comment le jeune roi arriva, après plusieurs amours plus ou moins faciles, sous la domination de Jeanne-Antoinette Poisson, fille de petite naissance et de grande beauté et qui eut bientôt le titre de marquise de Pompadour. Domination est le mot, puisquelle conservait encore son crédit dans l'esprit du roi, quand depuis longtemps elle avait perdu tout empire sur son cœur.

Il existait depuis quelques années, dans une partie du parc de Versailles, qui s'étendait le long de la route de Saint-Germain, une petite maison destinée à servir aux *menus plaisirs* du roi et de Mme de Pompadour. Bien entendu; la petite maison avait été bâtie aux frais du trésor royal et appartenait à la marquise.

Au dehors c'était peu de chose, au plus une habitation de fermier; pas un agrément rocaille, pas une archivolte contournée; la vigne faisait tous les frais de l'architecture. Mais à l'intérieur, boudoirs exquis, meubles de fine perse, peintures voluptueuses, frais paysages, tircis, bergères, ermites amoureux, de l'amour sur les panneaux, de l'amour dans les trumeaux, de l'amour dans l'atmosphère. Au lieu des larges allées du parc royal et des charmilles strictes et sévères, des sentiers tortueux, mystérieux, des bosquets de myrtes, de jasmins; au milieu un buisson de roses, où se tenait caché un *Adonis* en marbre blanc.

Trianon ne vint qu'après; on sait que jusqu'à Marie-Antoinette, Trianon ne fut qu'un jardin botanique.

Il faut enlever aussi à la gracieuse reine l'idée première des travestissements villageois; Mme de Pompadour y avait recouru, et à bien d'autres encore, pour réveiller l'amour agonisant de son royal amant. Petite laitière, sœur grise, abbesse, jardinière, paysanne, bergère, servante de ferme habile à traire les vaches, l'ambitieuse marquise jouait tous les rôles, hélas! et la pièce n'avait jamais plus d'une représentation. Aussi le répertoire s'épuisa, et il fallut bien que la défaveur si longtemps retar-

dée arrivât enfin. Louis XV devint amoureux d'une jeune fille sur son portrait, et jeune fille c'est trop dire, ce n'était qu'une enfant. Le roi avait peur du public et des chansons, et Versailles était bâtie pour les pompeux apparats de la royauté, non pour le mystère. Grand embarras. Mme de Pompadour, habile s'il en fut, feignit d'être lasse de son ermitage et le laissa à la disposition de Louis, comme ignorant quel en devait être l'usage.

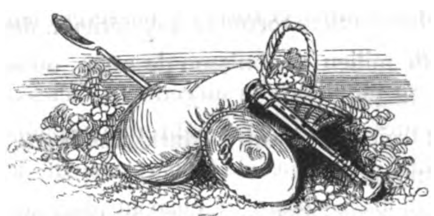
Que vous dirai-je! Cet amour prit fin comme les autres, et les portraits d'entrer en jeu de nouveau. Le roi avait montré une faiblesse que les courtisans cultivèrent.

Cela dura près de vingt ans : de façon que la coutume s'en établit ; on disait Mme une *telle* a les *dix mille francs* de rente du Parc aux Cerfs.

Ce sont là de ces souvenirs qu'il faut laisser un peu dans la brume ; le soleil de la vérité a trop d'éclat pour eux. Qu'on nous permette une loyale indignation contre les agents subalternes de ces infamies, et de l'indulgence pour le coupable. On ne maudit pas le feu qui dévore une maison, mais ceux qui l'allument.

A la Mort de Louis XV nos ***Plaisirs,*** nos ***Amours***, nos ***Jeux*** et nos ***Ris,*** tristes, honteux, pervertis, souillés, secouèrent leurs ailes et s'envolèrent à Trianon.

Parmi tous les crimes qu'on a faits à Marie-Antoinette, Trianon était un des plus graves. Aujourd'hui les portes sont ouvertes, jugez la reine.



Où sont les prodigalités inouïes qui avaient épuisé le trésor, où trouver ces fameux plafonds constellés de pierreries, ces colonnes de porphyre, ces tentures d'étoffes d'or et d'argent? tout cela se réduit au velours vert des pelouses sur lequel se déroule l'or des sentiers sablés, aux perles de la rosée jetée à foison par les prairies, à ces colonnettes d'argent que l'on nomme des troncs de bouleaux. Ces maisons du village suisse ne sont pas même bâties en briques. Elles sont de plâtre peint, ce n'est qu'une décoration de théâtre, un peu plus solide que de coutume.

Voyez comme la philosophie que nous comparions à une marée a fait du chemin; elle a gagné jusqu'aux plaisirs des rois. Marie-Antoinette jouait à la villageoise. Déjà la calomnie qui devait tuer cette noble femme s'était attachée à ses pas. Elle essayait en vain de fuir. Les bosquets de Trianon prêtaient aux amoureux mystères; des paysans *pour de vrai* vinrent habiter le village. Ce ne sont plus des milliers de bougies, des tentes aux rideaux de damas, des girandoles aux branches d'argent. Dans une des fêtes qui furent données en 1781 à Joseph II, on alluma de grands feux dans les fossés d'enceintes et dans des trous pratiqués au milieu des bosquets. Cette lumière rougeâtre qui détachait des massifs, sombres et lumineux, ressemblait trop à un incendie, la fête fut triste Marie-Antoinette recevait à Trianon un petit nombre d'amis, M. de Vaudreuil, le baron de Besenval, la comtesse Jules de Polignac, etc. On jouait de petites comédies fort pastorales et des plus anodines. La reine faisait elle-même des fromages à la crème qu'on s'accordait à trouver, tout bas, fort mauvais, et souvent elle prépara, avec les dames, le souper des faucheurs. A la cour, Marie-Antoinette tuait la royauté à force de simplicité; à la ville elle tuait le royaume à force de prodigalités. Entre ces deux haies de calomnies, la reine innocente a monté vous savez où.

Là finit l'histoire de nos quatre personnages allégoriques.

Un matin, un échafaud fut dressé sur la place de la Révolution, hélas! et nos pauvres petits dieux ailés, bouffis et roses, y laissèrent leur jolie tête et leurs couronnes de fleurs.

Le plaisir royal mourut, et le plaisir populaire lui succéda. Les fêtes de cour devinrent réjouissances publiques; les bougies se firent lampions; les tapis verts poussière; les intermèdes sublimes de Molière étaient devenues les fades pastorales de Trianon; — *Blaise et Colas* fit place aux évolutions plus ou moins accidentées d'hommes en calicot blanc, sous prétexte de Bédouins. Aux pensées poétiques des fêtes d'autrefois qui ne pouvaient qu'élever les esprits, succéda le mât de cocagne qui n'éleva... que les gamins alertes :

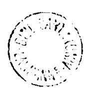
> Mais le prix comme un astre en le ciel brille encore,
> La couronne immobile attend. — L'ambitieux
> Glissant du tiers du mât, croit retomber des cieux.

D'autres montent après. Hélas ! défaite prompte!
Et la paille amortit la chute, non la honte!

Jusqu'à ce qu'enfin l'heureux vainqueur détache la couronne, aux ébahissements émerveillés de la foule ! — ô fêtes publiques !

WILHELM TÉNINT.



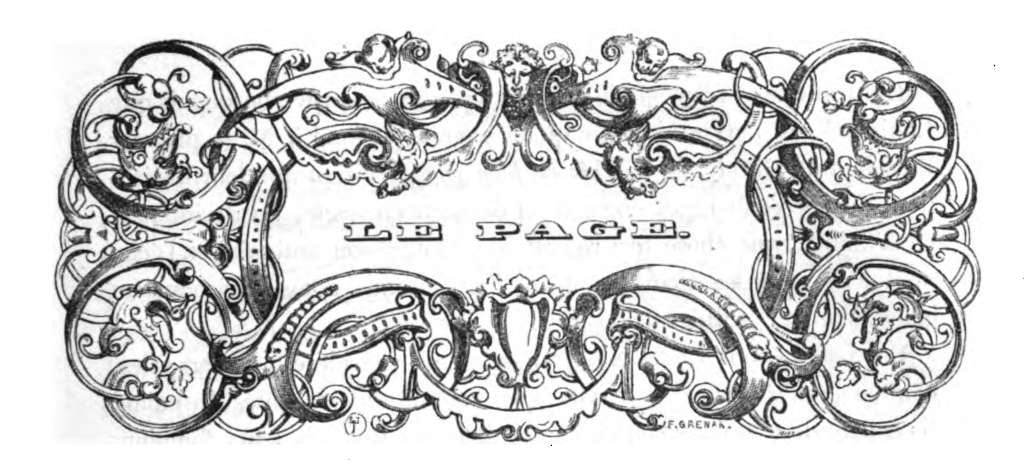




Le Page.



Le Page.





Certes, c'était une belle loi que celle qui imposait à la noblesse riche d'autrefois le soin d'aider la noblesse pauvre, en élevant ses jeunes rejetons dans une carrière digne de leur naissance. A l'époque de la chevalerie, les enfants nobles, placés auprès des grands, étaient confondus avec les varlets ou damoiseaux; c'étaient les novices ou apprentis des chevaliers. Les dames se chargeaient ordinairement de leur apprendre leur catéchisme et la galanterie, l'amour de Dieu et des femmes ; car l'un ne pouvait aller sans l'autre. Les simples gentilshommes n'avaient point droit à des pages de naissance noble; mais il fallait faire des preuves pour être admis dans les palais royaux ou princiers. Quand la haute noblesse quitta ses castels pour venir à la cour, l'usage d'avoir des pages ne se conserva guère que parmi les souverains, à l'exception de quelques riches seigneurs, tels que le duc de Richelieu ou le cardinal de Rohan, par exemple.

L'effronterie et l'espièglerie des pages passées en proverbe, depuis que Louis XIV, en parlant du tour qu'un page avait joué à M. le premier Président du Harlay, dit : « *Cela est bien page!* » firent que leur institution, dégénérée de règne en règne et de siècle en siècle, ne devint pas, en définitive, une chose fort regrettable, malgré son antiquité et l'éclat dont leur jeunesse, leur beauté et leurs grands noms environnaient généralement le cortége de nos rois.

Les pages, sous Louis XV, étaient moins considérés, à Versailles, comme gentilshommes de service que comme enfants gâtés du palais. Ils étaient de toutes les cérémonies et de toutes les fêtes, leurs fonctions étaient un charmant badinage qu'entretenait avec soin la politique intime du chef de l'État, parce qu'elle intéressait et rattachait à sa cause de nombreuses familles puissantes.

Une grande partie du corps principal des écuries du roi leur servait de logis. C'était à l'hôtel des pages que les cadets de famille entraient, à l'âge de seize ans, pour apprendre, sous la direction d'un gouverneur à couronne ducale, ce que l'on était convenu d'appeler le *service auprès de sa majesté*.

La compagnie des pages était forte de cinquante à quatre-vingts gentilshommes, partagée en deux divisions, qui s'alternaient au palais. Les exercices militaires de toute arme, l'équitation, la danse, la musique dévoraient le reste du temps qu'ils ne perdaient point au château, où leurs attributions, d'ailleurs, n'avaient aucun but précis et arrêté.

Appelés au lever du roi avec les gentilshommes de la chambre, ils transmettaient aux princes, ministres, grands officiers du palais, les ordres, — souvent les invitations ou les compliments, — du souverain. Ils assistaient également aux repas royaux, et se tenaient debout, autour de la table, comme une garde d'honneur.

A la chapelle, ils formaient la haie, avant les gardes du corps, sur le passage de Sa Majesté; au théâtre, quatre d'entre eux étaient toujours placés aux abords de l'estrade qu'occupaient le roi et la reine, attentifs à leurs moindres désirs et à leurs moindres gestes. A la chasse, ils galopaient aux portières, chargeaient les armes, et souvent tiraient pour leur noble maitre. Ils avaient droit à une portion du butin, que le grand-veneur ne

manquait jamais de faire porter par ses gardes à l'hôtel des pages, le soir même de l'expédition.

Dans toutes les grandes cérémonies, leurs places étaient brillamment marquées. Leurs fonctions étaient toutes d'apparat ; et leur superbe costume, tout chamarré de broderies et de galons d'or, ne laissait pas que d'ajouter à l'éclat éblouissant de ces solennités.

Aux grands couverts du roi, les pages annonçaient à la foule l'arrivée de leurs majestés ; d'autres conduisaient, l'épée à la main, le cortége des valets de pied chargés du menu ; d'autres veillaient à ce que les différents services de table fussent parfaitement exécutés par les majordomes, écuyers tranchants, valets de flambeaux ou valets de vaisselle. Quelques-uns recevaient, soit du roi, soit de la reine, une assiette servie par leurs majestés, pour la porter à des personnages en faveur, avec la locution sacramentelle :

« Madame la duchesse, le roi veut vous voir accepter de cette perdrix. Ou bien : — M. le marquis, la reine vous fait la grâce de vous envoyer ce fruit. »

Lorsque le roi ou la reine montait en carrosse, deux pages offraient leur épaule à la main auguste, pour gagner sa place ; les chevaliers d'honneur se tenaient derrière les pages, et les écuyers derrière les chevaliers, puis la haie d'honneur obligée des cent-suisses ou des gardes du corps.

Les pages étaient admis même dans les réunions intimes.— On les investissait alors d'une charge de consigne ; ils avaient à empêcher que qui que ce fût ne se présentât dans le cercle placé sous leur sauve-garde immédiate. On les y traitait d'ailleurs comme amis privilégiés, comme membres de la famille ; on souffrait qu'ils se mêlassent aux entretiens, et parfois on s'évertuait à faire babiller ces espiègles, dont les saillies, les médisances, l'humeur désopilante, enlevaient pour quelques instants plus d'une ride à ces fronts que l'austérité de l'étiquette et le poids du diadème courbaient.

Les pages de service dînaient au château, à la table des grands officiers en fonctions. Ils avaient grade de capitaine, et quand, au bout de quatre ou cinq années, le temps de se retirer arrivait, ils prenaient rang avec ce

titre dans l'armée, si mieux ils n'aimaient demeurer fixement à la cour avec charge auprès du roi.

Une partie d'entre eux veillait au palais dans les antichambres les plus proches des petits appartements et rendaient le mot d'ordre aux rondes intérieures des gardes. Au coucher, ils recevaient du chambellan de service le bougeoir à triple branche qu'ils portaient devant le roi.

Ils servaient indistinctement le roi ou la reine, mais il n'étaient rien que gentilshommes pour les princes de sang, dans le cortége desquels on les voyait cependant apparaître quelquefois. Aux grandes audiences, ils transmettaient à l'officier des gardes, qui, aux huissiers de la chambre, les invitations que voici :

« Le roi daigne recevoir son altesse royale, etc., etc.

— Le roi consent à recevoir la princesse de Lambesc.

— Le roi veut recevoir le duc de Lauzun. »



Le ministre de la maison du roi avait la haute main dans la nomination tant briguée, tant enviée, des fils de famille à l'emploi de page. Il répartissait les honneurs, les ordres, les faveurs de Sa Majesté dans la compagnie privilégiée de ces beaux étourdis à qui les arrêts forcés étaient si familiers et si nécessaires.

Le vicomte de Creussac n'avait pas eu grand'peine à justifier de ses quatre degrés de noblesse pour entrer dans les pages.

Issu d'une ancienne famille de Champagne, fort en estime dans la province, il avait délaissé sans trop de regrets l'ennuyeux manoir paternel avec ses portraitures d'ancêtres, ses grisons familiers et ses boulingrins râpés par la langue des vaches.

Soudainement exposé aux magnificences de Versailles, il y était demeuré quelque temps ébloui et comme stupéfié par tant d'éclat, de fracas et de pompe merveilleuse ; mais l'instinct inné qu'il avait de ces grandes choses, fit qu'il s'y accoutuma bien vite.

Son existence à la cour était vraiment celle d'un roi fainéant. Il avait à montrer sa belle mine, ses beaux yeux bleus languissants, son riche uniforme et ses grâces cavalières de seize ans pendant trois jours de la semaine ; paradait à la suite du souverain dans ses présentations officielles ou à ses chasses, offrait la main aux dames à leur descente de carrosse et rimait par-ci. par-là quelque bouquet à Chloris qui ne faisait pas trop mal. Parfois Louis le Bien-Aimé le chargeait, à table, de porter à quelque favorite son assiette royale toute servie, commission dont il s'acquittait avec d'autant plus d'empressement qu'elle lui permettait de glaner quelques délicats reliefs de la moisson royale; un baiser rendu, un rendez-vous donné... c'étaient péchés mignons à une cour où l'on s'entendait si bien à adorer les grandes pécheresses !

Deux ans de ce gracieux vasselage dégourdirent prestement notre beau gentilhomme : le duc de Richelieu vivait encore, et le vicomte de Creussac ne pouvait manquer de profiter à si bonne école.

Il ne lui manquait encore qu'une perfection pour être, aux yeux de tous ses compagnons de palais un cavalier accompli. C'était... c'était *un sentiment :* le hasard lui vint malheureusement en aide pour cela.

Un soir, chez un cabaretier de Versailles qui avait fait de sa maison une sorte d'académie où se jouaient les jeux de hasard prohibés par les ordonnances, il gagna au lansquenet une certaine Mme de Riewen, sorte d'aventurière appartenant en quart de propriété à un capitaine-major des dragons-jaunes de la reine, et en l'honneur de laquelle notre troubadour champenois navigua sur le fleuve de Tendre jusqu'à disparition complète d'espèces sonnantes.

Peu aguerri contre les importunes visites des clercs de procureur ou des archers à robe courte, le vicomte donna congé, un beau matin, à son enjeu du lansquenet, qui, de dépit, lui dépécha, en manière de redresseur de torts, un sien ami fort intime, anspessade aux gardes françaises du régiment de Picardie, vaurien fieffé,

Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
Sentant le hart de cent pas à la ronde...

auquel, malgré cela, le vicomte de Creussac accorda le cartel, sur la parole que celui-ci lui donna qu'*il était de race*. Rendez-vous pris, on ferailla le lendemain dans la forêt de Satory, où le beau page, à la seconde botte, reçut dans le flanc un coup d'estocade qui le coucha par terre tout sanglant. L'anspessade, satisfait, essuya sa flamberge et s'en fut boire, chez Ramponeau, d'un petit vin clairet qui le mit en liesse ainsi que ses témoins, garnements du même bord et qui tenaient en honneur d'aider leur champion à vider..... toutes les affaires du jour, au cabaret comme sur le pré.

Deux amis du vicomte, pages aussi, étaient restés dans le bois auprès du blessé qu'ils cherchaient à tirer du profond évanouissement dans lequel il demeurait plongé, lorsque, par un de ces hasards providentiels, M[me] d'Orléans, qui, ce jour-là, avait fait aux environs une petite promenade matinale, vint à passer, suivie de ses femmes, sur le champ de bataille même encore fumant. Un cri d'effroi réunit en un clin d'œil autour d'elle le gracieux cortége disséminé sous les dômes verdoyants, et toutes s'empressèrent autour de l'intéressante victime avec une spontanéité, un élan qui faisaient de la sensibilité de leurs âmes le plus grand éloge.

Les mouchoirs fins, aux fantastiques broderies, aux chiffres amoureux, tout humides, tout parfumés encore de la moiteur de ces beaux cols de cygne, se déchirèrent sans pitié; baignés d'eau fraiche et délicatement appliqués par ces nobles petites mains blanches sur la plaie béante du vicomte, ils étanchèrent son sang et calmèrent l'irritation de sa souffrance. Tous ces beaux regards s'éclairaient d'une larme de tendre compassion, tous ces bons cœurs palpitaient avec une violence généreuse; les charmants visages blonds et roses avaient pâli; des soupirs, des plaintes entrecoupées, des gestes convulsifs, témoignaient de l'émotion de ces divinités secourables....

Le carrosse royal s'avança. On y transporta le mauvais sujet avec les plus ravissantes précautions; deux des plus belles marquises s'installèrent à ses côtés, sous le charitable prétexte de lui prodiguer leurs soins, et ainsi le vicomte fut triomphalement ramené dans les petits appartements, où un médecin mandé en toute hâte ne tarda pas à rassurer ces dames

sur le sort de leur protégé. La blessure de Creussac n'était pas grave; néanmoins le repos le plus absolu lui fut ordonné.

En rouvrant les yeux, le vicomte se trouva plongé dans un moelleux sopha, au fond d'un boudoir mignon, coquet, obscur, embaumé et délicieusement orné de toutes les richesses du caprice et du luxe. Près de lui, sur une console de marbre blanc, quelques flacons de liqueur réconfortante dressaient leurs cristaux tentateurs. Il goûta de chacun d'eux, et, ranimé par le généreux breuvage, il allait descendre de sa montagne de soie et de duvet pour rejoindre au plus tôt ses compagnons, lorsqu'un bruit vague, comme un froissement de paniers et de robes qui s'éleva tout à coup dans une galerie latérale, l'arrêta. Il reprit sa posture d'agonisant et ferma à demi ses beaux yeux pour voir ce qui allait se passer.

Quelques dames d'honneur de la reine, instruites, par la chronique du château, de l'événement de la veille, avaient voulu reconnaître le blessé, et s'approchaient silencieusement, sur la pointe de leurs petites mules brodées, du sopha sur lequel de Creussac était étendu. Elles restèrent quelques instants en contemplation devant lui, puis s'enhardissant par degrés, et passant subitement de l'abattement douloureux de la compassion à l'expansion de l'intérêt le plus vif, elles se hasardèrent à effleurer de leurs lèvres roses le front appàli du jeune page, qui souffrait comme un martyr de ne pouvoir rendre ce qu'on lui donnait de si bon cœur. De Creussac fut ainsi comblé des plus douces faveurs; mais, quand vint le tour de la plus timide de toutes, Mme de Reyss, le vicomte, n'y tenant plus, dressa vivement la tête au moment où cette derniere abaissait vers lui son gracieux et frais visage, et l'embrassa.

Mme de Reyss, surprise autant qu'effrayée, se recula aussitôt en jetant un petit cri de gazelle effarouchée. Toutes ses compagnes se retournèrent, et la virent rouge comme une pêche, les yeux voilés de leurs longs cils bruns, confuse, interdite, immobile et ne sachant que faire ni que répondre à leurs questions aussi pressantes qu'indiscrètes.

Le page jugea la position critique, et, pour venir en aide à l'embarras croissant de Mme de Reyss, il feignit de se réveiller, se jeta aux pieds de ses protectrices, et, après les avoir remerciées dans les termes les plus vifs et les plus passionnés, il leur demanda la grâce de baiser leurs

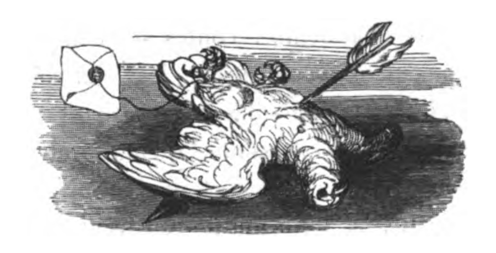
mains, ce qu'elles accordèrent sans difficulté, en grandes dames qu'elles étaient.

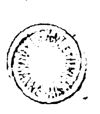
Mais voyez où peut conduire l'amour-propre ! Rendu à ses occupations ordinaires, de Creussac n'eut rien de plus pressé que de raconter à ses amis son aventure, qu'il enjoliva du mieux qu'il put... tellement que la plupart des dames d'honneur de la Reine furent gravement compromises par les récits équivoques du jeune fat. Il y eut esclandre. La Souveraine, indignée, fit proposer à M. de Creussac la faveur d'une lettre de cachet ou la main de madame de Reyss, jolie veuve de dix-huit ans, d'une beauté presque égale à sa fortune, laquelle était immense.

C'était un pardon vraiment royal. Le vicomte ne pensa même point à se repentir d'une ingratitude qui le rendait maître d'une femme accomplie et d'une richesse incalculable; il se soumit en féal sujet, et partit, le surlendemain de son mariage, pour l'armée de Flandre, où l'attendait sa compagnie de chevau-légers, dont il tenait le brevet de capitaine.

Tel était, assez ordinairement, la fin de cette vie brillante du page. Après quelques années de jeunesse folle, de plaisirs et d'amours faciles, il rentrait dans sa sphère primitive : le papillon redevenait chrysalide. Aux jours d'éclat et de fêtes, aux prodigalités sans fin, aux joyeusetés de l'adolescence, succédaient les jours sérieux de l'âge mûr ; la carrière de l'enfant de cour se fondait dans celle du citoyen ; l'éphémère splendeur des pages trouvait son terme. Alors un mariage de convenance les attachait aux grandes charges du palais, quand leur épaulette d'officier français ne s'illustrait pas sur nos champs de bataille.

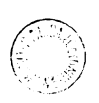
FRANZ DE LIENHART.





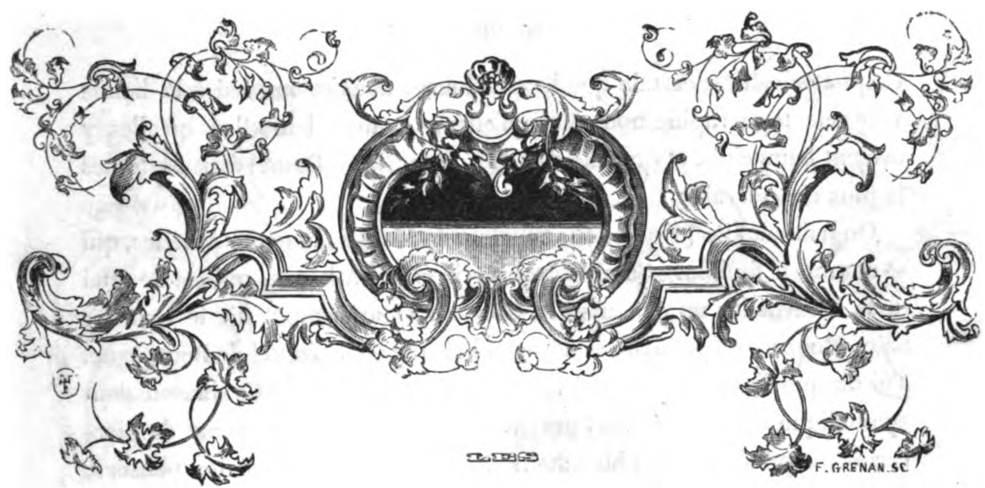


La Précieuse.





La Précieuse.



PRÉCIEUSES



On a tout nié en histoire, excepté cette seule vérité, que Voiture fonda l'empire des précieuses à peu près vers 1647, de même que le détruisit Molière, non pas en 1659 avec Cathos et le marquis de Mascarille, mais à peine vers 1672 avec Trissotin et les *Femmes savantes*. Ce sont là des dates et de la chronologie; aussi ne faudrait-il pas croire qu'il en fut de l'empire des précieuses comme de la république des lettres. L'empire des précieuses est un empire; il avait sa limitation géographique, ses lois, ses mœurs, sa langue, son blason. De mauvais plaisants, le sieur de Saumaise à leur tête, pouvaient imaginer je ne sais quelle géographie fabuleuse, et dire, par exemple, qu'il était borné à l'orient par l'Imagination, au couchant par le Tendre, au nord par les côtes de la Lecture, au sud par la

Coquetterie. Il est certain que les précieuses avaient imposé à la bonne ville une topographie nouvelle, qu'elles y avaient leurs îles, qu'elles y avaient leurs cités, et que l'île de Délos (l'île Notre-Dame) était de toutes la plus considérable.

On habitait l'Éolie, que nous appelons le Marais; la petite Athènes, qui se nomme le faubourg Saint-Germain; la rive d'Athènes, qui est le quai de la Tournelle; un peu aussi la Normandie, autrement dit le quartier Saint-Honoré, et les environs du grand cirque ou de l'hôtel de Bourgogne. J'ai dit que l'empire des précieuses avait son blason. Ce blason était symbolique et un peu satirique; elles portaient d'argent semé de pierreries, ce qui signifiait la blancheur du teint et la richesse des pensées; au chef de gueule, signe des ardeurs qu'elles inspiraient et ressentaient tour à tour; à deux langues affrontées, images fidèles du plaisir de la conversation qui consiste surtout dans le débat des opinions contraires; pour support deux syrènes, qui attestaient à la fois leur talent à chanter et à s'acccompagner sur le théorbe, et peut-être aussi le charme décevant de la coquetterie; en cimier un perroquet, oiseau babillard, mais becqué d'or, ce qui veut dire le plus précieux caquetage.

Quant aux lois, on les devine: suivre la mode en tout temps, à tout âge, avec la plus étroite exactitude; être sans cesse à la recherche de la nouveauté; ne vouloir rien que des mains de la bonne faiseuse; raffiner sur l'ameublement et la toilette; avoir de nécessité absolue un alcoviste particulier, en retenir, en recevoir, en attacher autant qu'il s'en présente; tenir ruelle s'il se peut, ou du moins se montrer en quelque lieu qu'il se tienne assemblée ou ruelle; lire les romans; ne rien laisser passer de ce qui paraît sans en être instruit avant tout le monde; savoir écrire, composer des vers, en avoir qui courent imprimés ou manuscrits du faubourg Saint-Germain à la place Royale, et passer toute la matinée à répondre des billets doux.

Outre les nombreuses assemblées à la ville, il y avait encore quelques lieux de réunion à la campagne, entre autres la Barre à Mme du Vigean, Ascavel qui appartenait à M. Le Boutillier, Chantilly, si je ne me trompe, qui passa plus tard de M. de Montmorency au grand Condé, et sans doute aussi Rambouillet, où MM. de Rambouillet allaient souvent passer la belle

saison, comme proches parents du possesseur, monseigneur le cardinal du Bellay. On parla même un moment d'acheter et l'on acheta hors de Paris un terrain sur lequel devait se construire à frais communs une vaste maison de plaisance. Là, chacune des précieuses aurait eu son appartement séparé, où l'on se fût réuni à certaines heures. Le jardin, semblable à l'Élysée des poëtes, n'eût vu que des esprits fortunés passer en parlant la langue des dieux sous les ombrages; les échos n'eussent répété que des soupirs, de doux soupirs sans amertume; les zéphirs n'eussent emporté sur leurs ailes que des plaintes amoureuses. Malheureusement ce délicieux séjour ne fut pas habité; mais les précieuses avaient précédé Fourier et le Phalanstère.

Elles ont mieux fait; elles ont précédé efficacement M. Marle et sa réforme orthographique. C'était bien le moins en effet qu'ayant une langue toute nouvelle, elles se missent également à inventer une orthographe, et voici comme on raconte l'histoire : Un jour, trois précieuses, Mme Leroy, Mlle de la Durandière, Mlle de Saint-Maurice se trouvaient à deviser avec M. Leclerc, un très-savant et un très-honnête homme; Mme Leroy se plaignit vivement d'une orthographe tellement barbare, tellement hérissée de consonnes parasites, tellement faite pour les pédants de collége, que ni les femmes ni la cour ne pouvaient s'assurer de l'écrire selon la loi de ses bizarreries. Toute la compagnie d'approuver et d'applaudir, Mme Leroy poursuivit, l'assentiment général l'avait mise en verve; elle proposa de prendre désormais pour base de l'orthographe, l'usage, c'est-à-dire la prononciation, et non plus l'étymologie, c'est-à-dire la science obscure d'un petit nombre, afin qu'au moins les beaux esprits qui font le beau langage pussent l'écrire aussi correctement que le premier grammairien crotté. Mlle de Saint-Maurice prit la proposition avec chaleur, elle déclara que la chose était facile, pour peu que M. Leclerc voulût aider ses amies de ses bons conseils. Une précieuse ordonnait alors, et l'on ne savait qu'obéir. Mme de Saint-Maurice alla chercher un livre, M. Leclerc fut constitué secrétaire de la petite académie. On lisait; les trois précieuses décidaient sur chaque mot ce qu'il convenait d'ajouter ou de retrancher pour le faire entrer dans la mesure de la règle nouvelle; on ajouta peu de chose que je sache, on émonda, on retrancha bien davantage. Molière en vou-

lut rire et l'on sait comment il parodia cette mutilation ; Molière eut tort; l'orthographe des précieuses prévalut, c'est celle que nous écrivons aujourd'hui encore, l'orthographe française substituée à l'orthographe gothique, je devrais dire latine, le mot gothique se fera peut-être mieux entendre.

Comme on le pense, tout le monde ne se trouvait pas de plain-pied propre à soutenir la conversation dans un style aussi recherché que celui dont se servaient les précieuses, et il en prenait mal aux pauvres amoureux qui s'avisaient, sans connaître la langue du pays, de soupirer pour une de ces pointilleuses beautés. Imaginez-vous Mlle Bailly entre ses deux amants, M. Lelièvre et M. Cousin. Le premier était homme de robe; le second, homme d'épée : tous deux d'un mérite au-dessus de l'ordinaire; tous deux honnêtes gens, s'escrimant même un peu de poésie; l'un plus grave, comme il convenait à sa profession; l'autre naturellement plus martial dans son esprit et dans son équipage. Mlle Bailly eût peut-être incliné davantage vers M. Cousin; cependant elle ne laissait pas d'estimer M. Lelièvre, et, plutôt que de choisir entre l'un et l'autre, elle mesurait si bien ses regards, son accueil, son sourire, que ni le guerrier ni le magistrat n'avaient lieu de se flatter d'une préférence secrète. Au reste, constance et persévérance des deux parts : nul ne faisait mine de quitter la place. Les fêtes, les divertissements, les cadeaux entraient tous les jours en jeu comme de plus belle, et cela durait déjà depuis dix ans. Devinez si vous pouvez ce qui tenait si bien en balance le cœur de notre précieuse? Le désir de tenir toujours à ses pieds deux amants si généreux et de prolonger une situation si flatteuse pour son amour-propre? Fi donc, rien de semblable, veuillez le croire. Un peu d'intérêt? mais l'intérêt n'a jamais touché une âme éprise des pures amours de la poésie. Eh! mon Dieu, voici bien plutôt le secret de ses lenteurs. Tandis que nos deux rivaux s'étudiaient incessamment à surprendre, chacun en sa faveur, l'indécision de leur belle maîtresse, Cousin, malgré son attention inquiète à ne rien dire que de nouveau, de délicat et de fin dans son tour, ne se surveillait pas encore si exactement qu'il ne lui échappât quelque terme militaire, mieux séant en campagne que dans une galante ruelle. C'était assez pour donner l'avantage à Lelièvre, et Lelièvre en triomphait de

toute l'allégresse d'un amant heureux; mais la joie qui lui montait au cerveau le rendait moins vigilant à son tour, et il ne se pouvait que quelque mauvaise formule du digeste ne se mêlât par habitude au reste de la conversation. Égale déchéance, le magistrat avait cru gagner quelque chose; il retombait d'autant à son tour, et tous deux repartaient du même point.

On voit qu'il n'y avait pas toujours loisir et quiétude d'esprit à servir ces magistrales et impérieuses beautés. Qu'un amant fût agréé en secret, une précieuse s'entendait merveilleusement à le faire soutenir, comme disait Tallemant des Réaux; nous dirions à exercer sa patience. C'est ainsi que la fière Julie donna longtemps pour rival à M. de Montausier le portrait du roi de Suède. Qu'était-ce donc si l'amant n'avait pas trouvé grâce devant cette superbe et ces orgueilleux dédains? En pareil cas, nulle apparence de pouvoir se retirer sans bruit. Une précieuse éconduisait toujours un fâcheux avec l'éclat le plus humiliant pour l'amour-propre, et l'anecdote s'en répandait aussitôt de salon en salon. Portrait pour portrait, en voici un dont l'histoire est assurément plus piquante que celle du portrait du roi de Suède. Mme Gouille, qui demeurait au faubourg Saint-Germain, commençait à s'ennuyer des assiduités importunes d'un de ses alcovistes: le galant avait sans doute assez bonne opinion de lui-même, car il ne s'apercevait pas encore du peu d'effet que produisait son mérite; d'ailleurs, on vient de le voir, une précieuse traitait avec tant de hauteur un amant préféré, qu'elle ne pouvait faire pis à l'endroit d'un moins aimable. Bref, celui-ci continuait à rendre ses hommages, et voici que, par un coup inattendu, entre la veille et le lendemain, Mme Gouille eut l'air de s'attendrir. Le serviteur devient pressant, la belle maîtresse semble se rendre plus *exorable;* il demande la faveur de faire tirer une image de ces traits qu'il adore, on hésite un moment, puis on accorde, puis on va au delà des souhaits les plus téméraires : on veut un échange de portraits.—Ravissement du cavalier : échange de portraits, échange de deux cœurs. Il court, il s'élance éperdu chez le premier peintre à la mode, pose tout le jour, ne donne pas de relâche à l'artiste que le portrait ne soit achevé, verni, monté, encadré, que sais-je? Il le présente enfin, et tombe à deux genoux, mettant l'image, mettant sa main et son cœur, tout ce qu'il est et tout ce qu'il a aux pieds de sa maîtresse.

M[me] Gouille loue le travail du peintre, la prompte obéissance du cavalier, sonne ensuite et le portier monte. L'amant, perdu d'émotion, demeurait toujours dans la même attitude. M[me] Gouille montre du doigt le portrait à l'homme qui entre. Prenez ceci, dit-elle, et suspendez-le dans votre chambre : le cavalier trouvait l'énigme assez obscure; mais la précieuse ne lui laissa pas longtemps chercher le mot. Vous regarderez ce portrait, continua-t-elle, ce n'est que la copie; or, chaque fois que vous verrez venir l'original, ayez soin de lui dire que je n'y suis pas pour lui. Je ne sais comment fit le pauvre amant pour se relever et pour gagner la porte : il y avait de quoi rester pétrifié.

Tout le monde a parlé de l'hôtel de Rambouillet; mais on en a parlé comme du reste; une opinion s'est trouvée faite, chacun à son tour l'a redite, et personne n'a songé sérieusement à la vérifier. L'hôtel de Rambouillet n'était pas la seule maison illustre ouverte aux beaux esprits; mais c'était peut-être la seule qu'eût en vue Molière lorsqu'il distinguait les véritables précieuses des ridicules qui les imitaient mal. L'hôtel de Rambouillet put accueillir de ces talents médiocres que la mode accrédite un moment, par surprise, même aux yeux de juges les plus éclairés; mais il faut songer qu'il précédait les écrivains de la belle époque, et que M[me] la marquise de Rambouillet, plus encore que le cardinal de Richelieu, est la véritable fondatrice de notre académie. Il y avait ailleurs les précieuses galantes; à l'hôtel de Rambouillet, on adorait la vertu précieuse, et ce fut à ce charme particulier de la vertu que M. de Montausier se sentit séduire. Tout Paris répétait les louanges que l'on donnait à la belle Julie. Seule pendant la peste de 1632, elle s'était renfermée jeune, belle, délicate, auprès de son frère mourant; seule elle l'avait disputé vaillamment contre la mort : la mort avait prévalu, et Julie sortait en deuil de ce tombeau où elle avait laissé son frère. Chacun s'empressait autour de la mère et de la fille pour les consoler en les admirant. Le marquis de Salles voulait être le premier à la complimenter, et, de ce jour, son cœur se donna à celle qui lui semblait l'image de la vertu dans sa grâce la plus touchante; seulement, il ne savait pas encore ce qu'exigeait de soins et de persévérance l'orgueil à vaincre d'une telle vertu.

Julie disait toujours qu'elle ne comprenait pas comment une femme

pouvait, de sang-froid, se donner un maître. Voici la précieuse reparue; le marquis s'évertuait à lui prouver, à force de soumission, qu'il ne serait jamais que son esclave; mais M[lle] de Rambouillet avait trop d'intérêt à ne pas le croire. Renoncer au magnifique hôtel de sa mère, à cette compagnie de tant d'illustres et de tant de charmants génies, à ces entretiens délicats, à cette conversation toujours ingénieuse et toujours passionnée, à ces adorations pleines de respect et pleines d'éloquente tendresse, à ce rôle de déesse qu'elle jouait aussi avec un enivrement naïf, à travers un brouillard, une gloire d'encens, c'était trop sacrifier à un seul homme, et puis le marquis de Salles ne pouvait lui offrir que le nom et la fortune d'un cadet. Un coup de feu leva pourtant l'objection en jetant bas l'aîné des deux frères à l'attaque des bains de Bormio; mais la divine Julie ne voulut pas plus entendre aux vœux du duc de Montausier qu'elle n'avait entendu à ceux du marquis de Salles. D'ailleurs elle était éprise pour le moment de la renommée des héros et adorait le portrait du roi de Suède, qu'elle avait sous les yeux dans sa chambre. Le marquis voulut devenir un héros à son tour. Un hardi coup de main le fit tomber prisonnier à Dutlinguen : c'était une aventure assez romanesque pour faire rêver quelque peu la belle visionnaire.

Quand le marquis revint à Paris, il ne lui restait plus qu'à devenir bel-esprit pour changer ce premier penchant en complaisance; ce fut alors qu'il imagina une galanterie sans exemple : un bouquet tressé par toutes les muses dont chacune fournirait une fleur, et qui s'appelât la guirlande de Julie; fleurs de poëte, ce sont sonnets, stances et Madrigaux. Jarry, l'inimitable calligraphe, en avait écrit le manuscrit sur vélin; Chapelain, Malleville, Scudéry, Cerisey, Colletet, Habert, Gombaud, d'Andilly, Desmarest, Tallemant, Martin, Conrard, Godeau, Gomberville, Racan, Briote, avaient parlé au nom de toutes les fleurs, et le marquis lui-même avait fait dire à la couronne impériale, à la rose, au narcisse, à l'angélique, à l'œillet, au jasmin, à la tulipe, au lis, à l'héliotrope, à la jonquille, à l'hyacinthe, au souci, à la flambe, au safran, que rien n'était aussi beau que Julie. La cruelle loua le dessein et les vers, mais elle ne donna pas de plus douces espérances. Le marquis était de la religion réformée; elle le voulut catholique, et l'amant fit une conversion. Elle différa encore avec l'amant

catholique. Le marquis acheta enfin de M. de Brassac le gouvernement de l'Angoumois, qu'il eut le secret de ne pas payer. Julie déclara plus vivement que jamais qu'elle prétendait toujours rester Julie. Cependant Mme d'Aiguillon commençait à lui souffler à l'oreille que Mme de Brassac avait été dame d'honneur, que Mme de Montausier pourrait l'être. Le Cardinal témoigna qu'il verrait ce mariage avec plaisir. La reine-mère pressa M. et Mme de Rambouillet d'user de tous les droits d'un père et d'une mère pour entraîner la volonté de leur fille. C'était là ce que Julie attendait avec impatience : son orgueil ne lui permettait de céder qu'à une douce contrainte. Du moment où l'on donna à son amour un prétexte contre la sotte vanité, elle répondit avec l'hypocrite docilité de Chimène :

Et, quand un roi commande, on lui doit obéir.

Le oui si longtemps retenu s'échappa, non sans émotion, de ses lèvres.



Heureux Montausier; plus heureuse Julie! Encore deux étés, elle avait quarante ans.

Quinze ans après, la dernière des précieuses, duchesse de Montausier, était nommée gouvernante des enfants de France.

EDOUARD THIERRY.



La Chanoinesse.





La Chanoinesse.



LA CHANOINESSE.

Madame la Chanoinesse,



PUISQUE vous daignez m'accepter pour votre cavalier, permettez-moi d'abord de mettre mes gants les plus frais, et, cela fait, de prendre votre jolie petite main blanche et potelée pour vous introduire dans cette galerie d'*Autrefois*. Car, — rassurez-vous, madame, — je n'aurai pas l'infamie d'exposer l'exquise délicatesse de toute votre personne au rude contact de mon siècle, non! le dix-neuvième siècle n'a pas entrée dans cette galerie; il peut seulement regarder par les fenêtres. Ici, madame, vous vous trouverez au milieu des vôtres. Tenez! ne reconnaissez-vous pas ce *grand seigneur* qui vous salue dès votre entrée d'une si noble façon; ce *roué* qui ose vous sou-

rire, l'impudent coquin? Cette *dame à la mode*, qui semble trôner sur son fauteuil doit être de vos amies; car je lis une charmante médisance dans le doux regard qu'elle vous adresse, tout en échangeant de jolis riens avec ce semillant *marquis*...

A cette petite moue qui vous embellit encore, je devine que votre œil toujours fort actif sous sa paupière saintement abaissée vient d'apercevoir les quelques petites gens qui se sont glissés ici. Je ne chercherai point, madame, à excuser la présence de ce procureur, de ce folliculaire, et de quelques autres gredins affamés, comme les appelle M. votre oncle le commandeur; mais, en vérité, je ne puis vous demander pardon pour cette petite bourgeoise, dont l'afféterie et les déhanchements maladroits ne peuvent servir qu'à faire valoir encore vos manières mignonnes, et vos grâces coquettement bénites; ni pour ce poëte de cour qui vous a dédié une idylle héroïque dans laquelle il proclame en petits vers coquets que, nouvel Encelade, il va, pour vous ravir au ciel, mettre Pélion sur Ossa — probablement Montmartre sur la butte Sainte-Geneviève; ces poëtes sont de bien hyperboliques gens!

En conscience, vous devez une politesse à ce bon *M. Dimanche*, que j'aperçois là-bas, vous saluant de la tête et du pied : n'y a-t-il pas tantôt trois ans que votre frère le mousquetaire lui fait attendre le paiement d'un mémoire assez formidable! D'ailleurs ces bonnes gens sont de votre époque; et puis la charité chrétienne, madame la Chanoinesse?... Entrez donc, madame, et veuillez prendre ce fauteuil que vous offre galamment ce jeune cadet de Gascogne. N'est-il pas un peu votre parent?...

Maintenant, madame, que vous voici commodément assise, permettez-moi d'esquisser rapidement votre portrait moral et physique. — Vous désirez quelque chose, madame? — Ah! bien. — Voici, madame, un de ces petits citrons doux que vous avez remis à la mode de tenir à la main, en y donnant de temps à autre, de mignons coups de vos blanches dents, par distraction, et aussi, dit-on, parce que cela rend vos lèvres plus vermeilles. Cela doit faire plaisir au bon Dieu de voir sortir ses louanges d'une bouche aussi fraîche!....

Mais, mon pinceau s'arrête au premier trait de votre gracieuse figure; et voici d'où naît l'embarrras de votre peintre indigne :

La Chanoinesse dans son abbaye n'a rien de commun avec la Chanoinesse dans le monde. Il y a là deux nuances qu'il est impossible de fondre ensemble sans les détruire toutes deux, et dont chacune ne convient qu'à l'une des deux manières d'être, et non à toutes les deux. Pour bien rendre tous les traits de votre physionomie, madame, c'est donc, non pas un, mais deux portraits que je dois faire, et que je ferai. Si l'on m'en demande la raison, voici ma réponse :

Lorsque, sous les éternels doigts de bronze dans lesquels défile le chapelet de l'année, arrivent enfin ces trois grains, vert, rose et blanc qui s'appellent avril, mai et juin, souvent, dans la feuille roulée en mince spirale, ou sous quelque voute en ruines, on aperçoit un petit corps oblong, brun, rugueux, et qui semble privé de mouvement et de vie. Mais, qu'un chaud rayon de soleil tombe sur cette enveloppe grossière, soudain elle se brise, et du milieu de ses fragments dispersés s'élance un être léger, gracieux, agile, sur lequel le pinceau divin semble avoir essayé ses tons les plus brillants. Ce qui tout à l'heure n'était qu'une chrysalide informe, est devenu un charmant papillon.

Eh bien! la Chanoinesse dans son couvent, c'est la chrysalide à la robe noire et simple, à la vie cloitrée et sans mouvement; la Chanoinesse dans le monde, c'est le papillon fier de sa riche parure, heureux de son vol rapide, enivré de sa liberté vagabonde. — N'est-ce pas, madame, n'est-ce pas que ma comparaison, si elle a le défaut d'être longue, a, du moins aussi, le mérite d'être vraie?—Ce doux sourire me répond et m'encourage.

A présent, madame, voilez ce grand œil si vif et si doux, pincez quelque peu cette jolie bouche, et donnez à tous vos traits un air de douce sérénité; je vais vous peindre dans votre paisible retraite de Saint-Pierre de Remiremont, la plus noble maison de chanoinesses de toute la Lorraine; chapitre rival de Sainte-Corneille de Buchau, de Sainte-Gertrude de Nivelle, de Sainte-Marie-du-Capitole, de Cologne.

C'était une noble, riche et antique abbaye que celle de Remiremont; ses revenus étaient immenses, et ses dames chanoinesses étaient richement apprébendées. Aussi toute place vacante était-elle vivement convoitée et sollicitée par les plus grandes familles. Mais chaque prébende, après la mort de la titulaire, passait à la nièce de celle-ci, si elle était alors dans la maison; dans le cas contraire seulement, l'abbesse en disposait.

Vous fûtes ainsi appelée, dès l'âge de dix ans, à recueillir l'héritage d'une de vos tantes qui était dame *sonrière,* titre venant d'un mot lorrain qui signifie administrateur, et qui est le premier des offices de Remiremont. Après avoir simplement fait vœu d'obéissance à votre supérieure, vous fûtes installée dans une jolie petite habitation renfermée dans l'enclos du couvent, mais séparée de toutes les autres, dans laquelle vous étiez maîtresse souveraine, et où vous pouviez recevoir qui bon vous semblait; seulement il vous fallait aller trois fois par jour, et revêtue de l'aumusse chanter l'office canonical au chœur de la chapelle. Mais, si la migraine, un peu de paresse, quelque petit accès de rébellion vous faisait manquer à ce devoir complétement, ou seulement en partie, la punition qui vous atteignait alors consistait à voir votre nom percé d'un trou d'épingle sur la liste générale par la main de la dame *pointeuse*, formalité qui empêchait la délinquante d'avoir part aux *gros fruits,* châtiment effroyable !

Tout le reste de la journée, vous alliez causant, folâtrant à travers les trente arpents de votre magnifique enclos, grignottant quelque gâteau, ou l'émiettant aux petits oiseaux qui, bien loin de s'enfuir, battaient des ailes en chantant à votre approche. Plus vieille de trois ou quatre années, vous commençâtes à vous intéresser aux petites luttes d'ambition et de rivalité que recélait l'intérieur de votre abbaye. Vous prîtes le parti de la *sonrière* contre l'*aumonière,* qui voulait ravir à la première ses droits aux rayons de miel trouvés par l'*Éveiller* abbatial dans les bois de Valdajoz; vous vous réunîtes pour la première fois à la doyenne pour soutenir les droits du chapitre gravement compromis par l'ambition énorme de l'abbesse, qui voulait forcer les dames chanoinesses à lui porter *la queue* quand elle allait à l'Offrande. Permettez-moi, madame, d'ajouter que ce fut une espièglerie de votre part qui détruisit, d'un coup, la dangereuse innovation de l'ambitieuse Dorothée de Salm. Ayant été désignée avec une de vos jeunes compagnes pour soutenir l'extrémité du manteau abbatial, vous fîtes en sorte que cette cause de discorde s'accrochât solidement à un des fleurons de fer de la balustrade. Comment avez-vous fait, charmante espiègle, pour ne pas rire en voyant la pauvre princesse de Salm tirant et s'essoufflant pour vaincre l'obstacle et n'y parvenant qu'en faisant au malheureux manteau un accroc énorme par où ses prétentions s'envolèrent avec notable partie de sa dignité?

Oh! vous fûtes longtemps heureuse ainsi! Longtemps vous oubliâtes que de l'autre côté du vieux mur qui enserrait votre existence, il pût y avoir une autre existence pour vous. Longtemps, l'enclos de Saint-Pierre vous vit marcher d'un pas léger que n'alourdissait aucun souci, que ne saccadait aucune inquiétude; avec votre front si frais sous vos voiles si blancs, avec vos yeux purs de tout nuage, qui ne s'ouvraient que pour le sourire et ne se fermaient que pour le sommeil..... Puis, un jour, un jour de ce doux mois de mai que les rabbins appellent *mian*, et dans lequel ils disent que le monde naquit sous le souffle divin, vous sentites s'éveiller en vous comme une âme nouvelle. En voyant la terre couvrir son sein de fleurs et de parfums comme une jeune fiancée qui attend son époux; en écoutant ces mille harmonies que l'oiseau chante à l'oiseau, la plante à la plante, la fleur à fleur, vous vous sentites prise d'une ineffable tristesse, d'une lassitude inouïe, d'un insupportable dégoût pour ce que vous aviez aimé jusque-là, d'un désir dévorant pour quelque chose que vous ne faisiez encore qu'entrevoir. Puis, sous un éblouissement de bonheur, vous vous rappelâtes, d'un coup, que vous étiez libre, que nuls vœux solennels ne vous enchaînaient, que vous pouviez sortir de votre abbaye sans crime, aller dans le monde sans péché, y résider sans encourir d'autre peine que de n'avoir plus part, pendant votre absence, aux *distributions manuelles.* Vite alors vous courûtes à votre appartement; vite vous laissâtes tomber avec une folle joie les débris de l'enveloppe de chrysalide où vous aviez sommeillé si longtemps; et, papillon charmant, léger, impatient, vous vous élançâtes dans cette sphère brillante qu'un éclair venait de révéler à vos regards....

Permettez-moi, madame, de m'arrêter un instant, afin de charger ma palette de nouvelles couleurs que demande cette seconde moitié de votre portrait.

Maintenant, madame, vous pouvez rendre à vos yeux toute l'énergie brûlante de leurs longs regards, à votre taille sa souple cambrure, à toute votre personne cette suave coquetterie, fleur qui peut éclore sous les voûtes d'un cloître, mais que les salons du grand monde peuvent seuls voir fleurir. Chez vous, madame, cette coquetterie reste toujours à demi voilée par un petit air de mignonne sainteté, qui lui donne quelque chose de piquant, d'attrayant et de tout à fait séduisant; ce qui sans doute est

cause que, même sous la soie, la dentelle et les diamants, vous restez chanoinesse, chanoinesse très-digne de respect, sans nul doute, mais très-capable aussi de faire naître d'amoureux désirs.

Aussi, devant vous, madame, le monde ouvre à deux battants les portes de ses salons les plus célèbres, les mieux hantés ; et vous invite à toutes ses fêtes. Et vous allez à toutes, madame, et vous faites bien, madame ; car les hommages qu'on vous adresse, l'encens dont on vous enivre ne reviennent-ils pas en définitive à Dieu, dont chacun sait que vous êtes l'épouse !... Pendant une année, oui ! une année entière, vous restâtes éloignée de votre vieille abbaye. Et cela sans qu'on pût en médire : l'usage autorisait cette absence.

Oh ! vous aviez une magnifique position, madame ; si votre figure plaisait, votre présence honorait. Et si l'une était admirée partout, l'autre n'était critiquée nulle part. — C'était une charmante chose que votre position ! un doux et commode *chaperon* que votre titre... — La chanoinesse avait la liberté de la femme veuve, avec la considération qui entoure la femme mariée. Dieu permettait à son épouse de s'éloigner de sa maison, mais sa protection la couvrait encore au-dehors !

Et lorsque quelque ennui, quelque peine de cœur vous faisait rentrer dans votre vieille abbaye pour y rafraîchir votre âme dans l'ombre et le silence, votre départ ne faisait pas dresser la tête à une seule des mille couleuvres de la calomnie : Mme la chanoinesse était rentrée à son abbaye pour le *plaid* solennel auquel toutes les dames de Saint-Pierre de Remiremont doivent assister, sauf la doyenne, le jeudi de la Notre-Dame de décembre ; ou bien elle allait toucher le revenu de sa prébende. Tout était dit ; et lorsque vous reveniez dans le monde après une absence plus ou moins prolongée, le monde vous accueillait avec le même empressement et les mêmes égards.

Ainsi, aimée du monde et bénie de Dieu, vous apparteniez à l'un et à l'autre à la fois, sans les rendre jaloux l'un de l'autre, et, doucement bercée sur le filet aux réseaux mi-partis de bure et de soie de votre douce et belle vie, vous pouviez tour à tour remonter vers le ciel ou redescendre vers la terre : la terre et le ciel vous aimaient du même amour. Cette existence, on vous l'avait faite, mais vous la gardiez. Un jour pourtant, un seul, vous fûtes, — ajouterai-je ceci, madame ? — sur le

point d'y renoncer. Heureusement — oui! madame, heureusement! — l'amour qui vous inspirait cette résolution extrême et qui vous eût donné la force de l'accomplir, cet amour s'était fourvoyé dans le cœur d'un homme, et remonta vite dans le sein de Dieu. La terre n'était pas digne de vous posséder complétement, et l'hymne céleste conserva son écho ici-bas.

Depuis lors une teinte de douce tristesse est venue ajouter un nouveau charme à votre physionomie; depuis lors aussi le monde vous possède moins souvent, et vos compagnes en sont ravies. Elles vous ont déjà nommée *Dame secrète*, ce qui vous a fait la troisième dignitaire de votre chapitre, et ce qui, outre un beau revenu, l'honneur d'un grand couvre-chef pareil à celui de l'abbesse, avec le voile noir pardessus, vous donne le droit de disposer de quatre cures; haute, moyenne et basse justice en la mairie de Pont et la seigneurie de Beffontaine, avec le pouvoir d'en changer le maire, d'y imposer la *taille* une fois l'an, etc., etc... Mme de Salm venant à mourir, peut-être lui succéderez-vous. Savez-vous bien, madame, que le titre d'abbesse de Remiremont donne celui de princesse du Saint-Empire depuis 1090?... Les chanoinesses descendent pourtant, dit-on, des diaconesses de la primitive église, et des pauvres filles qui vivaient en commun dans le pourpris de l'église d'Hipponne, et qui furent instituées par saint Augustin!... Mais ce sont les chanoinesses régulières; et vous, madame, vous êtes chanoinesse séculière, ce qui est bien différent...

Maintenant, madame, vous pouvez vous lever; votre portrait est terminé, accroché à son clou doré. Puisse-t-il vous paraitre passable!... Mais vous êtes si bonne, si polie, si charmante!... Permettez que je vous reconduise. En sortant, honorez d'une de vos révérences, moitié saintes, moitié mondaines, mais tout à fait charmantes, les architectes de cette galerie que vous venez de traverser, les artistes de talent qui l'ont si bien décorée; sans oublier, madame, votre admirateur sincère et très-humble serviteur,

ADOLPHE BOUCHER.

P. S. Je venais d'écrire mon nom très-roturier au bas du type rapidement esquissé de ma noble Chanoinesse, et, le coude sur mon bureau, la

tête dans ma main, je songeais... à quoi? je ne sais, lorsque, tout à coup, ma porte doucement ouverte livra passage à un être qui me parut gracieux, svelte et léger. Je me dis que c'était évidemment l'original de mon portrait qui venait faire compliment à son peintre, ce qui me parut tout naturel; et, avec une modestie charmante, je m'écriai :

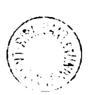
« Mon Dieu, madame la chanoinesse, vous trouvez sans doute que je n'ai pas complétement rendu votre charmante figure? Vous auriez voulu, n'est-ce pas, que j'eusse précisé davantage la différence qui existait entre une chanoinesse séculière comme vous, faisant partie d'une maison où l'on n'était admise qu'en prouvant par ses chevaliers assermentés, seize races de père et de mère, et une pauvre et simple *moinesse* vivant sous la règle de saint Augustin. Vous auriez désiré encore que j'eusse appris à mes lecteurs que des reines et des impératrices se faisaient gloire de porter le titre de chanoinesses honoraires. Peut-être aussi voulez-vous...

« Monsieur, me répondit-on, je veux seulement vous dire que le metteur en pages demande encore de la *copie!* »

C'était le *coureur* de l'imprimerie qui me réveillait! car je m'étais endormi bel et bien à la fin de mon chapitre. — Plaise à Dieu que le lecteur n'en fasse pas de même dès le commencement.

A. B.







Le Mélomane.

(LES GLUCKISTES ET LES PICCINISTES).



Le Mélomane.

(LES GLUCKISTES ET LES PICCINISTES).



LE MÉLOMANE.

LES GLUCKISTES ET LES PICCINISTES.





La salle de l'Opéra avait, sous Louis XV, un aspect tout particulier. Si, du balcon, on venait à jeter les yeux sur le parterre, voici ce qu'on y remarquait :

Sous la loge de la reine était rassemblé un groupe de spectateurs au front élevé, au regard perçant, aux manières graves. C'étaient les soutiens de la musique française. Ils se gardaient bien de lier conversation avec le reste du parterre ; ils se complaisaient entre eux, et se livraient sincèrement aux transports de leur enthousiasme pour *Églé* ou pour *Pygmalion*, chefs-d'œuvre des compositeurs français contemporains. Sous la loge du roi, au contraire, et même dans toute la salle, les grands seigneurs, et les femmes surtout, — le public élégant, galant, à la mode, — se pâmaient aux ariettes brillantes et mélodiques de la musique italienne.

Les premiers avaient été compris dans la dénomination collective de *coin de la reine*, et les seconds appartenaient au *coin du roi*.

Or, la lutte durait depuis 1753, époque où les bouffons italiens étaient venus pour se faire entendre à l'Opéra. Les compositions italiennes et françaises se succédaient à ce théâtre, et bientôt, — faisant bon marché de

l'amour-propre national,— la haute société parisienne accorda la préférence aux ariettes des bouffons. Des brochures avaient émané des deux partis, pour entretenir le feu de la discorde.

Tout ne finit pas là ; le chevalier Gluck commençait à jouir d'une réputation européenne, tandis que Piccini obtenait les plus grands succès. Le *coin du roi* opposa bien vite la musique du compositeur allemand à celle du maestro italien. Il y eut alors les *Gluckistes* et les *Piccinistes*, qui se déclarèrent la guerre la plus acharnée. En 1780, cette étrange guerre de trente ans n'était pas près de finir. L'exaltation était au comble : on se fâchait pour une cavatine, on s'injuriait pour un grand air, on se battait pour un duo, on se tuait pour un final. Paris entier, la cour et la ville, prenait de nouveau fait et cause dans la querelle musicale, mais personnifiée cette fois en deux individus, Gluck et Piccini. Quant à l'art en lui-même, c'était à qui le profanerait. Tel mélomane disait tout naïvement : —Je me suis endormi hier à *Didon* ; tel autre ripostait : La pénible chose qu'*Orphée !* un autre ajoutait : — Gluck est un croquant sans génie ; un autre, enfin, prétendait que Piccini était incapable d'émouvoir. A tout propos, la conversation revenait sur le même sujet ; les dames étaient oubliées, la galanterie n'avait plus cours dans ce siècle de galanterie exquise ; à peine si deux beaux yeux trouvaient à qui répondre, et l'on n'entendait plus parler que de *marches*, de *contre-marches*, d'*imitations*, et d'autres termes techniques de l'harmonie.

Comment les deux chefs des écoles rivales auraient-ils pu ne pas se haïr! Ils étaient cependant moins engoués d'eux-mêmes que l'étaient leurs partisans; et Berton, alors directeur de l'Opéra, les ayant invités tous deux à un grand souper, à seule fin, disait-il, de les réconcilier, ils prouvèrent bien qu'ils n'étaient pas ennemis. Ils s'embrassèrent cordialement avant de se mettre à table, puis, — on les avait placés l'un à côté de l'autre, — ils causèrent de bonne amitié. Tous les regards étaient fixés sur eux, et les convives cherchaient à surprendre à la dérobée quelques bribes de leur conversation.

Les deux maestro se séparèrent, après de réciproques félicitations.

Mais la guerre entre les mélomanes continua, malgré tout : les soldats étaient plus féroces que leurs capitaines.

D'ailleurs, certains écrivains excitaient leur émulation, notamment Marmontel, qui avait assisté au souper de Berton, et qui rendit ainsi compte de l'entretien des deux compositeurs. C'était un *Picciniste* avoué.

A ce souper, l'Allemand politique
Crut devoir taire et cacher son dépit.
Il serait mort comme Caton d'Utique,
Mais dans le vin sa douleur s'assoupit.
Par les Plaisirs la table était servie,
Le vin coulait, et bientôt la gaîté
Donna l'essor à la sincérité.
C'est le moment le plus doux de la vie,
Et Piccini, par sa simplicité,
Semblait charmer les serpents de l'envie.
Il verse à Gluck, le flatte, lui sourit.
Gluck qui s'enivre, en buvant s'attendrit.
Mon doux rival, lui dit-il, dans le verre
Noyons tous deux la discorde et la guerre.
Comme tes chants mon bruit a réussi :
Je suis content. Mon secret, le voici :
J'ai fait semblant d'estimer la louange :
Mais c'est de l'or qu'il faut gagner ici,
Et notre gloire est en lettres de change.
On t'aura dit que je suis charlatan,
Que pour du beau j'ai donné de l'étrange ;
Mais la musique est de l'orviétan ;
Suis mon exemple, et fais-toi sans scrupule
Un parti fort de prôneurs aguerris.
Avec des mots, l'impudence, à Paris,
Mène à son gré la sottise crédule.
Ce peuple est vain, suffisant, ridicule :
A son oreille il ne faut que des cris.
Tu dois trouver mon chant plat ou baroque,
Le tien est beau ; mais pour qui le fais-tu ?
Pour quelques gens délicats ? Je m'en moque,
Ce succès-là ne vaut pas un fétu.
Et qu'on me donne un sujet bien atroce,
Quelque tyran, quelque peuple féroce,
Un bon enfer : alors je te promets
De revenir plus bruyant que jamais.

La perfidie de cette pièce de vers montre jusqu'à quel point les esprits étaient animés.

Cependant, des *Gluckistes* ou des *Piccinistes*, lesquels avaient raison? La question sera résolue, lecteurs, lorsque vous connaîtrez l'aventure extraordinaire, surnaturelle, fantastique même, arrivée à un prince allemand.



Il s'appelait Frédéric Diezer. C'était un prince riche et mélomane distingué, qui, pendant le jour, s'occupait de musique, et pendant la nuit, en rêvait. La querelle des Piccinistes et des Gluckistes l'attira à Paris du fond du Limbourg, où était situé son château. Un soir, il se rendit à l'Opéra. On chantait Gluck et Piccini, et la représentation fut moins orageuse que de coutume, et chaque spectateur applaudit de préférence son idole, sans insulter à celle des autres. Diezer goûta fort les beautés de Gluck et de Piccini. A côté de lui se trouvait un dilettante qui écouta silencieusement les deux opéras d'écoles différentes, sans donner aucune marque ostensible de satisfaction. Il accordait, comme par complaisance, un hochement de tête aux passages les plus beaux, et presque constamment souriait de pitié.

« Ce monsieur est un connaisseur, sans doute, pensa Diezer, après la représentation de la première pièce qui était de Gluck ; mais, à coup sûr, ce n'est pas un *Gluckiste.* »

Pendant la seconde pièce, qui était de Piccini, le dilettante parut encore moins enthousiasmé, si c'était possible.

« Allons, décidément, pensa encore Diezer, cet homme est connaisseur, mais il n'aime ni Gluck, ni Piccini. Il est bien difficile. Je vois, ajouta-t-il, en adressant la parole à son voisin, que monsieur n'appartient à aucun des partis qui divisent le monde musical.

— Je n'approuve pas, répondit le dilettante avec un accent italien très-prononcé, je n'approuve pas cette façon exclusive de traiter les œuvres d'art. Chacun des compositeurs dont nous venons d'entendre la musique, est certainement un homme supérieur. Gluck a du sentiment et de l'expression ; Piccini a de l'inspiration et de la verve. Mais tout cela ne suffit pas ; l'un et l'autre ne nous font éprouver qu'une jouissance incomplète. Les *Gluckistes* et les *Piccinistes* ne pourraient que gagner à se réunir, et il faudrait marier la mélodie italienne à l'harmonie allemande. Celui qui possèderait les deux, obtiendrait la palme du génie. »

Tout en causant ainsi, les deux mélomanes étaient sortis de l'Opéra. La conversation, placée sur ce terrain, les mena loin, le long des rues qui avoisinent le Palais-Royal. Il était une heure du matin quand ils se séparèrent.



Le connaisseur, dont il a été question plus haut, s'appelait Cithara. Il était de Naples, musicien par goût et par profession. Son talent planait peu au-dessus de la médiocrité. Cithara bâtissait les plus belles théories, mais à l'œuvre, un praticien, un simple berger joueur de flûte, le surpassait aisément. Il comprenait son art, mais le métier lui manquait. Diezer voulut un jour connaître son savoir-faire, l'entendit, et parut peu content de l'épreuve. Cithara commençait une foule de motifs, sans en achever un seul, et sans leur donner la moindre suite. Notre

musicien s'aperçut bien du peu d'effet qu'il produisait sur son nouvel ami, et lui dit, de l'air d'un homme profondément découragé.

« Je vois que vous ne comprenez pas plus cette musique que je ne la comprends moi-même. Il y a pourtant là quelque chose, continua-t-il, en se frappant le front. Toute la nuit ma tête travaille : il me semble voir un jeune homme qui exécute pour moi des morceaux ravissants. Rien de ce que font les autres hommes ne peut approcher de ce que j'entends alors. Éveillé, je cherche en vain à me rappeler quelque chose de mes rêves; mais c'est à peine si ma mémoire retient des accords sans suite. Oh! la nuit! si je pouvais noter ce que j'entends!

Une idée lumineuse traversa le cerveau de Diézer.

— Voulez-vous, lui dit-il, que je vous magnétise ?

—Vous êtes mon sauveur, s'écria Cithara en l'embrassant.

Et il s'assit.—Voyez-vous quelque chose? dit Diezer, à Cithara endormi.

—Non, pas encore... Ah! voici : on ouvre le clavecin... C'est bien le même jeune homme. Il paraît satisfait, et ses yeux brillent animés par le feu de l'inspiration... Silence! Écoutez. »

Diezer prêta l'oreille. Il n'entendit rien. Il remarqua seulement que Cithara se tordait de bonheur, pour ainsi dire, sur son fauteuil, et qu'il se livrait à une extase indéfinissable. Peu à peu, cependant, le calme revint à ce convulsionnaire de nouvelle espèce.

« C'est donc fini? demanda Diezer.

— Oui, et c'était fort beau, n'est-ce pas ? Qu'en pensez-vous ?

— Mais je n'ai rien entendu...

— Rien! rien! oh! c'est trop fort! je vous plains. Il est malheureux qu'un important soit venu déranger le jeune homme qui faisait tout à l'heure mon admiration... et...

— Ne pourriez-vous, interrompit Diezer, répéter l'air que vous venez d'entendre ?

—Si fait...» Et il se mit au clavecin, préluda, rassembla ses idées, qu'il traduisit par des torrents d'harmonie et de mélodie. Le Limbourgeois, émerveillé, s'élança de sa place au cou du pauvre Italien, qu'il réveilla en sursaut, et lui dit : « Vous êtes un grand maître de chapelle, et je vous attache à moi. Vous aurez cent écus par mois, la table et le logement...

Oui... et voici mon nom et mon adresse... Frédéric Diezer... hôtel des Empereurs, rue Royale, au Marais... Adieu... il est tard... je rentre chez moi... A demain, vers dix heures... nous déjeunerons ensemble.

Diezer sortit précipitamment, et Cithara entendit rouler le carrosse du prince. Éveillé, il se demanda longtemps ce que tout cela voulait dire. Le lendemain, cependant, il fut exact au rendez-vous. Bientôt le prince et lui furent d'accord sur leurs obligations réciproques : Cithara n'avait rien à faire ; il était largement pourvu de toutes choses, touchait régulièrement trois cents livres par mois, à la seule condition de s'endormir chaque soir sous l'influence du charme magnétique. Alors commençait son travail. Il dictait, pendant son sommeil, des chants que le prince notait ; et au réveil, il admirait les fruits de son imagination. Poëme et musique surgissaient comme par enchantement du cerveau de Cithara. Au bout de quelques jours, les deux dilettantes avaient enfanté le chef-d'œuvre de la scène lyrique. Ils devaient le faire représenter sur le théâtre Italien de Vienne, et livrer leurs noms ensemble à la postérité. Manuscrit et partition en poche, ils se dirigèrent vers la capitale de l'Autriche, et, le jour même de leur arrivée, ils se rendirent au théâtre, pour juger du mérite des exécutants.

La foule assiégeait les portes du théâtre ; c'était une de ces solennités si imposantes dans le monde des arts,—une première représentation! On jouait *Don Giovanni*.

— Don Giovanni ! s'écria Cithara, atterré. *Don Giovanni!* Le titre de notre opéra.

—Qu'importe ? nous changerons le nom, reprit froidement Diezer.

Ils entrèrent. Salle comble ; public élégant et bruyant à la fois ; on entendait parler avec éloge de la nouvelle partition. L'envie vient souvent au cœur avec la passion de la gloire. Aussi nos deux dilettantes étaient tristes et inquiets ; mille pressentiments agitaient leur âme. Tout à coup, il se fait un silence religieux, le signal est donné, l'ouverture commence. O fait inexplicable ! Elle est la même que celle que Diezer a là, notée, dans sa poche. Les deux collaborateurs en courroux s'excusent et se combattent du regard. A mesure que la pièce marche, leur indignation va croissant. Le succès est complet à la chute du rideau : il se relève ; on va nommer l'au-

teur. — Le public veut applaudir l'auteur lui-même. C'est Mozart. Il se présente enfin, après des appels réitérés.

— Oh! c'est lui, c'est lui! fit Cithara, en agitant ses mains et en le regardant avec ravissement. C'est le jeune homme de mes rêves, qui me soufflait l'inspiration.

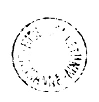
Mozart, musiciens et public,—tous les assistants de la fête disparurent. Diezer, auquel Cithara avait tout conté, fit approcher son carrosse, et, se croyant mystifié, donna sa bourse au pauvre musicien, en lui disant : Voici deux mois de vos appointements. Prenez votre route, et moi la mienne, et ne vous présentez jamais chez moi.

Cithara s'éloigna tristement. Il se parlait à lui-même.—Ah! s'écriait-il, c'est là la véritable musique! mélange heureux de l'harmonie et de la mélodie. Tous les gluckistes et tous les piccinistes du monde n'approchent pas de cette perfection! Mozart ! Mozart !... tu seras immortel! C'est toi qui finiras la querelle ridicule... Oh! pourquoi ne suis-je pas moi-même l'auteur de *Don Giovanni !*

Cette histoire conclut, touchant la lutte des Gluckistes et des Piccinistes, et c'est pour cela que nous nous sommes hasardé à l'intercaler ici. Une fois Mozart venu, les deux écoles rivales comprirent qu'elles devaient se prêter un mutuel secours, afin de marcher sur les traces du sublime maestro. Ceux qui ont méconnu cette vérité, ont provoqué les reproches des critiques : — ils ont écrit les flons-flons italiens, ou les interminables marches d'harmonie allemande.

AUGUSTIN CHALLAMEL.



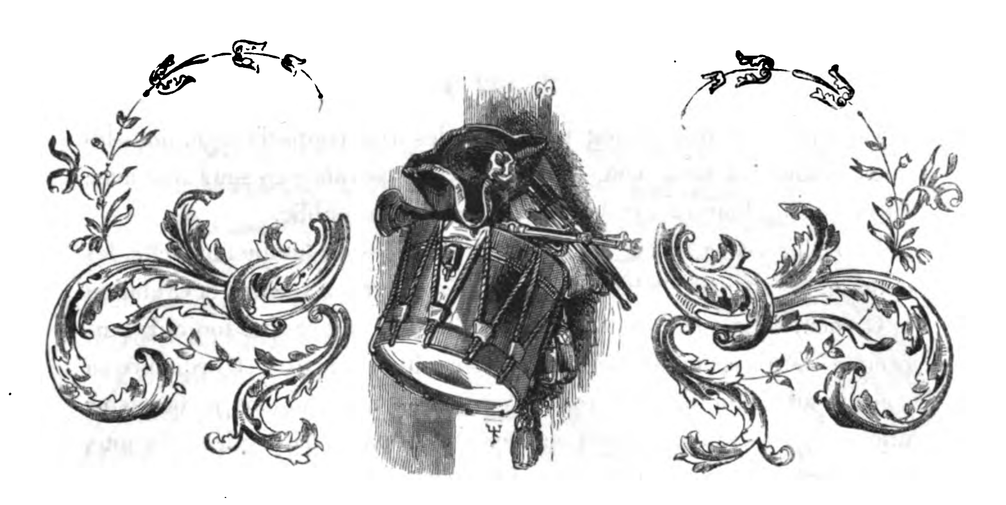




Le Comédien de Société.



Le Comédien de Société.



LE COMÉDIEN DE SOCIÉTÉ.

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique
Où chacun joue, etc.

J. B. Rousseau.



Thespis fut un comédien de société...

Que le lecteur effrayé se rassure; les limites de notre *Bon vieux Temps* ne remonteront pas jusqu'au char orné de pampres verts, et de pleines amphores, sur lequel le théâtre naquit au milieu d'acteurs barbouillés de lie. Mais il ne doit pas non plus descendre jusqu'à l'hôtel Castellane, ainsi qu'on pourrait le croire, de prime abord, sur notre titre.

Et c'est dans cette dernière prévision que nous avons écrit notre formidable début.

Que ce soit donc chose bien entendue : notre comédien de société n'appartient pas plus au siècle qui vit tomber Ilion et créer l'admirable jeu de l'oie (renouvelé des Grecs, comme chacun sait), qu'à l'époque qui a inventé une royauté régnant, mais ne gouvernant pas, et la pâte de mou de veau; deux choses également merveilleuses !

Le type curieux que nous voulons décrire appartient exclusivement au dix-huitième siècle : plus tôt, on n'a que son ébauche; plus tard, que sa pâle copie.

Ces prolégomènes, devant tenir lieu des trois coups d'usage, nous levons la toile, et notre comédien de société s'avance en souriant, avec l'aisance d'un homme sûr de lui-même et de son public.

Portrait : il a le visage pâle, les traits mobiles, la jambe fort belle, les dents et les mains très-blanches. Il préfère Favart à Racine, et Crébillon à Corneille. Sa mise est élégamment hardie, et presque toujours empreinte d'un certain laisser-aller, désinvolture d'artiste. D'ordinaire sa coiffure affecte la forme du *coup de vent*, et — nous aimons à compléter une image, — laisse souvent échapper des nuages de poudre odorante. Les boucles de sa perruque sont légèrement défrisées d'un côté et pendant avec une rêveuse négligence. Il s'avance d'un pas lent, parfois saccadé; il s'arrête souvent brusquement, pour repartir soudain ; c'est que ses jambes *miment* le rôle que *déclame* sa pensée; et, volontiers il marche la main droite passée dans sa veste entr'ouverte par en haut, le bras arrondi, le coude un peu éloigné du corps, les doigts posés horizontalement sur la poitrine, là où il contient et refoule par un geste si magnifique, les jalouses fureurs d'Orosmane, et les transports amoureux du pétulant Damis.

Son âge est problématique. Son caractère — nous parlons de celui qu'il tient de la nature — son caractère est nul ou à peu près. Du reste il est né sociable; sa femme est maîtresse à la maison; ses enfants ne lui ressemblent pas le moins du monde; mais il en est fou, surtout lorsqu'il est parvenu à leur faire jouer un rôle d'amour ou de lutin. Vous le reconnaissez maintenant, n'est-ce pas?

Il s'est d'abord appelé marquis de Gondrin ou de Roquelaure, vicomte de Chabaud ou duc de Richelieu. C'est lui qui donna l'idée à M[me] la duchesse du Maine de monter, dans sa magnifique résidence de Sceaux, un théâtre où la fille du grand Condé, qui s'était résignée par ambition à devenir la belle-fille du grand roi, s'essayait à jouer les rôles de reine dont elle espérait prendre sérieusement l'emploi sur le trône de France, si le dernier petit-fils de Louis XIV venait à s'éteindre. Plus tard, voyant un jour Louis XV ennuyé de tout, il souffla à M[me] de Pompadour l'idée du *spectacle des petits appartements*, comme on appela le théâtre de société royal, et fut l'Adonis de la Vénus Athénaïs dans le ballet de ce nom.

Il eut alors la gloire d'amuser le roi : ce qui était devenu plus difficile que de servir la France : et l'honneur d'avoir pour souffleur un cardinal.

Plus tard encore, il inaugura la *Partie de Chasse d'Henri IV*, pièce alors inédite, sur le théâtre de société du duc d'Orléans : ce fut lui qui joua le rôle du Béarnais, le prince du sang n'avait pas osé s'en charger et représentait modestement le père Michaud.

C'est lui enfin qui fit élever les théâtres des duchesses de Mazarin et de Villeroi, du financier La Popelinière ; les deux théâtres du prince de Condé, et ces mille théâtres particuliers qui devinrent alors le complément nécessaire de tout hôtel de nom, de chaque noble résidence.

Les premières représentations de l'*Ingrat* de Destouches, et de l'*Honnête Criminel* de Fenouillet-Falbert eurent lieu, grâce à ses soins, et réussirent, grâce à son talent; car il jouait vraiment bien : habitué au parquet glissant de la cour, il marchait avec élégance sur les planches de la scène. La Comédie Française s'inclinait devant ses arrêts ; les *impures* de l'Opéra sollicitaient un mot de lui ; la Clairon le forma, et il forma la Guimard ; il reçut des leçons de Baron, et donna des conseils à Molé.

Que manquait-il à son triomphe ?

Il crut pourtant, lui, que ce triomphe n'était pas encore complet. Et un jour, jetant de côté son habit de damas à boutons de diamants, sa veste d'or brochée de soie bleue, sa cravate à la Steinkerque, ses bas incarnats, son épée et son air de gentilhomme, il prit un habit de ratine grise, un gilet de velours rayé, des culottes de drap brun, des bas de coton chinés, et s'en fut planter son drapeau dans les rangs du populaire.

Jamais conquérant n'obtint un succès aussi grand, aussi rapide ; jamais apôtre novateur ne vit les néophytes accourir autour de lui avec un pareil enthousiasme, et en rangs aussi serrés !

A la voix du comédien de société, la rue Saint-Denis s'émut tout entière ; la butte Saint-Roch bondit avec transport, comme bondissent les montagnes dans un psaume de David ; la rue aux Ours poussa des rugissements de joie, et les paisibles habitants de la rue de la Femme-sans-Tête manquèrent en perdre la leur. Rentiers et marchands se firent *cabotins* à qui mieux mieux ; les mots « châssis, rampe, coulisses, portant, entrée, sortie, répétitions, réplique » retentissaient incessamment du

mont Martre à la colline Sainte-Geneviève. Paris semblait devenu un vaste théâtre bourgeois, dont ses rues étaient les coulisses. Les flots de cet océan envahirent jusqu'à la paisible demeure de ce bon M. Dimanche, qui vit, bon gré, mal gré, son aune vénérable abandonnée, le soir, pour le poignard de Melpomène; et ses commis, sa femme, sa fille, sa servante Nannon et lui-même transformés en comédiens de société. Souventes fois, lorsque le digne homme inspectait son grand-livre, il aperçut, portés à son *Avoir*, en belle bâtarde, les imprécations de Junie, ou le récit de Théramène. Oui, saperjeu!...

Voyant ce dernier résultat, le comédien de société, dans la joie de son triomphe, monta au capitole et remercia les dieux. Il y avait de quoi!

Chose rare en France! la manie du théâtre bourgeois dura une bonne moitié du dix-huitième siècle. Entre les soirées dramatiques de la Chartreuse de Sceaux et les représentations de l'Ermitage de Ferney, il n'y eut que de légères intermittences à cette fièvre endémique, contagieuse, mais nullement malfaisante. Le comédien de société était encore de mode et triomphant huit jours avant la prise de la Bastille; et, lorsque les premiers rugissements de l'orage révolutionnaire se firent entendre à lui, il crut que c'était son public mécontent qui sifflait: cette idée seule suffit pour le faire pâlir.

En jouant la comédie de salon, il n'avait pas pris garde au drame de la société.

Ce fut le bourreau peut-être qui lui donna sa dernière réplique. A l'exemple de Néron, avec lequel — croyez-le bien! — il n'eut jamais rien de commun que sa manie, s'il pleura sur sa mort, ce fut seulement pour plaindre le théâtre et l'univers qui perdaient un si grand talent de société.

Puis il mourut. Il est mort...

— Fille d'une oie, ô ma plume, pourquoi ton bec noir et malappris vient-il nous retracer cette image lugubre? Ne vaudrait-il pas cent fois mieux, pour compléter son type original, nous peindre le comédien de société dans un de ses jours, — je veux dire — dans une de ses soirées de triomphe? — Qu'en dites-vous, ami lecteur?... Tenez, dites « oui; » car, en vérité, vous diriez « non, » que ma plume n'en courrait pas moins

vite. — Ne vous ai-je pas dit qu'elle fût arrachée à l'aile vagabonde de quelque sauvage palmipède?

Vous consentez; la plume vole :

— C'était dans les dernières années du siècle de Louis XV, règne sombrant dans les nuages lourds, noirs et menaçants de l'avenir, après s'être ouvert dans la splendeur d'une aurore si brillante et si douce! — Il y avait grande soirée dramatique au théâtre particulier de la *Folie-Titon*. Tout ce que la cour comptait de nobles ou de charmantes figures était accouru dans la jolie salle aux neuf rangs de loges à baldaquins. Louis XV, le pauvre monarque ennuyé, s'était décidé à y venir; il ne savait pas qu'il rirait là comme il riait jadis, comme il ne devait plus rire. Ce qui avait amené un public si illustre, c'est que, non-seulement on allait représenter une pièce nouvelle dont l'auteur n'était pas connu, mais que, dans cet ouvrage, devait jouer le grand comédien de société du temps, lequel se nommait alors le chevalier de Reverdi. Le chevalier de Reverdi résumait en lui le type complet et curieux que nous venons de décrire. C'était, comme on va le voir, le comédien de société dans toute la force du mot; l'artiste dans toute sa splendeur, — l'artiste de salon, entendons-nous bien; l'artiste noble, et restant noble même en jouant la comédie bourgeoise.



La pièce était une petite comédie morale et philosophique, en un acte, dont voici le rapide sommaire :

D'Ambremont, homme complétement vertueux, est l'époux d'une femme charmante, mais quelque peu légère, et l'ami d'un jeune officier des dragons de Lauzun, gentilhomme peu vertueux, quoique fort aimable. Un jour, d'Ambremont trouve un petit billet parfumé, qui lui apprend que

la femme qu'il aime, que l'ami en qui il a placé sa confiance, le trompent indignement.

Que fera-t-il alors? Époux outragé, vengera-t-il dans le sang des coupables la tache faite à son honneur? C'est d'abord là sa pensée, et cette pensée peut venir à l'esprit de tout homme placé dans sa position ; mais d'Ambremont n'est pas un homme ; c'est un philosophe ; aussi sa première et commune idée, il l'abandonne bientôt pour un autre raffinement de vengeance tant soit peu singulière. C'est lui qui mourra ; mais pour léguer à ceux qui l'ont trompé la honte et le remords, mais après leur avoir reproché leur crime et l'avoir fait connaitre à tous !... — Et en vers.

Or, le soir de la première représentation, lorsque le chevalier de Reverdi, qui faisait le rôle de d'Ambremont, lut à haute voix la lettre de la coupable Amélie, il mit dans sa voix une telle expression de surprise et de douleur, un tel accent de colère et de rage, que les deux coupables prosternés devant lui se sentirent pâlir véritablement sous leur fard et que la salle entière s'ébranla sous les applaudissements.

Tout à coup, après un instant de silence, dans lequel sa physionomie eut des effets magnifiques, le comédien de société tire son épée ; mais, au lieu de s'en frapper, comme il venait de le déclarer au public dans un superbe monologue, c'est contre le séducteur qu'il la dirige avec des paroles confuses, saccadées, de menace et de défi, et en lui montrant la lettre qu'il tient et brandit devant les yeux de l'ami perfide.

L'épouse pécheresse (une gracieuse figure de jeune femme, ma foi !) qui a pu jeter un coup d'œil sur cette lettre accusatrice, pousse tout à coup des cris d'effroi, et s'élance éperdue entre d'Ambremont, qui semble très-déterminé à tuer l'officier de Lauzun, et celui-ci, qui paraît complétement abasourdi, et qui, toujours agenouillé, regarde d'Ambremont-Reverdi, d'un air de comique surprise, où l'inquiétude commence à poindre.

Mais, en ce moment, d'Ambremont, se dégageant de l'étreinte convulsive de sa pauvre femme qui s'évanouit, frappe l'officier de Lauzun, du plat de son épée en lui criant : « Défends-toi, lâche ! » Celui-ci, qui semble alors revenu à lui-même, se relève d'un bond, et l'épée à la main. Quelques bottes terribles s'échangent entre le mari et l'amant.....

— Ah ! çà, mais, s'écrie une voix partant de la rampe, qu'est-ce que

vous dites et faites là? Je ne vois rien de pareil dans le manuscrit!.. Et on aperçoit la tête de l'abbé de G... qui se lève avec un comique étonnement au-dessus du trou du souffleur.

Un immense éclat de rire s'élève dans la salle, et les spectateurs désorientés voient alors le rideau se baisser, sans qu'un dénouement soit intervenu.

— Que veut dire cela? Que se passe-t-il? Qu'y a-t-il donc?.. Ces questions volent et s'échangent sans pouvoir trouver une réponse. Mais elle arrive enfin cette réponse, et voici ce qu'elle apprend :

Le chevalier de Reverdi a saisi dans les mains de sa femme, sa véritable femme, qui fait la charmante et coupable Amélie, une lettre, non pas adressée à l'officier de dragons, mais bien au vicomte de Brad, chargé de représenter ce personnage. Chacun des trois acteurs avait dans la réalité le rôle qu'il jouait dans la fiction dramatique. La comédie philosophique était un drame intime.

La lettre était fort claire, assurait-on, et la surprise, la fureur du chevalier n'avaient plus besoin d'être jouées : elles coulaient de source.

Ce fut alors par toute la salle un brouhaha de rires inextinguibles quoique peu charitables, et de folles saillies qui n'étaient pas charitables du tout.

C'en était fait de notre comédien de société; désormais, il n'oserait plus paraître sur les planches..... Erreur, messieurs les railleurs; erreur complète, mesdames les rieuses!... A l'instant où de mauvais plaisants crient : « L'auteur, l'auteur! » on frappe de nouveau trois coups sur la scène; la toile se lève; le chevalier de Reverdi s'avance, l'air souriant, la démarche dégagée, et, après trois magnifiques révérences, dit au milieu du profond silence qui s'est fait tout à coup :

« — Mesdames et messieurs, je croyais être l'auteur de la petite comédie que nous venons de représenter devant vous; mais il paraît que c'est ma femme et le vicomte de Brad *qui m'ont fait la pièce!.....* »

Un tonnerre, cent tonnerres d'applaudissements, de bravos, de trépignements, éclatent de toutes parts, et le chevalier de Reverdi se retire en saluant de nouveau et en souriant toujours.

Le comédien de société est sauvé. Demain il peut être tué dans le duel

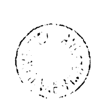
qu'on prévoit; mais ce soir il a tué le ridicule. Et on l'applaudit encore; et quelques femmes lui jettent leurs bouquets..... Ce fut un triomphe magnifique, et qui n'arrive pas deux fois dans une vie!...

— Holà! mons le dix-neuvième siècle! Ne souriez pas si vite de cet air de haut mépris! Là, en conscience, tâtez-vous bien; et puis, dites-nous s'il y a plus grande provision de morale bien vraie sous votre frac uni que sous la veste brodée de votre frère aîné? A coup sûr, il y en a diantrement moins en gaieté. Ajoutons qu'on chercherait vainement, dessous, un comédien de société.

Vous souriez encore?.. — Mon bon ami, s'il vous en souvient, ce fut vainement qu'après la Restauration vous essayâtes de relever le théâtre bourgeois, qui est tombé maintenant dans le *dernier-dessous*, malgré tous les efforts de l'hôtel Castellane. Vous souriez toujours!... Ah! je devine : Vos comédiens de société, à vous, jouent autre part que sur les planches... Mais sont-ils autant applaudis? Les premiers rôles même ne sont-ils pas sifflés quelquefois?... — Chut!... De son trou de souffleur la prudence nous crie : « Assez! » l'acteur en scène s'en est allé, d'ailleurs; et le public s'impatiente peut-être? Baissons la toile.

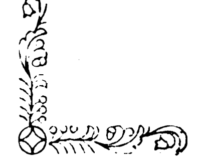
ADOLPHE BOUCHER.

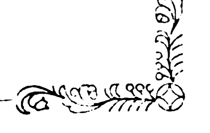






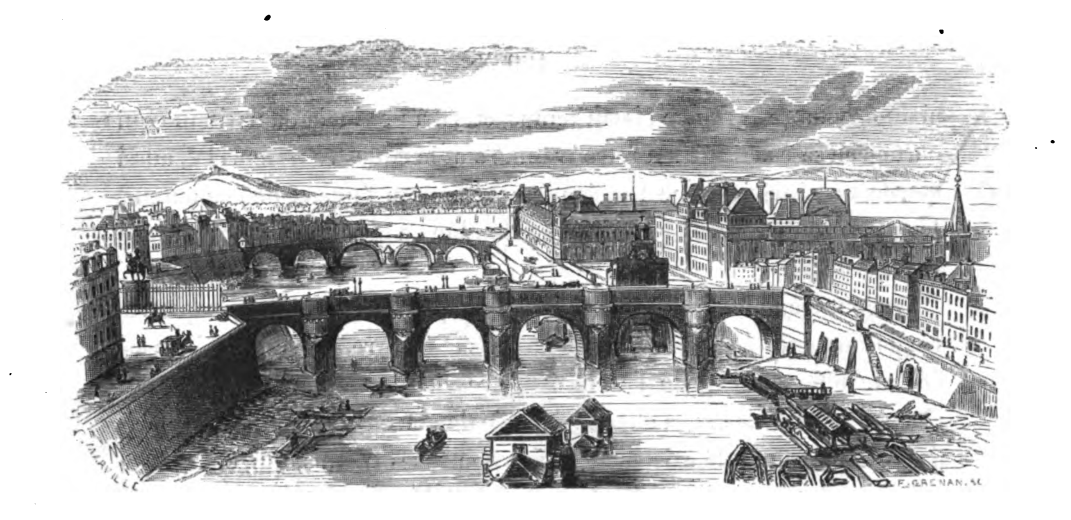
Le Pont-Neuf







Le Pont-Neuf.



LE PONT-NEUF.

Que demandait d'abord un étranger, en arrivant à Paris, dans les deux derniers siècles? Le Pont-Neuf. C'était toujours au Pont-Neuf qu'il se faisait conduire, encore couvert de la poussière du voyage : c'était le Pont-Neuf qu'il voulait voir avant le Louvre, avant Notre-Dame, et, après l'avoir vu, il pouvait se vanter de connaître presque tout Paris. On parlait alors du Pont-Neuf, avec admiration, jusqu'aux extrémités du monde.

Le czar Pierre le Grand, qui vint étudier la civilisation française sous la régence du duc d'Orléans, déclara qu'il n'avait rien trouvé de plus curieux à Paris que le Pont-Neuf; et, soixante ans après, le philosophe Franklin écrivait à ses amis d'Amérique qu'il n'avait compris le caractère parisien, qu'en traversant le Pont-Neuf, et que ce célèbre pont méritait bien qu'on fît deux mille lieues pour le rencontrer.

C'est qu'à cette époque, le Pont-Neuf, qui ressemble aujourd'hui à la plupart des autres ponts, se distinguait entre tous par une foule de détails de mœurs particuliers qu'on n'eût pas observés ailleurs. Il a complétement changé d'aspect depuis la Révolution, et pourtant il n'a pas subi la moindre métamorphose dans son architecture; il n'est ni moins long

ni moins large qu'en son beau temps, et s'il a perdu la Samaritaine qui partageait sa célébrité, il a retrouvé une statue équestre d'Henri IV, aussi lourde, aussi triviale que l'ancienne, que le nom fameux de son auteur, Jean Boulogne, ne préserva pas d'être fondue en gros sous à l'effigie de la Liberté de 91.

Le Pont-Neuf du siècle de Louis XIV, quoique plus jeune de cent quatre-vingts ans qu'il ne l'est à présent, avait été déjà refait, restauré, consolidé, de telle sorte qu'on l'accusait d'être vieux et de menacer ruine, à chaque crue des eaux, à chaque débacle de glaces; on ne lui promettait pas une plus durable existence qu'aux ponts, ses voisins, qui, chargés de maisons en pierre ou en bois, devaient infailliblement, un jour ou l'autre, prendre feu ou s'écrouler dans la rivière. Mais cependant on s'accordait à lui trouver des mérites que n'avaient pas tous les ponts anciens et modernes: on vantait son plan général, dû à Androuet Ducerceau, qui toucha 50 livres pour en avoir fourni les premiers dessins; on vantait sa construction *à la romaine*, due à Guillaume Marchand et à François Petit; on vantait surtout sa corniche extérieure, supportée par de grandes consoles et de bizarres mascarons dus au ciseau de Germain Pilon; on vantait tout ce que nous remarquons à peine aujourd'hui, et, de plus, les Parisiens étaient fiers du magnifique panorama qu'on découvre du haut de leur pont favori et qui n'a d'égal au monde, disaient-ils, que l'entrée du port de Goa et celle du port de Constantinople. Heureux Parisiens, qui ne songeaient guère à y aller voir!

Et néanmoins, en dépit du respect et de l'admiration qu'il inspirait sous le règne de Louis XIV, le Pont-Neuf avait encouru les critiques de certains esprits chagrins qui, à coup sûr, n'étaient pas nés à Paris. Le poëte Claude le Petit, né à Poitiers, signala son entrée dans ce Paris, qu'il eut l'audace de traiter de *ridicule* en vers, par cette épigramme, hardie contre le Pont-Neuf, épigramme qui alluma sans doute le bûcher de son auteur, brûlé en place de Grève comme athée. Claude le Petit ne croyait pas plus à l'infaillibilité du Pont-Neuf qu'à celle du pape.

Faisons ici renfort de pointes:
Ce chemin nous mène au Pont-Neuf.

D'un bon régal de nerfs de bœuf
Saluons ces voûtes mal jointes.
Vraiment! Pont-Neuf, il fait beau voir
Que vous ne vous daigniez mouvoir,
Quand les étrangers vous font fête.
Savez-vous bien, nid de filous,
Qu'il passe de plus grosses bêtes
Par-dessus vous que par-dessous?
Pourquoi nous faites-vous la morgue
Avecque votre nouveauté?
Pont en cent endroits rajusté,
Tout ainsi qu'un vieux soufflet d'orgue;
Vous qui faites compassion
A la moindre inondation,
D'où vous vient cette humeur altière?
Est-ce à cause que vous avez
Cent égoûts dans votre rivière?...
Quoiqu'entre tous les ponts des eaux,
Grands ou petits, vieux ou nouveaux.
Vous passiez pour un patriarche,
Dites-moi, Pont-Neuf, mon mignon,
Si vous aviez encore une arche,
Seriez-vous pas un peu plus long?

La physionomie du Pont-Neuf, à cette époque, était bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Si nous empruntons quelques faits à un tableau qui n'a pas moins de vérité que s'il eût été fait d'après nature, la statue de Henri IV, qu'on appelait le *Cheval de bronze*, par un étrange oubli du *seul roi dont le peuple a gardé la mémoire,* attirait autour d'elle, sur le terre-plein où elle était érigée, malgré les amas d'immondices qui la déshonoraient, une foule compacte et tumultueuse qui se renouvelait sans cesse. Là étaient établis les tréteaux des joueurs de gobelets, des chanteurs, des vendeurs d'orviétan et de thériaque, des bateleurs et des charlatans de toute espèce, que la police ne molestait pas encore dans l'exercice de leur industrie. Vis-à-vis du Cheval de bronze, la place Dauphine, qui n'avait encore de rivale à Paris que la place Royale, recevait une pareille affluence de curieux, de promeneurs et de désœuvrés : là était encore dressé plus d'un théâtre en plein vent, chargé de baladins, de farceurs, d'opérateurs et de toute la joyeuse descendance

de Tabarin, qui avait, pendant vingt ou trente ans, donné la comédie au peuple sur le Pont-Neuf.

La nuit, le Pont-Neuf était aussi désert et redouté qu'il était peuplé et fréquenté le jour : quand on cherchait à rencontrer quelqu'un, on n'avait qu'à se planter en sentinelle à l'entrée du pont, et l'on voyait bientôt venir la personne à qui l'on avait affaire. Cette hyperbole, imaginée pour représenter la circulation active et incessante des passants sur ce pont, avait été prise à la lettre par les mouchards, qui restaient postés deux ou trois jours à la même place, attendant leur homme, et qui affirmaient ensuite, s'ils ne l'avaient point aperçu, que le quidam ne pouvait pas être à Paris.

Les farceurs ou *plaisants* du Pont-Neuf ne contribuèrent pas peu à mettre ce pont en honneur et à y attirer sans cesse de tous les points de la ville, cité et université, une multitude d'allants, de venants et de séjournants. Ces farceurs eurent l'un après l'autre une vogue et une réputation dont hérita le Pont-Neuf. Le premier de tous, celui qui n'attendit pas que le pont fût achevé pour y jouer son personnage, fut l'illustre Tabarin, auteur des chansons qu'il chantait et des *coq-à-l'âne, rencontres, fantaisies* et gaillardises qu'il débitait avec une verve et une joyeuseté intarissables : Tabarin narrait à ses auditeurs les aventures du capitaine Rodomont et les amours d'Isabelle; il leur confiait ses querelles de ménage et souhaitait *bon jour, bon an à MM. les cornards de Paris;* il s'adressait de préférence aux *artisans de la gueule et suppôts de Bacchus,* et il n'avait jamais la voix plus claire qu'après avoir bu au cabaret avec son élève, le baron de Grattelard, qui l'assistait dans ses farces, revêtu de sa livrée de toile de matelas. Tabarin sur ses tréteaux balança la renommée des comédiens ordinaires du roi, Turlupin, Gros-Guillaume et Gaultier Garguille, tellement que l'Hôtel de Bourgogne porta envie au Pont-Neuf.

A Tabarin succéda le Savoyard, qui devait ce sobriquet à sa naissance et à son patois fortement accentué; sorte de rhapsode vagabond, aveugle comme Homère, remarquable par sa haute taille et par sa grande barbe, il composait aussi lui-même des chansons burlesques en vers baroques, les répétait d'une voix de stentor, en pinçant du luth, et les distribuait imprimées par feuilles volantes. Son contemporain, Fagottini, avait alors l'ex-

ploitation du petit théâtre de Brioché qui importa d'Italie en France les marionnettes et qui fit fortune sur le Pont-Neuf; en outre, Fagottini, que la mode appela depuis dans les *assemblées* avec ses marionnettes, vendait des parfums, des drogues et des affiquets d'Italie, avant et après les représentations de ses acteurs de bois; mais, lorsqu'il se fut enrichi et qu'il se vit recherché par les ruelles des *précieuses*, il abandonna le Pont-Neuf à ses valets et ne se montra plus que dans les *cercles* de la bourgeoisie, où l'on disait, en se promettant beaucoup de plaisir :

Vous aurez Fagottin et les marionnettes.

Les bas-côtés de ce pont, élevés de plusieurs marches au-dessus de la chaussée destinée aux carrosses, aux charrois et aux chaises à porteurs, n'étaient pas uniquement réservés aux piétons : les marchands de toute espèce, notamment les merciers, les confiseurs, les revendeurs et les bouquinistes s'emparaient du parapet, qui leur servait d'étal pour leur marchandise, et usurpaient même une large part du pavé au profit de leur commerce, que ne gênait aucune patente. En outre, chacun des espaces vides semi-circulaires, qui couronnaient les piles des arches et qui ont été remplis depuis par des guérites en pierre transformées en boutiques, se trouvait occupé par la tente ou la baraque de quelque industriel émérite qui gagnait sa pauvre vie en arrachant des dents, en vendant des onguents et des spécifiques, en montrant des serpents ou des reliques de saints, en chantant aux sons de la viole ou de la guitare ces refrains populaires auxquels est resté le nom générique de *pont-neuf*, en racontant des légendes miraculeuses, en faisant des tours de passe-passe ou des exercices d'adresse, et en tirant des horoscopes suivant les conjonctions des planètes, les concordances des nombres, les lignes des mains et les hasards des cartes ou des tarots. Le pont, d'une extrémité à l'autre, retentissait du concert éclatant des trompes, des fifres, des tambours, des luths, accompagnés de chants, de cris, de rires, de huées et d'applaudissements qui se mêlaient aux aboiements des chiens, aux jurons des charretiers, au bruit sourd et confus des voitures et des chevaux.

Parmi la population ordinaire du Pont-Neuf, les badauds et les filous étaient toujours en majorité. Les badauds s'arrêtaient en extase devant les boutiques et les théâtres, la bouche béante, l'oreille tendue et l'œil fixe pour ne rien laisser échapper de ce qui pouvait être vu et entendu; les filous s'arrêtaient aussi avec eux et faisaient à la ronde une exacte visite des poches, sans jamais être troublés dans cette agréable occupation : on savait d'ailleurs, qu'en traversant ce pont, moins sûr en plein jour que la forêt de Bondi en pleine nuit, on devait tenir à deux mains sa bourse et sa montre pour les empêcher de disparaître. Combien de gens, qui étaient allés régler leur montre sur l'horloge de la Samaritaine, horloge souvent détraquée et rarement fidèle, revenaient chez eux le gousset vide et ne retournaient plus chercher l'heure au Pont-Neuf?

Sous Louis XIII et Louis XIV, en dépit du guet, du lieutenant de police et des lanternes du Cheval de bronze, les voleurs, à main armée, s'emparaient du pont dès le coucher du soleil et rançonnaient quiconque s'aventurait dans ce coupe-gorge : il ne faisait pas bon se défendre contre ces malfaiteurs, qui poignardaient leur victime et la jetaient à l'eau, morte ou vive. Les jeunes seigneurs de la cour, Gaston d'Orléans, frère du roi, leur donnant l'exemple, s'étaient quelquefois divertis à dévaliser les passants et à se faire les *tireurs de laine* du Pont-Neuf. Ce proverbe courait alors les rues : « On vole plus de manteaux sur le Pont-Neuf qu'on n'en taille chez les drapiers des piliers des Halles. »

La gloire du Pont-Neuf allait s'éclipsant, lorsque les génies de la farce furent remplacés par le coryphée des opérateurs, ce *gros Thomas*, qui réunit longtemps autour de sa science universelle une nombreuse et crédule clientèle : « Il était reconnaissable de loin par sa taille gigantesque, disent les Mémoires du temps, et par l'ampleur de ses habits; monté sur un char d'acier, sa tête élevée et coiffée d'un panache éclatant figurait avec la tête royale de Henri IV; sa voix mâle se faisait entendre aux deux extrémités du pont, aux deux bords de la Seine. La confiance publique l'environnait, et la rage de dents semblait venir expirer à ses pieds; des mains sans cesse élevées imploraient ses remèdes, et l'on voyait fuir le long des trottoirs les médecins consternés et jaloux de ses

succès. Enfin, pour achever le dernier trait de l'éloge de ce grand homme, il est mort sans avoir reconnu la Faculté. »

Sous le règne de Louis XV, il y eut encore sur le Pont-Neuf et des opérateurs et des bateleurs; mais leurs devanciers avaient épuisé la confiance et l'admiration publiques. Le peuple devenait moins badaud, moins paresseux, moins dupe: la Révolution se préparait dans les basses classes comme dans les sommités sociales. Le Pont-Neuf fut alors envahi par les *vendeurs de chair humaine* ou recruteurs, qui avaient mission d'alimenter l'armée du roi, où le métier de héros n'était plus fait pour tenter personne. Les philosophes avaient si bien décrié l'art de la guerre, que, sans les recruteurs, cet art-là eût bientôt fini, faute de combattants. Les recruteurs plantèrent donc leurs drapeaux à chaque bout du pont, afin de mieux happer au passage les paysans qui débarquaient à Paris, les mauvais sujets qui comptaient, pour dîner, sur la bourse du prochain, les fils de famille qui sortaient des tripots, et, en général, tous ceux qui ne savaient pas résister à l'appât d'un sac d'écus.

Ces raccoleurs firent d'abord leurs affaires à la descente du Pont-Neuf, où la boutique d'un d'eux offrait pour enseigne le roi Salomon sur son trône, avec cette inscription tirée du théâtre de Voltaire :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

Là, les recruteurs se promenaient, la tête haute, l'épée sur la hanche, appelant tout haut les jeunes gens qui passaient, leur frappant sur l'épaule, les prenant sous le bras et les invitant, d'un ton câlin ou matamore, à les suivre au cabaret, pour y écouter entre deux pintes le récit de la bataille de Fontenoi. Mais le Pont-Neuf fut enfin délivré de ce commerce honteux, qui s'exerçait avec autant de violences que la vente des nègres au Congo: le Pont-Neuf, d'ailleurs, ne produisait presque plus de soldats, et les piéges grossiers qu'on tendait aux passants étaient connus des moins fins, qui ne s'y laissaient pas prendre comme autrefois. Un Anglais paria qu'il se promènerait deux heures durant le long de ce pont, en offrant de céder des écus neufs de six livres à 24 sols la pièce, et qu'il ne trouverait pas à vider ainsi un sac de douze cents francs. En effet, il eut beau crier : *A 24 sols les écus de six livres!* on ne s'approchait de lui que pour le re-

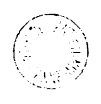
garder avec défiance, pour palper ses écus et les lui rendre en haussant les épaules et en disant : *ils sont faux !* Le Pont-Neuf n'était déjà plus la terre promise des charlatans : on y semait en vain la ruse et la fourberie, sans produire des dupes. Le règne du Pont-Neuf se termina par la démolition de la Samaritaine, qui, depuis longtemps, avait perdu le jet de sa fontaine et le carillon de son horloge.



Maintenant le Pont-Neuf, débarrassé des tréteaux, des théâtres, des chars d'acier et des étalages qui obstruaient la voie publique, ne se distingue des autres ponts que par sa longueur et par le nombre des piétons et des voitures qui le traversent à toute heure du jour et de nuit. Les décrotteurs et les tondeurs de chiens ont pris la place des opérateurs et arracheurs de dents; les sergents de ville, des recruteurs; et un factionnaire, l'arme au bras, veille à la défense de la statue d'Henri IV, qui n'a plus à ses pieds une cour burlesque de chanteurs, de paillasses et de marionnettes. Jadis le Pont-Neuf était une foire perpétuelle; à présent, ce n'est plus qu'un pont où l'on passe sans s'arrêter.

PAUL L. JACOB, BIBLIOPHILE.







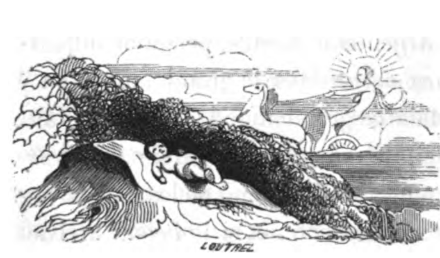
Le Peintre.



Le Peintre.



LE PEINTRE.



Les peintres de mérite étaient rares au dix-huitième siècle. Il est vrai qu'il y avait peu d'artistes, et qu'employés surtout à satisfaire aux caprices du moment, le talent de gens nés pour arriver plus haut s'éteignait faute d'aliment, ou s'égarait pour ne plus retrouver sa route dans les exigences de la mode. Boucher, le peintre de cette époque un peu fantasque, qui en caractérise plus le goût, aurait pu faire mieux; mais aurait-il si bien atteint son but? Que voulait-il dans un temps de plaisirs et de fêtes, lorsque s'amuser et jouir étaient la fin de toutes choses? et que lui importait à lui, qui savait si bien faire naître l'or sous les doigts, et surtout si gaiement l'employer, que cet or lui vînt de l'escarcelle de quelque bon couvent dont il aurait fait renaître en peinture le saint fondateur, ou de la blanche main d'une jolie dame à paniers, trop heureuse de posséder enfin un pantin de sa façon? — Un pantin? direz-vous. — Un pantin. — N'avez-vous jamais vu de ces figures en carton découpé, qui nous montrent tantôt le physique de notre vieil

ami polichinelle, tantôt celui de l'hébété pierrot? — Quoi! vous voulez parler de ces marionnettes que l'on saisit de la main gauche au sommet de la tête avec le pouce et l'index, et dont on fait mouvoir à la fois tous les membres par le moyen d'une ficelle que l'on agite de l'autre main? — C'est cela. — Vous voulez rire? — Du tout, je ne ris point, et je vous jure que l'illustre M. Boucher, premier peintre du roi, chevalier de Saint-Michel, membre de l'Académie française et de plusieurs autres académies, aimait encore assez ce moyen expéditif de gagner vingt-cinq louis, prix ordinaire de chacun de ces bienheureux pantins, sans l'assistance desquels hommes ou femmes ne pouvaient se présenter honorablement nulle part, tant que la mode en prévalut.

Et cependant, en aucun temps on n'a mieux respecté les priviléges du génie; c'est ainsi qu'on désignait avec bienveillance l'incroyable laisser-aller de certains personnages, sans génie le plus souvent, qui, vu leur qualité d'artistes, se montraient on ne peut plus incongrus. — Je n'oserais répéter tout ce que se permettait M. Brenet, quand, le chapeau sur la tête, il se trouvait à table chez M. d'Argenteuil. Certes, personne aujourd'hui ne penserait se mettre en *bonne odeur* dans le grand monde en y prenant de semblables privautés. Mais ce grand monde était ainsi fait, que lorsqu'il se donnait à vous, c'était de tout cœur, et il aimait ces artistes là comme on aime, dit-on, les femmes laides, quand on les aime, c'est-à-dire à la rage. — Enfin, cela avait son bon côté, et si la faveur arrivait parfois aux indignes, les gens qui avaient de l'avenir voyaient, du moins, s'ouvrir devant eux une brillante perspective. Et puis, ces artistes étaient de bonne foi, et croyaient en eux; aussi avaient-ils toujours de bons et généreux mouvements. — Rien n'égalait le dévouement du maître pour l'élève et de celui-ci pour son maître; l'un était plus qu'un père, l'autre plus qu'un fils. Et avec quelle bienveillance l'un ne donnait-il pas de mauvais conseils à l'autre, lorsqu'après avoir employé pour lui à l'académie toute son influence et celle de ses amis, il le voyait enfin prêt à partir pour Rome, cet Eldorado des artistes de tous les temps? Il le suivait jusqu'au coche; il l'embrassait en pleurant, et lui donnait ses derniers conseils. — Lorsque tu seras à Rome, lui disait-il, vois les œuvres des anciens maîtres avec admiration et respect; mais surtout garde-toi bien

de les imiter; ne te laisse pas séduire jusqu'à ce point, car tout cela n'est bon que pour les artistes. Si Raphaël revenait aujourd'hui parmi nous, il périrait dans une mansarde de misère et de découragement. Hélas! moi aussi je me suis laissé prendre à la séduction de ses vierges ravissantes, aux énergiques conceptions de Michel-Ange. J'ai voulu les comprendre, les imiter, lutter avec ces maîtres, et j'y ai perdu les plus belles années de ma jeunesse. — Funeste illusion! — J'ai vu enfin quelle était la véritable route, celle de la fortune et de la renommée, et je t'ai mis à même par mes conseils de profiter comme moi de ma vieille expérience. Tu sais toutes les ressources de l'art moderne, tu peux briller aujourd'hui au milieu de tes émules, qui hier encore étaient tes maîtres. Mais tremble de succomber à la tentation qui faillit me perdre pour jamais.—Il fallait enfin se quitter..., et quand la voiture roulait au loin emportant vers l'Italie le nouveau lauréat, le maître l'accompagnait du regard, et, oubliant qu'il ne pouvait plus se faire entendre, lui répétait ce dernier et important avis : *N'oublie pas ma manière.*

Une extrême exaltation était surtout le signe caractéristique des artistes du dix-huitième siècle, et cela peut s'expliquer facilement par ce qui se passait alors. Après la sévère contrainte de la fin du règne de Louis XIV, on lâcha la bride aux passions, le maître s'en était allé, les écoliers avaient vacance et se pressaient d'en profiter; au milieu de ce peuple de fous, l'artiste, non-seulement, ne pouvait être fou à moitié, mais encore sa folie lui était particulière. Vivant dans une sphère idéale, il descendait difficilement jusqu'aux choses de ce monde, et quand malgré lui il s'y trouvait mêlé, sa grande irritabilité, sa sensibilité excessive lui devenaient parfois funestes. Le peintre Lemoine en est un triste exemple. Le cardinal Hercule Fleury, le seul homme peut-être, alors, qui eût l'apparence d'un homme sage et raisonnable, était par malheur tout à fait étranger aux arts qui se trouvaient dans sa dépendance : voulant faire décorer une galerie au palais de Versailles, il avait demandé un peintre à peu près comme on demande un tailleur, quand on a besoin d'un habit; on lui nomma Lemoine. —Lemoine, dit-il, soit.—Lemoine fit merveille; son travail fut long, et cependant il était terminé depuis longtemps, que l'on n'avait pas encore songé à demander à l'artiste quelle en était la valeur. Lemoine demanda

enfin, et obtint une audience du cardinal qui avait totalement oublié et son nom et le travail dont il l'avait chargé. Accablé d'occupations, voulant suffire à tout, il n'était pas étonnant qu'Hercule Fleury, oubliât ce qui, pour lui, n'était qu'une chose très-accessoire d'autant qu'il concevait fort peu l'utilité d'un art quelconque. Il sut bientôt pourquoi Lemoine lui avait demandé une audience. « Eh, monsieur, lui dit-il, c'était une pétition qu'il fallait m'adresser, puis se mettant à son bureau, de l'air d'un homme qu'on importune. Voilà qui est bien, ajouta-t-il, on fera toiser vos peintures, et d'après l'expertise on vous paiera à votre tour. C'est bien. —Faire toiser mes peintures! faire expertiser mes peintures! s'écria Lemoine, avec l'accent d'un homme profondément outragé, et qui donc l'osera? C'est de gré à gré qu'on traite ces sortes d'affaires; une expertise est une injure, et c'est folie que de prétendre estimer une œuvre d'art à sa juste valeur, mais dites-moi, monseigneur, depuis quand mesure-t-on le génie à la toise? Me prenez-vous donc pour un maçon ou pour un badigeonneur? Eh bien, moi, je vous apprendrai ce que je suis et ce que vous êtes: vous êtes ce que le roi vous a fait; et seul, je me suis fait ce que je suis. Par un décret du roi, vous êtes premier ministre; connaissez-vous beaucoup de décrets du roi qui aient créé des hommes de génie? — Sachez, en moi, respecter sa présence, vous qui n'êtes qu'un homme de faveur. Adieu. » Quelques jours après, un des amis de notre artiste frappait à sa porte à coups redoublés; mais Lemoine, effrayé des suites probables de la sortie peu mesurée qu'il s'était permise, ne rêvait plus que cachots, chaînes et verroux, persuadé qu'on venait pour l'arrêter et le conduire à la Bastille. Il frémit à l'idée qu'il allait entrer vivant dans son tombeau. Éperdu, il tire son épée, en appuie le pommeau contre la muraille, et se précipite sur le fer; c'en était fait du chef de l'école française au dix-huitième siècle, le meilleur peintre de cette école, et le seul peut-être qui vaille mieux aujourd'hui que sa réputation.

Ce qu'il y avait de singulier au milieu de tout cela, c'est que certains genres étant regardés comme fort inférieurs, maint académicien de la catégorie des peintres d'histoire se serait cru déshonoré s'il eût daigné descendre une fois jusqu'à faire un portrait. Le caractère du peintre dans l'*Intrigue Epistolaire*, bien que faux et chargé dans certains endroits,

n'est cependant pas tout à fait d'invention. Il peut donner une assez juste idée de la grandeur factice de ces astres déchus, et Raoux, l'un des peintres célèbres de ce temps là, s'était écrié plus d'une fois comme M. Fougère:

Moi colorer un fat de ces mêmes couleurs
Qui rougiront le front d'Achille en ses fureurs!
Moi le portrait!... Et vous! vous, madame Fougère!
Je n'ai pas fait le vôtre!... Et pourtant tu m'es chère.

Mais, dit madame Fougère à son mari, ce fameux peintre de portrait qui sait tout au plus indiquer une tête.

Tu le vois bien toi-même, il est riche, il prospère,
Il a la bague au doigt, le fin cabriolet.

FOUGÈRE, avec indignation.

Fi!... je ne voudrais pas en faire mon valet.

MADAME FOUGÈRE, outrée.

Eh! mais tu n'en as pas, de valet, misérable.

M. Fougère tient bon; il finit par voir venir chez lui les huissiers, et cela arrivait en effet assez communément dans un temps où tout subissant, comme nous l'avons dit, l'influence de la mode, un caprice, un rien, une *excentricité*, dirait-on aujourd'hui, vous faisait aussitôt l'homme indispensable. L'artiste qui voyait tout à coup la vogue lui arriver, regardait cela volontiers comme la juste récompense de ses nobles travaux. L'inconstante fortune venait se reposer chez lui; il était comblé d'honneurs et de caresses, mais son imagination, très-haut montée, lui faisait envisager les plus nobles destinées; il attendait toujours quelque chose de mieux. C'est dans cette situation que le revers le surprenait comme une chose injuste et impossible à prévoir; il voyait s'éloigner de lui cette foule d'adorateurs qui se tournait vers un autre soleil, et il se trouvait soudain aux prises avec la misère et les huissiers accourus au dernier acte de la comédie.

A propos d'huissiers, nous demandons la permission de faire en leur faveur une petite digression qui nous ramènera tout naturellement à notre sujet. Or donc, c'était vers 1760, il circulait, cette année-là,

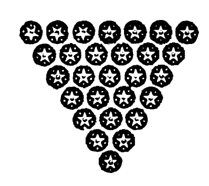
des histoires terribles dans le monde des huissiers. On parlait surtout des méfaits d'un certain comte de .... qui s'était rendu tellement redoutable aux gens de cette profession, qu'aucun d'eux n'osait plus se charger de lui porter un exploit. Aussi le comte fut-il un beau jour condamné à payer ses dettes sans avoir même été sommé de s'en défendre. Cependant il fallait lui signifier sa sentence. Après bien des hésitations, un sergent se trouva enfin, qui, alléché par l'appât du gain, ne craignit pas de tenter l'aventure. Il se costume en petit maître, et se présentant chez M. le comte, il se fait annoncer sous le nom brillant du chevalier de l'Etoile. Il est introduit; et, sans perdre de temps, il présente son exploit d'un air gauche et emprunté. Le comte, ne comprenant rien à son action, déploie lentement, en regardant le faux chevalier, le papier timbré sur lequel il reporte enfin les yeux. Notre homme profite du moment pour s'esquiver au plus vite, mais le noble débiteur, qu'un seul coup-d'œil avait mis au fait, l'arrête par le bras comme il tenait déjà la porte entr'ouverte: « Qu'on m'apporte un pistolet, s'écria-t-il d'une voix tonnante, je veux brûler la cervelle à ce coquin.— Hélas, pardonnez-moi, M. le comte! j'ai eu tort, grand tort, je le confesse, de vous traiter comme un simple bourgeois, et j'aurais dû savoir que nous autres huissiers nous ne sommes faits que pour épouvanter les gens du commun. » Cette espèce d'amende honorable calma pour un moment la colère du grand seigneur : « Je te fais grâce de la vie, lui dit-il, mais c'est à la condition que tu te soumettras au châtiment que tu mérites. » Alors, rendant au pauvre diable la sentence qu'il en avait reçue, il lui ordonne de l'avaler; puis, ne voulant pas qu'il fût dit qu'il

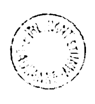


avait mangé sans boire, il lui fit servir une bouteille d'encre. On ouvrit enfin les portes de l'hôtel, et l'on reconduisit à coup de fouet le chevalier de l'Etoile. C'était donc, comme nous l'avons déjà dit, vers ce temps là, et lorsqu'il était encore question partout de cette terrible aventure, qu'un sergent muni d'un exploit, se dirigeait vers la demeure du célèbre peintre Casanova, Casanova, le frère de ce roué qui a écrit ses mémoires tant soit peu scandaleux. Le peintre était alors en grande réputation, et l'on parlait peu de son frère : c'est le contraire aujourd'hui. Cependant l'artiste avait un vrai mérite; incorrect dans son dessin, il possédait à un haut degré le sentiment de la couleur. Mais il avait eu son temps, et c'est ce que l'exploit du sergent venait lui signifier tout aussi bien que d'avoir à payer ses nombreuses dettes; car il vivait comme un prince. Notre sergent ne redoutait rien de semblable à ce qui était arrivé au chevalier de l'Etoile. Il se rendait chez un artiste, chez un peintre, et il pensait s'acquitter assez bien de son petit emploi. Il entre, contre son attente, dans une maison d'assez belle apparence. Ce peintre est sans doute logé, dit-il, chez un seigneur qui le protége; le privilége de faire des dettes impunément ne peut s'étendre jusqu'à lui. Il demande M. Casanova; c'est M. Casanova qu'il veut; M. Casanova est devant lui. « Qui? M. Casanova avec cet habit de velours rouge galonné d'or, ce chapeau doublé de plume et cette épée au côté? — Sans doute. — Et ces quatre grands laquais? — Ce sont les siens. » Un éblouissement saisit subitement M. Loyal; toutes les funestes aventures de ses confrères se présentent à la fois à sa mémoire; à peine s'il peut articuler le motif de sa visite; il présente modestement son exploit et se dispose à sortir, mais la porte s'est refermée derrière lui. « Retenez cet homme, dit Casanova à ces laquais, et qu'on m'apporte au plus vite des clous, un marteau, une corde, une poulie et une échelle. » M. Loyal n'avait plus une goutte de sang dans les veines. Il devine déjà le supplice qu'on va lui infliger, il veut demander grâce, sa voix expire sur ses lèvres, ses genoux fléchissent, il tremble de tout son corps; puis les instruments de la passion arrivent l'un après l'autre, la poulie est attachée au mur, la corde joue monte et descend. Casanova préside à ces apprêts, il ordonne, approuve, aide parfois; enfin, saisissant le fatal nœud coulant, il s'approche du pauvre sergent dont les cheveux étaient

hérissés et qu'une sueur froide inondait: « Monsieur, lui dit l'artiste avec le plus grand calme, prenez, je vous prie, cette corde et pendez-moi vous-même par les pieds à cette poulie, s'il tombe un louis de ma poche je vous le donne. » Point de réponse; l'huissier reste muet, pétrifié, et peut-être n'eût-il recouvré ses sens de longtemps si une fraicheur bienfaisante n'eût ranimé ses esprits; c'était la porte qui s'ouvrait derrière lui, il comprit ce que cela voulait dire, et ne trouvant plus d'obstacle à son départ, il s'élança dehors, et disparut. Et Casanova disait à tout le monde: « Le Ciel m'est témoin que je lui ai offert tous les moyens de se satisfaire, et que c'est lui qui a refusé de les employer. » C'est ainsi que mangeant le blé en herbe, escomptant l'avenir sur lequel il comptait outre mesure, l'artiste, gâté par la mode, se trouvait abandonné du sort et des hommes quand cette divinité capricieuse lui faisait faux bond. Saisi d'une noire misanthropie, et cherchant à oublier ce monde qu'il accusait d'avoir conjuré sa perte par l'effet d'une maligne envie, il tombait dans le plus dégradant des vices, celui de l'ivrognerie. Un soir il disparaissait sous la table d'un cabaret où il buvait à crédit. Voilà comment finit ce malheureux Grimou qui, dans le temps de la splendeur, revenant le soir fort tard à son logis, pour imprimer le respect et conjurer le danger, criait d'une voix de stentor, en s'avançant dans les ténèbres : C'est moi qui suis Grimou.

TH. FRAGONARD.

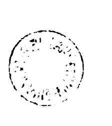






Une Soirée.

145





Une Soirée.



UNE SOIRÉE EN 1775.

Dans ce bon vieux temps que nous aimons, dans notre ancienne monarchie (jusqu'à Louis XVI, exclusivement, dont la vie fut si pure qu'elle a fini sur l'échafaud), les choses en étaient venues, on ne peut le dissimuler, à un tel point d'habitudes galantes sur le trône, que les rois se faisaient gloire de tous leurs genres de bonheurs, et qu'il n'aurait tenu qu'aux reines d'être fort malheureuses. Espérons qu'elles ne l'étaient pas trop. — Là-dessus, grandes clameurs de nos jeunes puritains. Ils sont dans leur droit. Il ne faut pas transiger avec le mal. Seulement il ne faudrait pas anathématiser en masse les princes convaincus du péché d'amour. Nous ferons observer que parmi ces grands criminels, se trouvent Philippe-Auguste, François I, Henri IV et Louis XIV, et que (la chance du saint excepté, chance trop rare!), on pourrait citer de plus mauvais rois à qui on n'a point à faire de semblables reproches. Au surplus, ces choses, si elles ne peuvent s'excuser, s'expliquent du moins par un mot tout-puissant en France, la mode. Dans un certain monde, une

chose est parce que la mode veut qu'elle soit. Si la mode exige le mal, on fait le mal sans être mauvais; si elle commande le bien, on fait le bien sans être bon, de même qu'on adopte un habillement ou une coiffure sans examiner si cela vous sied, mais tout simplement pour se mettre à la mode.

Donc, la noblesse de cour, dans les époques dont nous parlons, arrangeant sa vie et ses mœurs *regis ad exemplar*, regardait le mariage comme une institution sociale, bonne à renouveler et à entretenir la splendeur des familles, et à perpétuer les races, ou du moins les noms; voilà tout Et de même que, dans les grands théâtres, on disait le côté du roi et le côté de la reine; il y avait dans toutes les bonnes maisons, l'appartement de *monsieur* et l'appartement de *madame;* le carrosse de *monsieur* et le carrosse de *madame;* les gens de *monsieur* et les gens de *madame;* les amis de *monsieur* et les amis de *madame*, etc., etc.; il n'y avait de commun que l'abbé qui, le matin, faisait de la philosophie et l'esprit fort avec *monsieur*, et le soir des bouts rimés et de la galanterie avec *madame*, et qui, de temps en temps, disait quelques mots de latin aux enfants. Du reste, la femme ne désobéissait jamais au mari qui ne commandait rien; le mari ne refusait rien à la femme qui ne demandait jamais; ils ne se querellaient point, car ils ne se parlaient pas; et l'on ne peut pas dire qu'ils vivaient mal ensemble, car ils vivaient séparés; enfin, ce n'était pas un mauvais ménage, car ce n'était pas un ménage.

Mais, tandis que le mariage se traitait ainsi à la cour et dans la haute noblesse, il était en grand honneur dans les familles de magistrature, dans les maisons nobles des provinces et des châteaux, et parmi la bonne et saine bourgeoisie, ce pur sang de la nation, cette liqueur généreuse dont la cour est la mousse, et dont la populace est la lie. Et puis, on imprime et on crie partout : « Quelle corruption de mœurs dans la France d'autrefois! et combien nous sommes vertueux à présent! » C'est qu'on ne sait que l'histoire des grands seigneurs et des courtisans d'alors, et que, depuis cinquante ans, la cour n'offre pas en effet de pareils scandales, par l'excellente raison que, depuis cinquante ans, il n'y a pas de cour. Mais, si l'on dressait avec exactitude un tableau statistique des mœurs dans les différents états de la société, pour les deux époques,

quel serait notre étonnement à tous quand nous verrions la balance morale pencher en faveur de ce dix-huitième siècle lui-même, tant décrié! Le commerce et la bourgeoisie, en acquérant de révolution en révolution, les priviléges de fortune et l'importance politique qui étaient presque exclusivement l'apanage de la haute noblesse, lui ont pris pour les enlaidir ses ridicules et ses vices, qui se sont ainsi répandus dans une plus grande masse et qui ont gagné en développement ce qu'ils ont perdu en éclat. Hâtons-nous toutefois de constater que ce progrès de corruption n'est sensible que chez les hommes; les femmes, au contraire, valent en général beaucoup mieux qu'autrefois; cela vient de plusieurs causes : la première, qui dispense de toutes les autres, c'est qu'elles sont beaucoup moins et surtout beaucoup moins bien attaquées. On montre au doigt les jeunes gens qui s'occupent des femmes de la société; nos hommes, au lieu de chercher à brouiller des ménages brillants, en ont eux-mêmes de honteux, je ne sais où. L'on ne peut plus dire que les femmes et les maris vont chacun de leur côté. Le mari va de son côté, et la femme reste toute seule du sien. L'esprit de galanterie se perd de plus en plus au profit de la débauche facile et cachée. Dans l'ancienne société, il y avait trop souvent scandale de la part des deux époux : dans la nouvelle, il y a cynisme ou hypocrisie de la part du mari. Les dames n'ont quasi plus rien à faire. La coquetterie elle-même devient une *sinécure.* Nous avons donc d'excellents ménages dans la riche et haute société, à condition que nos maris vont se faire, à droite et à gauche, les héros de quelques romans plus que bourgeois, et que nos femmes se vengent en lisant avec rage les quarante-huit romans extatiques qui paraissent tous les mois.

De tout cela, bénéfice nul pour les mœurs, car la dépravation *terre à terre* des hommes, entraîne des conséquences qui remplacent très-avantageusement les déplorables effets des intrigues galantes. L'abrutissement de l'espèce vaut bien quelques irrégularités dans les familles. De tout cela surtout, perte réelle pour l'agrément de la société. Et c'est grand dommage, car la France régnait sur l'Europe par ses salons, plus que Londres et Vienne par leurs cabinets.

« Un salon d'aujourd'hui, et un salon de mon temps, me répétait souvent mon père, ne se ressemblent pas plus que *Mérope* ne ressemble à la

tragédie qu'on a donnée hier aux Français. » — Cette tragédie était... non, je ne la nommerai point : mon père avait un goût si sûr que je ne veux pas donner un certificat de médiocrité à l'un des deux cent cinquante principaux auteurs dramatiques de l'époque. Mais je me rappellerai toujours ce qu'il me disait du monde d'autrefois comparé au monde d'aujourd'hui ; et j'aime à le redire tout haut ; je me figure que c'est lui que j'entends encore, avec son chaleureux accent d'honnête homme et ses manières d'homme poli, comme l'Alceste de Molière :

« C'était le jour de la présidente de N** ou de la marquise de B**, vers la fin du mois de décembre 1775. Voici la porte cochère toute grande ouverte. Le suisse, dans sa tenue d'ordonnance, frappait de sa hallebarde et se rangeait noblement pour laisser entrer votre carrosse ; un des laquais allait souffler la torche sous un des grands éteignoirs du portail, et vous descendiez dans le vestibule au milieu de la livrée qui se levait et se découvrait devant vous, car la politesse commencait alors dans les antichambres et ne vous quittait plus. Au moment où vous entriez dans le salon, la pendule sonnait-elle cinq heures et demie, la maîtresse de la maison vous grondait gracieusement d'arriver si tard. On avait desservi le dîner depuis plus de deux heures et le *reversis* des douairières était déjà en bon train ; vous jouiez ou vous ne jouiez pas, mais à coup sûr vous vous amusiez. Toutes les femmes qui étaient là n'étaient pas jolies, mais toutes étaient gracieuses ; tous les hommes n'étaient pas des gens d'esprit, mais tous étaient aimables. Cela ne nous coûtait pas davantage alors qu'il ne vous en coûte aujourd'hui pour être farouches ou dédaigneux, fats ou pédants, taciturnes ou péroreurs, entends-tu bien, mon fils ? — Oh ! vous parlez très-clairement, mon père, disais-je en l'embrassant trois fois. — Eh ! mon Dieu, reprenait-il, je ne dis pas cela pour toi, ni pour personne ; c'est... pour tout le monde. Enfin, il y avait dans le salon des gens de tout âge, de tout état, de toute fortune, hommes de cour, de robe ou d'épée, hommes de lettres ou de finances que l'on reconnaissait dabord à leur costume et à leur tenue variés, ce qui donnait à la société quelque chose de *pittoresque*, comme vous dites maintenant ; mais, au milieu de cette grande diversité, régnait une égalité parfaite et une aménité de formes, telle que chacun était sûr des autres comme de soi, et

qu'on pouvait parler de toutes choses et discuter à cœur ouvert, sans qu'il y eût jamais la chance d'un mot qui blessât une personne ou une convenance. C'était un art plein de charmes et de secrets que la conversation poussée à ce degré entre gens d'une éducation *libérale*, dans le vieux et vrai sens de ce mot. Bien entendu que les femmes tenaient le dez à ce jeu de l'esprit et de la grâce, où le profit pour les hommes était un sourire et un regard. Aussi, que ne tentions-nous pas pour obtenir ce prix si doux du tournoi de la parole! Philosophie, poésie, beaux arts, anecdotes, histoire, souvenirs, on mettait tout en œuvre, après avoir tout réduit aux proportions de la conversation; et du choc et de la fusion de tous ces éléments jaillissaient mille éclairs que ne suivait jamais la foudre. Car personne n'était là pour jouer son rôle d'homme d'état, de savant, de philosophe, de distrait ou de bourru; le seul rôle à jouer était celui d'homme aimable; et J.-J. Rousseau lui-même, cet ours de génie, les quatre ou cinq fois que je l'ai vu dans le monde, je l'y ai vu plus galant que tout autre avec les dames. — Un jour, il répondit à une femme qui lui en témoignait sa surprise : « Madame, on n'est pas forcé d'aller dans la société, mais, quand on y va, on est forcé d'y être aimable; aussi, je n'y vais pas souvent. »

« A huit heures et demie, arrivait beaucoup de monde à la fois. C'étaient les personnes qui revenaient de l'opéra du jour ou de la tragédie nouvelle. On les entourait, on les questionnait sur ce grand événement, fort grand en effet, car *Tancrède* ou *Orphée* auront sans doute un plus long retentissement que bien des lois qui ont passé à d'immenses majorités. Alors, les récits, les discussions, les bulletins de la bataille dramatique. Et les jolies femmes osaient avouer qu'elles avaient osé applaudir au génie, et nous, jeunes-gens, en bas de soie blancs et en manchettes de dentelles, qui avions été pendant trois heures au parterre debout, tandis qu'avec vos grosses bottes et le poil qui vous couvre le visage il vous faut maintenant des stalles larges et *dormeuses* comme à des chanoines, nous racontions, avec chaleur et modestie tout ensemble, nos émotions poétiques de la soirée; et presque tout le monde parlait et parlait bien des œuvres et des questions littéraires, parce qu'il y avait alors un grand nombre de connaisseurs-amateurs, tandis qu'à présent il n'y a plus de

connaisseurs que les hommes de l'art eux-mêmes, qui sont envieux ou systématiques. — A dix heures, les rangs s'éclaircissaient, il ne restait plus que les personnes à qui la maîtresse de la maison avait dit : Vous soupez avec nous? Et c'étaient ordinairement les personnes les moins ordinaires. — C'est alors que les conversations devenaient plus intimes, que les intimités devenaient plus tendres. Le souper était une sorte de *repas libre*. La porte ne s'ouvrait plus pour laisser entrer ou sortir. On ne craignait plus une désertion ou une visite. Les yeux s'allumaient avec les girandoles de la table; les têtes et les bons mots partaient avec le vin d'Aï; les cœurs se rapprochaient comme les siéges. Les flatteries délicates, les impromptus galants, les couplets sémillants, les déclarations à voix bien basse ou bien haute, pour n'être entendues ou comprises que d'une seule personne; toutes les caresses de l'esprit qui allaient chatouiller l'orgueil de la reine du lieu; cet air chargé d'amour que les femmes respiraient, et ces rires d'enchantement plus encore que de gaîté... Puis, on entendait rouler un carrosse sous la porte; c'était le maître de la maison qui rentrait, et l'on se séparait au moment où l'on désirait le plus de rester ensemble. Mais on se retrouvera demain et après demain, et... s'il devait en arriver malheur... (est-ce malheur qu'il faut dire?), avouez, mesdames, que nous l'avions bien mérité! — Voilà un salon et un souper de 1775. »

« Un salon d'aujourd'hui est tout différent. — C'est toujours mon père qui parle, et il avait quatre-vingt-quatre ans. — Quand j'entre dans un de vos salons, il me semble que le bruit de mes pas va troubler l'empire du silence. La splendeur des dorures et des meubles, éclairés par cent bougies, me paraît obscurcie par autant d'hommes qui se tiennent roides et consternés comme des chandelles noires dans les embrasures des fenêtres et des portes. On se croirait appelé à l'ouverture d'un testament ou à quelque assemblée de famille pour nommer un curateur à une succession vacante, si un double cercle de femmes couvertes de fleurs et de diamants, ne vous rappelait que c'est une soirée, une fête. Tant de charmes et de parures! pour quoi, bon Dieu, et pour qui? A peine si quelque vieillard comme moi ou quelque étranger arrivé depuis peu s'approchera de vous, mesdames. Il faut être pour cela d'un autre siècle ou d'un

autre pays, et encore la plus simple politesse, la moindre galanterie sera-t-elle censurée comme une *énormité*, par le rire dédaigneux de nos chevaliers du silence et de l'immobilité. Cependant leur consternation s'épanouit un peu : des tables de bouillotte et d'écarté viennent d'être déployées. La moitié des hommes s'y précipite ; l'autre moitié se jette sur des plateaux de sorbets et de babas. Puis, quelques hommes graves sont arrivés et dans les coins du salon, et dans le boudoir et dans la chambre à coucher on parle très-haut de la chambre des députés. Mais les pauvres femmes!... quelques lorgnons sont braqués sur elles, et ce tardif et lointain hommage est le seul prix de tous leurs frais de toilette et autres. Encore les lorgnons retombent-ils bientôt, et tous ces messieurs rentrent dans leur cravate et dans leurs pensées de jeu, d'intrigues politiques, de chevaux ou de danseuses. Ils ont beau faire pour donner de loin en loin un signe de vie au salon, il est évident que leur intérêt n'y est point. Et toutes les femmes vont se coucher après avoir échangé entre elles les mots les plus insignifiants de la langue française, et avec le plaisir bien sec d'avoir écrasé leurs voisines à coups de diamants, ou avec le chagrin mortel de n'avoir pas eu la robe la plus riche ou la coiffure la plus fraîche. Et quant à la maîtresse de la maison, à qui aucun homme n'a dit une parole tendre ou spirituelle, il ne lui reste de sa fête d'autres souvenirs que cinq ou six taches de punch ou de brioche sur le velours de son meuble. Eh! bien, il y avait dans tout cela des femmes charmantes d'esprit comme de figure, d'imagination comme de talents, et fort supérieures à la foule de ces hommes à qui elles cherchent à plaire à force de coquetterie, comme si elles pouvaient jamais être assez coquettes pour eux; fort supérieures même aux femmes de ma jeunesse, ajoutait mon père avec un geste de regret qui voulait dire : Ah! si j'avais seulement soixante ans de moins!... »

C'est au sortir d'une fête dans ce genre-là, qu'il me dit : « Je ne mettrai plus les pieds dans un salon. » Et il tint parole, quoique sa vieillesse fût bien jeune encore. Les dames et les demoiselles venaient causer avec lui, dans son cabinet, auprès de son grand fauteuil rouge, et toutes avouaient prendre plus de plaisir dans sa conversation instructive et brillante, que dans... le mutisme des *lions de rout*. Cela se conçoit.

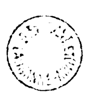
Certes, il y a quelque exagération dans la peinture des deux époques et des deux salons, telle que mon père la faisait avec ses souvenirs de jeune homme et sa petite misanthropie de vieillard; mais la vérité un peu exagérée est encore une vérité. — Somme toute, nous copions aujourd'hui les fauteuils et les canapés du temps de Louis XIV et de Louis XV, c'est très-bien; si nous imitions quelques-uns des hommes qui s'asseyaient dessus, ce serait mieux.

EMILE DESCHAMPS.



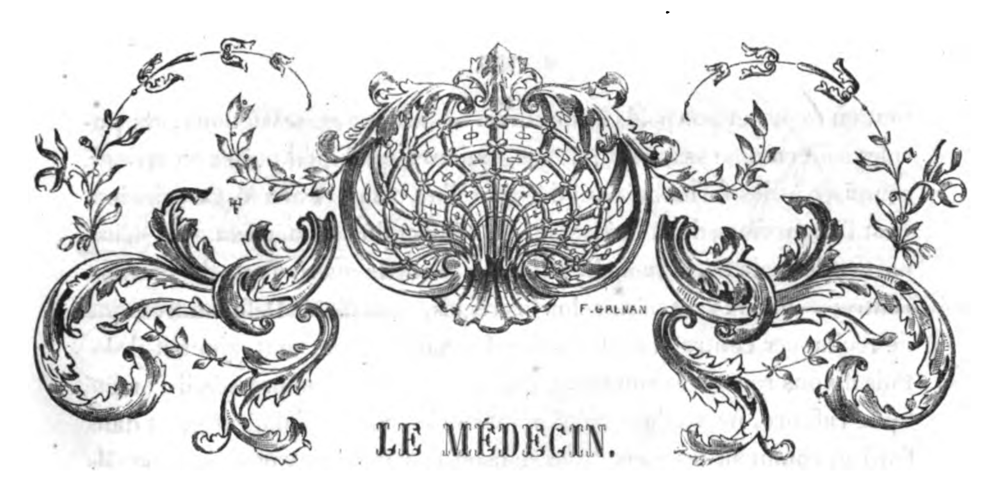


Le Médecin.





Le Médecin.



LE MÉDECIN.



Place!... place !... voilà le fameux M. Défonandrès qui arrive; il est habillé d'une grande robe noire et couvert d'une énorme perruque. Il chemine lentement avec l'air mystique et sérieux d'un savant, d'un professeur ou d'un prêtre... Il n'est pourtant ni savant, ni professeur, ni prêtre... mais il est l'organe d'unè science illustre, nécessaire, à l'appui de laquelle il faut : la foi !... Respectez donc l'organe, le ministre de cette science, car cette science, c'est la médecine; cet homme, qui passe ici, orgueilleusement concentré dans sa grandeur, c'est le médecin.

Le voilà chez un malade : c'est le douzième qu'il aura vu aujourd'hui;— savez-vous le chemin qu'a déjà fait sa mule? —« Elle a été premièrement tout contre l'Arsenal, de l'Arsenal au faubourg Saint-Germain; du fond du Marais à la porte Saint-Honoré, de la porte Saint-Honoré au faubourg Saint-Jacques, du faubourg Saint-Jacques à la porte Richelieu, de la porte Richelieu elle va encore à la place Royale[1]. » Là enfin il descend lentement de sa monture : le père, le frère, la mère de la malade le pressent en vain,... le médecin ne se presse pas. La gravité fait partie de son art. Se faire attendre est une nécessité calculée qu'il emploie; car il fait

[1] Molière, l'*Amour médecin*.

tout en règles et par poids et mesures. — Ses gestes, ses actions, ses paroles sont comme ses consultations, toujours, quoi qu'il puisse en arriver, soumises à des formalités qui dérivent d'un principe arrêté. Ce principe, c'est l'importance de la médecine... le respect dû au médecin. — Qu'importent le malade, la maladie? Il s'agit bien de guérir l'un, de détruire l'autre; — mieux vaut périr selon les règles, vous dit M. Defonandrès, que de réchapper contre la règle : « Les formalités avant tout, ajoutait-il. [1] » Puis il vous racontera comment, dans une consultation pressée, il a arrêté toute l'affaire, ne voulant point opiner si les choses n'allaient point dans l'ordre; comment les gens de la maison faisaient en vain tout ce qu'ils pouvaient, parce que la maladie pressait; comment il n'en voulut rien démordre, et comment le malade mourut bravement durant la consultation. — « Un homme mort, — vous dira-t-il, — n'entraine pas de conséquences après lui; mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tout le corps de la médecine [2]. »

« S'il est de bonne foi, — il s'en est trouvé quelques-uns, — il vous dira qu'il n'y a rien d'obscur dans la médecine, rien de douteux, rien de difficile; puis, avec une impétuosité de prévention, une roideur de confiance, une brutalité de sens commun et de raison, il vous donnera au travers de tout, des purgations et des saignées, et ne balancera sur aucune chose; il ne faut pas lui vouloir mal de tout ce qu'il pourra faire; c'est de la meilleure foi du monde qu'il vous expédiera pour l'autre vie : il en fait autant à sa femme, à sa fille, et au besoin il le ferait pour lui-même. [3]

Si, au contraire, ainsi que beaucoup l'ont fait, il a pris son état comme un métier, vous n'obtiendrez de lui que déclamations, termes techniques et scientifiques; il mettra tout son art dans la parole et vous en accablera; au lieu de vous éclairer, il cherchera à vous étourdir. « Savez-vous le latin? — Non. — Alors, il vous citera tout Hippocrate, tout Galien. Son malade a-t-il déjà été soigné par un autre médecin que lui,—vite il changera le système employé.— « Le sien est contraire.—N'importe.— M. Pur-

[1] Molière, l'*Amour médecin*.
[2] *Idem*.
[3] Molière, *le Malade imaginaire*.

gon dit oui.—M. Défonandrès dit non. — Mais, monsieur... — Suffit. — Mais le malade... — N'importe. — Mais il ne peut... — J'ai dit. » Et le malade meurt, et M. Défonandrès, pédant, comme tout ce qui n'est pas progressif, se remet en marche avec son importante autorité, et continue, sans changer ni modifier son système, à administrer de la même manière la médecine et le malade.



C'est à la fois MM. Purgon et Diafoirus, du *Malade imaginaire;* M. Macroton, M. Portée, de *l'Amour médecin;* Sganarelle, du *Médecin malgré lui;* et enfin Mirobolan, d'*Hauteroche.* La médecine n'est pour lui qu'une science, d'autant plus grande, qu'elle est inintelligible à tous et pour tous; d'autant plus respectable, que ses ministres sont plus considérés; d'autant plus puissante qu'elle est lucrative; d'autant plus honorable que le médecin se donne plus d'importance.

M. Défonandrès est le représentant de tous ces *grands hommes* qui détournent habilement le but d'une belle et noble institution pour le reporter adroitement et tout entier vers eux seuls, afin de l'exploiter ainsi à leur unique profit; qui ramènent le bienfait d'une institution, du général au particulier, de l'humanité à l'individu; qui cachent l'esprit sous la lettre, et la lumière sous le boisseau; qui font du sacerdoce un état, d'une noble profession, un métier, d'une divine mission, un commerce; qui conduisent

peu à peu à l'abus, au ridicule, à l'inutilité, ce qui, dans son principe, était grand et saint : si bien, et tant, qu'un beau jour, on s'étonne d'avoir admis tant d'ineptie, de charlatanisme, de vide et de ridicules, et que tout prêt à rejeter le principe qui ne s'aperçoit plus, — l'ignorant doute, — le patient souffre, — et le savant s'ingénie à remonter aux causes de l'abus, pour chercher à le détruire.

Telle était la médecine, au commencement du règne de Louis XIV. Les empiriques, les charlatans, les pédants l'avaient détournée de sa noble et belle mission. Elle n'était plus qu'un moyen d'intrigue et de tromperie. Arrivée là, elle devait se perdre ou se régénérer : se perdre, la nécessité était trop urgente ; se sauver tout à coup en se régénérant, il y avait trop d'intérêts contraires à sa réforme. Quelques nouveaux venus essayèrent pourtant d'arriver par d'autres voies que celles suivies jusqu'à ce jour. Ils voulurent faire marcher, par des études réelles, cette science de la médecine, stationnaire jusqu'alors. La circulation du sang fut reconnue après maintes disputes, et le quinquina employé après mille difficultés. L'étude du malade, l'observation des causes et des effets, prirent de la valeur. Peu à peu le médecin ne fut plus uniquement un savant, pédant et rigoureux, il devint le confident, l'ami du malade, et parfois le conseil, l'aide de la famille tout entière.

La médecine commençait à se rappeler son divin principe ; elle n'était plus seulement pour celui qui la pratiquait une science, elle devait et pouvait devenir un sacerdoce. A elle, la mission immense de donner à l'individu le bonheur par la santé, et à l'humanité, par la science, la découverte des causes de la vie ; recherche vaine jusqu'à ce jour, mais qui doit arriver au monde par les études médicales.

Le médecin, comme le prêtre, marche dans le monde pour consoler et guérir ; à l'un le domaine moral, à l'autre, le domaine physique. Celui-là assure la vie éternelle, l'autre la vie terrestre. A l'un, l'étude de Dieu et sa divine morale, à l'autre celle de la science et de la vie : à l'homme prêtre, à l'homme médecin, l'humanité tout entière.

Mais au dix-septième siècle, peu d'hommes comprenaient encore cette grande mission, et ceux qui la comprenaient, peut-être par la pensée, en restaient encore éloignés dans la pratique. Une légère réaction avait tenté

de s'opérer; mais si nous en jugeons par la médecine de nos jours, les progrès qu'elle fit, furent lents et peu sensibles. Néanmoins, à côté des abus auxquels était arrivée l'ancienne médecine, les efforts de quelques hommes éclairés marquèrent. Fagon fut un de ceux qui se mirent à la tête du progrès de la science médicale. Il encouragea, il aida ceux qui essayaient de la faire marcher dans une meilleure route. Pour lui, la médecine fut une noble mission. Il rejeta le charlatanisme épais qui l'entourait si lourdement, il essaya de la simplifier, de l'éclairer, de la rendre plus utile que savante, de la découvrir à tous, au lieu de la cacher à tous. Il se créa, par ce moyen une source d'importance bien aussi réelle, bien aussi féconde que celle que ses anciens confrères ambitionnaient. L'importance qu'acquérait autrefois le médecin, naissait de l'étonnement, de l'ignorance, de la crédulité des individus auxquels il avait à faire, et de la naïve confiance qui nous porte tous à croire à la grandeur des choses que nous ne pouvons comprendre et qui par cela même semblent s'élever au-dessus de nous. L'importance que Fagon recherchait, était plus noble, et plus véritable; elle tenait à tout ce que l'homme a de grand et de généreux : la reconnaissance, la confiance, l'estime et la foi accordées au véritable mérite, aux réels bienfaits. Plus difficile à obtenir, lorsqu'elle arrive, elle est une noble récompense, enviée de tous, le seul but ambitieux digne des grandes âmes, le seul avenir des belles vies, la plus belle des gloires pour les grands talents.

Fagon la comprit ainsi, et la rechercha pour cela seule.

Mais au premier réformateur appartient tout au plus le pouvoir d'ébranler, non de reconstruire. Homme de bien, Fagon se fit distinguer personnellement assez pour obtenir que Louis XIV, ce grand appréciateur des grandes choses, l'appelât à lui et le fit son premier médecin, mais pas assez pour parvenir à entrainer ses confrères à suivre son exemple, à rejeter franchement l'erreur et à chercher le vrai.

Médecin de la cour et du roi, il utilisa sa haute position dans l'intérêt de la science, il l'appuya, la fit marcher. Ce fut par ses soins et sur sa recommandation que Louis XIV envoya Pluvier en Amérique, Feuillès au Pérou, Lippé en Égypte, Tournefort en Asie. Il donna à ce dernier les témoignages d'une haute considération; il l'appela d'Aix à Paris, et lui pro-

cura la chaire de botanique au Jardin-du-Roi. Lui-même dans sa jeunesse, il fit des excursions botaniques en Auvergne, en Languedoc, en Provence, sur les Alpes, les Pyrénées, les Cévennes et les bords de la mer; il y recueillit une abondante moisson, mais tout abondante que soit cette moisson, il y a encore tant à faire, et il y avait encore tant à faire alors pour la grande et immense science de la vie humaine, qui n'est autre que la vraie science médicale, qu'il faut bien plus tenir compte à Fagon de ses efforts, que des résultats qu'il obtint.

Néanmoins le coup réactif était porté et donné. Depuis lors, la médecine, un peu régénérée, marcha avec moins de pédantisme, ses résultats furent meilleurs. Le médecin entra plus intimement dans la famille; il devint homme du monde. S'il y porta quelquefois les faiblesses de l'humanité, il fut souvent pour quelques-uns un ami, un conseil, un appui. Peu à peu la science de la médecine appela à elle toutes les autres sciences, elle en devint la mère, le noyau.

La seule bonne éducation du médecin de nos jours comporte la connaissance de toutes les sciences. La médecine proprement dite comprend comme science toutes les lois humaines, tous les règnes terrestres et animaux. La chimie, la physique, la botanique, la minéralogie se rattachent à la médecine, et chaque nouvelle découverte dans la science devient une nouvelle branche de la médecine. L'étude morale de l'humanité en général, de l'individu en particulier, complique encore (à mesure que l'on comprend mieux la concordance entre le physique et le moral, et celle du moral avec le physique) la difficulté de cette science, et la rend plus ambitieuse. Si le médecin portait dans la pratique de son art les vertus que cet art demande, il grandirait souvent autant que lui, et bientôt cette charge de médecin, presque secondairement placée chez nous, deviendrait, à l'égal de celle du prêtre, la première de l'état.

Mais l'humanité a ses faiblesses, et, si la médecine a gagné comme science, l'humanité est certes moralement la même, et le charlatanisme découvert a repris ses droits; seulement il a coupé la forme de sa robe, de son bonnet, il s'est en quelque sorte régénéré lui aussi; il n'est plus Diafoirus et Purgon; il s'est fait gracieux au lieu de guindé, aimable au lieu de pédant, léger au lieu de sévère, accessible au lieu de muré, il ne

s'impose plus, il séduit, et sous cette nouvelle forme, il reste encore non moins dangereux, non moins adroit, non moins envahisseur.

Mais avec la civilisation, l'instruction et le développement pour tous; avec le développement, quelques moyens prévus ou donnés de distinguer et de repousser le faux du vrai, l'homme de talent du charlatan, l'apôtre de l'intrigant, l'homme de bien de l'homme d'argent, car l'un et l'autre existent encore conjointement de nos jours, l'un et l'autre se retrouvent encore partout et se ressemblent assez souvent pour être confondus, quoique tous deux marchent différemment et se créent une force distincte. L'un la trouve dans la droiture de ses intentions, dans sa bonne foi, dans un travail acquis, continuel, solide et réel, dans son amour pour ce qui est élevé, dans l'emploi constant de toutes ses facultés vers ce point; — l'autre, incapable d'offrir d'aussi nobles garanties, n'a qu'une force factice qu'il obtient en singeant l'homme de mérite; en lui prenant ses formes, ses manières. S'il étudie le bien, c'est uniquement pour pouvoir le contrefaire et pour mieux en imposer au vulgaire. Il n'arrive que par l'intrigue, la ruse et le savoir-faire, acquérant ainsi, près des ignorants ou des dupes, une force qui le conduit quelquefois plus souvent au pouvoir, mais cette route de traverse, qui n'a que le but égoïste de la satisfaction d'un seul, est de plus en plus découverte et dénoncée à l'opinion. Si elle n'en fait pas encore justice, elle tend à s'éclairer de plus en plus.

Ainsi, sur la fin du règne de Louis XV, le médecin devint homme d'esprit et du monde. Quelques-uns furent cités et recherchés; Voltaire aimait à causer avec le sien, et lui racontait un jour la résurrection de Lazare. « On voit, lui répondit ingénument celui-ci, que ce n'était pas moi qui l'avais tué; » faisant ainsi gaiement et facilement bon marché de l'infaillibilité de la médecine, chose réprouvée jadis. — Tronchet, plus tard, et Quesnet continuèrent à marcher dans cette voie d'esprit et de vérité.

Cependant alors, comme aujourd'hui, pour arriver à se faire connaître et apprécier, il ne suffisait pas uniquement de marcher dans la droite voie de l'étude et du travail. La vie de Portal et ses premières années d'exercice dans son art en font foi.

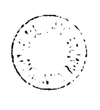
Portal ne parvint à se faire une clientèle qu'à l'aide d'une ruse. Voici laquelle. Il paya cinq ou six commissionnaires qui, pendant longtemps, employaient leurs journées à se rendre tour à tour chez les personnages les plus riches et les plus importants de Paris. Là ils demandaient avec empressement— si le fameux docteur Portal n'y était pas, et dans le cas où il y serait, on le priait instamment de se rendre chez madame la princesse ou madame la duchesse une telle.— A la longue, le nom de Portal passa de la loge au salon. On en parla. On voulut connaître ce fameux médecin. On s'enquit de son adresse, on l'appela, son talent réel fit le reste, et son immense réputation a souvent inspiré à nos jeunes médecins l'idée d'employer, eux aussi, une bonne ruse pour arriver au succès, mais hélas! presque tous en sont restés à la ruse.

CLAIRE BRUNNE.





Le Bretteur.





Le Bretteur.



LE BRETTEUR.





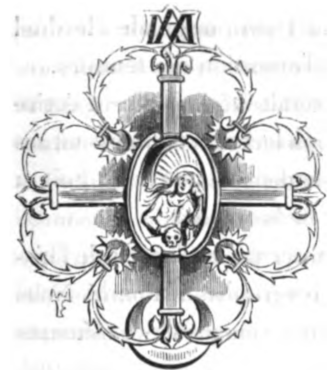
PARMI les traits maintenant effacés sur la physionomie de notre France, celui que nous allons essayer d'y faire reparaître n'est certainement pas le moins curieux. Par exemple, nous ne dirons pas que c'est grâce à lui que le temps passé se nomme le bon vieux temps. Nous voulons nous faire l'historiographe du bretteur; non pas son panégyriste. Ventrebleu! nous n'avons garde de nous exposer à un réquisitoire de l'éloquent et pacifique procureur général à la cour de cassation, par un méfait qu'il pourrait qualifier de complicité morale, apologie criminelle, voire même de provocation directe!... Oh! mon Dieu, ah! mon Dieu!!...

Pour éviter tout fatal quiproquo, nous avouerons naïvement qu'il s'en est fallu de fort peu que notre pensée, après avoir terminé le plâtre de cette statuette du Bretteur, ne s'inclinât devant lui comme le sculpteur de

Lafontaine devant son bloc de marbre devenu Dieu menaçant. C'est, en vérité, une terrible figure que celle du bretteur; mais, nous le répétons, c'est aussi un type curieux et qui mérite une place dans notre galerie. Nous ne remonterons pas, pour le dessiner, jusqu'aux mignons ferailleurs du faible Henri III. Nous ne dirons rien de ce Bussy-d'Amboise, redoutable bretteur qui avait une si drôle de manière de demander « l'heure qu'il était, » que Crillon, ainsi interpellé par lui, ne trouva rien de mieux à lui répondre que de mettre l'épée à la main en s'écriant : « Celle de ta mort!... » Nous ferons remarquer seulement que c'est de cette époque, si fertile en combats singuliers, que date l'usage des *seconds*. Au duel de Quélus et de d'Entragues, les témoins des deux adversaires déclarèrent qu'ils se refroidissaient à voir leurs amis s'échauffer, et se battirent eux-mêmes à outrance. Depuis lors, il en fut toujours ainsi.

Dans les premières années du règne de Louis XIII, les bretteurs ne furent ni moins nombreux ni moins célèbres. Que pensez-vous, par exemple, de ce Bouteville, le plus redoutable élève de Duperche, et qui, par cela seulement qu'on vantait la bravoure de quelqu'un, s'en allait avec politesse lui proposer de se couper la gorge avec lui, afin, disait-il, qu'ils fissent connaissance. Bouteville demeurait près de l'église Saint-Eustache, et sa maison était le lieu de réunion de tous les *braves*, comme on appelait alors les bretteurs.

Après le maître de la maison, la plus célèbre lame était Valençay, qui fut depuis cardinal, et qui, un jour, voulut se battre avec Bouteville, parce que, devant servir de second à ce dernier, qui était son ami intime, l'affaire s'était arrangée, et que Valençay ne voulait pas ainsi perdre sa journée. Il fallut, pour le contenter, que Bouteville cherchât querelle de gaieté de cœur et lui trouvât de l'occupation. A cette époque, les duels étaient si communs, qu'au dire d'Amelot de la Houssaye, en se rencontrant, on se demandait d'ordinaire : « Qui est-ce qui s'est battu hier? » Louis XIII, désireux de faire cesser cette manie furieuse, applaudit vivement à la création de l'ordre de la Madeleine, institué par un seigneur breton nommé Jean Chemel. La croix de cet ordre, fleurdelisée en or avec une guirlande verte, représentait l'image de la sainte entourée de cette devise, qui



disait le but de son institution : « L'amour de Dieu est pacifique. » Bouteville et ses braves envoyèrent une quenouille à chacun des chevaliers du nouvel ordre, qui, pour se soustraire à leurs railleries, s'empressèrent de mettre la pacifique décoration dans leur poche, et se battirent même ensuite, pour prouver qu'ils n'en étaient pas dignes. Ce que voyant, le cardinal de Richelieu institua à son tour, et dans le même but, un ordre dont le bourreau fut le roi d'armes, et dont Bouteville fut décoré tout le premier, malgré les instantes prières de ses amis, en compagnie de Rosmadec, avec lequel il s'était battu, malgré l'édit contre les duels.

Le bretteur ne fut pas mieux traité par Louis XIV. Le grand monarque permettait à ses gentilshommes de verser leur sang; mais seulement à son service. En général, les princes guerriers ont proscrit le duel.

Ce ne fut que dans les premières années du dix-huitième siècle, avec la régence, que le bretteur put reparaître au grand jour et marcher fièrement sur le milieu de la chaussée. Alors Saint-Foix, le bretteur par excellence, appelle sur le terrain chaque critique qui ose médire de ses pièces [1], chaque figure qui lui déplaît, parfois celles qui lui plaisent, et défie même, un soir, tout le parterre du théâtre où Grandval et la Gaussin jouaient son *Oracle*, parce que le susdit parterre avait eu l'audace de trouver mauvais que notre homme, mécontent du jeu de l'actrice chargée d'un rôle de fée, se fût élancé sur la scène et eût brisé la baguette de la pauvre fée en lui criant « qu'elle n'était qu'une horrible sorcière !... » Du reste, Saint-Foix était, assure-t-on, loyal, sincère et généreux. Le bretteur était souvent homme estimable et estimé. Une fois qu'il vous avait donné un coup d'épée, il se prenait pour vous d'une belle amitié. A cette époque, d'ailleurs, pour pouvoir prendre bonne position dans le monde, il fallait y faire précéder son entrée par le bruit d'un duel tant soit peu

[1] Grimm, dans sa correspondance, nous apprend que Saint-Foix déclarait hautement qu'il couperait les oreilles à quiconque critiquerait ses ouvrages; et Grimm ajoute que ce n'était pas une vaine menace.

sanglant, ou d'une rouerie amoureuse tant soit peu originale : le duel vous attirait l'estime des hommes ; la rouerie, l'attention des femmes.

Donner la biographie de Saint-Foix, ce serait véritablement écrire l'histoire du bretteur. Mais, sans nul doute, nos lecteurs connaissent ses duels bien plus que ses ouvrages. Disons seulement ici que Saint-Foix a toujours formellement nié son fameux duel *de la bavaroise.*

Et maintenant, nous allons essayer de raconter un autre trait de l'histoire du célèbre duelliste, dont aucun de ses biographes n'a parlé. Nous dirons peut-être, plus tard, à quelle source nous avons puisé les éléments de notre récit, que nous déclarons véridique.

Par une matinée de l'an 1730, un homme grand, maigre, osseux, et qui pouvait être âgé de quarante ans, sortait de l'allée obscure d'un taudis de la place Maubert. Ce personnage était porteur d'une physionomie fort rébarbative, dont l'effet était encore augmenté par une énorme moustache tortillée, relevée aux deux crocs et formant un redoutable croissant qui jetait d'un air de défi ses deux pointes à six pouces au moins en avant du visage. L'habit de cet homme était moitié militaire, moitié bourgeois, mais totalement râpé ; ses culottes de damas avaient pris une nuance, ou plutôt des nuances indéfinissables sous le souffle injurieux du temps et dans les hasards du cabaret ; plus d'une couture souriait sournoisement dans son costume, au milieu des arabesques déliées sous lesquelles une ravaudeuse habile essayait de couvrir ces perfides hiatus ; son chapeau large et orné d'un vieux galon rougissant, semblait poser son triangle fortement incliné vers l'épaule gauche, moins sur la tête que sur un amas de cheveux portés demi-longs et sans poudre, noirs comme la plume du corbeau, raides et ébouriffés comme la crinière d'un cheval de l'Ukraine. N'oublions pas d'ajouter qu'une immense rapière, suspendue à un ceinturon de buffle, battait les mollets de ce digne personnage, d'une formidable façon.

Ainsi costumé, il allait d'un pas majestueux, la main gauche sur la hanche, la main droite se portant en avant par un demi-geste pour indiquer aux cochers sur leurs siéges, aux cavaliers sur leurs montures, aux piétons sur leurs jambes, qu'ils eussent à laisser le passage libre. Nous devons ajouter que cet ordre muet était d'ordinaire exécuté rapidement.

En débouchant sur la place, notre homme sembla hésiter sur la route

qu'il devait prendre ; porta vivement ses mains dans ses poches ; puis les retira lentement, tenant une noisette sèche dans chacune. Avec un geste de résignation superbe, il fit tenir plus horizontalement les deux crocs de sa moustache, cassa les deux noisettes entre ses doigts, les mangea ; et, ceci terminé, serra plus fortement sa ceinture autour de ses reins. Alors il sembla prendre une résolution. Il se mit à descendre la rue Saint-Victor, à grandes enjambées, mais le buste toujours immobile ; prit la rue des Fossés, et, entrant sous la porte cochère de la plus belle maison de cette dernière rue, demanda à une vieille figure qui apparut au rez-de-chaussée « si M. Poulain de Saint-Foix était chez lui.

— Bien certainement, lui fut-il répondu, M. de Saint-Foix est chez lui ; mais il déjeune, et.... »

Notre homme monta vivement l'escalier en pierre, et fut sonner à une porte du premier étage. On ne répondit pas. Au deuxième coup de sonnette, à travers les ouvertures de la porte, il entendit ces mots venant d'assez loin : « Au nom de Dieu, allez-vous-en! » Au troisième coup la même voix cria plus haut : « Eh bien! entrez, au nom du diable! » Notre homme entra. Après avoir traversé une grande pièce servant d'antichambre et un petit salon, il parvint dans une salle à manger où deux hommes, assis devant une table très-confortablement servie, déjeunaient tranquillement pendant qu'un troisième écrivait sur une assiette qui reposait sur ses genoux. Les deux hommes qui déjeunaient étaient Sabatier et La Dixmerie, les seuls amis de Saint-Foix avec lesquels il ne se brouilla ni ne se battit. L'homme qui écrivait était Saint-Foix lui-même.

« Que voulez-vous? demanda brusquement ce dernier à l'arrivant, et avec un geste d'impatience qui fit tomber sur le plancher, où il se brisa, le fragile pupitre du célèbre duelliste.

— Monsieur, lui fut-il répondu avec un admirable et imperturbable sang-froid, je viens déjeuner avec vous.

— Bah! et qui diable êtes-vous donc?

— Je suis le capitaine Gédéon Croquard! »

Et le capitaine Gédéon Croquard (nous savons son nom maintenant) prit un siége et s'assit tranquillement devant la table, en homme sûr qu'on lui donnerait une place, ou déterminé à la prendre.

« Désolé, mon cher capitaine, de ne pas avoir l'honneur de vous connaître.....

— Monsieur de Saint-Foix, c'est pour moi que serait l'honneur! Aussi, tout en déjeunant avec vous, si vous voulez bien le permettre, — et le capitaine Croquard prenait un couvert, — je vous raconterai mon histoire, qui est vraiment curieuse, — ici le capitaine se servait un honnête morceau de pâté, — et vous saurez..... »

Saint-Foix arrêta le bras du capitaine à l'instant où celui-ci portait le premier morceau à sa bouche.

— Maintenant, capitaine, dit Saint-Foix d'une voix calme, je crois que je vous reconnais. Vous êtes le plus fort tireur de l'académie d'armes de Bois-Robert; vous avez tué deux des prévôts de Berthelot; vous vous êtes fait la terreur des cabarets, où vous vivez fort joyeusement sans jamais débourser un liard. Il y a quelques cinq à six jours, vous avez parié que la première fois que vous ne sauriez où trouver à déjeuner, ce serait à ma table que vous viendriez prendre place, et cela, bon gré mal gré. Il parait que vous voulez gagner ce matin votre pari!

— Parfaitement narré, monsieur de Saint-Foix!... Mais, vous êtes un auteur, et auteur aussi célèbre que.....

— Eh bien, capitaine, j'aime une bonne plaisanterie autant que qui que ce soit. Vous déjeunerez donc avec moi.....

— Vous êtes charmant, monsieur, ou le diable m'emporte!.....

— Attendez!... Vous comprenez bien que la première fois que deux gaillards comme vous et moi se rencontrent, ils doivent tenir de plus nobles fourchettes que celles que vous avez là; et voici notre affaire. »

Ce disant, Saint-Foix tirait d'une armoire deux épées de combats, et en offrait une au capitaine Croquard. Celui-ci se leva, salua, prit l'arme, tout en disant négligemment « qu'il aimerait mieux ne se servir de la susdite fourchette que lorsqu'il aurait joué à son aise de celle qu'il quittait; mais qu'après tout il était à la dévotion de son aimable amphitryon.

— Eh bien, capitaine, fit Saint-Foix, après avoir réfléchi un instant, mon déjeuner se compose, comme vous le voyez, d'un pâté du *Puits-certain*, d'une volaille froide du Mans et d'un dessert. Nous *jouerons*, s'il vous plait, le pâté et la volaille *au premier sang*. Quant au dessert...

— Eh bien, M. de Saint-Foix ?

— Ma foi, il n'y en a pas assez pour quatre personnes. Il faut qu'un seul de nous deux y goûte. Vous comprenez ?

— Parfaitement !

— Alors, *jouons* le pâté !... »

Et, malgré les représentations de Sabatier et de la Dixmerie, ce duel bizarre commença. Le capitaine Croquard eut le bras gauche piqué par un coup de fouet et n'en mangea pas avec moins d'appétit sa part du pâté.

« Jouons la volaille maintenant ! — C'est dit : jouons la volaille!

Ce fut Saint-Foix qui fut alors blessé, mais légèrement à la cuisse.

— Heureusement, s'écria-t-il en reprenant sa place à la table, que cela ne m'empêche pas de découper !.....

— A votre santé, capitaine ! — A la vôtre, M. de Saint-Foix !

— Passons-nous au dessert, capitaine ?

— Passons-y, M. de Saint-Foix !...

— Mais je fais une réflexion, capitaine.

— Ah ! voyons, M. de Saint-Foix !

— Eh bien, si vous le voulez, tous les coups qui ne seront point portés en pleine poitrine, ne compteront pas.

— C'est dit !.... » Et les deux bretteurs se remirent en garde, malgré les nouvelles remontrances et les supplications inutiles des deux témoins.

Après trois minutes d'attaques et de ripostes qui se succédèrent avec plus de calme que s'il se fût agi d'un simple assaut, le capitaine Croquard, venu trop tard à une parade, rompit vivement dans les armes, et par ce mouvement se heurta du dos à la muraille. Or Saint-Foix, qui s'était fendu à fond, glissa de l'avant, et emporté par l'impulsion, vint tomber, l'épée toujours droite, sur le capitaine hors de garde, qui eut le ventre crevé d'outre en outre.

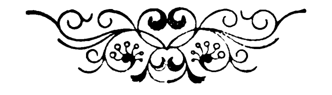
Après avoir chancelé un instant, Gédéon Croquard tomba de toute sa hauteur en disant d'une voix étouffée : « C'est un coup qui ne compte pas !... » Le capitaine n'en mourut pas moins dans la soirée, et fut enterré aux frais de Saint-Foix. Celui-ci vécut jusqu'en 1776, et mourut à l'âge de soixante-dix-huit ans, ce qui est fort beau pour un duelliste.

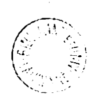
Cyrano de Bergerac, son prédécesseur était mort à trente-cinq ans, d'une chute de cheval.

Nos mœurs ont tué, ou à peu près, la race entière des bretteurs : nos lois veulent l'enterrer tout à fait, et nous dirons *De profundis!* Après tout, pourtant, voit-on une bien grande différence entre le duelliste moderne armé d'un fleuret ou d'un pistolet, et le chevalier du moyen âge qui vous perforait de sa lance, ou vous pourfendait de sa hache d'armes, le tout afin de prouver qu'il *avait la plus gentille amie?* Mais, du temps de la chevalerie, le Code Pénal n'était pas encore inventé : s'il l'eût été, Bayard se serait peut-être vu traduit en police correctionnelle, et Duguesclin eût certainement été condamné à des dommages-intérêts...

Si maintenant le lecteur désire savoir comment nous avons connu le duel de Saint-Foix avec le capitaine Croquard, nous dirons qu'il y a dix ans environ nous étions le plus mauvais élève d'un maître d'armes tenant une académie très-fréquentée, dans une de nos grandes villes de l'Ouest, et que ce professeur d'escrime se nommait Croquard : pour conter nôtre histoire nous n'avons eu, comme on le voit, qu'à agacer un instant, et laisser ensuite babiller à l'aise ce gros perroquet bavard qui porte écrit sur son ventre, ce mot : *Souvenir*. Nous aurions bien dû peut-être lui tordre le cou.

ADOLPHE BOUCHER.







Les Foires de Paris.



Les Foires de Paris.



LES FOIRES DE PARIS.

Voici encore des choses que nos ancêtres ont vues, et que nous ne reverrons jamais. Laissez nos ingénieurs bouleverser le sol, aplanir les montagnes, combler les vallées, creuser des *tunnels* dans les rochers; que toutes communications deviennent faciles; que toutes les villes ne soient plus que des faubourgs les unes des autres, et les foires inventées au temps où les fabricants n'écoulaient leurs produits qu'en se donnant rendez-vous à époques fixes, disparaîtront de toutes nos cités comme elles ont disparu de la capitale.

Elles étaient belles pourtant, les foires de Paris, belles du moins relativement à l'état de l'industrie et du commerce. On n'avait alors ni bazars, ni passages vitrés, ni galeries couvertes; et les foires réunissaient seules les plus brillantes parures, les plus fines étoffes, les plus joyeux spectacles. Sous leurs massives charpentes étincelaient les magasins des

bijoutiers, des bimbelotiers, des modistes, des drapiers. Les restaurateurs et les cafés y étalaient leur somptuosité naissante ; on y pouvait choisir entre la comédie, l'opéra-comique, la danse de corde, la parade, et les phénomènes vivants. Seigneurs, bourgeois, grandes dames, grisettes, beautés vertueuses ou autres, se pressaient le long des boutiques, tandis que des métayers de toutes les provinces vendaient leurs gras bestiaux sur le préau verdoyant.

La foire Saint-Germain, la plus célèbre de toutes, occupait l'emplacement du marché actuel. Pour en trouver l'origine, il faut remonter bien au delà du dix-huitième siècle. Par une charte de 1176, l'abbé et les religieux (*Abbas et Monachi*) cédaient à Louis le Jeune la moitié des revenus de la foire; l'autre moitié fut confisquée, en 1278, par Philippe-Auguste, qui rendit les moines responsables des combats que leurs serviteurs livraient aux écoliers dans le Pré-aux-Clercs. Louis XI accorda le droit de rétablir une foire franche à l'abbé Geoffroi Floreau, par lettres patentes du mois de mars 1482, et, trois ans après, il y avait déjà 340 loges de construites. En 1511, l'abbé Guillaume Briçonnet y substitua deux grandes halles couvertes, où affluèrent bientôt des marchands de toutes sortes et de toutes contrées. La foire Saint-Germain s'ouvrait annuellement le 3 février, le lendemain de la Chandeleur, et durait jusqu'à la veille de Pâques-Fleuries. L'Estoile nous apprend, dans son journal, que le roi et les grands seigneurs s'y rendaient; que ceux-ci y commettaient *dix mille insolences;* qu'on y jouait avec frénésie aux cartes, dez, quilles et tourniquets, et que les pages, laquais, écoliers et soldats aux gardes s'y battaient sans *qu'on pût y donner ordre.* En 1605, « un laquais coupa les deux oreilles à un écolier et les lui mit dans sa pochette, dont les écoliers mutinés, se ruant sur tous les laquais qu'ils rencontraient, en tuèrent et blessèrent beaucoup. »

Les auteurs du dix-septième siècle nous montrent la foire Saint-Germain plus calme, mais non moins florissante, et renfermant une foule de curiosités. Nous citerons l'énumération qu'en fait Loret dans la *Muse historique* (numéro du 23 février 1664), tant à cause de sa singularité, que parce qu'elle a été altérée et rapportée incomplétement dans l'*Histoire des petits Théâtres* de Brazier.

Je n'ai point encor vu la foire;
Mais j'ai sceu, de gens qu'on doit croire,
Qu'on y voit, de tous les côtez,
Cent plaizantes diversitez;
Car, outre les orfévreries,
Outre les riches pierreries,
Quantité de bijoux fort beaux
Qui brillent le soir aux flambeaux,
Outre mainte belle marchande,
Outre les toiles de Hollande,
Les beaux rubans, les fins mouchoirs,
Les porcelaines, les miroirs,
Les tableaux et les antiquailles,
Qui ne sont pas pour des canailles,
Les confitures et douceurs,
Marionnettes et danseurs,
Outre les animaux sauvages,
Outre cent et cent batelages,
Les fagotins et les guenons,
Les mignonnes et les mignons,
On voit un certain habile homme
(Je ne sais pas comme on le nomme),
Dont le travail industrieux
Fait voir à tous les curieux,
Non pas la figure d'Hérodes,
Mais du grand colosse de Rhodes,
Qu'à faire on a bien du temps mis,
Les hauts murs de Sémiramis,
Où cette reine fait sa ronde;
Bref, les sept merveilles du monde,
Dont très-bien les yeux sont surpris,
Et que l'on voit à juste prix.

Ces détails sont confirmés par la *Description de la ville de Paris* en vers burlesques de François Colletet, et par une lettre italienne datée du 20 août 1692, imprimée à la page 374 du *Saint-Evremoniana :* « Une infinité de marchands, dit l'observateur étranger, étalent à la foire Saint-Germain les marchandises les plus belles et les plus riches. On y trouve toutes sortes de liqueurs, de vins, de confitures et de meubles précieux. Toute la ville y va plutôt pour s'y divertir que pour acheter. Les amants les plus rusés, les filles les plus jolies et les filous les plus adroits y font une foule continuelle. Il y arrive des aventures singulières en fait de vol et de galanterie. Autrefois le roi y allait; il n'y vient plus. »

Cette enceinte fut l'un des berceaux de notre littérature dramatique. Des comédiens s'y établirent dès 1595, et furent maintenus par sentence du lieutenant civil, le 5 février 1596, malgré l'opposition des *maîtres de la Passion*, auxquels on accorda toutefois une redevance de deux écus par soirée. Vers 1650, Jean Brioché y montra ses marionnettes et son singe savant, que tua d'un coup d'épée Cyrano de Bergerac. Honoré, maître chandelier de Paris, fonda, en 1624, à la foire Saint-Germain, le théâtre de l'Opéra-Comique, dont il céda, trois ans plus tard, le privilége à Pontau. D'autres troupes s'installèrent à côté, et le succès leur attira de formidables ennemis, les comédiens ordinaires du roi. Ces mes-

sieurs prétendaient avoir seuls le droit de parler; ils verbalisèrent et obtinrent des sentences. Par leurs ordres, une expédition fut dirigée, le 2 août 1708, contre *le jeu* des directeurs Holz, Dolet et La Place; on mit en pièces la salle, les banquettes, les décorations, et douze archers préposés à la garde du local, se chauffèrent avec les débris.

En 1710, le chant fut interdit à l'Opéra-Comique, que les théâtres Français et Italien voyaient avec envie enrichi par les pièces de Lesage, de Dauberval et de Fuzelier. On eut recours à des écriteaux, qui portaient les couplets en lettres majuscules, et qu'on faisait descendre des frises; l'orchestre jouait l'air; un compère, placé dans la salle, chantait les paroles, et les spectateurs répétaient en chœur. Les comédiens du roi, désappointés, revinrent à la charge, et parvinrent à réduire leurs rivaux au mutisme. Francisque, directeur de l'Opéra-Comique, implora vainement la commisération des juges; on ne lui accorda la parole que pour un seul acteur. Il se voyait ruiné; Lesage et Fuzelier venaient d'instituer, sous le nom de La Place, un théâtre de marionnettes; tout le monde abandonnait Francisque, quand il s'adressa à Piron, qui composa pour lui, en 1722, le spirituel monologue d'Arlequin Deucalion.

Au mois de mars 1762, la comédie italienne ayant été réunie à l'Opéra-Comique, on avait décidé qu'ils occuperaient la salle de ce dernier; mais, dans la nuit du 16 au 17, un incendie détruisit en entier la foire Saint-Germain. Elle fut reconstruite la même année, en forme de carré régulier, percé de huit rues couvertes et se coupant à angle droit. Les troupes jumelles se logèrent dans la vieille salle de la rue Mauconseil; le nouveau théâtre de la foire reçut les *grands danseurs du roi*, et l'arène où s'étaient essayés les auteurs de la *Métromanie* et de *Turcaret*, servit aux gambades des funambules que dirigeait Nicolet. Là brillèrent des danseurs espagnols, qui, les yeux bandés, dansaient au milieu d'une vingtaine d'œufs sans les casser; là le souple et vigoureux Dupuis, le noble Placide, l'agile Petit-Diable, dont S. A. R. le comte d'Artois daigna prendre des leçons de voltige. Nicolet eut également une troupe d'acteurs de vaudevilles; il fut honoré, comme Francisque, de la persécution des comédiens français et italiens, et ce fut pour l'empêcher de s'assimiler à eux, qu'une ordonnance de police, publiée à son de trompe le 30 avril 1768, fixa le

maximum du prix des places aux théâtres forains : les premières à trois livres ; les secondes à vingt-quatre sous ; les troisièmes à douze sous, et les quatrièmes à six sous.

Les collègues et concurrents des *grands danseurs du roi* étaient l'*Ambigu-Comique* et les *Variétés amusantes*. Le fondateur du premier de ces spectacles, Audinot, ex-acteur de la Comédie-Italienne, réorganisa, en 1769, à la foire Saint-Germain, un théâtre de marionnettes, et, dans une pantomime intitulée les *Comédiens de bois*, présenta au public enthousiasmé les *charges* parfaitement ressemblantes de tous les célèbres acteurs de l'époque. La même année, il ouvrit une salle sur les boulevards, fit jouer des pantomimes par des enfants, et prit pour devise ce calembourg gallo-latin : *Sicut infantes audi nos*. L'Ecluse, ancien acteur de l'Opéra-Comique, créateur des *Variétés amusantes*, donnait, outre des pantomimes et des divertissements, des pièces poissardes, parmi lesquelles on cite *Esope à la Foire*, la *Théatromanie*, le *Sculpteur*, et *Jeannot*, ou *les Battus paient l'amende*. Il avait fait construire, en 1784, à la foire Saint-Germain, une magnifique salle, qu'il céda aux *grands danseurs du roi*, pour aller se loger dans les bâtiments du Palais-Royal. Tous ces spectacles forains devaient être très-fréquentés, car le quart des pauvres prélevé sur eux en 1779 s'éleva à 200,000 livres, ce qui suppose un produit d'au moins un million, si l'on songe qu'ils dissimulaient une partie de leurs recettes. Les bêtes savantes n'avaient pas moins de succès que les acteurs bipèdes. Nicolet possédait un singe qui, en bonnet de nuit et en pantoufles, contrefaisait Molé, dont la maladie mit Paris en rumeur, en 1766. « *Quel est*, a dit Boufflers,

Quel est ce gentil animal,
Qui, dans ces jours de carnaval,
Tourne à Paris toutes les têtes,
Et pour qui l'on donne des fêtes?
Ce ne peut être que *Molet*,
Ou le singe de Nicolet.

Cet habile quadrumane eut pour rival, à la foire ouverte le lundi 3 février 1772, un singe qui faisait entendre un air sur la vielle, et que son maître accompagnait sur la mandoline. Un autre singe, le *Divertis-*

sant, jouait du violon et du bilboquet. On vit encore, à la foire Saint-Germain, des rats funambules; un ballet de huit rats; un rat blanc de Laponie dansant une sarabande; des abeilles apprivoisées par un Anglais nommé Wildman; et, en 1781, un animal inédit, moitié quadrupède, moitié homme, le *grand Tarlara de Tartarie;* c'était tout simplement un petit ours des Alpes, épilé, rasé, affublé d'une culotte, d'une chemise et d'un habit.

Les montreurs de curiosités avaient à leurs portes des *aboyeurs* qui vociféraient à l'envi, et attiraient ou repoussaient le public par leurs emphatiques *vous y verrez.* A la fin de mars 1774, Marin, censeur royal, stationnant devant une baraque, fut surpris d'entendre crier : « C'est ici que l'on voit le monstre marin, cet animal sans pareil, né à la Ciotat. » Il fit incontinent conduire au corps-de-garde l'aboyeur, complice innocent d'un inconnu, qui avait payé un écu cette malicieuse allusion.

Le lieutenant-général de police présidait à l'ouverture des foires, et les directeurs des spectacles forains, intéressés à se concilier sa faveur, avaient soin de lui réserver une place et un compliment. Le 6 février 1773, au théâtre d'Audinot, après la pantomime, un acteur parut, une lanterne à la main. « Que cherchez-vous? demande un compère. — Un sage. — Vous n'en trouverez pas, surtout à la foire. » Là-dessus s'engage un dialogue sérioso-comique sur la dépravation des mœurs, à la fin duquel l'acteur s'approche de M. de Sartines, le regarde et éteint sa bougie. Une scène analogue se passa, quand l'Écluse débuta à la foire Saint-Laurent, le lundi 17 août 1778. M. Le Noir eut la satisfaction d'entendre la *foire personnifiée* lui adresser ce couplet adulateur :

Je revois la clarté du jour,
Et mon cœur se r'ouvre à l'amour;
Affreuse léthargie,
Je brave ton pouvoir;
Ne crois pas que j'oublie
Le Noir... Vive le Noir!

Avant de passer sur la rive droite, et d'aller visiter la foire Saint-Laurent dans la rue du faubourg Saint-Denis, mentionnons le *Wauxhall d'hiver* de la foire Saint-Germain. On y donnait des concerts, dont quel-

ques-uns furent brillants, comme celui du 26 août 1767, au bénéfice de la *signora Dantzi*, et celui du 30 avril 1772, au profit des écoles gratuites de dessin.

La foire Saint-Laurent, aussi ancienne que sa rivale, mais moins heureuse dans ses destinées, offrait les mêmes divertissements, et des théâtres desservis par les mêmes troupes. Elle durait du 28 juin jusqu'à la Saint-Denis; elle avait, à défaut de Wauxhall, une *redoute chinoise*, construite sur les dessins de l'architecte Mellan, et décoré de peintures par M. Munich. On voyait dans cet établissement, moyennant une livre seize sous, un kiosque au-dessus de la porte, un salon de danse chinoise; au-dessous, une grotte servant de café, deux escarpolettes, une *roue de fortune*, un jeu de bagues, et les jeux de *l'amour*, de *la bataille*, du *thermomètre hémarménique;* nous ignorons complétement en quoi consistaient ces récréations.

L'établissement des galeries du Palais-Royal porta un coup mortel à toutes les foires : pendant quelques années, les marchands végétèrent solitairement dans leurs boutiques; les *aboyeurs* crièrent dans le désert; puis, peu de temps avant la révolution, les foires terminèrent silencieusement le cours de leur existence séculaire.

Un mot sur les petites foires : il s'en tenait une devant chaque église, le jour de la fête du patron. Celle de Saint-Ovide eut quelques années de prospérité; elle devait son origine à l'exposition d'une relique de saint Ovide, envoyée par le pape aux religieuses capucines. On lit dans Bachaumont, l'un des plus précieux annalistes du dix-huitième siècle: « 31 août 1766. On a fait hier l'ouverture de la foire Saint-Ovide; depuis son nouvel établissement à la place de Vendôme, elle a acquis chaque année de la célébrité par la fureur du public à s'y rendre le soir et à minuit. Des marionnettes, des bateleurs, à la honte du bon goût et de l'honnêteté publique, y attirent tout Paris, et l'on voit à ces spectacles plus d'affluence qu'aux meilleures pièces des Français. »

Ordinairement de quinze jours, la foire Saint-Ovide eut tant de vogue en 1769, qu'on la prolongea pendant trois semaines. En 1771, elle fut transférée à la place Louis XV, qu'on appelait alors ironiquement la *plaine Louis XV*, à cause de son immense et vide étendue, et qui fut telle-

ment rétrécie, cinq ans plus tard, qu'il devint impossible aux voitures de circuler entre les rangées de boutiques. Mais la foire, circonscrite dans un moindre espace, y gagna en animation et en gaieté. Madame et Mme Élisabeth sa sœur, la visitèrent en 1774. Bachaumont dit encore (17 septembre 1776) : « La promenade des Champs-Élysées devenus très-beaux, qui commence à attirer le public, y jette beaucoup de monde au retour. L'espoir de voir la reine, qui est venue plusieurs fois au spectacle à Paris depuis sa convalescence, ne contribue pas peu à exciter les curieux et à augmenter la foule. »

Que cette vogue fut passagère ! l'année suivante, dans la nuit du lundi 22 septembre, le feu détruisit la plus grande partie de la foire Saint-Ovide. Vingt-sept baraques furent consumées en une heure, avec les marchandises qu'elles contenaient. Pour réparer le dommage, évalué à trois cent mille livres, la charité publique se signala ; Nicolet, et après lui Audinot, puis tous les directeurs forains donnèrent des représentations au bénéfice des incendiés ; libéralité sans exemple jusqu'alors. Le corps de la draperie et de la mercerie, la communauté des marchandes de modes, des particuliers, dont plusieurs désirèrent garder l'anonyme, se cotisèrent généreusement pour les victimes du sinistre; et la police exigea que dix maisons de jeu leur consacrassent le produit d'une journée. Grâce à ce philanthropique concours, les incendiés se trouvèrent plus riches qu'auparavant, mais ils ne rebâtirent plus leurs baraques. La foire Saint-Ovide fut supprimée.

De toutes ces institutions foraines, une seule a survécu, quoique transplantée du parvis Notre-Dame sur les bords du canal Saint-Martin. Puisse cette dernière et respectable foire se maintenir longtemps encore, pour le plus grand avantage des gastronomes !

ÉMILE DE LABÉDOLLIERRE







Le Valet de chambre.





Le Valet de chambre.





Un soir, le marquis d'Avesnes regagnait, à cheval et sans suite, sa petite maison des champs, dans le gracieux vallon d'Épinay. Il tombait de fatigue et de sommeil, ses jambes étaient presque meurtries par l'étreinte de ses lourdes bottes éperonnées, sa redingote à brandebourgs était couverte de poussière, toute son attitude enfin témoignait d'une longue course et d'un profond affaissement.

C'était à l'époque de la régence. Il revenait de faire sa cour à Versailles, où l'appelaient habituellement ses fonctions de gentilhomme de la chambre. L'esprit tout préoccupé des événements du matin, des nouvelles politiques, des chroniques malicieuses du palais; l'échine brisée par ses galantes révérences aux nobles duchesses et aux sémillantes marquises, il laissait flotter les rênes sur le col nerveux de son coursier et se livrait avec abandon aux doux charmes de la rêverie, lorsqu'une voix lamentable l'arracha soudain à son absorption méditative.

Au bord du grand chemin, un pauvre garçon en guenilles tendait en

suppliant son sombrero crasseux et pelé. Le marquis d'Avesnes, tout distrait encore, puisa dans son gilet *à l'écuyère*, coupé par Lepetit Tarandet, — tailleur d'habits alors en vogue, — et jeta au pauvre une poignée de pièces qu'il croyait sans doute de menue monnaie. Puis, il piqua des deux.

Il n'avait pas avancé de deux longueurs de cheval que la voix félée du mendiant le rappela.

« Qu'est-ce donc? demanda le marquis en faisant halte, tout étonné.

— Je viens faire apercevoir monseigneur d'une erreur, sans doute involontaire, et qui me ferait riche à présent, de pauvre que j'étais..... Mais Guillaume Maclou est honnête, et ne voudrait pas d'une fortune qu'il devrait posséder par surprise... »

Et il montrait au fond de sa coiffe déchiquetée un scintillant amas d'écus d'or.

Le marquis d'Avesnes était un gentilhomme de la vieille roche, d'une vertu austère et inflexible. Les débordements du jour, dans ce siècle de fêtes et de plaisirs n'avaient point amolli sa grande âme. Ce trait de probité dans une époque où tant de consciences capitulaient si lestement avec le Pactole, et de la part d'un misérable vagabond dont les pareils en général se vantaient plutôt de prendre que de rendre, devait exciter au plus haut point ses sympathies et son admiration.

Il demeura quelque temps muet et immobile de surprise devant cet homme petit, maigre et rachitique, mais à qui sa noble action prêtait vingt coudées de hauteur.

« Guillaume Maclou, dit-il enfin, d'une voix émue et vibrante, si tu veux me suivre, tu trouveras chez moi de quoi travailler et vivre honnêtement ; tu garderas ton or pour la première année de tes gages. »

Grande fut la joie du pauvre. Il se confondit en remercîments et en bénédictions, et suivit d'un pas agile l'amble du fier animal qui portait son bienfaiteur. Peu de temps après, les portes du castel d'Épinay se refermaient sur le passage du digne gentilhomme et de l'honnête mendiant.

Le domestique des temps passés, est un type perdu pour notre actualité prosaïque. Ce n'est qu'autrefois que ces deux mots : *maître* et *valet*, avaient une véritable signification, un sens réel et exact. La révolution

avec ses sanglantes utopies d'égalité a détruit cette hiérarchie intime du ménage qui tenait bien plus — on aura beau en disconvenir — à la famille qu'à la servitude proprement dite. Aujourd'hui le domestique s'estime autant — quelquefois plus — que son maître, il reçoit son argent comme impôt, et non pas comme salaire; il travaille davantage — quand il travaille — mais il ne s'attache plus à ceux qu'il sert, ainsi que cela se voyait jadis.

Nos pères considéraient leurs serviteurs comme des amis auxquels ils devaient protection et secours. Ils les payaient moins, parce qu'ils lui étaient plus attachés, et ce n'est point un paradoxe qu'il nous prend ici fantaisie d'émettre, c'est une vérité prouvée par l'exemple. Le valet d'alors s'attendait, comme récompense, à des soins paternels qui ne faisaient jamais défaut à sa vieillesse; comme les affranchis chez les Romains, ils prenaient rang dans la maison et dans la famille, dans la propriété et dans l'affection des riches auxquels ils se vouaient.

Leur descendance continuait l'œuvre. La soumission et le dévouement se perpétuaient dans le cœur de ces vassaux reconnaissants; c'était leur avenir qu'ils préparaient meilleur en surveillant avec plus d'intérêt les biens du maître. Honorés de sa confiance, ils servaient de Mentor, de guide, aux enfants qu'on les chargeait de suivre dans leurs jeux, dans leurs premières chasses, et plus tard dans leur première campagne.

Les femmes de ces serviteurs dévoués prenaient aussi leur part du labeur commun. Nourrices, elles allaitaient le premier-né du grand seigneur; femmes de charge, elles tenaient la lingerie sous leur responsabilité; bonnes d'enfants, femmes de chambre, ou cuisinières, elles prodiguaient leurs soins affectueux à la famille qui les protégeait, et confondaient dans les siens ses plus chers intérêts.

La comédie, qui est aussi de l'histoire, ne nous rappelle-t-elle pas toujours avec plaisir ces personnages comiques de chambrière, confidente intime des secrets de la toilette de madame; ou de soubrette, piquante messagère d'amour ou de valets familiers ou d'intendants vertueux?

Ce sont ces souvenirs du passé que nous avons voulu exhumer de l'oubli, en esquissant une vie obscure et laborieuse que l'éclat d'un généreux dévouement a fait plus d'une fois briller au grand jour.

Maclou primait déjà dans la domesticité d'Epinay, quand le châtelain descendit dans la tombe de ses glorieux ancêtres.

Une mention honorable dans le testament du marquis, le recommanda spécialement à ses héritiers, et fit avec plus de bonheur encore persévérer le brave serviteur dans ses devoirs et dans son attachement à la famille. Nul ne s'entendait mieux à prévoir, à calculer, à gérer, à économiser. Le Caleb Williams de Walter Scott, ce parfait modèle de la vertu domestique, eût pu sans craindre de déroger, tendre sa vieille main brune, ridée et calleuse, à Guillaume Maclou, le majordome.

Son mariage avec une jolie fille de ferme, robuste enfant des campagnes, acheva de fixer sa nature fidèle et constante au sein des solitudes d'Epinay. Il demeura là, consacrant tout son temps et ses soins à la surveillance la plus active des biens confiés à sa garde depuis le départ des d'Avesnes qui allèrent habiter Versailles après la mort du chef de la famille.

Louis XV régnait. Les jeunes rejetons de la noble souche menaient grand train, ils ne faisaient que de rares apparitions au castel pour demander à Maclou de nouveaux revenus aussitôt gaspillés dans le dévorant tourbillon des fêtes parisiennes. Cela donnait beaucoup de peine au brave homme, qui mourut enfin sous le poids de ses occupations et de son grand âge, en recommandant à ses deux fils, André et Pierre, de continuer à la famille d'Avesnes les services empressés qu'il allait cesser de leur rendre.

L'aîné des Maclou, Pierre, succéda à son père dans sa charge du château d'Epinay; il avait des qualités précieuses et le choix de la famille ne tomba pas maladroitement sur lui. André, son jeune frère, avait bien le même dévouement et les mêmes principes d'austère probité et de reconnaissance, mais quelque chose d'élevé dans l'esprit et les manières en faisait par l'extérieur, un homme supérieur à Pierre.

Il fut attaché, comme valet de chambre, à la personne du petit-fils du marquis, le chevalier de Saint-Yves d'Avesnes, avec lequel il avait grandi et que désormais il ne quitta plus. Sans parler de sa taille élégante et coquette, de sa figure fine, de son allure dégagée, un peu impertinente même, André était spirituel comme un valet de comédie. Il avait le génie

de la parole, de la répartie et de la ruse. Nul ne savait mieux s'acquitter des missions délicates, et réussir en un mot dans toutes les escarmouches diplomatiques de salon à antichambre et d'antichambre à salon.

André était le *fidus Achates* du chevalier. Point de parties où il n'accompagnât son maître, point de succès ou de revers dont il n'eût à revendiquer sa part. Malgré *sa qualité* de valet de chambre, il se croyait parfois gentilhomme aussi, et la petite vanité française se prélassait sous sa livrée à galons d'or avec une grâce et une fatuité admirable.

Paresseux pour ce qui concernait le prosaïsme de son métier, il était d'une rare habileté et d'une activité merveilleuse, dès qu'il s'agissait d'en aborder la partie intelligente. Menteur et vantard, il tournait à ravir le flux redondant de ses amplifications à l'avantage du chevalier et s'appliquait à donner encore plus de poids à son dire en singeant la magnificence et les grands airs de raffiné que se donnait M. de Saint-Yves.

Libre de disposer de beaucoup de son temps, il en profitait, Dieu sait! Les générosités de son maitre lui permettaient de vivre grassement, mais en valet de bonne maison, il menait, malgré cela, un train modeste, et ne descendait jamais au cabaret où tant de ses pareils engouffraient leurs pièces de six livres. Des soubrettes mécontentes faisaient même courir le bruit que M. André était *pingre*, et qu'il amassait pour, dans ses vieux jours, prêter au denier douze.

Le drôle, en s'entendant répéter ces chroniques, hochait la tête d'un air significatif, et souriait d'un certain sourire à ces petites noirceurs des Arianes en tablier, mais il n'en était pas plus prodigue pour cela, quoiqu'il fût d'un caractère vraiment généreux.

On le voyait souvent sur les talons rouges du chevalier, se promenant le tricorne sur l'oreille, prisant du tabac d'Espagne à pleins doigts, et secouant ensuite son jabot et ses manchettes, avec l'affectation d'un muguet des temps passés ; il conseillait son maitre dans plus d'une entreprise, et le lançait à corps perdu dans toute espèce d'aventures, quitte à le mettre à l'abri aussitôt qu'une nuée d'orage montait à l'horizon.

Les soubrettes agaçantes avec lesquelles notre héros était forcé, par la nature même de ses occupations, d'avoir quelques rapports, se disputaient l'avantage de lui parler, et raffolaient de ses bonnes grâces : elles

avaient fini par le surnommer : *La fleur des valets*, et c'était avec ces titres élogieux que l'on saluait la bienvenue de mons Maclou.

Il n'était bruit que de *Lafleur* par-ci et de *Lafleur* par-là, tant et si bien, qu'on en vint à oublier son vrai nom et à lui substituer cette flatteuse épithète dont André tirait gloire. Lafleur était une notabilité dans son genre, il ne put manquer d'avoir des imitateurs — les Lafleur se multiplièrent bientôt à l'infini, mais en dégénérant, et l'on eût juré vraiment que c'était à leur intention que le bon M. de Lafontaine avait écrit, dans son temps, son admirable fable du GEAI PARÉ DES PLUMES DU PAON.

Investi de l'intime confiance de son maître, Lafleur était au fait de ses affaires de cœur. Il tenait registre des favorites et des victimes du chevalier, et chaque fois qu'envoyé en tournée galante, il rapportait d'heureuses nouvelles au logis, une bourse pesante le récompensait de son esprit.

Mais Lafleur avait une conscience : il ne jugeait pas mériter tant de générosités pour des commissions dont il s'acquittait avec autant de facilité que de goût, et pour endormir ses scrupules, il remettait de temps en temps à celle-ci ou à d'autres — selon que l'étoile du berger brillait plus claire ou que le génie des vers l'aiguillonnait plus vivement—quelques madrigaux de sa façon qui, attribués au chevalier de Saint-Yves, lui faisaient le plus grand honneur dans les cercles intimes.

Ce valet ne vous rappelle-t-il pas celui dont le duc de Fronsac nous a fait une si originale portraiture dans ses mémoires? Fabien le servait à ravir, il était aux petits soins pour lui, son attachement était plutôt d'un père à son fils que d'un domestique à son maître; il n'avait qu'un côté faible : le goût de la philosophie et des vers. A propos de botte, le coquin entamait une dissertation morale qui donnait des crispations nerveuses au noble duc, malgré toute sa patience, sa résignation et surtout son habitude à supporter ces velléités littéraires de son singulier serviteur. Parfois, M. de Fronsac recevait des épîtres pleines de reconnaissance pour les jolis vers qu'il avait eu la galanterie d'adresser à telle ou telle divinité en vogue; il s'étonnait d'avoir droit à tant de gratitude et de remerciments, et d'entendre vanter bien haut un mérite dont il n'avait même pas eu l'idée de faire usage.... Il parvenait alors à force de renseignements, d'expli-

cations, d'instructions et d'interrogatoires accumulés, à savoir que M. Fabien avait commis un madrigal, et qu'il en avait fait hommage à madame la comtesse de ****, en n'omettant pas d'abuser de ses licences poétiques jusqu'à signer ses bouts-rimés : Duc de Fronsac!!..

L'amour des vers le rendait impudent à ce point.

Il en résulta souvent pour le galant gentilhomme des faveurs qu'on ne pouvait accorder qu'à un chevalier français d'aussi grande distinction ; on lui sut gré de mille compliments exquis qu'il n'avait pas le moins du monde exprimés dans *le Langage des Dieux*, et la gratitude des dames ne tarissait ni en louanges de toutes sortes, ni en invitations de bals et de dîners. Le duc s'amusait fort, dans les premiers temps, de ces frais d'amabilité provoqués par *son poëte à livrée* et dont il recueillait si agréablement les fruits ; Fabien se voyait au septième ciel, tant la joie d'être utile à son maître de cette nouvelle façon le transportait ! Pourtant l'excès de sa gloire et de ses triomphes rendit le duc de jour en jour plus difficile en matière de poésies ; nul poëte, en effet, n'eût pu suffire à une aussi grande consommation d'esprit et de saillies ; le génie de l'un s'atrophiait pendant que la réputation de l'autre perdait peu à peu de son éclat. Bientôt les vers de Fabien ne devinrent plus supportables, et le duc en habile diplomate vendit la mèche, en proclamant tout haut les talents philosophico-poético-domestiques de son très-humble valet.

André et Fabien étaient, comme on voit, à peu près de la même famille : seulement à l'un, la poésie profita plus directement qu'à l'autre, à voir combien les gages du premier s'arrondissaient.

André appelait cela gagner son argent, — mais en réalité ce n'était que l'économiser. Doué d'une perspicacité saine et sage, il jugeait à la tournure que prenaient les événements de l'époque, qu'une catastrophe politique pourrait bien arriver, et dans sa petite sphère, au fond de son antichambre, dans l'humilité et l'obscurité de son état, le valet avait eu l'instinct des bouleversements futurs. Aussi quand le tocsin de la terreur résonna, les circonstances le trouvèrent prêt, décidé, et supérieur à son maître de toute l'autorité du sang-foid et de la présence d'esprit.

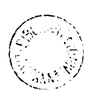
Assez heureux pour sauver la vie au chevalier de Saint-Yves, dont tous les nobles compagnons jonchaient le grand escalier du château de

Versailles, il l'avait caché, nourri et consolé alors que tout lui manquait. L'hôtel d'Avesnes, pillé et brûlé, n'avait plus rien de son ancienne splendeur; la famille entière émigrée, et décimée aussi par la guillotine, était réduite à la plus profonde misère. André, plus dévoué encore dans le malheur que dans la prospérité, quitta la livrée et rabota des planches pour procurer de quoi vivre à son maitre. Un jour, il crut le moment opportun, et remettant au chevalier, en outre d'un sauf-conduit pour la frontière, une cassette pleine des bourses et des gratifications qu'il en avait reçues dans des temps meilleurs, il protégea sa sortie de France. Puis, réuni à son frère Pierre, nommé maire de la commune d'Epinay, il parvint à conserver l'héritage des d'Avesnes en pleine valeur et à son nom personnel, afin de la restituer plus tard à ses véritables propriétaires.

Nous avons revu le fidèle valet de chambre pleurant de joie au retour de son maitre et courbant sa vénérable tête grise sur le passage des bienfaiteurs de son père; aussi modeste que naïf dans ses grandes actions, il trouvait tout simple d'avoir bravé tant de périls et supporté tant de fatigues pour l'amour de ceux qui l'avaient jugé digne de les servir, et sollicitait comme une faveur bien chère, de rentrer dans ses anciennes fonctions malgré son âge et ses infirmités.

FRANZ DE LIENHART.







Le Roue.



Le Roué.



LE ROUÉ.



« Ils se sont approprié le nom de roués, pour se distinguer de leurs valets, qui ne sont que des pendards. »

Cette épigramme du temps pourrait fort bien nous servir d'épigraphe.

Et d'abord d'où vient ce nom : roué, et ensuite qu'était-ce qu'un roué ?

Quant au nom, chacun a donné son étymologie ; celui-ci, un conteur de cercles sans doute, prétend qu'un ivrogne passant en grève au moment où un malheureux condamné à périr sur la roue exhalait sa vie en imprécations, lui dit gravement : ***Mon ami, ce n'est pas le tout que d'être roué, il faut encore être honnête.*** D'où l'on en conclut que, ce modèle du roué étant celui qui couvrait son infamie de belle façon, la dénomination allait à ravir à certains libertins de l'époque. Un autre, — quelque savant bâté, — remonta jusqu'aux amis de S. M. Héliogabale, « qu'on nommait *amici ixionii,* amis ixioniens, « parce que leur maître se donnait quelquefois le divertissement de les

« faire lier à une roue de moulin, au branle de laquelle ils plongeaient « dans l'eau et tournaient comme Ixion. On trouva plaisant de transpor- « ter aux autres le même nom, traduit d'une manière originale par le « terme *roué.* » Un troisième rappelle l'expression ***bon rompu,*** qui veut dire bon compagnon. En effet Brantôme a dit : ***Ce bon rompu de Louis XI aima toutes les femmes,*** rompu étant synonyme de roué....Vous comprenez.

Et vous, monsieur le duc, qu'en dites-vous? Acceptez-vous l'étymologie du Régent, qui vous déclarait, vous et vos amis, ***bons à rouer?*** Avouez-le, c'est la plus vraisemblable.

Le duc de Richelieu était un des roués. Vous saurez ce que c'était qu'un roué, si nous parvenons à esquisser ce personnage multiple et mobile.

Point d'âme et beaucoup d'égoïsme; pas une vertu et beaucoup de vices; pas d'amour et un grand nombre de passions; jamais d'émotion et les larmes aux paupières; de la cruauté dans le cœur et de la tendresse dans le sourire; de l'agilité pour l'escalade, de la souplesse pour les séjours forcés dans les armoires ou sous les meubles; un rude appétit susceptible de s'arranger pendant huit jours de bonbons, de masse-pains et de confitures; d'amitié pour personne que pour les maris; savoir être tour à tour coiffeur, colporteur, laquais ou femme de chambre; pouvoir s'habiller en jeune fille à l'air doucereux et tuer lestement les frères, les amants et les jaloux; bien porter le vin et ne pas garder les secrets; tordre les douleurs de vingt familles pour en extraire un plaisir; avoir un valet déluré, des chevaux rapides, un cocher qui sache y voir clair la nuit; et avant tout et surtout puiser à pleines mains dans l'or, voilà les qualités du roué : le duc les possédait dans leur plus complète expression.

Ce fut son gouverneur qui lui apprit à jouer et à boire. O digne gouverneur! A douze ans, il était devenu amoureux d'une sienne parente, au regard fier et impérieux, et dont la beauté faisait fleurir bien loin d'elle, dans le monde, au-dessus duquel son orgueil l'élevait, une foule d'amours inconnus qui n'osaient et ne pouvaient monter jusqu'à elle. Notre petit drôle en devint donc amoureux; à sa vue, il rougissait et se trouvait tout interdit; pendant des soirées entières, il contemplait, avec ses grands yeux noirs et hardis, sa belle cousine; il voulait être embrassé, il se pressait

contre elle, il l'enlaçait dans ses petits bras; il en était jaloux et plaçait sa haine à coup sûr, devinant ses rivaux à un regard. Qui comprenait cette passion? personne, lui bien moins que les autres. Mais, et sans rien préjuger, s'il eût eu seulement trois années de plus, la sévère cousine aurait bien pu commencer la liste des victimes du duc.

Pourquoi, pendant un demi-siècle, pas une vertu dont il ait fait le siége ne lui a-t-elle résisté? pourquoi noblesse, robe, bourgeoisie, a-t-il dévasté tous ces pays et démantelé toutes les citadelles, pourquoi?.. Pourquoi tous les maris du temps ne se sont-ils pas entendus pour le faire enlever secrètement et déporter auprès de quelque peuplade sauvage dont toutes les femmes seraient mortes d'amour pour lui (car il avait trop bon goût pour ne pas les laisser mourir)?

Tout autre, aimé des femmes, eût cru devoir s'entourer de silence et de mystère. Le duc, au contraire, raconta ses bonnes fortunes à qui voulut l'entendre. Il n'y avait considérations de maris, de pères ou d'amants qui tinssent. Tant qu'il lui restait quelque chose à espérer, déguisements discrets, carrosse sans livrée, portes secrètes; n'avait-il plus rien à désirer, l'aventure se criait sur les toits, le carrosse armorié stationnait à la porte; c'était un scandale, une explosion! Eh bien, quoi! Le père ou le mari s'en formalisaient : un petit coup d'épée derrière un buisson avait bientôt calmé ces folles ardeurs de la colère. Le roi se fâchait; quelques mois de Bastille rétablissaient la santé un peu délabrée de notre héros, et toutes les femmes se liguaient pour obtenir sa liberté ou corrompre les geôliers. Heureux geôliers!

Les femmes s'effarouchèrent d'abord de cette rare impertinence. Le duc fut jugé un homme dangereux; mais précisément chacune se flattait de le retenir et de le rendre discret, et toutes en faisaient l'essai; jusqu'à ce qu'enfin, voyant que le scandale allait son train, *elles l'imitèrent et se firent hautement gloire de sa conquête.* La mode s'en mêla, et le mauvais génie des maris fit le reste.

On a nommé roués quelques libertins de bas étage, fils de famille ou chevaliers d'industrie qui, pêle-mêle, faisaient partie de laides orgies beaucoup trop officielles; mais, à vrai dire, la plupart de ces hommes n'étaient que de vulgaires débauchés qui ne méritaient aucune appellation

particulière, de celles qu'on peut écrire. Le duc, lui, était un véritable roué, aimé de toutes les femmes, les trahissant toutes, et d'ailleurs buvant peu, bien qu'il sût boire.

Ah! c'est que l'amour, de ce temps-là, ne se menait pas si tranquillement que du nôtre. On était homme à bonnes fortunes d'abord, et puis après, par hasard, parce que cela s'était rencontré ainsi, qu'on n'y avait pas mis d'obstacles, on était ministre ou ambassadeur.

Le duc régnait en souverain dans l'empire de la galanterie : nul n'épargnait de lutter contre lui. Le premier ordre donné à tout agent qui, dans une intrigue amoureuse, allait reconnaître le terrain et lever le plan des consciences plus ou moins abruptes, était celui-ci : *S'informer si le duc n'est pas reçu dans la maison.*

Car le duc avait bien des armes à son service.

Les pleurs d'abord. — Oui, les femmes qui ont les pleurs si faciles, qui savent, avec les pleurs, attendrir les amants et même les maris, pour qui chaque perle tombée de leurs beaux yeux peut se changer en une perle qui leur pare la tête : les femmes se laissaient prendre tout d'abord aux larmes du duc : ces habiles trompeuses ne reconnaissaient pas la trahison.

Les fausses clefs. — Le duc encouragea très-sensiblement l'art de la serrurerie à cette époque.

Les déguisements.—Prenez-garde, ô jeunes filles élevées saintement sous l'aile de votre mère! Ce garçon de café qui, le matin, vous apporte le chocolat, et dont vous avez sans le vouloir remarqué les yeux noirs et pénétrants, — c'est le duc. — Ce valet qui vous aide à monter en carrosse, ce gros cocher dans son manteau brun, c'est le duc; ce marchand d'oublies qui passe dans la rue, et que vous appelez, filles imprudentes! c'est le duc. Cette sœur quêteuse dont la taille se grossit sous les plis épais de la bure, dont le blanc visage disparait sous une cornette jalouse, c'est le duc : — Pour peu que vous soyez jolie, le duc est partout, sous les meubles, dans les armoires, dans l'atmosphère. Le duc a passé une nuit entière dans une fontaine au quart remplie, et il se mettrait aussi facilement dans le feu pour vous qu'il se met dans l'eau.

Les échelles de corde, — qui de nos jours sont tout à fait tombées dans la fable : nos amants préfèrent les escaliers.

Les bijoux, les colliers, les boucles d'oreille, etc. Si les amoureux ont une étoile, vous pouvez être sûr que cette étoile est un diamant.

L'argent. — Les anciens ont donné un carquois à l'Amour; qu'il eût bien mieux valu lui donner une bourse! Le duc a un rendez-vous avec une femme que peut-être il oubliera dans deux jours; il fait meubler un appartement pour la recevoir. Voyez ce vieil hôtel de famille, avec ses deux ailes gravement déployées sur un immense parc. Le duc vient de l'acheter, rien que pour abattre deux pieds de muraille dans les combles, sorte de servitude non prévue par le voisin. Ce magnifique hôtel conduit le duc à une humble mansarde où travaille une belle jeune fille qui tous les soirs verrouille sa porte; mais la brèche pratiquée s'ouvre dans une armoire que la belle ne verrouille pas.

La force enfin, à défaut de mieux. Le duc n'a pas dédaigné, au besoin, l'enlèvement vulgaire, avec un carrosse sans armoiries, des valets sans livrée et masqués. Ses ennemis l'accusent d'avoir, certaine nuit, mis le feu à une maison pour s'emparer d'une jeune bourgeoise; le duc était de ces hommes qui briseraient la terre en deux pour avoir un diamant caché au milieu.

Et pourtant, lui qui n'a jamais aimé une femme, lui qui, semblable au soleil, vit s'ouvrir sous ses rayons et se fermer toutes les fleurs, oubliant profondément celles de la saison qui finit pour celles de la saison qui commence, ce charmant égoïste, cet homme odieux et ravissant, ce vampire sous forme de ramier, fut aimé parfois comme s'il eût mérité de l'être. Entre autres, la marquise de *** l'aima tant, qu'elle ne voulut jamais lui accorder une faveur, et qu'elle sut maîtriser sa passion. Elle lui dit : Si vous étiez mon amant, quelque jour je vous perdrais; soyez mon ami, et que je puisse vous voir toujours; vous me conterez vos amours, et je ne serai pas jalouse, tant je vous aime! Leur amitié idéale se soutint en effet toute leur vie, dans ces hautes régions; pourtant — il faut être véridique, — elle mettait quelquefois pied à terre! Beaucoup sont mortes de son abandon; — car il est bon de remarquer cette différence entre les hommes et les femmes : ceux-là parlent souvent de mourir par désespoir d'amour; celles-ci en meurent quelquefois.

Ce duc avait des ruses infernales! Il avait surtout soin de sa galante

réputation. La fatigue venait-elle, ou quelque indisposition, pendant que ses volets restaient clos et les portes strictement défendues, son carrosse, ce carrosse redoutable, qui faisait trembler autant de maris que de vitres, s'en allait s'établir une heure ou deux dans une rue quelconque. Toute la rue était compromise ; mais le scandale général se réduisait toujours aux proportions d'un ou de deux scandales particuliers. La voiture stationnait devant la porte de Mme une telle, la jolie femme d'un orfévre. « Mme une telle aussi... disaient les uns... elle si prude!... Ah! qui s'en serait douté ?» D'autre part, la voiture était à quelque distance de l'hôtel de la charmante présidente. « Voyez la ruse, disaient les autres ; il s'est bien gardé de faire arrêter devant sa porte... Quoi ! la présidente aussi... qui l'aurait cru ?.. » On s'émerveillait de tant de victoires, tant il est vrai qu'il n'est pas de grands hommes sans un peu de charlatanisme. Et victoire est bien dit, car la femme de l'orfévre et la présidente s'étaient d'abord tourmenté l'esprit au sujet de ce carrosse, ce qui les avait conduites à s'occuper du duc, à se dire : Pour qui vient-il donc ? Puis elles pensaient qu'il ne s'était jamais occupé d'elles, cet homme si redoutable, et que bien lui en avait pris, car il aurait été étrangement reçu ! Songer à un homme comme le duc, même dans un esprit d'hostilité, c'est horriblement dangereux. Le dédain que l'on montre est doublé de dépit. Si bien que le duc, le jour du rétablissement venu, s'il lui prenait fantaisie de s'adresser à la présidente ou à la marchande, trouvait déjà la place travaillée par les mines souterraines de la réflexion.

Le duc avait chez lui une galerie de portraits de toutes les femmes qui avaient eu pour lui des regards peu sévères. Les bourgeoises n'y étaient pas admises. Quelques-unes de ces dames étaient représentées avec les costumes de leurs maris. Les portraits étaient classés par ordre de dates Les maris furent quelquefois appelés à visiter cette galerie. Les uns passaient devant certains tableaux sans les voir, d'autres les voyaient et se fâchaient, et trouvaient à qui se plaindre ; d'autres enfin s'arrêtaient et riaient. Les humeurs sont diverses.

Vous le voyez, le duc était vraiment un roué. Il eut du génie, nous osons le dire, et il fit école. Les autres roués se façonnèrent à sa mode, et ne furent que des imitateurs plus ou moins heureux. Le duc avait une théorie

toute particulière sur l'amour. S'il croyait à la vertu des femmes, il ne l'a jamais dit; s'il en a rencontré de rebelles, il ne l'a point conté; —toujours est-il qu'il a réussi par un moyen qui aurait tué tout autre, par la *publicité*. Il se fit la réputation d'être irrésistible, et comme à l'impossible nul n'est tenu, et *nulle*, par conséquent, ce fut une excuse. Avec une excuse, on va loin. Une excuse est le passeport de la conscience.

A lui donc tous les sourires, tous les amours! Il lui fallait un cœur à l'écorce assez rude pour cette existence; aussi il reçut en partage des mains délicates et blanches et un cœur d'acier. De toutes ces fleurs qu'il a broyées, il ne lui reste qu'un doux parfum. Peut-être les jours d'ennui, de digestion pénible et de ciel couvert, s'il se prenait à ouvrir ses cassettes pleines de billets satinés, une larme ou deux arrivaient-elles à sa paupière, mais cette tristesse avait son charme et faisait contraste; c'était encore du bonheur.

Le duc avait des petites maisons aux quatre points cardinaux de Paris, maisons aux peintures voluptueuses pour les beautés légères, maisons voilées de peupliers et de tilleuls pour les amours farouches et discrètes.

Il fit partie souvent des soupers du Palais-Royal, mais là encore il était grand, il dominait; il se laissait aller à ces enivrements grossiers, sans pour cela s'en laisser abrutir. Il demeura grand seigneur dans ces fêtes où tant d'escrocs et d'hommes vils étaient admis.

Il avait à l'opéra sa *petite loge*, et, derrière cette loge, un charmant boudoir où se trouvait un lit.

Après l'opéra, le souper, les tables chargées de girandoles, des cristaux et des fleurs, du champagne et de folles amours, une nuit de lumière, de rires et de fêtes.

Le lendemain, quand le valet de chambre venait le réveiller, il lui demandait : *Ai-je des rendez-vous aujourd'hui?* Ce valet de chambre lui écrivait ses billets doux.

Puis, dans la journée, c'étaient de nouvelles machinations, quelque beauté découverte au sein d'une humble famille, et près de qui il s'agissait de parvenir, un duel ou deux en guise d'exercice, souvent des nouvelles indifférentes que son valet lui contait en l'ajustant, une maitresse qui s'était tuée; quelquefois aussi un malheur qu'on lui appre-

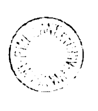
nait avec ménagements, et qui l'affectait profondément, un cheval mort!

Au train dont il y allait, le duc aurait fort compromis sa fortune, si les héritages n'étaient toujours venus la rétablir en moment opportun. *Nombre de celles qui l'avaient aimé lui laissèrent leurs biens en mourant.*

Un jour pourtant l'âge l'a cloué au lit; ses jambes se sont refusées à le soutenir; ses yeux, ces beaux yeux, qui ont porté un doux émoi dans tant de cœurs, ces beaux yeux se sont clos; cette main fine et potelée, jadis brillante de bagues, s'est faite décharnée, osseuse et blême; cette bouche, si prompte à ravir les baisers, est rentrée et a disparu. Il a à son chevet une maîtresse bien hideuse, et qui, à son tour, s'est mise à vouloir posséder notre aimable duc; cette maîtresse, c'est la mort! Peut-être allez-vous croire que les remords vont se précipiter en foule dans la lugubre alcôve, que mille fantômes passeront dans le crépuscule de cette chambre mortuaire, fantômes beaux et horribles à la fois, beaux de leur jeunesse, de leurs cheveux épars encore ornés de diamants et de fleurs, horribles de la pâleur du tombeau, tous ayant au front une blanche couronne flétrie; hélas non! L'alcôve est vide et la mousseline du lit en baldaquin se drape avec coquetterie; les yeux du vieillard sont riants et doucement éclairés; son vieux valet de chambre vient de le poudrer et de poser sur sa joue une légère couche de rouge; une jeune dame est auprès du lit, en proie à un profond désespoir; le vieux duc la rassure, lui dit un mot galant, sourit et meurt.

WILHELM TÉNINT.



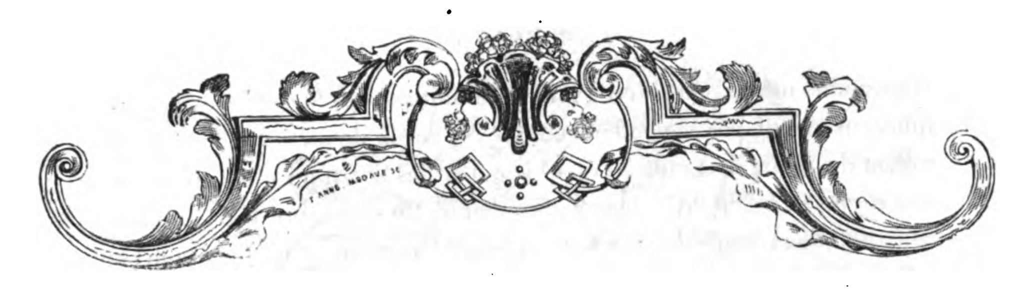




L'Académicien de Coiffure et de Modes.



L'Académicien de Coiffure et de Modes.



L'ACADÉMICIEN DE COIFFURES ET DE MODES.



Jusqu'en 1620, à Paris, on ne connaissait pas les perruques, ni par conséquent les perruquiers. La mode manquait de ses plus puissants auxiliaires.

Le perruquier et le coiffeur sont deux artistes de talents bien différents; celui-ci embellit les dons de la nature, celui-là supplée à la nature elle-même.

Donc les perruquiers apparurent au commencement du dix-septième siècle. Porter de faux cheveux! risquer de malencontreuses aventures! jamais les jeunes gens n'auraient voulu s'y décider. Mais la mode a tant d'empire, et ses lois sont si despotiques et si aveuglément suivies, que bientôt elle l'emporta sur leurs scrupules.

Il y eut des barbiers-baigneurs-étuvistes-*perruquiers*, en nombre assez

respectable même. On en créa quarante-huit *suivant la cour*. Ces perruquiers n'étaient pas cependant établis en corps de métier, et c'était au milieu du règne de Louis XIV, — âge d'or des perruques, — qu'on devait nécessairement créer leur communauté. En décembre 1665, un édit constitua deux cents barbiers-*perruquiers*-baigneurs-étuvistes, pour la ville et les faubourgs de Paris, vingt dans les villes à parlement, et six dans celles de second ordre. L'édit de 1665 ne fut pas mis à exécution : mais un autre édit du mois de mars 1673 établit la communauté sur les bases qu'elle conserva pendant fort longtemps. Je vous ferai grâce des statuts dudit corps, et vous dirai seulement qu'il y avait un *bureau des perruquiers,* sorte d'Aréopage dont les membres, à ce qu'il paraît, étaient nommés par élection ; que le premier chirurgien du roi, son lieutenant et son greffier faisaient partie de la communauté : et qu'en 1718 environ, on comptait huit cent cinq maîtres perruquiers à Paris, sans parler de ceux qui exerçaient leur profession, en qualité de *valets-de-chambre-perruquiers,* chez le roi ou chez les princes.

Leur bureau se trouvait rue Saint-Germain-l'Auxerrois, et leur patron était saint Louis, qui avait accordé des privilèges aux barbiers.

On distinguait les coiffeurs d'hommes, et les coiffeurs ou coiffeuses de femmes. Ces derniers prévalurent, et, pendant le dix-huitième siècle, Paris s'énorgueillit de ses coiffeurs, comme de ses habiles couturières. Sous Louis XV, un d'entre eux avait obtenu le titre ambitieux de *coiffeur de la reine,* et le beau Léonard nous a laissé bien des souvenirs sur Marie-Antoinette.

Qu'on s'étonne, à présent, des quelques arides détails que nous avons donnés plus haut! Ne fallait-il pas indiquer l'origine d'une compagnie aussi illustre que celle des coiffeurs, et dresser leur table généalogique? Dans les premières années du règne de Louis XVI, ils occupèrent les trompettes de la renommée. Par exemple, on cite qu'un Français se rendit à Londres pour présenter un défi au fameux *Sewell*, perruquier du Strand. Il ne s'agissait de rien moins que d'attifer en huit minutes la figure et la tête d'un homme de bon ton. Cent guinées étaient le prix du pari, que Sewell gagna : son opération avait duré dix minutes, montre en main. — Et tout Paris se contait la chose.

Chaque grand établissement avait son *perruquier-barbier* en titre. Peu de jours après son arrivée à la Bastille, Linguet aperçut un homme long et sec, qui entra dans sa chambre, et lui fit peur. « Qui êtes-vous? demanda Linguet. — Je suis, répondit l'inconnu avec majesté, *perruquier-barbier* de la Bastille. — Parbleu, répliqua brusquement Linguet, vous auriez bien dû la raser. »

Leur talent devenait un art : ils se donnèrent de l'importance, et se qualifièrent du nom d'*académiciens de coiffure et de mode.*

Le plus fameux de tous ces *académiciens de coiffure et de modes* fut Léonard, Léonard qui avait ses courtisans et ses protégés, qui jouit des bonnes grâces de Louis XVI, et qui, en récompense de son *génie* (on disait le *génie de Léonard*), devint le conseiller, en fait de modes s'entend, de l'infortunée Marie-Antoinette.

« La coiffure, disait un jour Léonard avec un ton de franchise et de bonhomie extraordinaires, résume une époque avec une merveilleuse précision. Ne riez pas, messieurs, j'arrive tout d'abord à la preuve tirée de notre propre histoire, et je ne remonterai pas bien haut pour vous l'offrir convaincante. » Et il expliquait comment la mode des cheveux coupés carrément du temps de Louis XIII s'accordait à la galanterie brutale des courtisans d'alors; comment les perruques graves, portées sous Louis XIV, *annonçaient* Racine, Molière, Bossuet, Fénélon, Condé, Turenne, « comme l'aurore annonce le soleil » ; comment le *crépé-dru,* frisure mesquine, représentait les mœurs dissolues et extravagantes de la régence; comment, enfin, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, la poudre légère, *au givre,* indiquait le règne des Dorat, des Marivaux, des Boufflers, des Pompadour, des Dubarry, des Vestris et des Sophie Arnould.

Léonard, — on peut le regarder comme le dernier type et le plus complet de tous, — était un personnage de distinction. D'après ses propres aveux, il relevait ses cheveux avec des boucles à l'œil, il portait l'habit de drap fin gris, il arrangeait savamment le chou de sa cravate; il avait la cuisse musculeuse enfermée dans une culotte de raz de soie noire, et un gras de jambe *éloquent* bien serré sous la jarretière. Pour tout dire, il portait l'épée.

Parties carrées, belles conquêtes, triomphes remportés sur de belles dames qui le font parvenir, son esprit, sa bonne tournure, — en voila assez pour que le chemin de la fortune lui soit ouvert.

A peine il eut pris terre à Paris, qu'il commença à *percer*. Il reçut des billets musqués envoyés par les *impures* des Variétés amusantes; et on ne tarda pas à parler dans le monde des danseuses *léonardées*. Il avait un costume pour se rendre chez les grands seigneurs, un autre pour aller se compromettre avec les bourgeois; et quelquefois les femmes de chambre annonçaient *M. de Léonard*.

Madame de Langeac le présenta à Marie-Antoinette, lorsqu'elle n'était encore que Dauphine, et la réception qu'elle lui fit fut des plus honorables pour lui. Il eut grand soin de rapporter, dans ses ***Mémoires***, la conversation qu'il eut avec la royale princesse, et de n'en rien omettre... Au contraire.

« Léonard, lui dit Marie-Antoinette, votre réputation d'homme habile et plein de goût vous a devancé auprès de moi. Savez-vous que c'est quelquefois une tâche difficile que de soutenir sa renommée?

— Je puis au moins affirmer à votre altesse, répondit respectueusement Léonard, que je m'efforcerai d'atteindre la mienne.

— Je vais donc, reprit Marie-Antoinette, fournir sur-le-champ à votre talent l'occasion d'un certain essor. Voici venir l'arrière-saison; sortir coiffée en cheveux, ce serait risquer de gagner un rhume,... et pourtant il me faut le grand air des jardins et du parc; il faut de l'exercice à mes jambes. Les bonnets ont deux défauts opposés : ou ils tiennent trop à la grande toilette, ou bien ils tombent dans l'extrême négligé... Je voudrais pouvoir y suppléer par je ne sais quoi,... par quelque bout de chiffon arrangé avec art...

— Votre altesse royale vient de prononcer un mot qui restera dans la langue des modes. Oui, je conçois un immense progrès futur dans l'art de *poser les chiffons*... Madame, c'est un trait de lumière que votre altesse royale vient de faire luire à mes yeux [1]... »

[1] Toute cette conversation est racontée, telle que nous l'écrivons, par le modeste Léonard lui-même.

Léonard coiffa aussitôt la dauphine, et parvint à la rendre plus belle encore que de coutume. La *pose des chiffons* donna, au *Mercure*, matière à gloser pendant un mois; on fit des chansons, des épigrammes, des bouts-rimés, etc. Léonard fit sa fortune. Il devint plus tard coiffeur en titre de la reine Marie-Antoinette, et contribua beaucoup pour sa part à la mode des grandes coiffures, des coiffures hérisson, — jardin, — à l'anglaise, — montagnes, — parterres, — forêts.



On fit sur tout cela des caricatures, et le nom de Léonard retentit dans toutes les bouches. Nous osons l'avancer, ses élèves le regardèrent comme leur monarque, et les royales hôtes de Trianon comme un auxiliaire indispensable de leurs plaisirs.

Quelle belle carrière s'était ouverte pour Léonard! Il avait de la gloire, il avait de l'argent, — les deux rêves de l'artiste; — chaque jour quelques nouveaux triomphes ajoutaient de nouveaux fleurons à sa couronne. On eût pris garde de le mécontenter en quoi que ce fût, car un caprice ou une mauvaise volonté de maître Léonard eût pu faire manquer une fête. Mais aussi, songez donc! quelle variété dans son talent! Si Marie-Antoinette voulait se costumer en bergère, Léonard était là pour improviser aussitôt quelques tire-bouchons d'un goût bien pastoral, et pour placer dans les cheveux de Sa Majesté, le plus naturellement du monde, des bluets et des coquelicots. Si Marie-Antoinette jouait la comédie, et représentait Babet, par exemple, Léonard était là pour relever ses

cheveux, et leur donner l'air qui convenait. S'il y avait enfin grande réception au parc, et qu'il fallût en faire les honneurs à deux ou trois ambassadeurs étrangers, la coiffure majestueuse était de rigueur; et Léonard eût-il passé trois heures à la composer, il s'arrangeait toujours de manière à provoquer les compliments des commensaux sur la beauté de la reine, — compliments qui lui revenaient en partie, par ricochets.

Hélas! les grandeurs tournent la tête à l'*humanité!* la gloire enfante l'orgueil! l'orgueil enfante le pédantisme! etc., etc. Léonard savait par cœur tous ses talents; il devinait de quel poids il pesait dans la balance politique, et, quelquefois, il eut à souffrir, — à cause de cette trop parfaite connaissance de lui-même, — certaines aventures peu gracieuses, certains désenchantements effroyables, certaines mystifications pénibles que, par égard pour sa mémoire, nous nous garderons bien de rapporter.

Et quelle dut être sa douleur s'il fut témoin de l'action coupable à laquelle la haine des perruques porta un jour une jeune actrice connue sous le nom de *ma mie Babichon!* A la répétition des *Fêtes publiques*, de Favart, elle s'était glissée derrière le banc des symphonistes et avait entortillé dans toutes les perruques des hameçons attachés à des crins imperceptibles, lesquels se réunissaient à un fil de rappel qui répondait aux troisièmes loges. Au dernier coup d'archet la toile se lève et les perruques s'envolent. M. B***, directeur du Grand-Opéra, fit venir devant lui la perfide Babichon. Celle-ci s'écria ingénument : *Hélas ! monsieur, je vous supplie de me pardonner, c'est un effet de l'antipathie que j'ai pour les perruques, et même au moment où je vous parle, et malgré le respect que je vous dois, je ne puis m'empêcher de me jeter sur la vôtre.* Ce qu'elle fit en prenant la fuite, ô dignité des perruques! ô cruelle Babichon!

Du reste, tel *académicien de coiffure et de mode,* tels perruquiers-coiffeurs. Qu'arriva-t-il?

Du barbier le plus roquet, habitant des faubourgs, au coiffeur des grands seigneurs, ne dépassant jamais la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, ce fut à qui se vanterait de plus de bonnes fortunes, à qui aurait le plus ému l'âme des belles comtesses, ou obtenu l'intérêt véritable des ducs et princes. La plupart des *académiciens de coiffure et de mode* avaient vu le jour en Gascogne, — ceci sans vouloir offenser ces mes-

sieurs des bords de la Garonne. — Ils prirent, je ne dirai pas des noms de guerre, mais bien plutôt des noms de mode. On les eût tenus pour habitants du royaume du Tendre. C'était Daphnis, Alcibiade, Apollon, Cupido, qui, le fer en main, venaient ajouter un éclat artificiel à la beauté naturelle des dames, et planter sur la tête des hommes une forêt de cheveux, là où peut-être ne poussaient plus que quelques oasis capillaires au milieu de déserts sans nombre.

Un temps arriva, grâce aux exigences de la mode, où l'on put moins se passer d'un coiffeur que d'un boulanger. Aussi, point de ministre plus affairé qu'un *académicien de coiffure et de mode;* pas de fermier-général dont les poches soient plus pleines; pas de danseur émérite qui mette plus de grâce et de délicatesse à tendre le jarret; pas de chevalier petit maître qui sache mieux lancer au besoin le compliment *bouche-en-cœur* où l'épigramme assassine; pas d'académicien, — de l'Académie française, — qui soit plus prévenu sur ses propres talents.

Le perruquier-coiffeur se regarda comme un personnage de haute volée; il se fit attendre chez ses pratiques, leur mit à tout moment le marché à la main. Il fit souvent pleurer de belles jeunes filles, convoitant sa présence. Il voulut qu'on lui fût éternellement fidèle, qu'on adoptât sa *manière*, et il se fâcha tout rouge et presque impertinemment, toute fois qu'il put remarquer sur une chevelure quelconque les traces d'une main autre que la sienne. Il disait : *Cette tête est à moi*, et il voulut la gouverner en maître absolu.

On dit même qu'alors, — oh! seulement alors, — ces messieurs les perruquiers-coiffeurs avaient des prétentions tout à fait intempestives, et que Molière eût pu les peindre fort ressemblants et fort comiques. Mais revenons à Léonard, à ses malheurs, à la fin de son règne, qui est aussi la fin des beaux jours des perruquiers-coiffeurs.

Aux 5 et 6 octobre 1789, lorsqu'on alla chercher le roi à Versailles, Trianon n'exista plus. Bientôt Léonard dut se faire oublier. Les *académiciens de coiffure et de mode* passèrent comme tant d'autres privilégiés. Sous la révolution, on les désigna tout simplement sous le nom générique de *coiffeurs*. Le niveau de l'égalité s'étendit sur la corporation; et, de plus, il y eut confusion de pouvoirs : les différences ne furent pas toujours

bien gardées. Le *barbier* osa se dire *perruquier ;* le *perruquier* osa se dire *coiffeur,* et tout rayonnement de l'art de la coiffure s'obscurcit devant les modes républicaines, renouvelées des Romains et des Grecs.

Madame Tallien contribua à rendre aux coiffeurs quelques débris de leur grandeur première. L'empire, la restauration continua l'œuvre ; — mais, il faut bien le dire, nous n'avons plus de Léonard, nous n'avons plus d'*académiciens en titre de coiffure et de mode.*

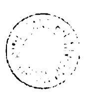
Espérons, sur ce point, que le bon vieux temps est peut-être bien prêt de revenir.

AUGUSTIN CHALLAMEL.



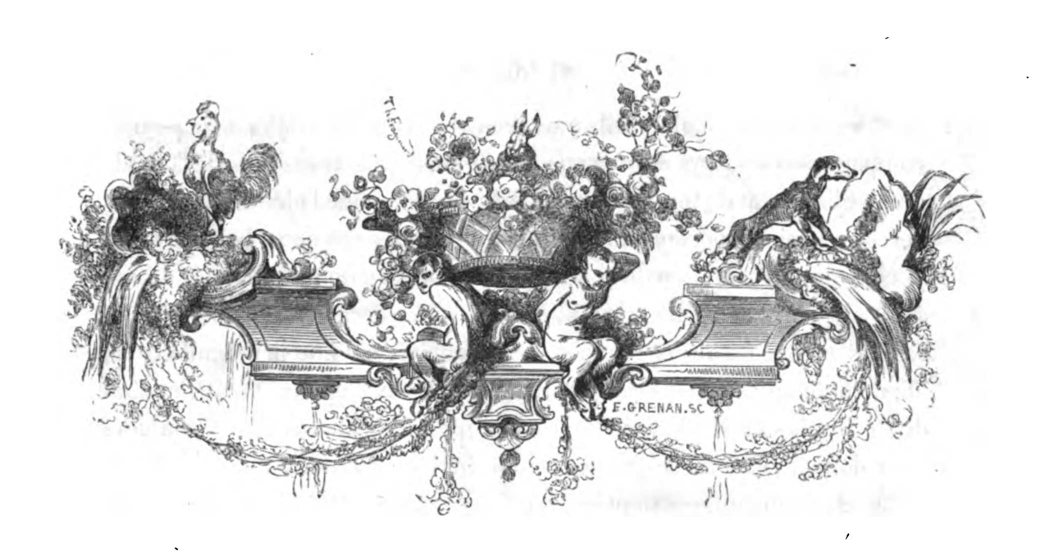


La Mariée





La Mariée



LA MARIÉE.

JE ne dirai pas comme Figaro : « De toutes les choses sérieuses le mariage étant la plus bouffonne ; » mais : de toutes les choses durables, le mariage étant la plus changeante, c'est-là surtout que la physionomie des temps, des lieux, des climats, se dessine d'une manière plus saillante, bien entendu qu'il n'est pas question de l'institution en elle-même ; mais seulement des cérémonies qui l'accompagnent. Maintenant il est de [redacted] mode de supprimer les fêtes dont nos aïeux égayaient le mariage ; on trouve de mauvais goût de se réjouir ce jour-là ; peutêtre a-t-on raison ; quant à moi je regrette, je l'avoue, tout ce qui contribuait à lui donner plus de solennité, à le graver plus profondément dans la mémoire, à en faire enfin un jour à part entre tous les jours de la vie. Aujourd'hui, à peine la jeune épouse est-elle sortie de l'église, qu'elle se hâte de quitter le voile blanc et le bouquet de fleurs d'oranger

pour ses habits ordinaires; elle monte en voiture, et la voilà partie pour la campagne ou les pays étrangers, passant ainsi, sans transition, de l'état de jeune fille à l'état de femme : aussi avons-nous à peine l'idée de ce que nos pères appelaient *une mariée*. Ce gracieux personnage ne se bornait pas à la courte représentation du contrat et de la bénédiction nuptiale; le drame avait plusieurs actes, les *accords*, les *fiançailles*, les *noces*, le *retour des noces*, les *visites* reçues et rendues. La solennité, comme la magnificence, augmentait en raison du rang et de la fortune des époux. C'est donc au degré le plus élevé de l'échelle sociale qu'il faut chercher des couleurs pour donner l'idée de ce qu'était un mariage sous Louis XIV.

La lettre suivante contient les détails de celui de Mlle d'Aumont (Anne-Charlotte), avec le marquis de Créquy. On peut s'étonner qu'elle ait échappé à la mémoire de sa spirituelle belle-fille, Victoire de Froulay, marquise de Créquy, dont on a récemment publié les souvenirs. On aime à retrouver à cette noce les visages illustres que la plume de Mme de Sévigné nous a rendus si familiers. Le chancelier Letellier, qui attacha son nom à la révocation de l'édit de Nantes ; ses deux fils, le grand Louvois, « ce ministre puissant et superbe, dont le moi occupait tant d'espace » et l'archevêque de Reims, prélat peu patient et peu canonique, que sa fougue avait fait surnommer l'*orage*, et qui, tout en louant Fenelon promu à l'archevêché de Cambray, de rendre son unique abbaye, trouvait fort bon de garder toutes celles qu'il avait ; la vieille marquise du Plessis-Bellières, amie courageuse et fidèle du malheureux Fouquet dont elle partagea la disgrâce ; le maréchal de Créquy, assez peu heureux à la guerre pour que ses ennemis aient pu suspecter sa bravoure.

Le marié est ce jeune marquis de Créquy, courtisan dès l'enfance, qui, tirant à l'arquebuse avec le Dauphin, affectait, malgré son adresse, de viser plus mal que son royal camarade. « Ah! petit corrompu, s'écria l'austère Montausier, il faudrait vous étouffer. » Mais cette rude apostrophe ne le corrigea point. Son frère, le marquis de Blanchefort, est cet aimable garçon dont la mort prématurée inspira à Mme de Sévigné les dernières lignes éloquentes qu'elle ait écrites. Ce Beringhen est le premier écuyer qu'on appelait à la cour *M. le premier*. Ce duc de Villeroy devint gouverneur de Louis XV. Ce Tilladet fut cause de la séparation qui eut lieu en-

tre le laid duc de Ventadour et sa jeune et belle épouse. Eux, leurs parents, leurs alliés, sont tous de votre connaissance, vous ne serez donc point en pays étranger en assistant à cette illustre alliance.

A MADEMOISELLE DE ***.

« Vous avez parlé, mademoiselle. Je dois répondre en obéissant, voicy ce qui est venu à ma connoissance touchant le mariage de M. le marquis de Créquy, dont vous m'ordonnez de vous mander les circonstances les plus remarquables. M. le maréchal de Créquy, son père, et M. de Béringhen, beau-père de la fille aînée de M. le duc d'Aumont ayant conféré de cette affaire, ce maréchal communiqua son dessein quelques jours après à M. le marquis, son fils aîné, qui ne balança point à lui répondre, que quoy que son âge ne luy eust point encore permis de faire des réflexions sur le mariage, il trouvait tant davantages en celuy-là qu'il en souhaitait passionnément la conclusion. Cette réponse obligea M. le maréchal de Créquy de partir à l'heure mesme pour Versailles, ou estoient les parens de Mlle d'Aumont. Il alla trouver M. le duc d'Aumont son père, auquel il la demanda pour M. son fils ; à quoy ce duc répondit avec tous les témoignages de satisfaction qu'il pouvait attendre. De là, il rendit visite à M. le chancelier, ayeul maternel de Mlle d'Aumont, et à Mme la chancelière, chez qui elle a toujours esté élevée.

On ne scaurait exprimer les marques de joye qu'on donna de part et d'autre dans cette première entrevue, où se trouvèrent M. de Louvois et M. l'archevêque de Rheims.

Le mardy 26 janvier, M. le chancelier alla demander au roy la permission de faire ce mariage, et S. M. en reçut la proposition très-obligeamment pour les trois familles. Le lendemain M. le maréchal de Créquy et M. le marquis de Louvois, travaillèrent aux conventions, qui furent bientôt réglées ; et ensuite ce maréchal mena M. le marquis son fils, chez M. le chancelier et chez Mme la chancelière. où estoit Mlle d'Aumont.

Il vous est aisé de vous figurer comment se passa cette première visite. Mme la chancelière, quoy que fort instruite du mérite de M. le marquis de Créquy, témoigna avec plaisir qu'elle trouvoit dans sa personne, et dans ses manières quelque chose qui alloit encore plus loin que ce qu'elle avoit

attendu. Tout le monde scait en combien d'occasions ce marquis s'est distingué, et qu'il a fait bruit depuis l'âge de quinze ans, par quantité d'actions d'une vraye bravoure. Après que MM. de Créquy eurent rendu ces premiers devoirs à l'illustre parenté de Mlle d'Aumont, M. le chancelier, M. le duc d'Aumont, M. de Louvois, et M. l'archevesque de Rheims visitèrent M. le maréchal et M. le marquis de Créquy, qui reçurent les complimens de toute la cour.

Le Roy, la Reyne, Monseigneur, Mme la Dauphine, Monsieur et Madame, les envoyèrent féliciter.

Le mardy, sur les onze heures du soir, qui fut le jour que l'on parla de l'affaire à S. M., M. l'archevesque de Rheims vint voir Mme la maréchale de Créquy à Paris, et luy dit à l'oreille que l'affaire estoit conclue, quoy qu'elle ne fust pas encore divulguée à Versailles. La joye qu'elle en fit paroître fut si forte, qu'on s'apperçeut dans son domestique qu'il estoit arrivé quelque chose d'important, ou à M. le maréchal son mary, ou à M. le marquis son fils, qu'elle a toujours aimé tendrement.

Le mercredy au matin, l'affaire fut sçeue à Paris comme elle l'estoit déjà à Versailles, et l'on peut dire que toute la France en vint faire compliment à Mme la maréchale de Créquy. Mlle d'Orléans, Mme la grand' duchesse de Toscane, Mme de Guise et les autres princesses du sang luy firent l'honneur de la visiter. M. Colbert et M. le marquis de Seignelay, qui avoient déjà vue M. le maréchal de Créquy à Versailles, luy vinrent aussi marquer la part qu'ils prenoient à sa joye. M. le chancelier fit la méme chose, et rendit une visite particulière à Mme la marquise du Plessis Bellière, mère de Mme la maréchale de Créquy; ce que firent aussi la plupart des princes et princesses, aussi bien que Mme la chancelière et Mlle d'Aumont, qui furent bien aise de voir et d'entretenir cette illustre dame, retirée du monde depuis assez longtemps à cause de ses indispositions.

Le reste de la semaine se passa à remplir les devoirs de part et d'autre, et à faire devenir M. le marquis fort amoureux.

Cependant Mme la chancelière, Mme la marquise de Louvois et Mme la maréchale de Créquy donnèrent ordre aux préparatifs de la nóce, qui fut résolue pour la nuit du jeudy au vendredy 4 de février.

Pendant ce temps, MM. de Créquy retournèrent à Versailles, ainsi que M. le chancelier, et supplièrent LL. MM. de vouloir signer le contrat de mariage, ce qui fut fait le mercredy 3 de ce mois, au retour de la messe, par le Roy, la Reyne, Monseigneur, Mme la Dauphine, Monsieur et Madame. Lorsque le roy eut signé, il dit à M. le marquis de Créquy les choses du monde les plus obligeantes; après quoy tous ces messieurs se rendirent à Paris, et, le mesme jour, il fut arrêté que toute la parenté de ces familles s'assembleroit le lendemain jeudy, sur les cinq heures du soir, chez M. le chancelier.

Avant l'arrivée de la compagnie, on fut occupé à recevoir les habits et les magnifiques ajustements que Mme la chancelière avoit fait faire à sa petite fille par les soins de Mme de Louvois. Il ne se peut rien de plus beau que tout ce que l'on porta dans la chambre de Mlle d'Aumont.

Pendant ce temps, on vit entrer dans la court un très-beau carrose attelé de huit chevaux gris de perle qui témoignoient leur fierté par leur mouvement continuel. Ce carrosse, dont on ne pouvoit assez admirer la sculpture et la peinture, estoit envoyé à Mlle d'Aumont par M. le marquis de Créquy. Il en sortit un gentilhomme d'une mine et d'une propreté extraordinaire : c'estoit l'écuyer que ce marquis avoit destiné à sa maîtresse. Il estoit suivy de deux pages et de quatre laquais revestus de ses livrées; et lorsqu'un gentilhomme de Mme la chancelière vint dire à cet écuyer qu'il pouvoit voir Mlle d'Aumont, il prit dans le carrosse une corbeille de filigrane, dans laquelle il y avoit un bouquet des plus belles fleurs qu'on eust pû trouver dans la saison la plus propre à les produire. Les pages prirent un carreau et un sac de velours cramoisy en broderie en or, et en cet état l'écuyer monta à la chambre de Mlle d'Aumont, qu'il trouva à sa toilette. Après qu'elle eut entendu son compliment, elle prit le bouquet, et ensuite les pages et les laquais lui furent présentés. Elle témoigna en estre fort satisfaite, et dit que tout ce qui estoit choisy par Mme la maréchale luy seroit fort convenable. On admira son esprit et sa modestie dans la réponse qu'elle fit au compliment de l'écuyer, qu'elle reçeut debout, ayant ses cheveux qui trainoient à terre. Ils sont d'un blond cendré des plus beaux. Elle a les yeux noirs et pleins de feu, le teint fort brillant et une grande jeunesse, n'estant âgée que de dix-sept ans.

Voilà ce qui se passa le jeudy matin. Le reste du jour fut employé à s'habiller, jusqu'à cinq heures du soir que la compagnie se rendit chez M. le chancelier.

Il y avoit, du costé de M. le marquis de Créquy, M. le maréchal et Mme la maréchale, M. le marquis de Blanchefort, M. et Mme de Canaples, M. le maréchal de Villeroy, M. l'archevesque de Lyon, M. le duc et Mme la duchesse de Villeroy, et Mme la comtesse d'Armagnac.

Du costé de Mlle d'Aumont, M. le duc et Mme la duchesse d'Aumont, M. le chancelier et Mme la chancelière, M. et Mme de Louvois, M. l'archevesque de Rheims, M. le marquis de Villequier et M. de Chape, frères, M. et Mme de Beringhen, M. et Mme de Broglio, M. le duc et Mme la duchesse de la Rocheguyon. M. et Mme la marquise de Moüy, M. et Mme du Gué, M. le marquis et M. le chevalier de Tilladet, M. de Villacerf, M. de S. Poüanges et M. le marquis de Courtenvaux.

Cette illustre compagnie estant assemblée, M. le chancelier fit un discours sur les avantages des alliances, et on leut ensuite le contract de mariage, qui fut signé de tous ceux que je viens de vous nommer.

Sur les huit heures, on servit le soupé avec beaucoup de magnificence, et à minuit on vint avertir qu'il estoit temps d'aller à l'église.

La cérémonie des épousailles fut faite à Saint-Gervais, par le curé de cette paroisse qui estoit celle de Mlle d'Aumont.

Comme après la messe qu'il célébra, il y eut une assez longue exhortation, plusieurs personnes de cette assemblée prirent les devans, et se rendirent à l'hôtel de M. le maréchal de Créquy, où tout avoit esté préparé pour y recevoir les mariés.

A l'entrée de la cour estoient deux gros flambeaux de godron, qui éclairoient toutes les avenues de cet hôtel. On avoit environné toutes les cours de flambeaux de même composition. Le vestibule où l'on entre par la cour estoit tout remply de bras dorez avec des bougies, qui faisoient un très-agréable effet. La salle basse, qui est à gauche du vestibule, estoit éclairée par des bras et par des lustres qui rendoient ce lieu tout éclatant. Le grand escalier estoit aussi éclairé par plusieurs rangs de bras dorés garnis de bougies. Ils conduisoient à une fort grande salle ornée, au lieu de tapisseries, des plus beaux tableaux que M. le Brun ait

faits des actions d'Alexandre. Cette salle estoit éclairée par trois grands lustres d'argent, et par quantité de guéridons remplis tout autour de girandoles, sans compter un fort grand nombre de chandeliers qui estoient sur plusieurs tables. Un fort grand feu à la cheminée et trois grands brâsiers d'argent échauffoient la mesme salle. On entroit de là dans la chambre que l'on avoit préparée pour les mariés.

Elle estoit meublée d'une tapisserie de pièces rapportées fort agréables et d'un prix considérable. Le lit et les chaises estoient de velours cramoisy en broderie or et argent, et le miroir d'une façon si particulière qu'on le regarda avec admiration. Un nombre infiny de plaques et de girandoles d'argent et de vermeil éclairoit la chambre qui estoit échauffée par un brasier d'une structure très-estimée. Cette chambre ouvroit dans une autre aussi magnifiquement meublée.

Comme toutes choses estoient dans un ordre régulier, Mme la maréchale de Créqui avait prié Mme la présidente Robert, Mme la comtesse de Gisquar, et Mme Dorneton de rester à l'hôtel de Créquy pour en faire les honneurs. Ces dames s'en acquitèrent avec beaucoup de conduite. Mme la marquise de Louvois et Mme la duchesse de la Rocheguyon sa fille, arrivèrent une demy-heure avant les mariés, et pendant ce temps elles firent mettre la toilette, dont on admira la magnificence. Mme la chancelière vint un peu après, et les mariés ensuite. On les laissa dans leur chambre après les cérémonies accoutumées, et le lendemain la mesme compagnie revint à onze heures du matin.

Il y eut un grand dîné, après lequel M. le chancelier partit pour Versailles, et chacun prit son party. Il n'y eut que Mme la duchesse de la Rocheguyon, Mme la marquise de Beringhen et Mme de Moüy qui restèrent pour faire les honneurs des visites qui furent rendues à la mariée. Le nombre en fut tel, que la grande place du Louvre, et les cours de l'hôtel de Créquy suffisoient à peine pour contenir les carrosses.

Monsieur, fit l'honneur à Mme la marquise de Créquy de la venir voir, ainsi que les mesmes personnes de qualité qui estoient déjà venues. La grande foule dura quatre jours, et cette marquise reçut toujours les visites sur son lit, où elle estoit magnifiquement parée.

Monsieur et quelques princesses du sang prièrent Mme la marquise de

Créquy de leur faire voir les beaux ouvrages de tapisserie qu'elle fait faire avec une si extraordinaire application, et l'on demeura d'accord qu'on ne peut rien voir ny de plus riche, ny de mieux imaginé. Ce sont douze pièces de tapisserie qui représentent les quatres élémens, les quatre saisons, et tout ce qui appartient aux douze mois de l'année. Tout cela se fait au petit point, et sur les dessins de M. le Brun.

Après que Mme la marquise de Créqûy eut reçu toutès ces visites, et rendu celles de la parenté, elle alla avec Mme la maréchale de Créquy à Versailles rendre ses premiers devoirs à LL. MM. qui la reçurent avec des honnestetés très-obligeantes, ainsi que tous les princes du sang.

Mme la duchesse d'Aumont, sa belle-mère, lui envoya, le jour de ses nôces des pendants d'oreilles en poire, estimés mille louis. Le lendemain, elle reçeut pour présent de M. le marquis de Louvois des boucles d'oreille de quinze mille francs. Mme la chancelière et M. l'archevesque de Rheims luy envoyèrent une bague et vingt-quatre boutons de diamants de huit mille écus.

Le mardy d'après les nôces, M. le duc d'Aumont donna un repas très-magnifique à toute la parenté. Il fut suivy d'un bal dont je vous ai déjà parlé dans cette lettre.

M. le comte de Blanchefort, second fils de M. le maréchal de Créquy, a fait paroistre dans cette rencontre de l'esprit et des agréments en toutes manières, qui ont charmé tous ceux qui l'ont vu ; il n'est âgé que de quatorze ans, et tout ce qu'il dit est d'une personne qui en avoit déjà vingt. On ne peut estre plus satisfait que l'est toute la famille de M. le maréchal de M. Créquy du mérite et des belles qualitez de Mme la marquise sa belle-fille. Je suis votre, etc. »

On voit qu'à cette époque l'usage pour les jeunes mariées de recevoir les visites sur leur lit n'était point encore aboli; aussi a-t-il excité la bile du satyrique Labruyère. « Le bel et judicieux usage que celui qui, préférant une sorte d'effronterie aux bienséances de la pudeur, expose une femme d'une seule nuit, sur un lit comme sur un théâtre, pour y faire, pendant quelques jours, un ridicule personnage, et la livrer en cet état à la curiosité des gens de l'un et de l'autre sexe, qui, connus ou inconnus,

accourent de toute une ville à ce spectacle pendant qu'il dure! Que manque-t-il à une telle coutume pour être entièrement bizarre et incompréhensible? que d'être lue dans quelques relations de la *Mingréli*.

« C'est au mariage de Mlle de Noailles avec le fils du duc de Grammont, le 13 mars 1687, qu'on s'affranchit pour la première fois de ce gothique usage et qu'on essaya d'une noce sans cérémonie. »

« On les marie ce soir à Versailles, écrit Mme de Sévigné. Voici comment: personne n'est prié, personne n'est averti; chacun soupera ou fera collation chez soi. A minuit, on assemblera les deux mariés pour les mener à la paroisse, sans que les pères et mères s'y trouvent, qu'en cas qu'ils soient à Versailles. On les mariera : on ne trouvera point un grand étalage de toilette, etc. Le lendemain, on supposera que tout a bien été; ils se lèveront; le garçon ira à la messe et au dîner du roi; la petite personne s'habillera comme à l'ordinaire; elle ira faire des visites avec sa bonne maman; elle ne sera point sur son lit, comme une mariée de village, exposée à toutes les ennuyeuses visites, et cette noce (chose qui ordinairement est bien marquée), sera confondue le plus joliment et le plus naturellement du monde avec toutes les autres actions de la vie, et sera glissée si insensiblement dans le train ordinaire que personne ne s'avisera qu'il soit arrivé quelque fête dans ces deux familles. »

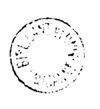
Quoiqu'on puisse soupçonner un peu d'ironie dans les louanges de la spirituelle marquise, la suppression des cérémonies du coucher et du lever des mariés, de l'étalage sur le lit, etc., lui avait paru d'assez bon goût pour imiter cet exemple au mariage du marquis de Grignan, son petit-fils; mais le jour des noces n'en demeura pas moins longtemps un jour solennel entre tous les jours de la vie. Je n'en concluerai pas, il est vrai, que le mariage était alors plus respecté; comment aurait-il pu l'être, quand la convenance ou l'ambition des familles, qui décidaient seules de ces unions, les concluaient souvent avant que les époux fussent en âge d'en comprendre les devoirs, ou même de faire un choix.

« Je n'ai jamais été plus malheureux que le jour de mon mariage, » me disait un grand seigneur de l'ancienne cour, qui devait à ses vertus plus qu'à sa haute naissance et à son grand âge même, le respect qu'il inspirait. « J'avais quatorze ans, j'épousais une de mes cousines qui n'en

comptait que treize ; mais, très-formée pour son âge, elle était déjà une demoiselle, tandis que je paraissais encore un enfant. Quand je la vis dans sa toilette de noce, en grand habit de satin de Chine dont le fond disparaissait sous un ramage d'or et d'argent, des fleurs de diamant mêlées aux fleurs de sa tête et de son bouquet, des diamants au cou et aux oreilles, je fus ébloui, atterré d'admiration et de confusion à la fois. La longue queue, les souliers à hauts talons, les barbes flottantes la grandissaient encore ; tandis que mon habit de velours gris-de-lin en broderie d'argent, mon bouquet, mes dentelles, mon épée, écrasaient ma petite taille d'une façon ridicule ; ajoutez à ces mortifications le malheur d'être escorté pendant toute la cérémonie, par un beau-frère, capitaine des cent-suisses, qui avait près de six pieds ; un vrai Goliath à qui j'aurais envoyé, je crois, de bon cœur une pierre à la tête si j'avais tenu la fronde de David. Pour ajouter à mon humiliation, on fut obligé, au repas, d'empiler sur mon siége, les coussins de la voiture, afin que je pusse représenter convenablement. Au milieu de toutes ces tribulations, la consécration de l'engagement qui me liait pour la vie, passa, pour ainsi dire, inaperçue, au point que je n'en ai conservé aucun souvenir, et qu'aujourd'hui encore je ne suis pas bien sûr de m'être jamais marié. Aussi, ajouta le noble vieillard, avec un sourire plein de bonhomie, j'ai eu soin d'en prévenir mes enfants pour l'acquit de ma conscience. »

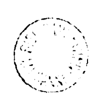
Sans doute c'était un déplorable abus que de disposer ainsi despotiquement de l'avenir et du bonheur des enfants. Mais si ces unions précoces ont presque disparu de nos mœurs, le mariage tend de plus en plus à devenir une spéculation, une transaction, une affaire comme toutes les autres. Notre siècle, positif et pressé, s'efforce même à le dépouiller de ce qui pouvait l'entourer encore de quelque poésie, du moins à l'extérieur ; du train dont nous allons, on traitera, je pense, bientôt un marché conjugal sans plus de cérémonie que tous les autres ; ce sera du temps et de l'argent d'épargné, à la bonne heure. En ce temps-là (et Dieu préserve d'y vivre ceux qui comme moi ne trouvent ici-bas de nécessaire que le superflu) en ce temps-là, il y aura encore au monde des filles, des femmes, des mères, des veuves, mais il n'y aura plus de *mariée*.

Mme AMABLE TASTU.





L'Abbé.





L'Abbé.



L'ABBÉ.





Un abbé est un homme qui possède une abbaye; et ce mot d'abbaye représente un monastère cloîtré, de longues arcades, une chapelle sombre, des moines soumis et silencieux, à la vie desquels on préside, avec lesquels on partage les heures et des devoirs. Mais quand on s'est représenté tout cela, on n'a eu, souventes fois, comme dit Ronsard, qu'une idée fausse. Non que les établissements de Saint-François, de Saint-Bernard, ou de Saint-Benoît, n'aient souvent eu ce caractère; non que les couvents n'eussent été clos et fermés, les règles austères, les habitudes régulières et pieuses; mais le temps avait passé à tant de reprises sous ces cloîtres, qu'il avait fini par en élargir les clôtures. Le monde avait frappé tant de fois à la porte qu'il y était un

peu entré. Le monastère, qui était devenu un lieu de réfuge, était devenu un séjour de repos : le repos avait tourné en bien-être ; et l'abbaye avait fini par être un bénéfice.

Or, un bénéfice, c'était une terre de cinq, de vingt, cinquante, cent ou deux cent mille livres de rente, appartenant à l'église et dont l'église concédait la jouissance usufruitière à l'un de ses enfants. Citeaux, Saint-Denis, Saint-Wast d'Amiens, Saint-Martin de Tours, qui valaient plus de deux cent mille livres de revenu : Saint-Germain-des-Prés, en valait cinq cent mille ; et avec ces cinq cent mille, la haute, la basse et la moyenne justice, le droit d'avoir un bailli et celui de faire pendre des criminels.

Dès que les bénéfices eurent tant de valeur, ils prirent une autre nature ; les grandes familles les réservèrent pour leurs enfants ; les rois en firent des moyens de récompenses ; on les garda pour soutenir la dignité des évêques, pour reconnaître les services des négociateurs. Des capitaines d'hommes d'armes en obtinrent la jouissance ; des protestants les conservèrent en changeant de religion. Ce n'était là, ni le but de l'institution, ni la volonté de l'église. Mais les bons commencements sont comme les bonnes intentions : il n'en faut tenir compte qu'en raison du résultat qu'ils amènent.

Donc, il y eut des abbés de fortune et des abbés de qualité, des abbés princes, et des abbés sortis des rangs populaires. Il y eut aussi des abbés pieux, privés, réguliers, charitables, occupés de leurs religieux, de leur règle, de leurs pauvres ; et des abbés étourdis, mondains, dissipateurs, portant, sous leur soutane voltigeante, au moins autant de passions qu'elle en pouvait couvrir. Vous rappelez-vous que le chevalier de Grammont avait un prieuré, et qu'il allait en recevoir l'investiture en bottes blanches et avec des éperons dorés ? Vous souvient-il que Paul de Gondy possédait sept ou huit abbayes, quand il se battait en duel, et quand il venait avec de grands gardes et une escorte de cavaliers faire sa cour à Mme de Montbazon ? C'étaient d'autres temps, par conséquent d'autres mœurs, mais surtout d'autres hommes. Les mœurs et le temps ne sont jamais que des prétextes dont les hommes se servent pour montrer ce qu'ils tiennent de Dieu.

Il ne pouvait pas y avoir toujours des abbés, comme Paul de Gondy,

où comme le chevalier de Grammont. Il y en eut comme M. Vincent (saint Vincent de Paul), il y en eut comme M. Fléchier; et plus tard aussi, il y en eut qui n'étaient ni des orateurs, ni des saints; pauvres professeurs à la main étroite, pauvres écrivains à l'avenir douteux, qui prenaient l'habit noir, parce qu'il durait davantage; le petit manteau, parce qu'il donnait un caractère. M. Marmontel, à qui le voiturier de Tulles voulait faire épouser sa fille; M. Delille, qui attacha tant de gloire à ce titre qu'il n'avait pas droit de porter, qu'aujourd'hui encore on l'appelle l'abbé Delille.

Je voudrais faire apparaitre à vos yeux quelques-uns de ces abbés d'espèces si différentes; mais l'espace me manque; on a donné place ici au nom des abbés; mais on ne l'a donné ni à leur personne, ni à leur caractère; on retrace une figure imaginaire. On ne s'inquiète guère de leur existence et de leur souvenir, et les choses n'en vont pas moins; et le livre ne s'en achète que mieux, et le public n'en adopte que mieux les impressions et les idées.

Remonter dans le temps passé, mais ce serait outrager le temps présent et son souvenir! Eh! mon Dieu! ce serait croire que la société ne marche pas assez vite! La société marche vraiment, et les idées avec elle; et les hommes avec ou sans les idées, tout marche. — Qu'importe le passé, et de quoi se mêle-t-il donc de venir embarrasser le présent de ses comparaisons malséantes; il n'y a presque plus d'abbés; et le bon vieux temps doit-il être ridicule? — Non.

Il ne l'est pas tout à fait cependant. — Voyez-vous, au milieu d'une église sauvage, ce moine au front austère, aux yeux caves, à la bouche abaissée, à la démarche lente et maladive? Tout ce qui l'entoure, l'aime, le révère, le craint peut-être : de longues années se sont passées pour lui dans les rudes exercices d'une pénitence commune. Réformateur, il ne se soustrait à aucune réforme; riche, spirituel et brillant, il a choisi la pauvreté, l'obscurité, l'obéissance : chef et presque souverain de son ordre, il a volontairement abdiqué son pouvoir et ses droits pour se reposer sous la loi d'un autre. Le monde l'a vu mondain, la cour l'a vu courtisan : il a servi; il a aimé. Il était d'une famille où l'on naissait secrétaire-d'état : il était d'un temps où l'on pouvait aborder et servir les plus belles; et il

meurt dans un cloître, couché sur la cendre, protégé par d'obscures prières : c'est un abbé, qui s'appelait Léon de Bouthillier, abbé de Rancé.

Cent ans plus tard, un autre homme porte le même habit; mais il l'a pris dès sa jeunesse, et il le porte vivement. Né d'une famille ancienne, pauvre à sa naissance, et pauvre dans sa jeunesse, il a apparu pour son bonheur dans ce siècle désordonné qui mettait l'esprit avant tout, pour avoir droit de laisser les devoirs bien loin derrière, il était agréable de figure, il a fait de jolis vers, il a porté mieux qu'un autre son chapeau de soie, et son manteau coupé avec tant de grâce. Ses jolis vers, sa jolie figure, sa naissance, quelque peu d'audace et beaucoup d'habileté, l'ont fait ambassadeur, et d'ambassadeur, il s'est fait ministre : et puis la disgrâce l'a fait cardinal. Le voilà qui de nouveau, représente la France; dans une des plus grandes cours de l'Europe, mais si noblement, mais avec tant de goût, de générosité, d'esprit; avec des manières si hautes, et un cœur si français. Toutes les grandeurs lui sont familières comme tous les malheurs lui sont sacrés. Il a été le plus magnifique, et peut-être le plus habile des représentants de la monarchie. Celui-là aussi est un abbé et que l'on nommait *Joachim de Pierre de Bernis.*

Je n'irai pas loin dans la vie du troisième. Reportez-vous par la pensée à cet exécrable temps de la terreur et des échafauds. Entrez au palais : pénétrez dans cet antre abominable que l'on appelait le tribunal révolutionnaire. Là, sont assis des bourreaux que l'on paie pour s'appeler jurés ou juges : là, une loi de sang, écrite avec de la fange, insulte à la liberté de la défense, comme elle outrage l'innocence de l'accusé. Un homme est debout, devant les juges, et derrière lui des enfants à genoux, des pauvres qui ont les mains jointes, des femmes qui prient, qui pleurent. — Rendez-nous-le, s'écrient-ils, car il a soigné nos frères malades, nourri et réchauffé nos enfants qui allaient périr, consolé nos pères au lit de la mort. Accordez-nous sa vie, car il a sauvé la vie de trois mille des nôtres. — Et les juges condamnent, et les bourreaux s'avancent, et le vieillard s'éloigne avec eux en laissant tomber sur ses pauvres amis le dernier bienfait de sa bénédiction sainte. Ce vieillard, cette victime, ce martyr, c'est un abbé qui s'appelle comme son grand oncle, François de Salignac de Fénélon.

Partout où sont les hommes, il y eut des fautes et du vrai : partout où le dix-huitième siècle étendit son influence, il y eut des dépravations de cœur et de mœurs. Déplorez avec l'église qu'elle ait été condamnée à souffrir l'abbé Dubois, l'abbé de Ganza, du Mêne, l'abbé de Bettevelle; mais inclinez-vous devant le souvenir de l'abbé de Bernis, de l'abbé Frayssinous, de l'abbé de Quélen, devant le nom de l'abbé de Rancé, de l'abbé Fléchier et de l'abbé de Fénélon.

CLAIRE BRUNNE.

M. P. A. GUÉROULT, dans son *Dictionnaire abrégé de la France monarchique*, ou *la France telle qu'elle était en janvier* 1789, donne cette définition de l'abbé.

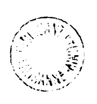
ABBÉ. Tout ce qui portait les cheveux ronds avec la soutane ou l'habit court noir, violet, brun, sans rabat, avec rabat, tonsuré, non tonsuré, bénéficier, sans bénéfice, évêque, chanoine, prieur, chapelain, curé, vicaire, aumônier, clerc de paroisse, professeur, précepteur, répétiteur, s'appelait *abbé*.....

Beaucoup d'*abbés* se sont fait une grande réputation dans la littérature, et ont rendu leur qualification inséparable de leur nom propre. Les plus célèbres sont les *abbés* de Saint-Pierre, de Fleury, d'Olivet, le Batteux, Vertot, Mably, Condillac, de Bernis, Voisenon, Barthélemi, Raynal, Aubert, Maury, Delille. Leurs ouvrages sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les indiquer, et trop considérables pour être analysés dans un abrégé.

Il ne sera question ici que des *abbés*, à qui ce titre appartenait spécialement. Les *abbés* étaient réguliers ou commendataires. Les premiers devaient être prêtres, et avoir fait profession dans l'ordre religieux qu'ils se trouvaient chargés de gouverner. Ils recevaient leurs provisions du Saint-Siége. Leur juridiction était purement monacale. Ils ne pouvaient punir leurs inférieurs que par des jeûnes, des prières et des humiliations. L'évêque connaissait des fautes graves. S'il avait été commis un acte de violence, le juge royal du lieu prononçait conjointement avec l'official. Quelques *abbés* réguliers portaient la mitre et le bâton pastoral.

Les *abbés* commendataires avaient le rang de prélats. Ils n'avaient pas le droit de faire la visite, ni de mettre la réforme dans leur abbaye. Le maintien de la discipline était dévolu au prieur claustral. La nomination aux bénéfices leur appartenait. Ils ne portaient la crosse et la mitre que dans leurs armes. Les lois canoniques les obligeaient de prendre la prêtrise dans l'année de leurs provisions. Mais ils obtenaient facilement des dispenses de la cour de Rome. Ces abbés n'étaient point tenus de résider. Parmi ceux qui existaient en 1789, on citait avec distinction M. Montesquiou et Loménie Brienne; avec respect, cet excellent Fénélon, l'instituteur, l'ami, le père de tous les enfants qui venaient de la Savoie, chercher à Paris du travail et du pain. Soixante ans passés à faire des heureux, le témoignage solennel qui lui en fut rendu à la barre de la convention, par ceux qu'il avait nourris, vêtus, instruits; les larmes, les prières, le désespoir de ces hommes reconnaissants, monuments sacrés de sa bienfaisance, auraient dû le sauver de la proscription. *Diis aliter visum.*







Les Encyclopédistes.



Les Encyclopédistes.



LES ENCYCLOPÉDISTES.



L'ANNÉE 1770 fut vraiment une année bien amusante; tout le monde écrivait; chacun voulait, aussi mince qu'il fût, occuper le public de son chétif individu. Pour arriver à la réputation, tout moyen était bon; celui qui faisait le plus grand scandale était le meilleur, car le scandale était alors ce qui pouvait rendre le plus populaire. On écrivait sur et contre tout : la religion, la monarchie, la société, rien n'était respecté. On avait levé l'étendard de la révolte, et sur les drapeaux on avait inscrit le mot *nature.*

Tout se faisait au nom de la nature, et les *encyclopédistes* imprimaient : « La société, fait monstrueux, mur épais et sourd qui s'interpose entre l'homme et la liberté, et qui sépare brutalement ce que la nature a uni. » Ils croyaient tout excuser en s'écriant en chœur : « La nature a parlé. » Racontait-on le crime commis par un paysan sur la personne de son seigneur, la nature a parlé, disait-on. Était-ce quelque jeune étourdi enlevant une fille de famille, ou forçant la grille d'un couvent pour satisfaire une passagère amourette; ah! mon Dieu, il était tout excusé d'avance; est-ce que par hasard la nature se serait avisée de ne pas parler pour lui comme

pour tout autre. D'ailleurs, n'avait-on pas une phrase toute faite, à l'usage de ces sortes d'événements? « n'était-il pas victime des exécrables préjugés qui étouffent dans l'homme social la voix de la nature? » Aussi s'empressait-on autour de lui, le protégeait-on, et, si la justice paternelle ou ecclésiastique voulait réclamer la fugitive, vite on sollicitait pour elle une inscription sur les registres de l'Opéra, elle était dès lors déclarée inviolable. Ces gens-là avaient porté sacrilégement leurs mains impies sur toutes les institutions; ils avaient voulu abolir toutes les croyances, toute idée religieuse. Mais, comme il faut que le monde se traine sans cesse dans l'ornière, qu'il lui faut toujours voiler sous un autre nom les choses qui ont existé, en leur donnant une moindre étendue, parce que les idées vont en se rétrécissant à mesure que les sociétés se corrompent; l'asile des églises du moyen-âge, où Dieu étendait sa bienfaisante protection jusque sur les criminels qui se réfugiaient dans sa maison, avait cédé la place au roi; le droit de franchise n'était plus réservé qu'aux demeures royales; l'idée s'était rapetissée, peu à peu elle s'était effacée. L'immuable justice était descendue du pouvoir spirituel au pouvoir temporel. Et vers la fin du dix-huitième siècle, quand régnèrent les philosophes, quand l'athéisme fut maître de la civilisation, l'idée se matérialisa; comme tout ce que touchait l'haleine de ces hommes, elle tomba dans la boue, et dès ce moment, il n'y eut plus que l'Opéra qui resta en possession du droit de franchise. L'innocence présumée devint le vice reconnu.

Mais, à cette époque, que n'osait-on pas? L'abbé Morellet imprimait dans un pamphlet qui se vendait dix sous dans tous les carrefours, pamphlet par conséquent livré à la populace, à cette masse énorme, abrutie, sanguinaire, qui dès lors ne respirait que crimes et vengeance, à cette horde déchainée qui, vingt ans plus tard, devait tout broyer entre ses mains, des phrases de cette espèce: « Tout est beau quand c'est par la force de la nature qu'on s'élève au-dessus de la loi. » Et Voltaire faisait dire sur le théâtre de Versailles, devant le roi, en face d'une salle pleine de tout ce que la noblesse avait de plus glorieux en France.

Les mortels sont égaux; ce n'est pas la naissance
C'est la seule vertu qui fait la différence.

Que voulez-vous! messieurs les encyclopédistes avaient mis la nature

à la mode; tout homme voulait remonter à l'état de nature, et les gens intéressés à faire respecter l'ordre social existant, étaient les premiers adeptes de leurs doctrines, ils ne pensaient pas à l'avenir; on ne leur avait pas encore démontré ce fait curieux, que jamais les réformes ne viennent d'en bas; c'est de l'intelligence, c'est de la sphère isolée du penseur et du savant qu'elles descendent. Et comme des enfants qui jouent avec du feu, ils n'apercevaient pas le danger du jeu auquel ils s'amusaient; ils ne devaient le connaître qu'après avoir allumé l'incendie. Ils riaient aux diatribes de Diderot contre les prêtres et les églises; ils ne comprenaient pas toute la portée de cette effroyable et terrible parole du grand prêtre de la synagogue encyclopédique : « Élargissez Dieu. »

La conduite légère de tous ces grands seigneurs adeptes ou protecteurs des philosophes, nous prouve assez que nul ne soupçonnait la portée de leur œuvre. On eût dit qu'ils les tenaient pour des bouffons, seulement un peu moins gais que ceux qu'ils entretenaient jadis.

Les philosophes, eux, avaient soin de tout faire pour attirer les regards; ils ne s'épargnaient pas l'éloge, se traitaient mutuellement d'hommes de génie, et la bonne foi avec laquelle on acceptait leurs paroles, les gâtait; ils s'enivraient de leurs succès. Leur ascendant sur une société qu'ils achevaient de démoraliser en tarissant les sources de ses préjugés et de ses croyances, les mettait à même de braver l'autorité. Partout, à l'exception du roi de France, les souverains luttaient à qui mieux mieux contre les répugnances encyclopédiques de leurs sujets. A Florence, l'archiduc Charles abolissait la peine de mort. En Autriche, son frère, l'empereur Joseph II, affichait la plus cynique indifférence en matière de religion. Joseph de Portugal ordonnait le massacre des jésuites dans tous ses états. Tous les princes, ducs et seigneurs de l'Allemagne venaient humblement à Paris présenter leurs civilités à Diderot, à Voltaire et à d'Alembert. Et leur bonheur était à son comble, quand ils remportaient, dans une lettre, un mot de ces messieurs. En un mot, Grimm, dont les fonctions consistaient à introduire les rois et les princes dans la synagogue des philosophes, était le plus occupé des encyclopédistes. On traitait avec eux de puissance à puissance; le grand Frédéric, Catherine de Russie, pour honorer cette secte avec laquelle ils se faisaient

gloire d'être en correspondance, envoyaient des ambassadeurs à Ferney.

Tous ces philosophes vivaient dans la meilleure société de l'époque; ils étaient même gâtés par les gens du monde; mais une seule chose les empêchait de dormir, c'était de ne pas être bien en cour. On ne peut se figurer tout ce qu'ils faisaient pour arriver à ce but tant désiré; rien ne leur coûtait : la flatterie la plus grossière était employée; ils mettaient tous leurs soins à tâcher de se faire admettre auprès du roi. Voltaire, cet empereur de la secte encyclopédique qui avait écrit tout ce qu'on peut imaginer contre la noblesse, qui dans un souper chez M. le prince de Conti, où se trouvait toute la fleur des maisons princières de France, avait dit : « Nous sommes ici tous gens de lettres, ou tous princes, » accumulait bassesses sur bassesses auprès de Mme de Pompadour, pour tâcher de faire ériger en marquisat sa terre de Ferney; et, une des plus grandes douleurs de sa vie, fut de ne pas y être parvenu. Il avait pour principe, que les rois et les femmes aiment avant tout les éloges; que, pour arriver auprès d'eux, il faut les en accabler; « si l'encens n'est pas toujours très-pur, disait-il, ils l'avalent toujours avec plaisir. » Aussi un soir qu'on représentait une de ses pièces au théâtre de Versailles (c'était, je crois, un opéra ou un ballet intitulé *La clémence de Trajan*), l'ouvrage eut du succès; et, comme Louis XV sortait de sa loge, sans lui adresser le moindre compliment, il s'approche du roi et lui dit : « Trajan est-il content? » *Trajan* regarda en face le poëte, et lui répondit : « Ah! ah! M. Arouet, pour le coup votre encens est trop grossier pour moi... »

Et tous étaient possédés de cette malheureuse manie de vouloir arriver à la noblesse, ou, du moins, passer pour noble. Ainsi d'Alembert, le savant, le géomètre, Tacite et Newton réunis, fut très-longtemps victime d'une mystification inventée par M. de Richelieu. Le maréchal, ne sachant par quel conte amuser les habitués de l'hôtel d'Egmont, se prit à dire un matin que cet encyclopédiste était le fils de Mme de Tencin et de l'archevêque de Tencin, qu'il pouvait en fournir les preuves. Mais bientôt voyant que la pudeur de ses auditeurs s'en révoltait, il fit entendre qu'après de longues recherches, il avait découvert que c'était un chevalier de la Touche qui était alors l'amant de cette dame; et aussitôt les encyclopédistes de s'emparer de ce conte, pour en faire le texte de leurs diatribes contre les

nobles, les prêtres, et pour chanter les entrailles de mère que possédaient seules les femmes du peuple. D'Alembert cependant prit la chose au sérieux, et peu s'en fallut qu'il ne se fâchât avec tous ses confrères pour défendre la vertu de sa noble mère et son vertueux oncle l'archevêque comte de Lyon. Jugez donc les hommes d'après leurs écrits! *O vanitas vanitatum*..... Eh bien! malgré tout cela, les rois et les grands les admiraient et les craignaient : les peuples avaient foi en eux; car ils en attendaient un avenir meilleur, et l'Europe entière avait les yeux sur eux.

Mais qui étaient-ils donc, pour occuper ainsi l'Europe entière? voyons-les de près, et pour cela entrons un instant dans l'hôtel du baron d'Holbach, l'un d'entre eux, généralement surnommé le maître d'hôtel de l'Encyclopédie. Tous ces savants, avaient su malgré leurs travaux s'arranger une vie des plus agréables et des plus commodes. Ils dînaient tous les jours de la semaine chez une des *sœurs du pot*, et surtout chez celle dont ils savaient la table bien servie. Le lundi et le mercredi appartenaient à Mme Geoffrin, elle avait consacré trois cents mille francs à l'impression de l'*Encyclopédie;* il était de toute justice que par reconnaissance les auteurs du livre consentissent à accepter deux excellents dîners par semaine, dîners offerts avec toute la grâce imaginable. Le mardi était pour Mme Helvétius, femme du fermier général, un vrai confrère, laborieux collaborateur, qui quelquefois même prêtait de l'argent qu'on ne lui rendait jamais. Les jeudis et les dimanches étaient retenus par Mme d'Holbach; là, il n'y avait pas à se gêner, on était dans l'auberge de la troupe. Le vendredi, jour de jeûne, pour faire opposition au clergé, on dînait chez Mme Necker, femme d'un banquier protestant, ne reconnaissant pas les jours de maigre. Le samedi, Mme la duchesse de Luxembourg recevait ces messieurs. Un grand nom, une grande réputation, beaucoup de crédit en cour, ce qui ne nuit jamais; et chaque fois que mésaventure advenait à quelqu'un, c'était toujours elle qui demandait et obtenait l'oubli de la faute. Mme du Deffant, qui était aveugle, ne faisait pas différence entre le jour et la nuit; elle dînait quand les autres se couchaient. Cela pouvait servir de souper, et on savait en profiter. Puis Mmes de Tressan, de Schomberg, de Choiseul, l'ex-présidente de Bréquigny, avaient toutes des soupers littéraires. Mais nous sommes loin des salons du baron, entrons-y,

ils sont resplendissants de lumière, suivez-moi, et je vais dessiner tous les membres de ce cénacle, car la coterie est au grand complet.

Voilà Mlle de Lespinasse causant avec d'Alembert, le marquis de Mora, fils de l'ambassadeur d'Espagne, et M. le comte de Guibert, colonel du régiment Corse, et auteur du *Connétable de Bourbon*, tragédie tombée : ce sont les amants d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Plus loin, Mme d'Epinay assassinant de son regard MM. de Condorcet et de Saint-Lambert, en n'épargnant pas même ce pédant de Laharpe. Bachaumont dit que la marquise s'est brouillée d'un seul coup avec Grimm et Suard le folliculaire, ses anciens : elle tâche, par cette coquetterie, d'exciter leur jalousie. Marmontel veut lire des vers; Thomas et l'abbé Raynal, qui connaissent l'homme, cherchent la meilleure position à prendre dans un fauteuil pour y dormir commodément. M. de Jaucourt qui cause là-bas avec Mme d'Aine, a beaucoup travaillé à l'*Encyclopédie*, il répondait à quelqu'un qui lui vantait la douce voix du poëte et disait : Il lit si bien qu'il ferait passer les pires choses : — Eh pardieu ! M. de Marmontel, devrait toujours lire ses productions lui-même.

Remarquez toutes ces dames, elles ne sont ni belles ni jeunes, mais il est reconnu que rarement les femmes qui se dévouent à la protection des sectaires se recommandent par de grands avantages extérieurs.

Tous ces hommes se donnent un maintien sévère, ils sont tous costumés de noir comme de graves magistrats : eh bien ! approchez-vous des groupes, écoutez les conversations des apôtres de l'avenir. Ici on se demande quel est le nom de celui qui jouit présentement des bonnes grâces de Mlles Duthé et Guimard. Là on fulmine contre un pauvre curé qui a osé dire à ses paroissiens de se garder des doctrines philosophiques.

Quand ils arriveront à leur but, tout ce qui ne sera pas avec eux sera impitoyablement sacrifié ; écoutez ce que dit d'Alembert :

« J'ai écrit à M. de Sartine, pour le prier d'avoir la *bonté* de faire enfermer Clément et Fréron à Saint-Lazare. » — « Mais laissez donc là ces buses de critiques, s'écria Diderot : celui à qui j'en veux, c'est à ce scélérat de Rousseau, à ce misérable qui s'empare de nos idées, et nous attaque après. Je ne serai content que le jour où je l'aurai vu pendre. » — « C'est une infamie, dit Mme Geoffrin, vous qui ne cessez de demander à

grand cri la liberté d'écrire, vous voulez qu'on incarcère un écrivain, et qu'on pende un philosophe, parce qu'ils ne partagent pas vos opinions. Que sont donc vos principes [1]. — Hélas! madame, s'écria sir Walpôle, Molière, votre grand comique, n'a-t-il pas dit quelque part :

Nul n'aura d'esprit que nous et nos amis. »

Ce bavard de Bachaumont nous apprend que ces messieurs ne veulent plus souper chez Mme de Tressan; Lorry, le célèbre médecin, lui a dit que le café était la principale cause de ses insomnies, et depuis, elle a défendu d'en présenter chez elle. Ce qui lui a valu l'abandon simultané de toute la bande. Mais il nous dit aussi dans sa correspondance, que le premier mercredi de chaque mois, on se réunit au cabaret du *Moulin Joli*, pour goûter l'argent qu'envoient les princes étrangers, afin d'encourager à continuer l'impression de l'*Encyclopédie*. Entrez dans ce cabaret, et vous les verrez tous en déshabillé, revenir à leur véritable nature, en vertu du proverbe latin : *In vino veritas*.

Alex. PRIVAT D'ANGLEMONT.

Voici le portrait d'un encyclopédiste tracé par J.-J. Rousseau.

« Le commerce des grands l'avait réduit au point de se donner à lui-même des airs qu'on ne voit, qu'aux moins sensés d'entre eux. Il n'appelait jamais son laquais que par : *Eh!* comme si sur le nombre de ses gens, monseigneur n'eût pas su lequel était de garde. Quand il lui donnait des commissions, il lui jetait l'argent par terre, au lieu de le lui donner dans la main. — Enfin, oubliant tout à fait qu'il était homme, il le traitait avec un mépris si choquant, avec un dédain si dur en toute chose, que ce pauvre garçon qui était un fort bon sujet, que Mme d'Epinay, lui avait donné, quitta son service sans autre grief que l'impossibilité d'endurer de pareils traitements; c'était le La Fleur de ce nouveau glorieux. — Aussi fat qu'il était vain avec la figure dégingandée, il avait des prétentions près des femmes et passait auprès de plusieurs d'entre elles pour un homme à grands sentiments. Cela l'avait mis à la mode et lui avait donné du goût

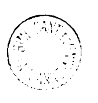
[1] Walpôle, *Lettres*, tome II, page 231.

pour la propreté de femme. Il se mit à faire le beau. Sa toilette devint une grande affaire. Tout le monde sut qu'il mettait du blanc, et moi qui n'en croyais rien, je commençais à le croire, non-seulement par l'embellissement de son teint et pour avoir trouvé des tasses de blanc sur la toilette ; et, sur ce qu'en entrant un matin dans sa chambre, je le trouvai brossant ses ongles avec une petite brossette faite exprès, ouvrage qu'il continua fièrement devant moi, je jugeai qu'un homme qui passe tous les matins à brosser ses ongles, peut bien passer quelques instants à remplir de blanc les creux de sa peau. Le bonhomme Gouffecourt qui n'était pas sac à diable, l'avait assez plaisamment surnommé : Tyran le blanc.

« J'eus peine à croire qu'un homme à qui la tête tournait de cette force, pût conserver un cœur bien placé. Il ne s'était piqué de rien tant que de sensibilité d'âme et d'énergie de sentiment; comment cela s'accordait-il avec des défauts qui sont propres aux petites âmes? Comment les vifs et continuels élans que fait hors de lui-même un cœur sensible, peuvent-ils se laisser s'occuper sans cesse de tant de petits soins pour sa petite personne? Eh! mon Dieu, celui qui se sent embraser de ce feu céleste, cherche à l'exhaler et veut montrer le dedans. Il voudrait mettre son cœur sur son visage, il n'imaginera jamais d'autre fard. Je me rappelai le sommaire de sa morale; ce sommaire consistait en un seul article, savoir, que l'unique devoir de l'homme est de suivre les penchants de son cœur. Cette morale, quand je l'appris, me donna terriblement à penser, quoique je ne la prisse alors que pour un jeu d'esprit. Mais je vis bientôt que ce principe était la règle de sa conduite, je n'en eus que trop, dans la suite, la preuve à mes dépens. C'est la doctrine intérieure dont Diderot m'a tant parlé, mais qu'il ne m'a jamais expliquée. Tout Paris fut instruit du désespoir de Grimm (car c'est de lui qu'il s'agit). Après la mort du comte de ***. Il fallut l'entraîner à l'hôtel de Castries, où il joua dignement son rôle, livré à la plus mortelle affliction. Là, tous les matins, il allait dans le jardin, pleurer à son aise, tenant sur ses yeux son mouchoir baigné de larmes, tant qu'il était en vue de l'hôtel; mais au détour d'une certaine allée, des gens auxquels il ne songeait pas, le virent mettre à l'instant son mouchoir dans sa poche, et tirer un livre. Cette observation qu'on répéta, fut bientôt publique dans tout Paris, et presqu'aussitôt oubliée. »



Monsieur Dimanche.





Monsieur Dimanche.



M. DIMANCHE ET Mme LA RESSOURCE.



REMARQUEZ-LE bien, je vous prie : je commence tout simplement par commettre un horrible sacrilége. M. Dimanche et Mme La Ressource ! un pareil accouplement est-il donc permis? Dans les bagnes, du moins, on a grand soin de ne souder à la même chaîne que des natures à peu près identiques : les pires avec les pires ; les plus sociables avec ceux dont on désespère le moins.

Or, qu'ai-je fait, moi, tout à l'heure? Au mépris de cet exemple de haute sagesse et de philanthropie bien entendue, voilà que je confonds, dans un même titre, M. Dimanche et Mme La Ressourçe; c'est-à-dire la bonhomie et l'astuce, le licite et l'illicite; et, tranchons le mot, l'escroquerie et la probité ! Mânes de M. Dimanche, me pardonnerez-vous cette injure?

C'est qu'en vérité je serais désolé de me brouiller avec cet estimable M. Dimanche. Les honnêtes gens sont si rares,... surtout les honnêtes gens qui font des affaires !

M. Dimanche est honnête, et tout, chez lui, respire l'honnêteté. Le plus

rapide coup d'œil suffira pour vous faire partager mon opinion. Il a un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil et des yeux vifs. Est-ce là, je vous le demande, le signalement d'un malhonnête homme? Pour moi, j'en conviens, si je m'appelais Johannot, Fragonard, Gavarni ou E. Wattier, et si j'avais à matérialiser la vertu, je ne la représenterais pas autrement. — D'ailleurs, — et voilà ce qui me donne tout à fait raison, — ce portrait, tracé par Molière, est justement celui de M. Moëssard, ce digne père-noble de la Porte-Saint-Martin, dont le front vertueux a été couronné tout récemment des lauriers Monthyon.

L'honnêteté de M. Dimanche ne se trahit pas seulement par la fraîcheur de ses lèvres, le vermeil de son teint, la force de sa santé et la vivacité de son regard. Elle se réflète encore dans tout ce qui l'entoure et dans tout ce qui l'approche. Sa façon de s'habiller même est honnête : point de bijoux impertinents, point de dorures insolentes. Mais, à la place de ce luxe impudent, du bon gros drap, capable de résister au choc de plusieurs hivers. — Bonne renommée ne vaut-elle pas mieux que ceinture dorée?

Notre homme est marié. — Mme Dimanche est fille et petite-fille de marchands avantageusement connus dans le quartier du Temple. Elle se vante de son origine, et ce n'est pas sans raison, car elle est issue des Guillaume, et les Guillaume valent les Dimanche ; ce qui est tout dire !

Madame Dimanche est une gaillarde qui vous a bon pied, bonne langue, bon œil, et, de plus, comme son mari, une santé de fer. — Voyez-la dans sa boutique! quelle promptitude! quelle activité! quelle énergie! elle va, elle vient, elle commande, elle inspecte, elle ordonne; elle est partout et à tout... Je ne répondrais point, par exemple, que cette habitude de domination ne soit pas devenue comme un besoin pour elle. Mais madame Dimanche, en femme habile, s'applique à dissimuler sa victoire. — Son mari règne; elle gouverne. Nature intelligente et qui a deviné le régime constitutionnel !

Que ne suis-je un Téniers ou un Van-Ostade, pour vous donner une idée de l'intérieur de M. Dimanche! Il faut bien l'avouer, le marchand n'existe plus aujourd'hui. Le dernier marchand a été enterré dans la dernière boutique. A présent, nos rues sont bordées de petits salons, tendus en soie et en velours, étincelants de dorures et de lumières, avec des

glaces de cent écus en manière de vitres. — Dans ces boudoirs, trônent royalement des messieurs frisés et gantés jaune; ces messieurs sont des jurés, des gardes-nationaux, des électeurs;... ce sont tout ce que vous voudrez, excepté des marchands. — Il y a bien encore des marchandises en l'an de grâce et de progrès 1842, mais il n'y a plus de marchands.

Au temps où florissait M. Dimanche, il n'en était pas de même. Alors, le marchand existait en chair et en os; ce n'était point un mythe, une pure entité. Voyez plutôt M. Dimanche. Quelle est sa pensée dominante? son commerce. A quoi rêve-t-il la nuit? à quoi songe-t-il le jour? à son commerce, rien qu'à son commerce. De la question d'Orient, il ne donnerait pas un fétu; du concert européen, il se soucie autant qu'un poisson d'une pomme. — Le 11 avril, le 15 septembre, le 29 octobre, telles sont les dates parlementaires dont se préoccupent uniquement les personnages frisés dont nous parlions tout à l'heure. — M. Dimanche, lui, ne se préoccupait que de ses échéances.

Heureux M. Dimanche, il me semble le voir. La journée de travail est finie, et fait place aux douceurs du tête-à-tête et aux charmes des longues causeries domestiques. Tandis que Flipotte, la grosse servante bourguignonne, assujettit les volets, et que Mme Dimanche fait sa caisse, M. Dimanche, retiré dans l'angle le plus obscur de l'arrière-boutique, caresse Mlle Claudine, cette jolie petite-fille que vous savez, et que don Juan aimait de tout son cœur. Assis d'un autre côté, le petit Colin exécute sur son tambour des roulements à briser le tympan, et Brusquet, le petit chien Brusquet, qui mord si bien aux jambes les gens qui vont chez son maitre, se livre à mille gambades folles, au milieu des rires et des applaudissements de Colin et de Claudine. — J'en demande bien pardon aux messieurs frisés déjà nommés; mais ces plaisirs-là valent bien les joies bruyantes de l'estaminet, voire même les voluptés chevalines du Cirque-Olympique des Champs-Élysées.

Mais la boutique est close et la caisse est terminée. Mme Dimanche, qui est, avant tout, une femme d'ordre et d'économie, s'est aperçue, en feuilletant ses livres, que le seigneur don Juan est son débiteur d'une somme considérable. Ce seigneur, qui mène un si grand train, passe pour n'être pas fort bien dans ses affaires; son valet, Sganarelle, dit hautement qu'il

n'a jamais touché un rouge liard de ses gages. Voilà des symptômes alarmants, ou Mme Dimanche ne s'y connait pas. En conséquence, une visite au beau don Juan est projetée pour le lendemain; mais, croyez-le bien, cette ennuyeuse visite, M. Dimanche ne la fera qu'à son corps défendant : il lui répugne d'aller tourmenter un noble seigneur rempli d'aimables prévenances, et qui se montre toujours d'une si exquise politesse. — Mais Mme Dimanche le veut; et le mari obéit. Rassurez-vous : M. Dimanche n'est pas un tigre, tant s'en faut, et je ne serais aucunement surpris que le débiteur trouvât le moyen de puiser de nouveau dans la bourse de son créancier.

Voyez-le plutôt aux prises avec Don Juan.

« Monsieur, je suis votre serviteur, j'étais venu....

— Allons, vite un siége pour M. Dimanche.

— Monsieur, je suis bien comme cela.

— Point, point, je veux que vous soyez assis comme moi.

— Cela n'est point nécessaire.

— Otez ce pliant, et apportez un fauteuil.

— Monsieur, vous vous moquez, et...

— Non, non, je sais ce que *je vous dois* (quel impudent jeu de mot !) et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

— Monsieur....

— Allons, asseyez-vous.

— Il n'est pas besoin, monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étais....

— Mettez-là, vous dis-je.

— Non, monsieur, je suis bien. Je viens pour...

— Non, je ne vous écoute point, si vous n'êtes point assis.

— Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je....

— Parbleu, M. Dimanche, vous vous portez bien.

— Oui, monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu....

— Comment se porte Mme Dimanche, votre épouse ?

— Fort bien, monsieur, Dieu merci.

— C'est une brave femme.

— Elle est votre servante, monsieur. Je venais....

— Et votre petite-fille, Claudine, comment se porte-t-elle ?

— Le mieux du monde.

— Ne vous étonnez pas, si je m'informe des nouvelles de toute la famille ; car j'y prends beaucoup d'intérêt.

— Nous vous sommes, monsieur, infiniment obligés. Je..

— Or çà, M. Dimanche, voulez-vous souper avec moi ?

— Non, monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je....

— Allons, vite un flambeau pour conduire M. Dimanche, et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter. »

Le moyen, je le répète, de faire de la peine à un seigneur si aimable, de contrarier un gentilhomme de si bonnes façons ?

Heureusement pour les marchands, tous les débiteurs ne s'appellent pas don Juan. Après un certain nombre d'années de cette existence calme et honnête, M. Dimanche meurt, un beau jour, riche, considéré et très-regretté de son fils Colin, de sa fille Claudine, de sa servante Flipotte, de son petit chien Brusquet et même de sa veuve inconsolable, — qui continue son commerce.

Quant à Mme La Ressource, c'est une autre affaire ; et, plus j'y pense, plus je m'en veux d'avoir associé ces deux noms qui hurlent parfaitement de se trouver ensemble.

Là encore, le dehors va nous servir à juger le dedans.

Mme La Ressource n'a guère d'âge positif ; il se peut qu'elle soit jeune, mais, dans ce cas, elle a beaucoup vécu et rapidement vécu. Son œil est cave, son teint est sans fraîcheur, sa peau est flétrie : presque toujours elle s'habille de noir ; à la voir, vous la croiriez en grand deuil. Il est à observer que le deuil est la position apparente des gens qui n'ont pas de position. — Interrogez Mme La Ressource, et elle vous répondra que son époux vient de mourir. Or, cet époux n'a jamais existé ; nul ne sait où il a vécu ni comment il est mort ; exactement comme ces officiers de l'Empire décédés, tous, au passage de la Bérésina, — lesquels, pour n'avoir pas figuré sur les cadres de l'armée, n'en ont pas moins laissé une foule de veuves désolées..... et maîtresses de tables d'hôte.

Mme La Ressource part d'un principe fort rationnel, et ce principe est celui-ci : « *Plus l'argent fatigue et plus il rapporte;* » son seul tort est d'exa-

gérer ce principe; elle ne se contente pas de fatiguer son argent, elle l'éreinte. Avec elle, point de merci à espérer; point de trêve à attendre. Certes, on ne peut pas dire de Mme Dimanche qu'elle gaspille l'argent, ni qu'elle le jette par les fenêtres; mais il y a entre elle et Mme La Ressource toute la distance morale qui sépare l'abeille du frêlon : l'économie sage de l'une est un miel doux et bienfaisant; la sordide avidité de l'autre est une bave impure et empoisonnée.

Mme La Ressource fait tout ce qui concerne son état, et même davantage, quand l'occasion s'en présente. Elle flaire les ventes après décès; elle est au courant des ventes subites, pour cause de départ; elle achète à bon marché, pour revendre le plus cher possible; elle troque, elle tripote, elle brocante avec une audacieuse effronterie. Avez-vous besoin d'un millier de pistoles pour quelques semaines? parlez, dites un mot, et, pourvu que vous déposiez entre ses mains un gage, n'importe quoi, la première chose venue, qui vaille, bien entendu, cinq ou six fois la somme prêtée, — pourvu que vous lui fassiez un bon billet de 1500 pistoles, bien dans les règles, eh! mon Dieu! vous pouvez compter sur Mme La Ressource : elle fera votre affaire.

M. Dimanche, lui, possède une généalogie : on sait quels étaient son père et son aïeul. Qui connaît la famille de Mme La Ressource? Pour moi, voici comment j'imagine cette horrible femme.

Mme La Ressource a sans doute vu le jour derrière une toile de fond, entre deux portants de coulisses; son père et sa mère étaient probablement danseurs à l'Académie royale de musique : ils se seront connus pendant un entrechat et se seront adorés l'espace d'une pirouette.

L'enfance de la petite La Ressource m'apparaît voilée d'un épais brouillard : ces enfances-là ne s'analysent pas. A seize ans, n'ayant aucune sympathie pour les beaux-arts, elle s'est faite femme de chambre d'actrice; c'est là tout simplement un métier à damner un Saint-Antoine : les vertiges y sont aussi fréquents et aussi dangereux que sur les plus hauts glaciers des Alpes. Après avoir exercé ce périlleux métier durant une douzaine d'années, Mme La Ressource abandonne ses maîtresses, dont la plupart sont mortes de misère, tandis qu'elle réalise ses économies, qui ne s'élèvent pas à moins de cinquante ou de soixante mille francs; et, comme il faut

bien faire valoir ses capitaux, c'est alors que Mme La Ressource prend sa détermination de fatiguer son argent.

Mme La Ressource a des milliers de cordes à son arc; ne croyez pas qu'elle soit exclusivement usurière, vous seriez à cent lieues de la vérité; par droit de naissance, elle a conservé son entrée de faveur dans les coulisses de cette royale Académie, la seule création réellement nationale de Louis XIV; grâce à ses habitudes tripoteuses, elle est restée au mieux avec toutes ces demoiselles du chant et de la danse; aussi sert-elle de trait d'union ordinaire entre ces dames et leurs adorateurs, et ce n'est point là son moindre bénéfice.



L'agrément du métier de Mme La Ressource, c'est qu'il peut s'exercer jusqu'à la mort inclusivement. Bien plus, l'âge et les cheveux blancs sont les deux accessoires indispensables de la chose. Ils vous donnent un certain air honnête et vertueux qui éloigne toute idée d'usure et de corruption; mais, attendu qu'il faut se reposer et jouir en paix de ses richesses, Mme La Ressource vend sa clientèle et achète un mari. Assez communément, c'est quelque pauvre gentilhomme de province perdu de dettes et d'honneur, lequel rosse sa femme et dissipe ses écus.

Nous l'avons déjà dit : la famille des Dimanche a disparu; elle n'existe plus qu'à l'état de Mastodonte ou de tout autre race perdue. En revanche, celle des La Ressource s'accroît de jour en jour. — O M. Azaïs, est-ce donc là ce que vous appelez le système des compensations!

ALBÉRIC SECOND.

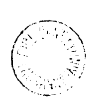
MARCHANDS. — A Paris, ils formaient six corps : draperie, mercerie, épicerie, bonneterie, orfévrerie, passementerie, marchands de vin. Chacun de ces corps avait des chefs appelés grands-gardes, et un bureau où il tenait ses assemblées particulières. Les assemblées avaient lieu ordinairement dans les bureaux des drapiers, qui, seuls, étaient en droit de les convoquer. Les six corps avaient pour devise un homme assis, tenant en ses mains un faisceau de baguettes qu'il s'efforçait de rompre; au-dessous on lisait cette épigraphe : *Vincit concordia fratrum.* C'était de ces différentes compagnies que se tiraient les échevins.

LINGÈRES (Commerce de Paris). — Les hommes ne pouvaient être reçus de leur communauté. La halle aux Toiles avait été établie uniquement pour leur usage. Elles y avaient droit d'inspection et de visite, et elles seules pouvaient y acheter et y vendre, à l'exclusion de tous les autres corps et marchands de Paris. Leurs statuts exigeaient quatre ans d'apprentissage et deux ans de service en qualité de filles de boutique. Les femmes mariées n'étaient point admises à l'apprentissage, et chaque maîtresse ne pouvait avoir plus d'une apprentie à la fois.

FORAINES (marchandises fabriquées hors où l'on venait en faire la vente). — Elles étaient sujettes à confiscation, et les marchands *forains* à une amende, lorsqu'elles n'avaient pas les qualités requises par les ordonnances.

JURÉS. — Marchands ou artisans élus à la pluralité des voix, pour avoir soin des affaires du corps ou de la communauté. On les choisissait parmi les anciens. Ils présidaient aux assemblées, faisaient recevoir les apprentis et les maîtres, veillaient au maintien des statuts et règlements; mais ils n'avaient aucune juridiction, et ne pouvaient même faire de procès-verbal sans être assistés d'un huissier ou d'un commissaire. Le temps de la jurande variait suivant le pays et les communautés. Il était d'un, deux ou trois ans.

(Extrait du *Dictionnaire abrégé de la France monarchique*, par P. A. GUÉROULT, jeune.)





Le Basochien.



Le Basochien.





Ne cherchez plus le basochien sur l'herbe fleurie du Pré-aux-Clercs. Il ne dort plus sous les saules, il ne pêche plus de goujons dans le petit canal de Seine, il ne se mêle plus aux écoliers de l'Université pour faire la guerre aux moines de l'abbaye. C'est qu'à cette heure, d'abord, le Pré-aux-Clercs a disparu et s'est laissé envahir par les petits palais du faubourg Saint-Germain ; et puis aussi, nous sommes en plein dix-huitième siècle, dans un siècle où les femmes se mettent du fard et des mouches, où les hommes portent avec grâce le petit chapeau et l'épée. Le règne de Louis XIV a passé le rabot sur l'écorce rugueuse des mœurs féodales, et le basochien, comme tout le monde, a pris les allures du bon ton et les manières gentilles. Il n'a plus l'air aussi besogneux qu'autrefois, et s'il n'approche pas positivement de l'élégance, c'est moins sa faute que celle de sa bourse. Ne lui faisons donc pas un reproche de porter un habit

noir quelque peu vénérable, une cravate blanche sans dentelle et des bas tirés avec négligence.

Aujourd'hui, le Pré-aux-Clercs du basochien occupe le quai de l'île Saint-Louis, en face l'hôtel de Bretonvilliers. Ce sable fin, diapré de petits coquillages luisants, ces banquettes peintes en vert, ces caisses de lilas de Perse, de myrtes et d'orangers qui épanchent leurs ombres découpées sur les larges pierres du parapet, tout cela est à lui, c'est sa promenade favorite. En été, vers huit heures du soir, il jette ses fausses manches dans un coin de son étude de procureur, prend à peine le temps de faire un mauvais souper, et s'en va rejoindre sur le quai ses confrères de la Basoche. Ensuite, s'il joue couramment de la flûte ou du haut-bois, il se mêle aux amateurs et répète des morceaux d'opéra à la mode. — C'est à prendre les gros bateaux de la Seine pour les coquettes gondoles de Venise, et le pont des Tournelles pour le pont des Soupirs.

Ce n'est pas tout : le dimanche, il y a bal à la promenade; mais il n'y parait pas même l'ombre d'une grisette. — La grisette n'est donc pas encore éclose au dix-huitième siècle? Le papillon rose ou bleu n'a donc pas encore déserté sa chrysalide? — Si la grisette est éclose, elle est tout aussi connue que Nanterre et Pomponne; elle a des ailes charmantes, elle voltige un peu partout, elle distrait le monde ennuyé sur le chemin de la vie, mais elle ne fait jamais sa petite moue gracieuse au basochien.

Et pourtant celui-ci n'a guère moins de vingt ans, ou guère plus de trente; il a l'œil vif, et son cœur marque 45° Réaumur. — J'en conviens, mais la grisette lui reproche d'avoir des mœurs trop rigides, et de prendre en public des façons de patriarche. Cela lui semble prodigieusement ridicule, par le siècle qui court.

En revanche, la bourgeoisie du Marais raffole du basochien, précisément parce qu'il a des mœurs ou qu'il feint d'en avoir. Le bal de l'île Saint-Louis se peuple de jeunes et jolies rentières, parfumées d'innocence, timides à faire plaisir, et rougissant à propos de rien. C'est une véritable soirée bourgeoise au bord de l'eau, et quelquefois au clair de lune. Le cavalier connait le père et la mère de sa danseuse; il les cultive avec soin pour récolter un jour à venir leur demoiselle et sa dot; il intéresse

le père par de touchants entretiens sur la chicane ; il surprend l'affection de la mère avec des madrigaux et des sonnets respectueux. — Les femmes ont toujours eu de la faiblesse pour la poésie.

Quand viennent les mauvais jours, la pluie, la neige et la glace, le basochien lève la tente, abandonne le quai, et va se réfugier avec son orchestre dans une vaste salle de la cité, en attendant le retour du joli mois de mai, le mois du muguet, du lilas et des amours.

Vous saurez que, depuis Henri II, le premier jour de mai était jour de grande fête dans le royaume de la Basoche; voici à quel propos : un soulèvement ayant eu lieu, en ce temps-là, dans la province de Guienne, le roi des basochiens dit au roi de France : Sire, six mille de mes sujets sont armés pour vous servir. Henri II les accepta et s'en trouva bien; aussi, pour récompenser les clercs du Palais de leur appui désintéressé, s'empressa-t-il de leur accorder, entre autres priviléges, celui de couper, chaque année, trois arbres dans la forêt de Bondy; deux pour les vendre à leur profit, le troisième pour la cérémonie du *mai*. Ce jour-là, les basochiens endossaient leur habit rouge écarlate, et déployaient le grand drapeau orné de leurs armoiries, et quelles armoiries ! Trois écritoires sous un casque, et deux jeunes filles candides, portant l'écusson avec une grâce divine. Ils se rendaient ainsi dans la forêt de Bondy, la tête haute et le regard fier, choisissaient un arbre à leur convenance, le faisaient enlever et étendre sur un haquet magnifiquement orné de rubans et de guirlandes fleuries. On conduisait cet arbre au bas de la Sainte-Chapelle, où on le plantait en grande pompe et cérémonie, à la place de l'ancien. Ainsi le mort saisissait le vif, absolument comme dans les royautés héréditaires.

Le basochien avait sa juridiction à lui, son royaume, ainsi qu'il l'appelait orgueilleusement, mais royaume sans roi depuis bien longtemps, et gouverné par un chancelier, plusieurs maitres des requêtes, un grand audiencier, un référendaire, un procureur-général, un avocat-général et des huissiers.

Le chancelier n'était pas un personnage inamovible ; les basochiens procédaient à son élection, chaque année, au mois de novembre, et, le soir de sa nomination, il était tenu d'offrir un excellent diner à ses col-

lègues. Il résultait de là que le choix des clercs du palais se portait nécessairement sur le plus riche et le plus désintéressé des candidats.

Le dîner a toujours eu et aura éternellement de l'influence dans les affaires de ce monde. Esaü cède son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, le vote d'un électeur est acquis à une dinde truffée. Il y aurait un beau livre à faire, un livre d'environ cinq cents pages, si ce n'est plus, sur les *victoires et conquêtes* du dîner en matière d'élection.

Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit pour le moment.

Le chancelier du royaume de Basoche vient d'être élu; il a fait les honneurs de la table, il a donné l'accolade à son peuple, il lui a promis, en laissant planer sa main au-dessus d'un verre de Mâcon vieux, en manière de serment, de ne point souffrir que les procureurs attentassent à sa souveraineté, selon leur abominable coutume, que va-t-il faire à cette heure, l'illustre chancelier?...

Il va présider deux fois par semaine la cour basochiale, qui siége dans la chambre de Saint-Louis, au palais de la cité; il va juger gravement les fredaines de ses fidèles sujets, avec lesquels il trinquait la veille; il va rendre des arrêts contre ceux qui ont acheté une charge de procureur avant d'avoir passé dix années dans le royaume de la Basoche. Bien certainement, la communauté des procureurs se révoltera contre le droit que s'arrogent ses clercs; mais n'importe, elle en sera pour ses frais d'appel, car le parlement est l'ami de la basoche, et il ne manquera pas de lui donner raison.

Je ne sache rien de moins amusant que les causes plaidées au tribunal de la chambre de Saint-Louis, si ce n'est pourtant la *cause grasse*, cause de pure invention, qui venait grossir les farces du carnaval. Elle se plaidait le jeudi de la dernière semaine des mascarades, de neuf heures à midi, et comme à ce moment-là tout est permis en fait de choses burlesques et scandaleuses, les basochiens ne manquaient pas de jeter aux orties les trois quarts de leur dignité habituelle.

Adieu donc, ô chicane maussade et soporifique! Adieu, ô épineuses requêtes sur papier timbré! c'est aujourd'hui le tour des maris trompés; la basoche va gausser et rire à leurs dépens; la basoche a dépouillé son front virginal des bandelettes sacrées; elle absoudra, mais pour cette

fois seulement, les femmes adultères, et prouvera que les victimes ont tort de se plaindre.

Écoutez plutôt; voici venir les huissiers tout habillés de noir, comme le page de feu M. de Marlborough. Ils annoncent la cour, et l'audience est ouverte.

« Messieurs, chapeau bas! »

Une dame est censée porter plainte contre son époux, excellent homme au fond, mais incapable de laisser après lui la plus petite trace d'héritiers qui ne soient pas collatéraux. C'est pourquoi elle demande la séparation de corps par l'organe d'un avocat basochien, qui met le pauvre mari en capilotade. Le défenseur de celui-ci établit que les allégations de la demanderesse sont d'autant moins dignes de foi qu'il est certain que madame sera mère dans trois mois.

Vous supposez l'avocat de madame désappointé.

Eh bien, pas le moins du monde. Il compare la cause à un jeu de trictrac, et la plaide d'un bout à l'autre, en n'employant que les termes du jeu de comparaison. Il continue de plus belle à désarçonner son adversaire et à ridiculiser le mari.

Une autre fois, il s'agit encore d'une demande en séparation. La dame est charmante et jeune, à ce qu'on assure; elle a de beaux cheveux de jais, bouclés à la Ninon, des yeux noirs veloutés, une peau satinée, la bouche en cœur, la taille fine et la main mignonne. Le mari est au contraire bourru et laid comme les sept péchés capitaux. La dame est douce de mœurs et bien élevée; le mari est raboteux de caractère et mal appris. La dame est prodigieusement vertueuse; c'est une colombe par la pensée et par le sentiment; le mari tient une conduite déplorable et serait désavoué par un roué de la régence. Du moins, c'est l'avocat qui le dit, qui l'affirme sur son honneur, et il n'en rabattrait pas de la grosseur d'une tête d'épingle.

Tandis qu'il établit ces contrastes avec un accent de conviction qui ne laisse rien à désirer, son adversaire l'observe et clignote de l'œil d'un air malin. Une idée lui est venue, il l'a saisie par le bout de l'aile, il la trouve délicieuse, il se mire en elle, il lui sourit avec une gracieuseté de chérubin.

« Monseigneur le chancelier, dit-il avec une lenteur affectée, a pu remarquer la magnifique bague en diamants qui brille au doigt de mon spirituel adversaire... »

Le chancelier répond par un signe de tête affirmatif.

« Eh bien! cette bague si riche et si belle a été donnée par mon client à son épouse le jour de leurs noces. Étonnez-vous, après cela, que l'avocat de madame vienne faire ici l'éloge de ses vertus. »

Le défenseur de la plaignante porte en effet un chétif anneau, où le cristal joue le diamant. Il reste confondu sous le coup de massue d'une réplique qu'il n'attendait pas, et les grands officiers du royaume de la Basoche partent aussitôt d'un grand éclat de rire.

Telles étaient les comédies représentées dans la cité par les clercs de procureurs, au bon vieux temps du carnaval. J'aime mieux les *farces*, *soties* et *moralités* qu'ils jouaient encore au commencement du seizième siècle sur la grande table de marbre du Palais. C'était beaucoup plus drôle.

Pourquoi ne les jouaient-ils plus, le siècle d'après?

Parce qu'une vieille ordonnance le leur défendait, *sous peine d'être battus de verges par les carrefours de Paris, et bannis du royaume.* On voit qu'en ce temps-là les ordonnances n'y allaient pas de main morte.

Ma plume, ô ma mie, une réflexion vient d'illuminer les méninges de mon cerveau; c'est pourquoi je prends la liberté d'interrompre votre course, afin de vous soumettre ladite réflexion. Vous avez oublié qu'il y avait basochiens et basochiens, de même qu'il y a fagots et fagots; vous galopez pour le compte de la basoche du Palais, et vous négligez la basoche du Châtelet. C'est assez parler de celle-là, parlons un peu de celle-ci; que nous importe à nous que l'une soit l'implacable ennemie de l'autre; rapprochons-les au moins sur le papier, puisque la chose n'est pas possible autrement. Après tout, leur querelle a un motif trop futile pour y attacher de l'importance : c'est à qui des deux passera pour la plus âgée, et aura, par conséquent, l'honneur d'être la plus caduque. Il n'y a vraiment pas de quoi se tourmenter si fort et se chamailler comme gens ivres.

« Je suis fille du roi Philippe le Bel, s'écrie la basoche du parlement, en se rengorgeant à la manière de M. Pigeon.

— Ceci n'est pas vrai, répond la basoche du Châtelet, sans crainte de s'exposer aux fâcheuses conséquences d'un démenti. Je suis votre aînée, je marchais déjà toute seule que vous étiez encore au maillot ; donc vous me devez le respect ; je le soutiens et n'en démords.

— Je vous prouverai le contraire.

— Vous ne le prouverez pas.

— Je vous dis que si.

— Je vous jure que non. »

Puis venaient les gros mots. Les deux basoches se prenaient aux cheveux, finissaient par se tutoyer, et chacune, de son côté, en appelait à l'opinion publique, laquelle opinion ne décidait jamais rien.

Ma plume, ô ma mie ! je n'aime point me mêler aux disputes d'autrui ; c'est au parlement et aux archers du guet à y mettre bon ordre ; en conséquence, passons notre chemin sans mot dire, et Dieu veuille que la réponse de la femme de Sganarelle vous soit profitable.

La basoche du Châtelet n'était pas un royaume comme celle de la Cité ou du parlement; elle était humblement gouvernée par un *prévôt*, et comprenait les clercs de notaires, de commissaires, de procureurs et de greffiers.

A peine un jeune homme débutait-il dans cette carrière de chicane, que la basoche le priait de verser dans la caisse de son prévôt ou de ses trésoriers la somme de six livres, pour frais d'entrée et de bienvenue. Le clerc marchandait d'habitude, comme s'il se fût agi d'une aune de serge ou d'une paire de chausses. La basoche diminuait alors ses prétentions d'une livre, et exigeait la somme ainsi réduite.

« Je me moque du prévôt et de ses caissiers, répondait le clerc de temps en temps, la basoche n'aura de moi ni obole ni rouge liard.

— J'aurai les cinq livres rondes, répétait impérieusement celle-ci, ou sinon il ne te sera point délivré de *lettres de béjaunes ;* sans lesquelles il n'y a pas de clerc possible. »

Le débutant, mis de la sorte au pied du mur, se trouvait dans l'obligation de payer sa bienvenue.

Et cette petite somme, déboursée bon gré mal gré, allait s'unir à d'autres, et grossir l'actif de la corporation qui, une fois l'an, y puisait à pleines

mains. C'était pour la Saint-Nicolas : ce jour-là, il y avait messe solennelle, fêtes splendides et dîner copieux.

Nous avons déja dit que le basochien du Châtelet nourrissait une vieille haine contre le basochien du Palais; il ne le voyait jamais de bon œil, il ne fréquentait pas sa jolie promenade de l'île Saint-Louis, et lui intentait des procès à des intervalles plus ou moins courts.

Le basochien du Châtelet n'avait pas l'orgueil de l'autre, ni ses manières musquées, ni sa physionomie pudibonde. Presque toujours, il était négligemment vêtu et incomplétement brossé. Son prévôt ne tenait point cour de justice dans l'intérieur du Châtelet, comme faisaient les clercs au parlement, mais dans une chambre borgne de cabaret, à l'enseigne de la ***Pinte fleurie***, du ***Broc couronné***, ou du ***Bon Coing***. Du moins la chose se pratiquait ainsi au commencement du règne de Louis XIV. La basoche *régnante en titre et triomphe d'honneur*, rendait ses ordonnances en vidant joyeusement quelques pots de Surène.

Chaque année la population basochienne se renouvelait et se rajeunissait un peu.

Tandis que celui-ci payait ses lettres de béjaune, celui-là quittait la basoche, ou pour se faire inscrire sur le tableau des avocats, ou pour se faire acheter par sa famille un office de procureur, de notaire, de commissaire, de greffier. De novice il devenait maître. Sa position lui commandait la gravité, et il s'efforçait de prendre un visage grave, et puis il faisait peau neuve des pieds à la tête, de façon à être méconnaissable au bout de huit jours.

Voyez plutôt :

Son bel habit noir sort des mains du couturier.

Sa cravate blanche porte une frange de dentelle.

Les boucles de ses souliers sont luisantes.

Ses cheveux sont lustrés avec coquetterie.

Sa barbe est faite du matin.

Ce monsieur n'est plus de la basoche depuis qu'il porte le claque sous le bras gauche; il la renie comme fait un homme mûr à l'égard de ses folies de jeunesse. Il ne va plus au cabaret, pas même au cabaret de la porte Saint-Antoine, pas même aux Porcherons, pas même à la Cour-

tille. Le basochien s'est métamorphosé, et, ne pouvant plus le saisir ni



par le bout de l'oreille ni par les basques de l'habit, je l'abandonne aux flots changeants du destin.

Prends donc la peine, ô basoche, de mettre au monde des procureurs, des avocats et des notaires, pour ensuite te voir reniée par eux !...

Il est vrai que la basoche a le droit de me répondre : Ceci est dans la nature des choses. Pourquoi n'en serait-il pas de mes enfants comme des petits poulets et des louveteaux, auxquels on ne fait cependant pas un crime d'oublier leurs mères ?

Toute chose, en ce monde, a son commencement et sa fin. Nous touchons à celle de la basoche. Elle pâlit à vue d'œil, elle n'a plus le sourire à ses lèvres roses, ses joues se creusent, ses traits s'allongent ; elle est malade de vieillesse, mais elle mourra d'une révolution, de la mort des maîtrises, jurandes, communautés, corporations et confréries.

Un beau matin, Paris s'éveilla, se frotta les yeux du revers de la main, et parut tout surpris.

« Que sont devenus les basochiens du parlement et du Châtelet? se demanda-t-il naïvement.

— Il n'y a plus de basochiens, lui répondit-on.

— Est-il possible !

— Non seulement possible, mais rigoureusement vrai.

— Mais, encore une fois, que sont-ils devenus ?

— La révolution leur a pris la main à tous, et leur a dit, avec son ton rude : Vous êtes jeunes, vous êtes forts, et, comme à cette heure j'ai plus grand besoin de soldats que de procureurs, d'avocats et de notaires,

je vous enrôle sous mes drapeaux, je vous organise en régiment. Votre uniforme est prêt : le voici. »

Et les basochiens acceptèrent, sans se faire prier, les culottes rouges, l'habit et les épaulettes de même couleur, avec les boutons en argent.

Le chancelier du Palais et le prévôt du Châtelet passèrent lieutenants d'emblée.

L'un des trésoriers du royaume de la basoche devint caissier du régiment.

Les procureurs-généraux furent élus sergents à la presque-unanimité.

Les huissiers reçurent les galons de caporaux.

On permit aux avocats, gradés ou non, de faire des motions patriotiques dans les circonstances difficiles.

O vous qui pleurez sur les ruines d'Ilion, de Thèbes, de Carthage et de Rome, pourquoi, dans vos jours de mélancolie profonde, ne pas laisser tomber un souvenir sur la destinée fatale du puissant royaume et de l'illustre prévôté de la basoche! pourquoi, ne découvrant plus rien, ne poussez-vous pas cette douloureuse exclamation :

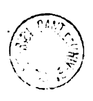
De deux grands empires voilà donc ce qui reste!...

P. JOIGNEAUX.





La Demoiselle.





La Demoiselle.



LES DEMOISELLES.



Voici deux mois que vous êtes à Paris, mon cher fils; maître du riche héritage de votre tante, ayant un nom illustre, de la tournure, le grade de capitaine et quelque peu d'esprit, vous avez à espérer des succès, à éviter des dangers. Le plus grand de tous, celui contre lequel je ne saurais trop vous prémunir, est l'attrait des ruineuses et faciles voluptés. Il est à Paris une classe de femmes, qui, reines de notre licencieuse époque, s'affranchissent comme telles de toute loi morale. Leur élément est la dépravation; leur état normal, la débauche. Ne trouvant aucun mal à des actes qu'encourage la corruption publique, habituées à suivre sans frein leurs volages inclinations, elles mettent de la bonne foi dans leurs perfidies, de la naïveté dans le vice, de la franchise dans l'oubli de toute pudeur, il leur semble naturel et simple de se soustraire au joug de leur devoir, de se glorifier de la honte, de s'applaudir du scandale. Qu'elles figurent sur les planches comme ***premiers rôles*** ou comme ***espaliers***, à l'Opéra ou à d'Audinot;

qu'elles aient été recrutées par la Gourdan ou subitement enrichies par un caprice, on les confond sous le nom générique de demoiselles : *Lucus à non lucendo.*



. « Évitez-les, mon cher fils; fuyez leurs boudoirs, leurs petites maisons, leurs petits soupers, n'allez point chez la Guimard; qui, dans sa maison de Pantin, reçoit la meilleure et la plus mauvaise compagnie de France; ne vous laissez pas séduire par le mauvais exemple. Il est malheureusement à la mode, je le sais, d'entretenir à grands frais les *impures* de l'Opéra. On connait trop les honteuses liaisons de mesdemoiselles Vestris et Colombe avec le M. de D., de la Guimard avec M. de T., du prince d'H. avec mesdemoiselles Arnould et Raucourt, de madame Favart avec le maréchal de Saxe, etc., etc., etc.; je pourrais citer encore par centaines les noms les plus illustres associés aux noms les plus vils, sans comprendre comment ces hauts personnages n'ont pas été arrêtés par la crainte du déshonneur, ou ce qui est pis en France, par celle du ridicule; comment ils n'ont pas rougi d'être chansonnés, critiqués, montrés au doigt, bafoués dans vingt vaudevilles, tels que celui-ci, qui court tous les corps de garde : [1]

A Durfort il faut Du Thé ;
C'est sa fantaisie,
Soubise, moins dégoûté,
Aime la Prairie ;
Mais Bouillon, qui, pour son roi,
Mettrait tout en désarroi,
Aime mieux La Guerre,
O gué,
Aime mieux La Guerre.

[1] *Requête des demoiselles de Paris à M. le baron de Breteuil, ministre d'état de ce département, et ministre du clergé;* pièce manuscrite citée par Bachaumont, à la date du 4 février 1785.

« Le faste des demoiselles, la folie de leurs amants, le mépris de toutes convenances, le libertinage, voilà les stigmates auxquels on reconnaitra notre siècle. La bourgeoisie commence à être corrompue, les petites gens se mêlent de se ruiner pour des actrices; le notaire Clos prodigue l'or à mademoiselle Duparc; M. Landry, receveur général des finances, fait des rentes à mademoiselle Lazzy; le boucher Colin dépense pour la chanteuse Duplant l'argent qu'il a amassé dans son commerce. Partout, dans tous les rangs, que de dilapidations, de folles prodigalités! La Duthé reçoit pour plus de quatre-vingt mille livres de bijoux! le prince de C., mort le 24 août 1776, laisse une succession grevée par les dépenses secrètes et les petits soupers; un ambassadeur de l'empereur achète une baronnie de vingt-cinq mille livres de rente à Rosalie Levasseur, la plus laide et la plus sèche des cantatrices. Le comte d'A., ambassadeur d'Espagne, fait à la danseuse Cléophile une pension de trois cents louis par mois, et ces libéralités effrénées suffisent à peine à ces demoiselles! elles engloutissent l'or avec un insatiable appétit; une ville entière vivrait des sommes qu'elles emploient uniquement à leur toilette. « On est effrayé, leur fait dire un écrivain satirique, de la multitude énorme de poufs, de chapeaux, de gazes, de rubans, d'épingles que nous consommons ou faisons consommer par l'instabilité de nos caprices. » Voyez-les à Longchamps, elles s'y montrent en voiture à six chevaux, à panneaux de porcelaine; voyez-les aux lieux habituels de leurs rendez-vous, au Wauxhall d'été du sieur Torré, au Wauxhall d'hiver du sieur Ruggieri, au Colysée, au Palais-Royal; elles sont empanachées, couvertes de dentelles, resplendissantes de diamants, à moins que les intérêts d'un amour nouveau ne les obligent à s'envelopper d'une mystérieuse *thérèse*. Encore, si elles demeuraient fidèles à ceux qui, à force de sacrifices, les maintiennent dans l'opulence! mais non, mon cher enfant, les plus généreux sont les premiers dupés.

« La demoiselle Grandville, qui avait reçu vingt-cinq mille livres de rente du maître des requêtes C. de J., le trahissait pour un officier aux gardes. M. de C., fils de l'ancien contrôleur général, donnait à mademoiselle Derville des rendez-vous où il trouvait le danseur Nivelon. On a vanté la fidélité de mademoiselle Hus pour le comédien Velaine, de

mademoiselle d'Oligny pour M. Dudoyer, de mademoiselle Fanier pour M. de L., capitaine aux gardes, de la danseuse Théodore pour Dauberval, mais ce sont des exceptions, rares comme les beaux jours en novembre. Passer des robins aux capitaines, des gentilshommes aux manants parvenus, être aux gages de quiconque a de l'or, rire de l'amant qui paie avec un amant préféré, qu'elles appellent on ne sait pourquoi le *greluchon*, telle est la règle d'inconduite de toutes les demoiselles, depuis celles des grands théâtres jusqu'à celles de la rue Saint-Honoré.

« Afin de vous affermir dans les dispositions où pourra vous mettre ma lettre, je vous recommande la lecture de plusieurs facéties qui traitent nos *impures* comme elles le méritent. La première, *la liste des curiosités de la foire Saint-Germain*, avait cours au commencement de 1775.

« La demoiselle Arnould fait voir une bête très-méchante, qui se jette sur tout le monde indistinctement et que rien ne peut apprivoiser; cet animal est déjà vieux, mais il n'en est pas moins féroce...

« La demoiselle Raucourt fait voir la grande louve ou laye des bois... Elle est très-sensible au son de l'or et de l'argent.

« La jolie guenon, animal venant des Indes, appartient à mademoiselle d'Hervieux, elle est très-vive et très-intéressante, elle a de très-jolies manières; mais sans être farouche, elle ne connait point de maître; aujourd'hui c'est l'un, demain c'est l'autre. Elle a un goût très-vif pour les pierres brillantes; par leur moyen, on peut se l'attacher quelques moments.

MACHINES.

« Un bel automate très-curieux, chez mademoiselle Duthé; il représente une très-belle femme qui mange, danse, chante et agit comme une personne vivante; elle plume un étranger fort proprement...

« On voit chez mademoiselle Ponck une jolie pagode de Chine qui fait toutes sortes de mines et de mouvements. Sa figure est charmante, elle peut servir de girouette à cause de son extrême légèreté.

« La dame Courtin l'emporte sur tout ce qu'on a vu jusqu'à présent. Elle escamote des carrosses, des chevaux, des glaces, des meubles et gé-

néralement tout ce qui lui est présenté. Elle se propose, pour donner un nouveau spectacle au public, d'escamoter une maison. »

Une autre facétie, dont les traits ne vous sembleront sans doute ni moins piquants, ni moins bien appliqués, c'est le *Journal général de France, ou annonces, affiches et avis divers du vendredi* 31 *décembre* 1779, vous y remarquerez entre autres les paragraphes suivants :

« Beau tableau représentant Danaé recevant une pluie d'or dans le tonneau des danaïdes, à vendre; s'adresser à mademoiselle Duthé.

« Les sept péchés mortels du Poussin, fameux tableau copié par un bon maître, savoir : l'Avarice représentée par mademoiselle Aménaïde; la Paresse, par mademoiselle de Beaupré; la Colère, par mademoiselle Lazzy; la Luxure, par mademoiselle Laguerre; la Gourmandise, par mademoiselle Urbin; l'Orgueil, par mademoiselle Theveret; l'Envie, par la demoiselle Dugazon. Ce tableau est frappant pour les ressemblances.
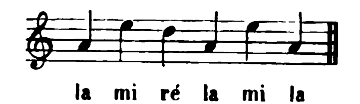
« L'art de faire de l'esprit et d'y mêler celui des autres, livre nouveau, par mademoiselle Arnould.

« Traité d'ostéologie, ou le squelette des grâces, par mademoiselle Guimard, rue de la Planche, à l'Arbre-Sec. »

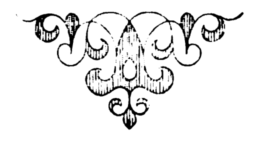
Ne manquez pas d'aller voir l'*Écueil des mœurs*, pièce du sieur Palissot, jouée pour la première fois le 26 juillet 1782. Cette pièce présentée le 11 mars 1775, sous le titre des *Courtisanes*, fut refusée à la majorité de huit voix contre sept; l'auteur la fit imprimer, après avoir tenté inutilement de vaincre la résistance des comédiens, et publia en même temps le *Remerciement des demoiselles du monde* aux demoiselles *de la comédie française, pour la protection dont ces dernières ont bien voulu les honorer, en refusant de jouer la comédie des Courtisanes.* « Quoi! s'écrient les demoiselles du monde,

Quoi! vouloir au public prouver en plein théâtre
Que le public est fou quand il nous idolâtre!
Oser dire aux seigneurs que nous les ruinons!
Tracer de nos boudoirs les chroniques profanes,
Et du vil nom de courtisanes
Flétrir de nouvelles Ninons!
Éclairer nos amants sur nos fraudes hardies,
Et des couleurs du vice enlaidir nos appas!
Au jeune homme aveuglé montrer nos perfidies
Et l'avilissement qui s'attache à nos pas!...

Méditez avec soin ces deux derniers vers et puisse la leçon qu'ils renferment, n'être pas perdue pour vous! Adieu, mon fils, et souvenez-vous de l'épitaphe gravée sur le tombeau d'une des victimes de mademoiselle Miré.



ÉMILE DE LA BÉDOLLIERRE.



Les matériaux de cet article sont puisés dans les *Numéros* (Amsterdam, 1784, in-18); les ***Mémoires turcs;*** les *Lettres d'un sauvage dépaysé;* l'*Erotika biblion;* les ***Mémoires de Bachaumont;*** les *Mémoires de Collé;* le *Gazetier cuirassé;* les *Anecdotes secrètes du dix-huitième siècle; Paris, Versailles et les provinces au dix-huitième siècle* (3 vol. in-8, 1817); les *OEuvres de Palissot;* l'*Espion dévalisé*, etc., etc.



L'Intendant.



L'Intendant.



L'INTENDANT DE BONNE MAISON.



Encore un type qui a disparu dans la grande fusion, d'autres disent dans la grande confusion sociale qui marque la fin du dernier siècle!

A proprement parler, l'intendant n'existe plus aujourd'hui; son nom seul nous reste, et il en est ainsi de beaucoup d'autres choses, ce qui donne évidemment tort aux révolutions ou aux dictionnaires qui ne savent pas se mettre d'accord. Il eût pourtant été fort bien vu, lorsque Dieu donna la parole à l'homme, de disposer toutes choses de telle sorte que rien ne pût changer de nature sans changer de nom tout aussitôt. On s'entendrait beaucoup mieux, ce qui serait une grande raison de parler beaucoup moins.

Ce que nous entendons ici par intendant, c'est l'argentier d'une bonne maison. Quand une famille était trop noble pour daigner prendre soin de

ses propres affaires, ou trop riche pour suffire par elle-même à la perception et à la bonne administration de ses revenus, elle avait un *domestique* spécialement appointé pour cette charge. Telle est, dans le bon vieux temps, la fonction principale et essentielle de l'intendant ; mais il a su y joindre d'autres attributions libres, dans lesquelles son génie, volant de ses propres ailes, s'est peut-être encore plus audacieusement déployé que dans sa carrière naturelle et obligée. En fait de vol, l'intendant ne connait que ce qu'il y a de plus hardi et de plus sublime.

Par notre définition de l'intendance, on doit avoir compris pourquoi l'intendant n'existe plus. Les bonnes maisons sont rares aujourd'hui, et plus rares encore celles dont le chef croit déroger en touchant ses revenus à même. On perçoit fort bien ses fermages avec ou sans l'entremise d'un régisseur ; on force la rentrée des loyers de ses cinq ou six hôtels ; on discute soi-même ses débiteurs, en attendant qu'on les exécute. Sur ce point, les mœurs nobles se concilient avec les errements les plus roturiers. Quant à l'autre point capital dans la gestion des fortunes, celui de la dépense, un intendant serait encore bien moins nécessaire : on ne dépense plus.

Nous dirons, en terminant, où nous croyons que l'intendant s'en est allé ; des faiseurs d'érudition eussent peut-être commencé par dire d'où il est venu. Nous supposons qu'il portait le titre d'affranchi dans les grandes maisons romaines du temps de l'empire ; eunuque en Orient, il fut probablement sénéchal dans les manoirs de la France féodale. Mais qu'importe, si ce n'est pas le même personnage dans tous les temps et dans tous les pays ? S'il nous est venu de là, tout au moins il n'a pas apporté en France sa qualité orientale ; non-seulement nos mœurs s'y opposaient, mais aussi son rôle, c'est-à-dire le rôle dont le charge assez souvent parmi nous la comédie, qui doit être la plus pure expression de la vérité sociale.

Nous allons donc prendre dès à présent l'intendant de bonne maison, tel que nos pères l'ont vu et connu avant la révolution. Première circonstance dans laquelle on le voit poser : il est présenté, — on le choisit.

C'est une bonne note pour lui que de pouvoir justifier d'une naissance honnête ; mais sur cet article, on n'exige rien de trop ; on lui laisse à en-

tendre qu'on désirerait même qu'il fût encore plus honnête que sa naissance. Il répond en balbutiant, car ce compliment le flatte à peine. Suit une question encore moins flatteuse, s'il paraît jeune : Avez-vous déjà servi quelque part?

Le candidat est jeune ou vieux; mais, dans l'un ou l'autre cas, tout de noir vêtu. Vieux, une partie de ce qui va suivre ne le concerne plus. Jeune, il est un peu homme de loi, ou bien il a un oncle procureur qui l'est beaucoup. Presque toujours cet oncle assiste à la présentation et discute les conditions de l'engagement, avec un talent qui donne les meilleures garanties pour la manière dont les affaires de la gestion seront entendues. Du reste, l'oncle, tout en parlant très-haut, se montre assez coulant sur le chiffre des honoraires; il sait qu'un intendant en a toujours de deux sortes, les uns fixes, les autres variables, ou, en d'autres termes, ce qu'on lui donne et ce qu'il vole.

Le candidat accepté entre en fonctions, et c'est dans les premiers jours qu'il faut le surveiller le plus attentivement. De quelque manière qu'il se comporte, il peut être suspect à quelqu'un. Naturellement, il est honnête ou malhonnête : s'il est honnête, c'est un amant déguisé; alors la caisse est sauve, mais alerte au mari, car nous supposons que c'est un mari qui est en échec. Cependant, si ce danger n'est pas manifeste, il est d'une sage prudence et d'une bonne politique de soupçonner tout autre chose. Quoi que nous enseigne la comédie, l'amant déguisé n'étant qu'une exception très-rare, le plus sûr est de croire toujours qu'on a affaire à un intendant réel, comme lorsqu'on voit un visiteur nocturne s'introduire dans une maison par les fenêtres, le bon parti est de crier sur-le-champ au voleur! L'Harpagon de Molière, bien qu'il se trompe dans l'espèce, aveuglé qu'il est par son avarice, nous apprend du moins comme il faut longtemps s'entêter à voir un intendant fripon à la place d'un amant langoureux. Lorsque Valère, réduit à confesser ce qu'il est, lui parle de sa flamme, de sentiments partagés, de doux yeux, l'avare entend tout cela de sa cassette plutôt que de sa fille.

L'exemple que nous rappelons nous montre, au dix-septième siècle, l'intendant ayant déjà pris place même au théâtre. S'il fallait s'en rapporter aux auteurs comiques, l'intendant, au dix-huitième siècle, différerait

peu de son devancier. Bien qu'il ait autorité sur les gens de la maison, on l'appelle encore *domestique*, qualification qui n'était pas aussi malsonnante qu'elle le serait aujourd'hui, mais qui n'avait rien non plus de trop honorifique. Un projet, le premier conçu et le plus persévéramment suivi par tout intendant qui sait son métier, c'est celui d'une réforme complète de la maison. Aussi, dès son arrivée, le voit-on en guerre ouverte avec les domestiques, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à les remplacer tous par d'autres de son choix, victoire que la politique du maître ne lui laisse jamais remporter qu'à demi. Quand le maître est vieux, faible, sans enfants, les collatéraux ont souvent balancé avec succès l'influence de l'intendant par celle d'une gouvernante-maîtresse; mais cette combinaison n'est pas exempte de dangers; le plus commun, c'est que, sous une apparence de guerre acharnée, l'une et l'autre puissance s'entendent à merveille pour brûler par les deux bouts la chandelle de la succession.

Du reste, au dix-huitième siècle, l'intendant ne fait presque déjà plus partie intégrante de la famille, comme au dix-septième siècle. C'est qu'aussi la famille, durant cette période, se relâche et se dissout. Il a souvent son domicile hors de la maison du maître, ce qui tend à rendre moins journaliers ses rapports nécessaires avec lui. Sa gestion ainsi décentralisée lui devient un petit ministère, dans lequel il opère arbitrairement, ou du moins sans contrôle immédiat; et, quand il est mandé pour présenter l'état des affaires, il arrive toujours si chargé de paperasses, qu'il effraie par leur seul volume, le malheureux qui aurait la tentation de se les faire lire. Cette multiplication des écritures a toujours été le grand secret des intendants, pour épaissir les ténèbres où se cachent leurs opérations frauduleuses. Aussi arrive-t-il régulièrement dans ces conférences, qu'après le troisième total, le maître pris d'un bâillement convulsif, se hâte de signer ce qu'on lui demande, et, suivant l'humeur dont il se trouve, congédie poliment son bourreau, ou fait, d'un coup de main, voltiger toutes les paperasses, en ajoutant même quelquefois : « J'aime encore mieux être volé que d'être ennuyé. »

L'intendant, qui n'est pas d'une nature susceptible, se retire très-satisfait. Son compte est arrêté : c'est un bill d'indemnité ajouté aux autres. Ces bills s'accumulent d'année en année ; un beau jour le maître est ruiné;



il crie, il menace, il demande des comptes; le dernier est en règle, tous les autres sont approuvés et, qui pis est, prescrits.

Dans le cours de ses malversations, l'intendant le plus fripon observe pourtant une certaine règle de savoir-vivre. Il n'alarme pas d'avance la maison sur le mauvais état des affaires, et tant qu'il reste de l'argent, il en fournit. Il n'en refuse surtout jamais pour les dépenses folles, les fêtes, les parures extravagantes : on sait plus tard ce que tout cela a coûté, mais en attendant on en jouit sans trouble, comme d'une preuve que les affaires vont très-bien.

L'intendant d'une maison dans laquelle ont longtemps régné des habitudes d'ordre, et dont le maître est assez fort pour examiner quelques chiffres, sans crainte de se congestionner le cerveau, est bien forcé d'être exact dans ses comptes, sous peine de voir sa position compromise. Quand cet état dure longtemps, il faut recourir au grand moyen, qui consiste à engager la maison dans un de ces procès interminables qui se perpétuent, entre les parties de génération en génération, et qui étonnent le public après un demi-siècle, par les merveilleuses involutions de procédures au milieu desquelles ils se sont développés. L'ébranlement et le désordre entretenus par ce procès rendent pendant toute sa durée, le même agent indispensable, en même temps qu'ils lui permettent de pêcher en eau trouble. Mais, pour qu'une pareille entreprise réussisse, on a besoin des conseils de l'oncle procureur : deux procureurs même ne seraient pas trop. Aussi n'avons-nous jamais conçu l'intendant sans le procureur. Le cas posé comme nous venons de le dire, la position de la famille ne peut que s'embrouiller d'incident en incident : alors pour voir clair dans la conduite d'un intendant, il faudrait avoir été intendant soi-même, ce qui devient naturellement l'histoire de quelques maîtres en dernier lieu. Sans cette initiation, impossible de découvrir, de soupçonner même la malignité

des chiffres trop savamment groupés, ou, suivant une expression consacrée dans les langues des intendants, impossible de *chercher la petite bête.*

On tenait pour une vérité fondée sur l'observation, et on répétait de temps immémorial que les intendants ne font nulle part aussi bien leurs affaires que dans les maisons qui sont en voie de se ruiner. Mais, au dix-huitième siècle, les esprits étant généralement tournés au paradoxe, quelques-uns ont prétendu qu'il y avait lieu de renverser la phrase, et de dire, que jamais les maisons ne se ruinent si vite que lorsque les intendants y *font trop bien leur beurre.* Ceci est encore une expression de la langue de ces messieurs. Dans quelque ordre que les deux faits s'engendrent, leur co-existence est incontestable, et, dans la débâcle des fortunes vers la fin du dix-huitième siècle, nous voyons toujours les intendants s'élever dans la même proportion que leurs maîtres s'abaissent. Un peu avant 89, un jeune homme quelque peu clerc vint à Paris, dans le plus modeste équipage. Son bonheur voulut qu'il n'eût pas assez d'études pour être avocat, ni assez d'argent pour se faire procureur. Il commença sa carrière par une intendance; aujourd'hui c'est une de nos grandes notabilités de fortune, et il a plus de revenu net que les biens de ses maîtres n'en ont jamais rendu.

L'intendant n'a pourtant pas toujours été seul le mauvais génie d'une maison. Très-souvent il n'apparaît que dans celles qui sont déjà ruinées à moitié, quoiqu'elles aient encore tous les dehors des bonnes maisons proprement dites. C'est un plastron à opposer à des créanciers qu'on s'indignerait de voir en face; c'est déjà beaucoup que d'entendre parler d'eux. Pour ce qui est de les payer, lorsque l'intendant touche cette corde, et qu'il ose demander à son maître comment on pourra se procurer de l'argent, le noble homme le remet à sa place par cette réponse superbe: « Vous êtes fastidieux, mon cher, avec votre argent! Est-ce que de pareils soins me regardent? A quoi sert-il donc que j'aie un intendant, si ce n'est à m'épargner ce détail? »

Eh bien! même dans ces sortes de maisons et avec de pareils maîtres, un intendant de race saura trouver encore le moyen de vivre. D'abord, on le laisse assez tranquille. Le mauvais état des affaires est si bien connu,

qu'on n'ose presque pas lui en parler : c'est toujours lui qui en parle le premier, et sa présence produit une sensation qui ne laisse pas que de le flatter. Il enfle sa voix pour détailler le passif : l'actif étant une chimère, il n'en est jamais question dans les tableaux qu'il présente. Il finit par l'éloge historique et statistique des améliorations et des aménagements auxquels il se livre dans toute l'étendue du domaine, où il n'a fait que des plantations et jamais de coupes : d'ailleurs, les forêts ont été grêlées. On voit qu'il a aussi son mot impertinent, qui vaut bien celui du maître.

L'intendant se ressent peu du contact des idées généreuses, qui circulent dans le dix-huitième siècle. Si l'abbé de Saint-Pierre invente la *bienfaisance*, l'intendant règle immédiatement l'exercice de cette vertu par la théorie si connue depuis, qui consiste à donner le moins possible aux malheureux pendant l'hiver, et rien du tout pendant l'été, « attendu que, dans cette saison, la nature produit assez d'herbages, de racines, de fruits, d'œufs et de coquillages, pour procurer des indigestions à tous ceux qui éprouveraient le besoin de manger. »

Dans les romans et les comédies, l'intendant reçoit des noms bêtement caractéristiques ; par exemple, Grippesous, Raff, Pot-de-Vin. Dans la réalité, il s'appelle tout bourgeoisement M. Leblanc, M. Launay ou M. Morin.

Nous avons promis de dire ce qu'était devenu ce personnage, car il a disparu dans l'orage révolutionnaire comme son compère le procureur, mais il ne s'est pas aussi bien retrouvé que lui. L'intendant a été démembré. Pour le retrouver entier, il faudrait peut-être passer en Autriche, pays de *statu quo* où nous risquerions de rencontrer encore le sénéchal. Les fonctions qu'il remplissait en France dans l'intérieur des grandes maisons, ont été dévolues à un domestique de confiance, ordinairement le valet de chambre du maître. C'est ce *factotum* qui tient la caisse des dépenses courantes et souvent d'assez fortes réserves; il paie ses camarades, les semonce, les remplace au besoin, avec ou sans autorisation, suivant le degré de leur importance dans la hiérarchie domestique.

Quant aux fonctions extérieures de l'ancien intendant, qui étaient les plus importantes, elles ont été confiées à un homme d'affaires qui souvent fait celles de huit ou dix maisons en même temps sans négliger les siennes. C'est quelquefois un notaire; s'il n'a pas ce titre ou tout autre bien

sonnant, il prend celui de receveur de rentes. Dès-lors, il ne fait pas partie de la maison, où d'ailleurs on ne l'a vu que rarement. L'usage est qu'il envoie les fonds qu'il a entre les mains ; mais on peut aussi tirer sur lui, et l'on y tire souvent pour le tenir en haleine. On lui fait de grandes remises, sans quoi il ferait d'énormes retenues.

Nota benè. L'un n'empêche pas toujours l'autre.

F. T. CLAUDON.





Mandrin.



Mandrin.



CARTOUCHE ET MANDRIN.





En 1721, un homme était enfermé à la Conciergerie, dans le cachot de la tour de Montgomery. Une chaine de fer scellée au plafond s'enroulait comme un serpent autour de son corps.

Le soir où l'on apprit la capture de cet homme, il y eut des illuminations dans Paris; le lendemain, la grande nouvelle fut annoncée au régent à son lever; le conseil des ministres interrompit ses travaux; la chambre des vacances du parlement et la chambre criminelle se disputèrent l'instruction du procès; de part et d'autre il s'écrivit des volumes pour et contre; ce fut un grave conflit.

Cependant la Conciergerie était assiégée par tout ce que Paris possédait alors de femmes de la plus haute qualité. Deux exempts de la connétablie étaient les gentilshommes de la chambre du roi prisonnier. Des paroles de pitié tombaient de ces belles bouches sur la paille humide du cachot, et, avec les paroles, des louis et des bijoux... L'auteur d'une comédie dont notre détenu était le héros, le reconnaissait pour collaborateur, et partageait avec lui les bénéfices de la pièce... Enfin, ceux dont le crédit n'était pas assez grand pour faire ouvrir les portes du cachot, voulaient au moins posséder le portrait du prisonnier, et tous les peintres et graveurs de Paris passaient les jours et les nuits à en faire des copies.

La maréchale de Boufflers, remarquant avec attendrissement qu'il était couché sur la paille : *Vous ne voyez pas tout*, dit-il en mettant à nu ses jambes étreintes par des chaines ; *et ces jarretières, qu'en dites-vous?*

Cependant, qu'était-ce que cet homme, et que conclure des faits *dont il avait mangé le morceau* (qu'il avait révélés)? Il se nommait Charles Bourguignon, et était fils d'un honnête bourgeois de Bar-sur-Seine. Que lui voulait-on? Savait-il seulement pour quelle cause il était détenu. Oh! que s'il avait été innocent, il n'eût pas inspiré tant de pitié! Un innocent, mon Dieu! mais il n'y a rien de plus vulgaire. On l'eût laissé mourir en paix sans y songer aucunement.

En réalité, ce prisonnier, c'était Cartouche!

Cartouche naquit en 1693. A onze ans, en 1704 par conséquent, si je compte bien, il fit son coup d'essai, et *régna* avec maintes traverses jusqu'en cette malencontreuse année 1721, où nous le retrouvons à la Conciergerie, qui ne lâche pas aisément ce qu'elle tient. En 1724 naissait, en Dauphiné, son successeur, Mandrin, qui tint le sceptre, autrement dit le *crucifix à ressort*, ou, si vous aimez mieux, le pistolet, jusqu'en 1755. Dans l'interrègne entre ces deux célèbres potentats, il y eut une sorte de régence qui échut à un ancien lieutenant-général de Cartouche, un nommé Saint-Étienne.

Nous plaisantons avec ces deux noms affreux parce que le dix-huitième siècle en a plaisanté, parce que cet élément de terreur n'a pas été sans charmes pour lui, parce que les récits merveilleux qu'on faisait de leur audace et de leur héroïsme a passionné nos pères, parce qu'on s'abordait dans les cercles en se disant : *Vous qui venez de dehors, que savez-vous de Cartouche? En parle-t-on? L'a-t-on vu? Qu'a-t-il fait de nouveau?* parce que Mandrin mit le siége devant des villes et qu'il eut à combattre les troupes royales, et qu'il se montra grand capitaine; parce que cette époque de roses pompons, de paillettes, de poudre et de fades parfums, époque alanguie, ennuyée, fatiguée par les plaisirs et une molle oisiveté comme une femme nerveuse, mais comme elle aussi amoureuse du drame, fût-il sanglant, et des émotions cruelles, parce que cette époque fut presque heureuse de cette terreur et de ces coups de fusil qui la réveillaient au plus profond de sa monotonie.

Folie, direz-vous. Eh! mon Dieu! il est des gens qui s'ennuient des routes paisibles, pacifiquement fleuries de gendarmes et de passeports, et qui regrettent un peu de n'être pas légèrement dévalisés. Pour ma part,

j'avoue que j'ai un faible particulier pour les cavernes de brigands, où l'on descend par quelque trappe secrète, au milieu d'une forêt déserte, et où l'on fait de somptueux festins aux bougies, en compagnie d'aimables viveurs armés jusqu'aux dents.

Cartouche fut surtout un *grinche*, c'est-à-dire un voleur de grande ville. Mandrin fut plus particulièrement un *garçon de campagne*, c'est-à-dire un voleur de grand chemin ; la gloire de l'un n'entame en aucune façon celle de l'autre ; ils ont tous les deux leur farouche originalité ; celui-ci *faiseur de poussière* (faisant de la fausse monnaie), et celui-là simple *peigre* (voleur).

La *langue sacrée* (l'argot) n'est pas, comme vous le voyez, de date récente ; le sujet nous fera pardonner d'en rappeler quelques termes hors d'usage.

Le père de Cartouche était un tonnelier, demeurant à la Courtille, près la fontaine aux Échaudés. Dominique Cartouche, en qui se révélait un esprit supérieur, fut envoyé au collége chez les jésuites. Là, premières douleurs d'une position faussée, Dominique avait des camarades riches, galamment mis et gentilshommes ; lui, au contraire, était pauvre, mal vêtu et ne pouvait porter l'épée. Porter l'épée! ce rêve de tous les ambitieux de bas étage au dix-huitième siècle. Il voulut briller comme les autres, et certaine cassette où le valet de chambre d'un grand seigneur avait enfermé cent écus, commença d'exercer sur lui une fascination irrésistible et à laquelle il ne résista pas. L'honnête tonnelier avait tous les vices des gens honnêtes ; il n'eut pas pitié d'une première faute, dont lui seul en réalité était coupable. Dominique, fuyant la colère paternelle, se sauva à travers champs, et tomba dans une bande de bohémiens qui le dévalisèrent, et, en récompense, l'instruisirent de tous leurs tours.

L'esprit est comme l'or, un bon ou un mauvais ange, un vice ou une vertu, selon l'emploi. Les hautes qualités de Cartouche, qui lui eussent conquis la considération et le succès, devinrent, dans cette voie fatale, des armes offensives. Cette organisation, où il y avait fleur et épines, vit se flétrir la fleur aux mauvais contacts, et les épines restèrent seules.

D'abord des commencements timides et isolés, des vols de montres, de mouchoirs, de tabatières et de nœuds d'épée. Le parlement de Rouen

ayant dissipé la troupe des bohémiens, ses premiers maîtres, il était revenu à Paris, où il logeait rue Saint-André-des-Arts, ayant deux laquais à ses ordres, en livrées magnifiques. Vers ce temps, il fit connaissance de certain routier qui voulut bien éclairer sa jeune inexpérience, et lui faire comprendre les dangers de l'isolement. Cette idée porta ses fruits; Cartouche se lia bientôt avec une foule de vagabonds, soldats réduits par la paix à la misère et habitués à l'inaction, fils de famille échappés à Saint-Lazare, où une première faute les avait jetés, ou arrêtés à la sortie des académies de jeu et des maisons de prostitution, apprentis paresseux et libertins, ou bourgeois honteux de leur modeste condition, tous ambitieux de *porter l'épée*, tous amoureux de la vie oisive et des plaisirs, et beaucoup d'entre eux jetés à tout jamais, grâce à l'austérité paternelle, dans une voie funeste qui, avec plus ou moins de détours, aboutit à l'échafaud.

Ils étaient deux cents que Cartouche réunit sur le boulevard pendant la nuit. Il paraît qu'en ce temps-là Paris dormait encore. Ce fut une association dans toutes les règles. Les uns étaient chargés des étrangers, des provinciaux, des jeunes abbés et gentilshommes nouveaux débarqués à Paris; d'autres avaient dans leur département les églises, les boulevards, le Pont-Neuf, les Tuileries; ceux-ci, hardis à l'escalade, couraient les toits, et bijoux précieux, argenterie, écus, lentement amassés disparaissaient par la cheminée... en fumée. Ceux-là plus déterminés avaient l'habitude pernicieuse de demander l'heure au milieu de la nuit à tous les passants effarés. Vers ce temps, — ô fortune! — l'Écossais Law importa en France l'usage du papier-monnaie. Aussi nos bandits étaient-ils des plus assidus à la rue Quincampoix. Quelque parvenu enrichi emportait-il sa fortune en portefeuille, bien lui en prenait de rentrer au logis au plus vite et de ne pas aller se réjouir dans un cabaret, en compagnie de ses richesses; car il était suivi à la piste, et sitôt l'ombre venue, on lui imprimait sur le visage un masque en poix, sous lequel il avait tout loisir de se débattre pendant que d'obligeants fripons devenaient en son lieu et place propriétaires dans le Mississipi. Grâce au nouveau système, le métier se faisait en grand et devenait avouable.

Les choses n'allaient pas toujours aussi doucement. Tous les matins, la police impuissante se heurtait au seuil de la porte contre quelque ca-

davre tiède et sanglant; la Seine en emportait plus encore, et les fabuleux filets de Saint-Cloud, — auxquels le peuple croit toujours, — avaient la responsabilité de tout ce qui se repêchait dans la rivière. Du reste, pas de scandale, pas de bruit, pas d'armes à feu. Ces brigands étaient simplement armés d'un bâton, dont un bout portait une boule de plomb, et l'autre bout était aiguisé en pointe. Le bout arrondi renversait la victime, le bout pointu la tuait. La police avait déjà dépensé plus de 60,000 livres à la poursuite de Cartouche; une récompense de deux mille écus fut promise à qui s'emparerait de lui, et cet audacieux chef de bande s'échappait toujours.

Cependant Cartouche menait de front le gouvernement de son ténébreux royaume et ses nombreuses amours. Des éclairs de générosité brillaient parfois encore dans cette âme où le vice étendait ses ailes sombres. Il laissa une fois cinquante louis à la femme d'un receveur général qu'il dévalisa sur la route et avec laquelle il fut beaucoup trop galant. Aux jours de richesse, la lassitude, sinon le remords, de cette affreuse vie le prenait parfois; il rêvait une vie paisible et calme, dans quelque *cottage* anglais; il songeait à se retirer. Il lui arriva de se faire passer auprès d'une brave et honnête dame pour son fils, parti en Amérique depuis nombre d'années. La comédie eut plein succès, il y eut reconnaissance et larmes répandues. Puis il se lassa de cette existence heureuse, dévalisa sa mère d'occasion et se rejeta dans le gouffre.

Enfin il fut trahi par un de ses officiers, pris sous un lit où il s'était réfugié, et garrotté comme un capitaine.

Mandrin fut plus chevaleresque, mais aussi plus cruel. Son père était faux monnoyeur, aussi fut-il élevé dans l'illégalité et dans le vol comme en un pays natal.

Il s'enrôla d'abord, puis déserta avec dix ou douze de ses camarades qui, ayant tout à craindre comme lui, se trouvèrent déterminés à tout oser; ils se réfugièrent sur les bords de la mer, dans des cavernes où ils se livrèrent avec activité à la fabrication de la *poussière*. Comme vous le pensez, Mandrin fut élu *coire* (chef de la troupe), et il eut bientôt imposé sa discipline à ses braves *fanandels* (compagnons).

Cependant Mandrin avait des façons de gentilhomme, le laisser-aller et

le langage brillant d'un grand seigneur, la jambe belle; il était jeune, beau, passionné, et il fit deux parts de sa vie; l'une toute de luxe et d'éclat, d'habits pailletés et de poudre, qui se prélassait et scintillait au grand jour, secouant son jabot, portant altièrement son titre de baron et débitant des fadeurs passionnées aux filles des gentilshommes voisins, l'autre sombre, mystérieuse, pleine de dangers et de honte.

Mandrin courait quelques risques dans la caverne où il s'était réfugié, lorsque vint à mourir un vieux procureur retiré, qui habitait, sur une montagne, à proximité de la côte, un antique château tout délabré, entouré de fossés et de ponts-levis, flanqué de tours et étendant assez loin dans le pays, comme des racines, les ramifications de ses souterrains. Un procureur a-t-il toujours la conscience bien nette? Il est permis d'en douter.

Écoutez-moi, dit Roquairol, le lieutenant de Mandrin, la circonstance est favorable; le défunt doit avoir quelques restitutions à faire, ayant été procureur. Il s'agit d'aller pendant la nuit faire tapage dans toute la *cassine* (maison), culbuter les meubles, battre les gens; ils abandonneront bientôt la place, tant ils ont peur des *réfroidis* (morts).

Qui fut dit fut fait. La veuve était seule dans sa chambre, et, dépouillant sa tristesse comme un vêtement importun, elle se rappelait toutes les qualités du défunt, pour ne le regretter en aucune façon. Tout à coup les rideaux s'agitent, les meubles tressaillent, les chaises sautent à qui mieux mieux. Une voix lamentable se fait entendre, et la veuve épouvantée se réfugie dans la cuisine du château, où les domestiques se réjouissaient à leur manière du départ pour l'autre monde de notre bien-aimé procureur. On pouvait espérer que cet importun défunt viendrait à se taire, lorsqu'aux quatre coins du château s'élevèrent des lamentations et des cris féroces de *rabonins* (diables) qui redemandaient leur proie. Les portes grelottaient, les vitres se brisaient, les cheminées hurlaient, les meubles se battaient, et dans l'obscurité cent lueurs étranges luttaient, dansaient et disparaissaient. Roquairol, l'auteur du divertissement, s'était enveloppé dans un grand drap noir tout allumé de flammes rouges, et c'est dans ce galant costume qu'il apparut à la veuve inconsolable, laquelle faillit mourir de terreur de revoir son mari.

Le lendemain, la nuit venue, seconde représentation. La femme du

procureur avait doublé sa garde, mais elle ne fit que doubler sa frayeur. Elle avait envoyé querir toute l'eau bénite du voisinage, et encore faut-il avouer que, quand il en tombait quelques gouttes sur les démons, on eût dit du plomb fondu, tant ils hurlaient. Mais l'eau bénite s'épuisa, et le défunt criait de temps en temps, par manière de moralité : *Bien mal acquis! Malheur à ceux qui l'habitent! ils brûleront comme moi! ah! ah! oh! oh! hi! hi! hou! hou!*

La veuve déguerpit au plus vite et se réfugia chez son fermier.

Effrayer une vieille femme et quelques domestiques superstitieux, c'était un jeu; mais les esprits forts se mirent de la partie et voulurent passer la nuit au château damné. Trois *sangliers* (prêtres) et deux abbés s'y acheminèrent certain soir, accompagnés de huit domestiques armés et de trois *largues* (femmes), qui devaient les servir à souper. Au moment où ils se mettaient à table, un des convives sentit sur ses vêtements un frôlement sourd et soyeux, il se retourna et jeta un cri de terreur... il se trouvait face à face avec un gros ours qui faisait mine de vouloir flairer les plats. L'ours fut suivi d'un singe qui sauta sur la table et renversa les flambeaux... puis la muraille se fendit; une lueur rougeâtre s'en échappa et quatre *rabonins* parurent traînant le procureur qui hurlait : *Je brûle! je brûle!* Un capucin qui était de la partie voulut faire le brave, mais un des diables mit le feu à sa barbe, et chaque convive fut ainsi incendié, qui par sa robe, qui par sa perruque; de sorte que chacun gagna la porte, le feu aux trousses, et que Mandrin demeura maître du château et du souper. Un ours fut posé en faction à la porte du château, et chaque nuit on allumait sur les tourelles trois grandes torches qui résistaient au vent et à la pluie. Cependant Mandrin fit construire des fourneaux dans les souterrains et se livra plus que jamais à la fabrication du *poussier*.

La prospérité revint, mais ce fut une lueur d'éclair qui annonçait l'orage. Les doutes s'étaient réveillés; toutes les maréchaussées des environs firent le siége du château, et les diableries ne provoquant plus que le rire, Mandrin battit en retraite, et s'échappa par un gros chêne que la pluie avait creusé et qui communiquait avec les souterrains.

Un proverbe dit que le diable devenu vieux se fit ermite; peut-être ce proverbe remonte-t-il à Mandrin. Toujours est-il que, le métier de diable

n'ayant plus chance de succès, il envahit un pauvre ermitage qui se trouvait situé sur la côte, dépouilla le saint homme qui y priait jours et nuits, et prit sa robe et sa place. Tout alla bien pendant neuf à dix mois, mais alors, comme dans le village voisin quelques familles se trouvèrent augmentées d'une façon fort inattendue, et que les jeunes filles trompées s'en allaient à la file frapper à la porte de l'ermitage, menaçant d'y mettre le feu, force fut bien de fuir cet ennemi d'un nouveau genre et de dire adieu aux douceurs d'une vie contemplative qui tournait beaucoup trop à la vie de famille.

Mandrin, traqué de tous côtés par les employés de la ferme, leur voua une haine implacable. Partout où il se trouvait quelqu'un de ces malheureux, ville, auberge ou grande route, partout, au détour des rues, dans les armoires, derrière les buissons, étaient apostés des assassins. Le commerce de toute une partie de la France était anéanti; Mandrin inondait des provinces entières de marchandises de contrebande qu'il introduisait par la frontière de Savoie. Les négociants de la Bourgogne, de l'Auvergne et du Bourbonnais n'avaient plus de communication avec les ports de la Méditerranée. Dans leurs voyages, ils étaient obligés de se réunir par troupes, et encore étaient-ils souvent assaillis, battus, dévalisés. Cependant le peuple effrayé ne se prêtant plus au débit des marchandises, Mandrin eut recours aux entreposeurs payés par la Ferme elle-même. Ce fut ainsi qu'avec cinquante-deux hommes bien armés, et suivi de mulets chargés de ballots de tabac, il se présenta en plein jour devant l'entreposeur de Rhodez et, la baïonnette à la main, lui livra sa marchandise contre de beaux écus comptant. De là, il se rendit à la maison de ville et se fit restituer des armes qui avaient été saisies sur des contrebandiers. De Rhodez il alla commercer à Mendes, puis à Nantua, à Bourg en Bresse, et dans une vingtaine de villes ou gros bourgs, où il annonçait d'avance sa venue.

Ce fut alors que des troupes furent envoyées pour le combattre. Dans cette lutte où Mandrin succomba et devait succomber, il déploya un génie militaire qui eût mérité un plus grand et un plus légal théâtre. Sans autre science que celle de l'instinct, il fit creuser des retranchements qui se trouvèrent tracés selon toutes les règles de l'art. Ses marches et contre-

marches déroutèrent quelque temps la science du commandant de troupes légères qui le poursuivait. Il fut vaincu, mais après un combat acharné, sanglant, longtemps soutenu, et encore parvint-il à battre en retraite avec quelques-uns de ses hommes.

Mais quelques jours après, il fut vendu et livré aux employés de la Ferme par un de ses camarades. Le 27 novembre 1721, un échafaud se dressait à Paris, place de Grève, pour Cartouche.

Trente-quatre ans plus tard, le 26 mai 1755, un échafaud se dressait à Valence pour Mandrin.

Tous deux avaient été trahis par un des leurs.

Cartouche fut mis à la question et subit les brodequins, sans rien avouer et sans révéler un seul de ses complices. Il traita de lâche un de ceux-ci, la Madeleine, qui avait succombé à la huitième pinte d'eau. Il garda son sang-froid, et lorsque la charrette déboucha sur la place de Grève, il se contenta de dire avec un sérieux presque comique : *Voilà un vilain aspect!*

Chez Mandrin, même fierté de contenance, même courage. On lui présenta d'abord pour confesseur un religieux qui jouissait d'un assez notable embonpoint, il le refusa en disant : *Je le trouve trop gras pour un homme qui prêche la pénitence.*

Mais, comme il y avait chez l'un et chez l'autre de ces grands hommes pervertis, quelques vestiges de l'âme encore palpitants sous les cruels ravages du crime, ils ne demeurèrent pas dans cet endurcissement que les natures tout à fait abruties traînent jusque sur l'échafaud. Cartouche crut voir la mort venir à lui dans l'obscurité de son cachot et lui crier d'un ton menaçant : *Déclare tes horreurs et tes complices, et repens-toi!* La voix du confesseur que Mandrin choisit enfin éveilla le remords dans son cœur. Tous deux firent une confession générale de leur vie, et moururent en versant des larmes, non de crainte, mais de repentir.

Cependant qu'était devenu le célèbre Roquairol, lieutenant de Mandrin, et qui avait si bien joué son rôle dans les *diableries* du château? Un jour, au détour d'un rocher, il s'était trouvé face à face avec douze *marchands de lacets* (gendarmes), qui, se ruant sur lui, l'avaient lié pieds et poings et jeté en prison.

Au bout d'un mois, il fut ***gerbé à être haricoté sur la placarde*** (condamné à être exécuté sur la place publique).

Comme le confesseur l'exhortait à la mort :

— Ah ! mon père, répondit-il, si je pouvais ***scier du violon*** (casser mes fers) et me ***guérir*** (devenir libre), je mènerais désormais la vie d'un honnête homme, et j'aurais le temps de m'amender, ce que je ne puis faire en présence du ***taule*** (bourreau). »

Les fers brisés, il avait en effet des moyens de fuite presque certains. Le bon prêtre, touché jusqu'aux larmes, et désirant laisser le temps à cette âme perdue de se racheter, lui fit jurer sur le crucifix de remplir sa promesse et facilita son évasion.

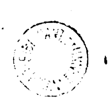
Roquairol reprit son véritable nom, Delcroix, retourna dans son pays, se maria, et vécut vraiment en honnête homme.

Ce fut dans son village qu'il apprit les grandes entreprises du ***coire*** Mandrin et sa fin déplorable sur la ***placarde***, par les mains de ***Charlot-casse-bras*** (Charlot est encore le nom du bourreau en argot, mais l'épithète ***casse-bras*** a disparu avec la torture.

Pendant plus de cinquante ans, nos pères se sont entretenus, avec une terreur mêlée d'une secrète admiration, de ces farouches brigands; de grandes dames se sont éprises d'amour pour eux ; elles ont porté des robes et des coiffures à la Cartouche, de petits poignards à la Mandrin; ceci nous excusera d'avoir évoqué ces deux gloires honteuses.

WILHELM TENINT.





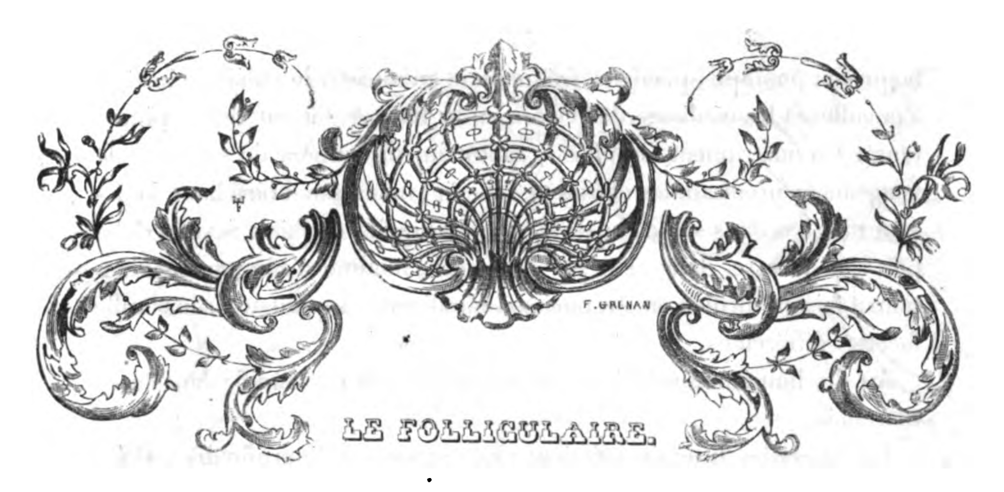


Le Folliculaire.





Le Folliculaire.



LE FOLLICULAIRE.



C'ÉTAIT pendant le dix-huitième siècle que le folliculaire devait apparaître ; le seizième et le dix-septième avaient produit des œuvres immenses, vrais labyrinthes de science, où des hommes, passionnés pour l'étude, avaient enfoui toute une vie de travaux pénibles. Peu de gens lisaient ces livres profonds et souvent obscurs : il fallait bien que quelques auteurs entreprissent de populariser la science; et puis, Louis XV avait fait asseoir sur le trône, avec lui, la Mode, les Ris et la Frivolité. Ah ! bien sûr le folliculaire appartenait de droit à ce siècle, où l'on voulait tout savoir sans études préalables, et où l'on aimait assez à ce qu'on écrivît des critiques assez détaillées pour donner une idée exacte des ouvrages.

Mais c'était là, répondra-t-on, c'était là le critique, non le folliculaire. Le premier a nécessairement amené le second : la critique et la polémique viennent d'une même source.

Faire le portrait du folliculaire, c'est esquisser la vie de Beaumarchais, de Beaumarchais tour à tour musicien, homme de cour, commerçant,

boute-feu politique, plaideur, fréquentant en un jour le palais de justice, Versailles et les coulisses de l'Opéra ou la Bourse, faisant de sa plume tantôt un instrument de plaisir, tantôt un instrument de satire ou de vengeance; prédisant les choses de l'avenir; maudissant bien haut, jouissant tout bas dans son cœur de la vie active qu'il s'est faite; devenu riche par son adresse, dangereux par son esprit, homme d'état par ses relations; faisant briller en un mot son intelligence supérieure sous mille facettes différentes.

Au dix-huitième siècle donc, le folliculaire était personnifié dans Beaumarchais.

Les querelles littéraires étaient vives et surtout interminables. Celui qui s'était fait un nom dans la littérature devait le soutenir à la pointe de l'épée. Le matin, à son réveil, il lisait les gazettes, et vous le voyiez tout à coup crever de dépit. Un tel..... le *sot rimeur*..... avait répondu à son épigramme de la veille, et fort spirituellement par malheur. Oh! que faire! écrire au *Journal de Paris*, réclamer l'insertion au *Mercure*, imprimer bien vite un *mémoire à consulter!* occuper tout le public de ses ressentiments! donner, par une injustice, réplique à la calomnie! dévoiler d'une façon foudroyante quelques bien minces indignités de l'adversaire!.. l'apostropher pour la cinquantième fois de l'épithète de *sot!*..

Il sautait à bas de son lit, puis, athlète littéraire, après s'être frotté de l'huile merveilleuse de la colère, il saisissait ses armes ordinaires, encre, plumes et papier, — et il se livrait au combat.

Sa table de bois blanc, lorsqu'il n'était pas riche, sa table de bois des îles, lorsqu'il était financier, pouvait résister à peine à ses crispations, à ses coups de poing désespérés, au poids de sa tête qu'il balançait sur ses coudes.

Et voici, par exemple, une des phrases qu'il écrivait, si un critique mal embouché avait osé critiquer sa pièce :

« J'ai donc eu la faiblesse autrefois, monsieur, de faire des drames qui n'étaient pas *du bon genre*, et je m'en repens beaucoup.

« Pressé depuis par les événements, j'ai hasardé de malheureux Mémoires, que mes ennemis n'ont pas trouvés *du bon style*, et j'en ai le remords cruel.

« Aujourd'hui je fais glisser sous vos yeux une comédie fort gaie, que certains maîtres du goût n'estiment pas *du bon ton*, et je ne m'en console point.

« Peut-être un jour oserai-je affliger votre oreille d'un opéra, dont les jeunes gens d'autrefois disent que la musique n'est pas *du bon français*, et j'en suis tout honteux d'avance [1]. »

Le folliculaire, cet esprit aigu, avait beaucoup d'ennemis, d'après cette loi qui veut que les pointes attirent la foudre.

S'il avait affaire à quelque grand seigneur qui se fût mal comporté à son égard, il trouvait moyen de mettre dans la bouche de Figaro : « Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil!.. »

S'il s'agissait de calculs d'intérêt, de procès, de plaintes en diffamation ou en calomnie, il disait au public, en se présentant à lui comme une victime sans pareille : « Hé ! monsieur, un homme qui ne peut se reconnaître en un dédale obscur qu'en semant l'or de tout côté sur son chemin, n'est-il pas assez malheureux d'y être engagé, sans qu'il ait encore le chagrin d'en essuyer le reproche ? Eh quoi ! toujours de la corruption ? Une victime est-elle donc si nécessaire ici qu'il faille la désigner à quelque prix que ce soit ?

« Si le suisse de mon juge m'a barré dix fois sa porte, pressé que je suis d'entrer, m'accuserez-vous d'être un corrupteur pour avoir amadoué le cerbère avec deux gros écus ?

« Arrivé dans l'intérieur, si deux louis d'or glissés dans la main du valet de chambre me font pénétrer au cabinet de son maître, aurais-je donc commis un crime de lèse-équité *magistrale* en les lui abandonnant ? »

Ainsi, le folliculaire avait toujours raison, de par son audace, de par son esprit, de par sa plume.

Ces choses écrites, le Folliculaire déjeûnait, chez lui, et fort modestement ; puis il faisait ses visites intéressées, à l'hôtel du duc de***, du prince de***, du chevalier de*** ; suivaient les affaires de négoce ; il donnait l'œil à telles ou telles entreprises, et s'occupait de nouvelles opéra-

[1] Lettre sur la critique du *Barbier de Séville*.

tions. On citait partout son activité surprenante, et dans quelques salons son arrivée faisait mouvement. Le dîner, il le prenait presque toujours en ville : ses amis, et il en avait, l'invitaient pour se l'attacher encore davantage ; ses ennemis l'invitaient pour conjurer sa verve haineuse. Ses soirées se passaient à l'Opéra ou à la Comédie-Française, à répondre au sourire d'une Naïade ou aux agaceries d'une Célimène. Il s'endormait enfin assez content de sa journée, mais cherchant dans son esprit par quelles nouvelles méchancetés il combattrait la gazette du lendemain. C'était à la fois un oiseau sur la branche, un limier aux aguets, un loup aiguisant ses crocs.

Et nous ne parlons ici que du folliculaire resté honnête homme. Heureux quand il ne s'était pas fait *sommateur*, c'est-à-dire heureux quand il ne s'acharnait pas, bon gré mal gré, après un grand seigneur, épiant sa conduite, et le mettant à rançon, sous peine de la divulguer. Certains folliculaires exerçaient cet ignoble métier, et ceux-là surtout faisaient promptement fortune : on les craignait plus que des voleurs de grand chemin.

Nous avons pris Beaumarchais pour exemple du folliculaire au dix-huitième siècle, et ce n'est pas sans raison. Cet homme avait trouvé moyen d'attirer sur lui les regards de toute la France, soit qu'il traitât des questions littéraires à propos d'une simple comédie, soit qu'il se mît à juger ses juges dans un procès où l'enjeu ne dépassait pas quinze louis.

Il semait dans ses ouvrages une foule de principes politiques, philosophiques, scientifiques, moraux, etc. De toutes ces connaissances, il n'avait qu'une légère teinte, mais il sentait en lui un irrésistible besoin de se prononcer sur toutes, et de les faire comparaître à son tribunal.

En politique, il était novateur, novateur hardi et indépendant. On trouve ces vers dans *Tarare*, où de l'ombre de Tarare ou de celle d'Atar. l'une doit être roi (c'est le génie du feu qui parle en les examinant) :

Mon œil entre eux cherche un roi préférable ;
Mais que je crains mon jugement !
Nature, l'erreur d'un moment
Peut rendre un siècle misérable.

Il fait de la poésie scientifique dans le même opéra, parle de *vapeur élancée*, d'*eau condensée*, etc., tout cela pour adopter tel système en litige parmi les physiciens.

En philosophie, il soutient Locke, et fait chanter par un chœur d'ombres :

> En désirant je sens que je jouis;
> En jouissant je sens que je désire.

Son esprit avait double face; il était de bon ou de mauvais aloi, sentant le roué, le gentilhomme, le bourgeois tout ensemble. Du temps de la représentation de *Figaro*, un envieux, pour se moquer de la pièce, avait appelé son chien Figaro. — Le quolibet du chien, répondit Beaumarchais, n'est qu'un chien de quolibet.

La plaisanterie était répétée, et le folliculaire s'estimait heureux et vengé.

D'abord les gazettes n'ouvrirent que peu ou point leurs colonnes aux folliculaires. Beaumarchais n'obtint pas d'elles un grand secours : elles craignaient à bon droit d'être victime de ce calcul d'intérêt, qui porte les écrivains en général à gratifier un journal de toutes les tirades que lui arrachent l'envie ou la misanthropie. Ils viennent déposer là tout le fiel que contient leur plume, et gardent pour leurs livres le ton d'aménité et de bonne compagnie; mais peu à peu, la politique aidant, le Folliculaire devint au contraire journaliste, ou feuilletoniste, selon la dénomination moderne.

Geoffroy succéda à Beaumarchais, sans cependant lui ressembler autrement que sous les rapports littéraires.

Il ne s'agit plus, dans Geoffroy, d'un homme du monde, écrivain, politique et commerçant. C'était un critique par essence, — mais aussi un folliculaire.

Geoffroy s'était posé en aristarque; il ameuta autour de lui une foule de littérateurs armés pour ou contre sa querelle. Il convia le public à ses combats de plumes, voulut faire et défaire les réputations, condamner d'un mot, d'un mot immortaliser. Lui aussi ne rêvait qu'attaque et défense, amis ou ennemis littéraires; lui aussi se livrait aux personnalités;

lui aussi avisait à mille moyens pour faire parler de lui. L'épigramme, la médisance, la calomnie, tout lui fut bon.

Cependant sa position était moins haute, moins importante que celle de Beaumarchais, parce qu'il se renfermait dans la question littéraire. Il ne s'attaquait pas au siècle, à la cour, à la ville, au noble, au gentilhomme, comme l'avait fait son prédécesseur ; il s'attaquait à Talma ou à Mlle Duchesnois, et s'étudiait surtout à miner sourdement l'admiration du siècle pour Voltaire.

La lutte la plus opiniâtre qu'il eut à soutenir s'éleva à propos des débuts de Mlle Georges : Mlle Georges avait dix-huit ans ; elle apparut sur la scène française vers l'année 1804. Elle était belle, noble, majestueuse, douée d'un organe pur et flexible. Mlle Duchesnois, au contraire, ne possédait ni grâce véritable, ni beauté ; mais elle avait la corde sensible au suprême degré. Tout Paris se mit de moitié dans la querelle. Malgré les efforts de Geoffroy, Mlle Duchesnois l'emporta sur sa rivale. Aujourd'hui qui oserait se prononcer ?

Le folliculaire se trouva dès lors être aux prises avec tout Paris. Une caricature sanglante parut contre lui. Elle était intitulée : *Oh ! le brave homme, tout le monde l'aime !* Le Théâtre-Français, sous la figure d'un héros de tragédie, voulait lui plonger un poignard dans le cœur ; l'Opéra-Comique le tire par les cheveux. Brunet, représentant les Variétés, et costumé en jocrisse, lui jette un sceau d'eau à la tête. Un chien, — allégorie des journalistes, — mord les pans de son habit. Les artistes font son portrait en charge, et la jeunesse parisienne l'accable de pierres.

Geoffroy est le dernier exemple du folliculaire dont on se soit si sérieusement occupé ; de nos jours, ils sont nombreux, et la plupart jettent en riant les opinions les plus folles du monde. Plus préoccupés d'amuser que de juger, nous n'osons dire qu'ils portent toujours une marotte de folie ; mais ils tiennent bien rarement une balance.

P. J. C.



Cagliostro.



Cagliostro.



CAGLIOSTRO.

A la place du chêne qu'on arrache, croissent les ronces; à la place des croyances arrachées, croissent les superstitions.

O dix-huitième siècle, siècle frondeur, philosophe et raisonneur, armé de pied en cap par les encyclopédistes, tu as tout baffoué, la religion et ses mystères, tu as tout nié jusqu'à Dieu, mais en revanche tu as cru à Cagliostro ! Sublime conclusion de la logique humaine! chasser Dieu du ciel, et avoir foi en un empirique ! Ce qui prouve, en passant, que la philosophie est une doctrine merveilleuse, et que la raison, livrée à elle-même dans sa liberté et dans sa force, arrive à des résultats foudroyants.

Le comte de Cagliostro, lorsqu'il vint à Paris, avait environ deux cents ans; il guérissait toutes les maladies, rajeunissait les vieillards, embellissait les femmes, et prédisait l'avenir. On ne dit pas s'il avait un cosmétique pour faire pousser les cheveux. En tout cas, sa profession était assez rare pour devenir lucrative, les vieillards, bien que fort dédaigneux du temps

présent, n'étant pas tout à fait fâchés de faire partie de cette folle et ridicule jeunesse qui leur faisait hausser les épaules, les femmes, bien que fort satisfaites de leurs quelques agréments, ne demandant pas mieux que d'embellir encore, et chacun bien que favorablement prévenu sur sa pénétration particulière étant néanmoins fort avide de déchirer un coin du voile épais de l'avenir.

Seulement, que pensaient du rajeunissement tous les fils dénaturés, tous les neveux alléchés, tous les cousins, arrière-cousins, héritiers directs et collatéraux affamés qui alors disaient des grands parents :

Vous nous fîtes pour vos péchés,
Et vous vivez trop pour les nôtres.

Parions que ce sont eux qui ont tout d'abord nié ton sublime génie, ô Cagliostro.

Joseph Balsamo naquit, dit l'histoire, à Palerme, le 8 juin 1743, de parents pauvres et inconnus. Mais l'histoire est une froide personne, sans cervelle et sans imagination, qui prétend tout renfermer dans l'angle inamovible d'un impitoyable compas. Lui, né à Palerme, en 1743! Lui, se nommer Balsamo; lui, être fils d'un tailleur ou d'un portefaix! folie! a-t-il une patrie, cet homme étrange, a-t-il un âge, a-t-il un nom? Place au comte de Cagliostro, au comte Harat, au comte Fenix, au marquis d'Anna, au marquis d'Ischio, de Melissa, de Belmonte; place au marquis de Pellegrini, et arrière les Balsamo! Où il est né, d'où il vient? on l'a vu en Grèce, en Égypte, en Arabie, en Perse, à Rhodes, à Malte, partout! Et je trouve Palerme bien audacieuse de prétendre avoir entendu cet homme immense crier dans ses langes comme le plus vulgaire des enfants.

Dire en quelle année il est venu au monde, voilà encore une étrange outrecuidance; le comte a vu les empires succéder aux empires, les générations s'amonceler l'une sur l'autre, ainsi que des couches d'argile; mais, comme son antiquité pourrait effrayer le beau sexe, il veut bien n'avoir que deux cents ans. C'est en 1543, qu'il est né, s'il vous plaît; c'est lui qui, à l'âge de six ans, a inspiré au roi François I[er], l'idée d'instituer la loterie royale; mais entre nous, le comte n'est autre que le juif errant; seulement cet homme *si barbu* a bien voulu faire le sacrifice de sa barbe

vénérable, endosser l'habit pailleté, et laisser pleuvoir sur ses cheveux un nuage odorant de poudre. Le vulgaire s'imagine qu'il est mort au château de Saint-Léon, un jour de l'année 1795, mais c'est une erreur qu'il est bon de faire cesser. Le comte de Cagliostro se porte à merveille. Il est en ce moment à Paris, où, habillé en femme et coiffé d'une toque on ne peut plus magistrale, il tire les cartes et rend des oracles. Mais le métier est bien tombé!

Cependant Cagliostro vécut en effet quelque temps à Palerme, ce qui fit croire à quelques bonnes gens qu'il y était né. Comme, à son dire, il n'avait guère alors qu'un peu plus de cent cinquante ans, il se laissait aller naturellement aux folles passions de la jeunesse. Cependant par la puissance de son génie, et grâce peut-être à la trahison d'un ministre du roi Satan, il avait appris qu'un immense trésor était enfoui dans une des grottes de la Sicile, en un pays sauvage et presque inabordable, et que S. M. infernale en avait confié la garde à une vingtaine de démons les plus cornus, les plus fourchus qu'on pût trouver. Grand embarras. Cagliostro était alors sans ressources; comment se rendre à ce magnifique coffre-fort? Il alla trouver certain orfévre portant nom Marano, qui croyait aux esprits infernaux de toutes ses forces. Celui-ci, alléché par l'espoir du gain, lui avança soixante onces d'or. Il est à croire ou que Cagliostro fut le plus faible dans sa lutte avec les démons, ou que des circonstances fatales le forcèrent à quitter la Sicile, et qu'il oublia de rendre les soixante onces d'or; toujours est-il qu'il partit pour la Grèce, et que notre orfévre eut la bassesse de se croire volé.

Du reste, dans les pays qu'il parcourut, on lui rendit justice; il eut l'honneur de baiser la poussière auguste des marches de tous les trônes orientaux. Les harems les plus voilés s'ouvrirent pour lui; il fut assez heureux pour guérir, avec sa panacée, les sultanes de tous les pays et de toutes les couleurs. Il est vrai qu'après les avoir guéries, il les laissait à demi mortes d'amour pour sa personne, ce qui n'était rien moins qu'un léger inconvénient; car le comte était fort bien. Un contemporain dit de lui : « Sa figure annonce l'esprit, exprime le génie. Ses yeux de feu lisent au fond des âmes. »

Le comte, avons-nous dit, pardon de l'erreur. C'est le savant Acharat

qui parcourut l'Orient, tout vêtu de cachemire et brodé de perles fines sur toutes les coutures. Il se déclara le disciple du célèbre Almotas, réputé le plus sage des hommes, et le schériff de la Mecque daigna l'appeler *le fils infortuné de la nature*, ce qui ne put que le flatter infiniment. A Malte, le célèbre Acharat, fils de la nature, fut admirablement accueilli par le grand maître, qui lui donna des lettres de recommandation pour Naples.

Voilà donc notre aventurier à Naples, et qui, en changeant de costume, change aussi de nom; ce n'est plus Acharat, c'est le marquis de Pellegrini qui descend dans un palais et jette l'or aux lazzaroni couchés nonchalemment sur les degrés de marbre. Peut-être avez-vous souvenance de notre orfévre Marano, lequel redemandait toujours aux quatre points cardinaux ses soixante onces d'or évaporées. Cet orfévre malencontreux ne s'avise-t-il pas de vouloir reconnaître le petit Balsamo dans le marquis de Pellegrini. L'insolence était grande et la prétention exorbitante. Le marquis fut provisoirement incarcéré, mais, après dix-sept jours de détention, son innocence fut pleinement proclamée, et l'orfévre perfide se vit obligé de faire amende honorable et de reconnaître humblement que le marquis était bien Pellegrini, né de Pellegrini, tout ce qu'il y de plus Pellegrini au monde. Ce qui n'empêcha pas qu'aussitôt les talons tournés, notre irrécusable Pellegrini devint tout à coup, et comme par enchantement, marquis d'Ischio, et qu'il partit pour Rome, la ville papale. Cet homme-là eût porté tour à tour tous les noms de la terre, excepté, hélas! ce nom de Balsamo; et voilà précisément ce qui désolait l'orfévre Marano, inconsolable de la perte de ses soixante onces d'or, et qui eût voulu dire ne fût-ce que deux mots en passant, à ce scélérat de Balsamo.

A Rome vivait alors un fondeur en cuivre, Feliciani, lequel avait une fille d'une rare beauté nommée Lorenza. Le marquis d'Ischio en devint éperdument amoureux et l'épousa. Si un homme peut être heureux en ménage, à coup sûr c'est un magicien. Il a toujours cent démons à ses ordres pour garder l'honneur de sa femme, sans compter les philtres qui font aimer, en qui nous aurions encore plus de confiance que dans les malins esprits. Et pourtant, voyez la méchanceté du monde, on

prétendit que les creusets du marquis d'Ischio ne lui rapportèrent jamais d'or, mais que cependant il en gagna beaucoup sans avoir recours aux opérations chimiques, et que Mme Lorenza était encore plus magicienne que son mari n'était magicien.

Quoi qu'il en soit, en 1780, le marquis d'Ischio, qui était devenu comte de Cagliostro, après avoir parcouru en triomphateur le nord de l'empire, fit son entrée à Strasbourg. Il y fut reçu comme un roi, et mieux qu'un roi, car il apportait l'or et la santé. Ce n'était pas, du reste, un aventurier. MM. de Ségur, de Miromesnil, de Vergennes, lui avaient donné des lettres de recommandation pour le prêteur de Strasbourg, lequel mit à sa disposition un des plus riches hôtels de la ville. Trois fois par semaine, le comte, suivi d'un grand concours de peuple, se rendait aux hôpitaux ; il pansait les plaies des malades, les assistait de ses conseils et de sa bourse, et obtenait des guérisons miraculeuses. Plus de quinze mille malades lui durent la vie. Sa panacée pourtant ne se composait guère que d'aloës, et dans son elixir vital il n'entrait que des aromates et de l'or. Mais nous oublions un principe, le plus efficace de tous, c'est la foi.

De Strasbourg, Cagliostro se rendit à Bâle, où le célèbre Lavater, enthousiaste de tout ce qui semblait surnaturel, alla le visiter. « Si vous êtes le plus instruit de nous deux, lui dit Cagliostro, vous n'avez pas besoin de moi; si c'est moi qui suis le plus savant, je n'ai pas besoin de vous. » Le lendemain, Lavater, à qui cette réception quelque peu farouche n'avait pas déplu, écrivit au comte, qu'il nomma l'*ange des ténèbres*, et lui demanda par forme d'exorcisme : « D'où viennent vos connaissances ? Comment les avez-vous acquises ? En quoi consistent-elles ? » Cagliostro répondit : « *In verbis, in herbis, in lapidibus.* » Lavater, de plus en plus convaincu qu'il avait affaire à un prince du sombre empire, l'adjura de cesser ses pratiques infernales, et de rendre à Dieu toutes les âmes qu'il lui avait prises. Ce dont Cagliostro ne voulut rien faire.

En 1785, le comte vint à Paris. Il s'y logea dans un splendide hôtel, rue Saint-Claude, au Marais, près le boulevart, dans le même appartement que Mme de la Motte, laquelle descendait d'un Charles de Valois, baron de Saint-Remy, fils naturel de Charles IX, et, grâce à cette royale

origine, avait obtenu une pension sur la cassette de Marie-Antoinette. On sait de quelle façon elle reconnut ce bienfait. Le cardinal Louis de Rohan, qui avait une foi entière en Cagliostro, vint souvent le visiter dans cette maison de la rue Saint-Claude.

Lorsque éclata le scandale de l'affaire du collier, le comte fut arrêté en même temps que le cardinal, et fortement soupçonné. Mme de la Mothe l'accusa d'avoir reçu le collier des mains de Louis de Rohan, et de l'avoir *dépecé* pour *en grossir le trésor d'une fortune inouïe.* Avant son arrestation, ses amis le pressaient de quitter Paris, mais il se constitua de lui-même prisonnier à la Bastille. Il publia un mémoire justificatif où il donna à entendre qu'il appartenait à une des familles les plus illustres, et nomma les banquiers qui lui faisaient parvenir des fonds. « On n'a jamais douté de votre fortune, lui dit un haut personnage, mais seulement de son origine. »

Quoi qu'il en soit, Cagliostro fut absous avec le cardinal de Rohan, mais exilé comme lui.

Quant à Mme de la Mothe, on sait qu'après avoir été marquée et fouettée, elle fut enfermée à la Salpétrière.

Cagliostro se retira à Londres, où il publia une lettre au peuple français dans laquelle se trouve cette remarquable prophétie :

« La Bastille sera détruite et deviendra un lieu de promenade. »

C'était au moins de la perspicacité politique.

Puisque nous en sommes sur le chapitre des prophéties, citons encore celle-ci :

« Pie VI sera le dernier pape, et l'église sera dépouillée de tous ses États. »

Cette prophétie s'est, comme on le sait, en partie réalisée.

Qu'était-ce, en réalité, que Cagliostro? Un espion soudoyé par les puissances étrangères, disent les uns ; un franc-maçon, disent les autres. On lui attribue la fondation, à Paris, de loges maçoniques du rit égyptien, auxquelles il avait confié le secret du rajeunissement des vieillards, secret qu'il avait trouvé dans son séjour sous une des pyramides d'Égypte. Dans ces réunions maçoniques, une *pupille* ou *colombe*, c'est-à-dire un enfant dans l'état d'innocence, placé devant une carafe, mais abrité d'un

paravent, obtenait par l'imposition des mains du grand cophthe la faculté de se mettre en communication avec les anges.

Ceci ressemble quelque peu au magnétisme, et nous ne croyons pas que Cagliostro ait jamais fait invasion dans le domaine des fluides de l'illustre Mesmer.

De Londres, où il vécut deux ans, Cagliostro revint à Bâle, puis passa par Brienne, par Turin, par Gênes, par Vérone, et enfin rentra dans Rome, où il devait échouer. C'était aussi, pour un ange des ténèbres, s'approcher de trop près du trône de lumière et de vérité : les diables ont toujours fort redouté l'eau bénite, et Cagliostro oubliait son rôle. L'inquisition s'empara de lui et lui fit son procès comme illuminé et franc-maçon. Il fut condamné à mort, en vertu d'une bulle du pape qui infligeait cette peine pour affiliation aux associations secrètes.

Le bruit se répandit, à Paris, que l'embarras était grand de faire mourir un homme qui, n'ayant que deux cents ans, était dans la fleur de son âge, et qui devait vivre encore quelques siècles. On craignait, disait-on, de ne plus trouver dans sa prison, au moment de l'exécution, qu'un monceau de feuilles sèches et une odeur de soufre et de roussi; aussi l'inquisition s'était-elle empressée de commuer la peine capitale en celle de la prison perpétuelle; et, en effet, du fort Saint-Ange, Cagliostro fut transféré au château Saint-Léon. En 1795, on apprit officiellement que le comte de Cagliostro s'était laissé mourir en prison. Beaucoup restèrent convaincus que le célèbre enchanteur s'était évadé, et d'autres prétendirent l'avoir revu dans le monde, plus brillant, plus riche, plus comte et plus marquis que jamais.

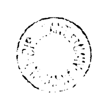
Cagliostro eut réellement un grand génie, et s'il se moqua parfois des victimes de sa crédulité, on ne peut nier que ce ne fût avec un esprit très-fin. Un jour, certain gros bourgeois fort jaloux de sa femme et qui croyait avoir bien des raisons pour n'être pas un mari content, alla consulter le comte sur son étrange maladie. Comment, demanda l'honnête bourgeois, en venir à savoir si je suis ou si je ne suis pas *malheureux?* Rien de plus simple, lui répondit le comte; je vais vous donner une fiole dont il faudra boire le contenu lorsque vous serez de retour auprès de votre femme, et au moment de vous mettre au lit; si réellement vous êtes

malheureux, le lendemain vous vous trouverez changé en chat. La tentative était hasardeuse, et je sais plus d'un mari qui aurait eu peur de la métempsycose. Cependant le mari rentre en son logis, vante à sa femme les sublimes talents du comte, et, sur les instances pressantes de la rusée commère, finit par lui avouer l'usage secret de la fiole redoutable. La jeune femme rit beaucoup de la crédulité de son mari, et la nuit conjugale se passe fort paisiblement; mais le lendemain, lorsque la femme se réveilla, jugez de son étonnement de voir à ses côtés un gros chat noir couché, et, qui plus est, mort. La pauvre femme se jette à genoux et s'écrie tout en larmes : Faut-il donc que j'aie perdu le meilleur des maris pour deux fois que je lui ai été infidèle. Ah ! maudit conseiller, je ne voulais pas... vous m'avez séduite... O trop dangereux lieutenant ! avec votre air de héros ! vos récits de combats, vos cajoleries, vos serments et vos pleurs ! vous savez combien j'ai résisté ! Ah ! mon pauvre mari, tu es mort! qui aurait pensé que tu mourrais de cela ! —Sur ce, le mari, sortant de dessous le lit : Ah ! ah ! madame la coquine ! je suis donc votre pauvre mari; et le conseiller! et le lieutenant! Il y en avait deux!—La femme n'en pouvant mais, fit l'aveu de ses fautes, aveu fort inutile, et le ménage vécut désormais sans trouble et sans émoi... peut-être parce que la dame ne fut plus aussi crédule.

Que Cagliostro ait été franc-maçon, c'est possible; qu'il ait, par occurrence, servi les intérêts des puissances étrangères, rien d'improbable à cela. Mais avant tout, mais surtout, Cagliostro était charlatan; il mit sa connaissance de toutes les langues, sa pénétration étrange, son expérience des faiblesses humaines, son éloquence, toutes ses merveilleuses et rares facultés au service de son amour du pouvoir et du luxe, de son génie d'intrigue; il s'effraya fort peu des progrès de la raison humaine; il réussit et il réussirait encore dans notre siècle de lumières, s'il voulait tenter l'aventure.

Le comte de Cagliostro, vienne l'année prochaine, aura trois cents ans.

WILHELM TÉNINT.





Le Procureur.



Le Procureur.



Cet homme vous parait vieux, et il faut bien qu'il l'ait toujours été, car nul ne se souvient de l'avoir connu jeune. Amoureux jusqu'au fanatisme, des vieux us et des vieilles coutumes qu'il personnifie, il sait en tirer sa considération, sa gloire et ses profits. Dans le dix-huitième siècle, où tant de choses se régénèrent, où la perruque même semble se rajeunir en affectant une forme ovale qui ne manque ni de coquetterie ni d'élégance, il persiste à cacher son chef hypocrite sous l'énorme et lourde perruque des contemporains du grand roi. De grosses lunettes pincent encore son nez. Ses doigts, que l'on s'était flatté d'avoir raccourcis, sont toujours longs, crochus et noircis d'encre : ce sont, sans doute, ces affreux doigts qui ont fait dire proverbialement que la justice n'a pas une belle main.

Le reste de ses anciens attributs n'a pas plus changé. A le voir s'acheminer vers le palais avec le même attirail qu'au temps passé, la tête couverte de la même toque, et les bras chargés des mêmes sacs, vous avez déjà deviné le procureur. C'est lui-même; plus que jamais il a bon dos.

Le procureur ! c'est-à-dire la première figure qu'il vous faut affronter, si vous avez un procès, avant celle de l'avocat, avant celle du juge ! Le procureur ainsi représenté, comme une ombre épaisse projetée entre le plaideur et la justice !

Au physique, on ne l'a pas flatté. Au moral, c'est bien pis encore.

L'homme de sac, c'est ainsi qu'on l'appelle, ce qui amène tout naturellement l'addition de quelques mots encore moins polis, l'homme de sac serait un vrai martyr, s'il était innocent de tous les méfaits dont on le charge; mais en admettant même qu'il ait sur la conscience quelques peccadilles, quelques petits tours de son métier, on les lui a fait si cruellement expier dans la comédie et le roman, qu'il pourrait encore se donner aujourd'hui pour un saint fort passable. Voici sa légende :

> Au mois de juin dernier, un mémoire de frais
> Pensa dans un cachot te faire mettre au frais ;
> Tu l'avais fait monter à sept cent trente livres,
> Et ton papier volant, tel que tu le délivres,
> Étant vu de messieurs, trois des plus apparents,
> Firent monter le tout à trente-quatre francs;
> Encore dirent-ils que, dans cette occurrence,
> Ils te passaient cent sous contre leur conscience.

Ces huit vers renferment l'histoire du procureur dans tous les temps. On trouve à la fois dans ce résumé synthétique de sa collaboration à l'œuvre de la justice, et la manière dont on apprécie le savoir-faire qu'il y déploie et le but final qu'il s'y propose. Un mémoire de frais! tel est le résultat qu'il s'agit pour lui d'amener à bon total, *per fas et nefas*, par tout moyen et sous tout prétexte, quelquefois avec diligence, mais le plus souvent avec lenteur; qu'il faut corser, farcir, enfler, arrondir, amplifier. Je ne sais quel profond publiciste, tombant en extase devant les merveilleux ressorts du gouvernement anglais, s'exclamait ainsi : « Et dire que cet admirable mécanisme ne fonctionne que pour assurer le traitement des douze grands juges! » Devant la machine si compliquée de notre justice au dix-huitième siècle, on doit s'écrier : Chose miraculeuse, le dernier mot de tout cela est un mémoire de frais!

Le procureur est le grand moteur de tous les rouages qui concourent à la formation de ce produit, dont les parties les plus grasses lui sont dévolues. Car il se sert lui-même. Longtemps on a dit que, si le fond des procès appartient aux plaideurs, la forme est le patrimoine des gens de justice. Or, le procureur étant voué par état à l'entretien, à la culture et

au développement de la forme, c'est lui qui a, comme de raison, les premiers droits sur les fruits qu'elle rapporte. Du reste, dans ce départ des fruits de la forme entre le procureur et le juge, lorsque celui-ci avait encore des épices, on oublie le fisc, qui, pourtant, les plaideurs le savent, ne s'est jamais oublié. Nous rétablissons cette troisième part, non-seulement parce qu'elle n'est pas toujours la moins considérable, mais parce qu'elle moralise et purifie les manœuvres du procureur. Si beaucoup d'actes parasites ont pullulé dans l'affaire que vous lui avez confiée, s'il a rendu toute conciliation impossible entre vous et votre partie, provoqué des interlocutoires, nécessité des remises, déterminé des enquêtes, le tout sans utilité; s'il a multiplié les assignations et les requêtes superflues et porté au décuple le nombre des rôles indispensables dans sa grosse, ce qu'il en a fait, croyez-le bien, n'est pas pour son intérêt privé; c'est par conscience, par devoir envers l'état; c'est par civisme. Mais n'anticipons rien; la moralité du procureur se déduira peu à peu, et d'une manière plus intelligible, de la série de ses actes. Encadrons son portrait que nous avons esquissé dans nos premières lignes.

Le cadre n'est rien moins que brillant : c'est un modeste réduit dans une maison bien vieille, bien sombre, bien humide, invariablement sise quelque part dans la cité, ou dans les aboutissants les plus proches et les plus malpropres. Là, trône sur un fauteuil de cuir, le procureur au centre de ses *pratiques*, le patron au milieu de ses clercs, l'époux au sein de sa famille. Gardez-vous de croire pourtant que son aspect se diversifie suivant les rapports indiqués par ces trois noms. Ce serait mal connaître l'homme en qui sa fonction a le plus complétement absorbé la nature. Il est procureur en tout et pour tous; c'est là son unique et invariable caractère : l'âme du gendarme, si fortement trempée, si supérieure à toute faiblesse humaine, pourrait seule donner quelque idée de la fermeté d'un cœur éprouvé par la procédure.

Il peut arriver que le procureur ait une fille, et même qu'il la chérisse tendrement; mais c'est que, digne fille de son père, à peine au sortir de l'enfance, elle grossoie comme un troisième clerc. Lui-même l'a élevée, il n'a rien négligé pour lui donner cet art d'agrément auquel il joindra plus tard un peu de littérature. Le jour de l'an elle a déjà reçu pour étrennes

paternelles *le Praticien français*. Quant à la femme du procureur, elle est morte ou vivante, mais dans l'un ou l'autre cas, elle figure dans la maison à peu près comme un mémoire soldé. En dot, elle a apporté l'étude ou l'argent pour la payer; à partir de ce moment, déchue de toute importance, elle a eu le droit de soigner le pot au feu, ou d'aller prier à Notre-Dame, si mieux elle n'aimait y faire célébrer ses obsèques sans remise ni délai. Il faut cependant excepter de cette destinée la femme avide et intrigante qui ne veut ni mourir, ni vivre éclipsée. Celle-là ne se contente pas de tenir sa place dans la maison; par son adresse à gratter le client, elle influe encore notablement sur la prospérité de l'étude. D'ordinaire, cette exploitation en sous-œuvre est abandonnée à une servante choisie *ad hoc*; fille habile et stylée, introuvable aujourd'hui, et qui forme un type plus caractérisé que celui du procureur lui-même.

La loi de la maison est une économie que les observateurs ont souvent confondue avec l'avarice. L'étude est la pièce la plus apparente; ce n'est pas toutefois par le luxe de l'ameublement, qui consiste dans un bureau vermoulu à l'usage du patron, et dans une longue table noire, qui semble une immense rature entre deux lignes de clercs, griffonnant en silence, symétriquement rangés sur deux bancs séculaires. Ce qui fait l'ornement de l'étude est en même temps ce qui en fait la richesse : les dossiers. On en a mis partout : pour lambris, des dossiers, pour tapisserie, des dossiers, pour plafond, des dossiers. Cela produit un bon effet sur le client, qui, à la vue de ce matériel formidable, ne peut que se représenter la guerre du sac sous les images les plus grandioses.

A peine est-il introduit, que tous les clercs l'ont déjà dévisagé et sournoisement toisé entre eux. Le patron seul semble ne s'être aperçu de rien, et se fait interpeller par trois fois avant de sortir de sa profonde méditation. Enfin il regarde le client, qui entre en matière avec plus ou moins de confusion et de prolixité jusqu'à ce qu'il soit arrivé au fait. Souvent le fait lui-même est encore une histoire, qui a ses épisodes romanesques et ses situations pathétiques; mais le procureur ne sait pas s'en émouvoir. C'est au point qu'à le voir ainsi calme et impassible, le client peut craindre qu'il n'écoute avec distraction ou même qu'il ne pense à toute autre chose. Et cependant le procureur écoute bien, mais à sa manière : là où l'on veut lui

montrer une histoire, lui ne cherche qu'une affaire, et dès qu'il l'a trouvée, grâce à son flair délicat, il la suit à la trace, il la saisit et l'analyse très-subtilement, en extrait avec le plus grand soin toute la substance litigieuse et tient note fidèle des diverses questions qu'elle présente. Enfin, il congédie son client parfaitement rassuré; il a compris son affaire. Inutile d'ajouter qu'il la trouve excellente et qu'il s'en charge. Il la trouverait mauvaise qu'il n'hésiterait pas encore à s'en charger; car, dans ce siècle généralement sceptique, le procureur est pyrrhonien : après tout, il se dit, en s'identifiant avec son client :

. . . . Qui sait, en certains cas,
Si la terre d'autrui ne m'appartiendra pas
Par quelque nullité, vice de procédure?
Peut-être, à mon profit, dans une affaire obscure,
Un juge bien payé verra plus clair que moi.

Le client sort et s'en va fort tranquille. Le malheureux ne sait pas ce qu'il vient de faire. D'abord il a *constitué* un procureur; il aurait pu s'adresser à un autre, mais puisqu'il a eu confiance en celui-là, il paiera l'acte par lequel il lui a donné la préférence : l'acte est déjà fait. Ensuite, la constitution n'a pu se faire sans consultation, second acte que, dans sa distraction il n'a pas distingué du premier, et qui en entraîne un troisième, comme appendice nécessaire, la consultation de l'avocat. Toutes ces fictions procédurières deviendront des vérités dans le mémoire de frais; mais le client n'en est pas encore là; en attendant, et avant qu'il soit rentré dans son domicile, bien d'autres actes vont s'effectuer en son nom et pour son bien. Déjà, un sergent, que dis-je, si l'affaire est grande ou susceptible d'être agrandie, un bataillon de sergents entre en campagne et entasse exploits sur exploits; on assigne on contre-assigne, on fulmine des mémoires, on lance requêtes et contre-requêtes, le tout à grands frais; il est convenu que les parties et leurs procureurs ont besoin de ces coûteux préliminaires, tant pour se signifier ce qu'elles savent d'avance que pour éclairer la religion du juge, lequel connait trop le véritable but des requêtes pour les lire jamais. Enfin l'action est engagée, et les occupants font feu croisé à l'heure où le plaideur se couche.

Au réveil, il est effrayé; à voir déjà tant de besogne abattue, il lui vient quelquefois des doutes sur son droit, et il n'est même pas rare que, poussé par ses scrupules, peut-être aussi par les avis d'un juge intègre ou d'un avocat désintéressé, il coure chez son procureur pour retirer son instance. Mais là, tout le monde, jusqu'au dernier des clercs, lui rit au nez. Il n'est pas difficile de le convaincre qu'après s'être tant avancé, il y va de son honneur de ne pas reculer. On lui prouve d'ailleurs, contre sa conscience, qu'il a pour lui l'équité, s'il n'a pas le droit, et qu'il a au moins le droit s'il n'a pas l'équité. Or dans cette position, le plus honnête homme plaide et doit plaider sans remords, car

Il est juste qu'on gagne une mauvaise cause,
Puisqu'à perdre la bonne en plaidant l'on s'expose.

Le client, qui tout à l'heure était démoralisé, se sent raffermi par cette maxime. Et puis, en se retirant, il rencontre la servante qui lui prédit bon succès et forme pour lui des vœux si passionnés que sa cause lui apparaît soudain sous un jour tout nouveau.

Mais voici bien une autre contrariété! Maintenant qu'il est fou de litige et qu'il plaiderait contre l'univers, sa partie ne veut plus plaider. Elle a fait de son côté ses réflexions, elle parle d'accord, il faut bien l'écouter; mais, du moins, il ne l'écoutera que devant son procureur; chacun amènera le sien à cette conférence, afin que, de part et autre, les prétentions étant bien appréciées, la conciliation à intervenir ne coûte rien au bon droit. Les deux procureurs acceptent cette mission.

Au jour indiqué pour le rapprochement, ils sont les premiers arrivés; à la différence des augures, qui ne pouvaient se regarder sans rire, eux se regardent et ne rient pas : on voit même qu'ils n'en ont nulle envie. Une même pensée les anime tous deux, pensée grave et sérieuse, inspirée par leur zèle pour la justice et pour le trésor public, dont les intérêts périclitent en ce moment.

Accorder un procès! est-il un plus grand mal?
C'est proprement frauder les droits de la justice.

Les parties commencent à s'expliquer, et s'il arrive, ce qui est le plus ordinaire, qu'elles s'échauffent d'elles-mêmes en s'expliquant, c'est au-

tant d'épargné pour leurs conciliateurs. Autrement, ils les lardent de questions, ils les piquent d'arguments à deux tranchants ; elles se hérissent, voici venir les insinuations injurieuses, les gros mots, les personnalités. Bref, ceux qui étaient venus pour s'accorder, s'en retournent pour se battre, et se battent déjà en s'en retournant ; nouveau procès, né dans le procès. Les procureurs se regardent encore, et toujours sans rire, car maintenant ils sont indignés. Il vient de leur être prouvé par cette tentative de rapprochement que l'un et l'autre client a conscience de l'injustice de sa cause. Quand les plaideurs ont tant de mauvaise foi, le devoir des procureurs est tout tracé, c'est de s'en rapporter pour le succès à la seule fortune, en obscurcissant l'affaire par une procédure si longue et si embrouillée que la justice soit forcée de prononcer en aveugle, comme on la peint.

En procès comme en jeu, plus on mêle la carte,
Et plus le gain devient légitime et loyal.

Il en coûtera cher au perdant, mais on ne peut mulcter trop sévèrement les passions processives.

Arrivons, pour abréger, au jour du jugement, et admettons, ce qui est peu probable, que les clients primitifs vivent assez longtemps pour le voir. Quant au procureur, il trouve l'affaire trop intéressante pour mourir avant de l'avoir vu juger, et il assistera de sa personne à cette audience au lieu d'y envoyer flaner un clerc. Du reste, il s'y fait le plus petit qu'il peut, baisse la tête et voudrait se cacher tout entier sous le banc de défense ; c'est qu'il vient de s'apercevoir que le volumineux amas de ses écritures a scandalisé l'œil du président. Toutefois, il n'est pas désœuvré ; il a, au contraire, une grande besogne sur les bras : ne faut-il pas qu'il fasse parler ce jeune avocat qu'il a choisi, lequel a l'haleine trop courte, ce qui nécessite souvent des pauses non prévues par les règles de l'éloquence judiciaire. Chaque fois qu'il le voit rester court, il lui passe une pièce et lui souffle, soit un argument, soit un chiffre, soit un nom propre ; il lui insinue les moyens un à un, à peu près comme on taille les morceaux à un enfant pour le faire manger ; dieu sait ce qu'il donne à ce fatal débutant ! La cause est perdue ; mais il faut dire pour justifier le scepticisme des procureurs qu'elle est quelquefois gagnée. Ici finit la guerre du sac ;

pourtant les parties seraient libres de la recommencer en appel, si elles désiraient faire connaissance avec des procureurs d'un ordre plus élevé. Le vaincu paie tous les frais; il paie pour lui et pour le vainqueur, et quand il a tout payé, il paie encore pour la conservation du sac et pour le droit de retirer le sac.

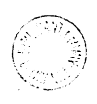
Nous avons pris pour type du genre le procureur de Paris, sans prétendre nuire au procureur de province qui avait bien aussi son mérite. On mettait au-dessus de tous le Manceau et le Normand.

A Paris, comme dans tous les siéges de cours souveraines, on distinguait le procureur du parlement et le procureur du Châtelet. Le premier pratiquait sous les noms d'appelants et d'intimés, les clients que le second avait déjà pratiqués sous les noms de demandeurs et de défendeurs : voilà toute la différence.

Le procureur porte un nom vulgaire et bourgeois. Il ne faut pas en croire les comédies qui l'appellent Grapin, Durillon, Durollet, Brigandeau, Sangsue. Durollet est assez bien trouvé; mais Sangsue et Brigandeau sont un peu forts de couleur.

Après la Révolution, qui au droit incertain et aux coutumes locales substitua une législation uniforme pour toute l'étendue du pays, le procureur ne put se renfermer dans les notions étroites qui lui avaient suffi jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Il est avocat aujourd'hui en même temps que praticien; ses habitudes et ses manières de vivre ont également changé. A présent, il est toujours jeune; il habite, loin de la Cité, un très-bel hôtel où sa femme fait figure. En un mot, ce n'est plus la même physionomie; mais c'est toujours la même personne morale, à en juger par ses états de frais. On lui reproche d'avoir manqué de courage civil comme l'apothicaire: devait-il se débaptiser pour quelques plaisanteries des poëtes comiques? Que signifie ce mot *avoué*, désignation abstraite et décolorée sous laquelle il se dissimule? Espérons qu'après être si bien rentré dans la vérité de ses fonctions, il va bientôt rentrer de même dans la vérité de son caractère et se pourvoir devant le public, pour être autorisé à changer ce nom d'avoué en celui de procureur, sous lequel il était autrefois connu.

F. T. CLAUDON.

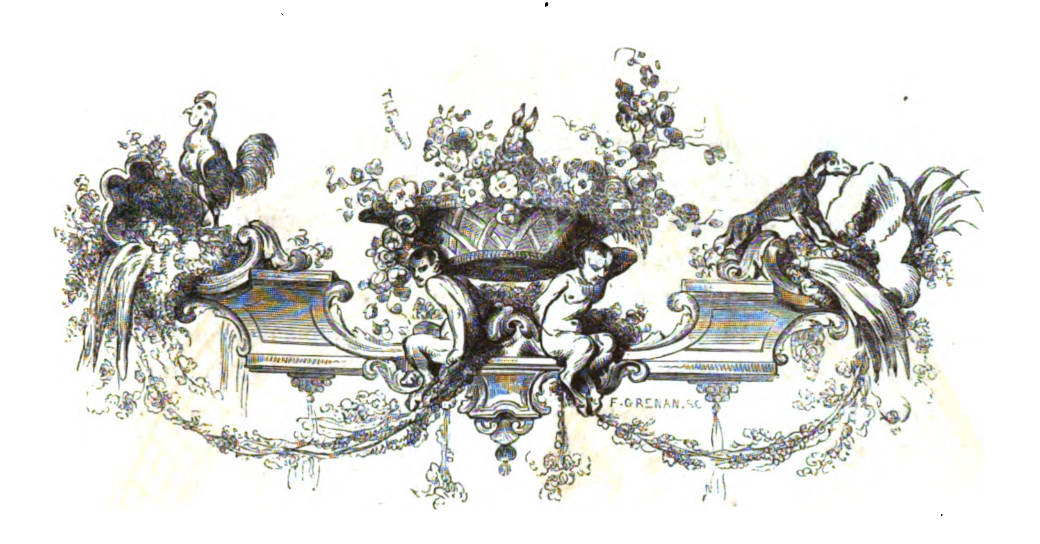




L'Etudiant-Barbier.



L'Etudiant-Barbier.



L'ÉTUDIANT BARBIER-CHIRURGIEN.



Olivier le Daim et Figaro, forment les deux anneaux extrêmes d'une même chaine, et, chose étrange! ils se ressemblent presque, malgré l'intervalle des deux grands siècles qui les séparent. Mais entre le barbier de Louis XI, dont le rasoir fut souvent une hache de bourreau, et le joueur de guitare de Beaumarchais, dont chaque bon mot se transforma peut-être en une baïonnette du 14 Juillet, on trouve dans notre histoire nationale un type aimable, joyeux, empreint d'une charmante insouciance, spirituel et malheureusement, hélas! trop éphémère. Celui-là est un type encore plus français que parisien, et très-certainement plus

gaulois que français. On devine qu'il s'agit du caractère dont nous avons inscrit le nom en tête de cet article, de l'Étudiant Barbier-Chirurgien.

Sans doute on ne pourra se défendre de sourire à la vue de ces deux mots attachés l'un à l'autre par un trait d'union; cela n'empêchera pas qu'une des gloires de la médecine ne soit sortie de ce bizarre accouplement. Ambroise Paré, qui fut tout simplement un homme de génie, avait été barbier avant qu'on ne lui eût conféré la dignité de médecin du roi François I, et l'on sait que son office n'était point une sinécure. Çà et là, des guerres d'Italie aux Guises, l'Étudiant Barbier-Chirurgien compte bien d'autres illustrations. Nous les passerons sous silence. Ce n'est point une histoire, mais un croquis à la plume, que nous voulons faire ici.

Il est cependant indispensable de donner ici quelques dates. Nous avons oublié de dire, en commençant cette silhouette, que le premier établissement chirurgical qui ait été établi en France, fut l'œuvre des barbiers. Ce fait est assez important pour qu'on le mentionne. Vers le milieu du treizième siècle, Jean Pitard, barbier de saint Louis, obtint du roi l'église de Saint-Côme, sise à l'angle de la rue de la Harpe et de celle de l'École de Médecine, afin d'y former un collége de Chirurgie. Le métier se mariait donc à l'art. Dès ce temps-là, les occupations des praticiens du collége devinrent si nombreuses et si pressantes que, pour y faire face, ils furent obligés de renoncer à la barberie, et d'en charger leurs apprentis et compagnons. Il est clair aussi que le noviciat de ces jeunes gens ne se bornait point à raser toujours; on leur enseignait en plus la manière de pratiquer les saignées, de traiter les furoncles, et de panser les plaies, afin qu'ils pussent servir d'aides, au besoin. Il est même à supposer que ce fut parmi eux qu'on choisit les chirurgiens qui suivirent jusqu'en Palestine la grande armée des Croisades.

Cependant les médecins qui s'estimaient de beaucoup supérieurs aux chirurgiens, en ce sens qu'ils avaient fait leurs études en langue latine, et qu'ils ne se déshonoraient point en répandant le sang de leurs semblables, ne virent d'abord pas d'un œil jaloux, s'établir le collége de Saint-Côme, peuplé de barbiers; mais plus tard, lorsqu'ils purent se convaincre que la réputation de ces nouveaux opérateurs s'étendait aux dépens de la leur, ils mirent en jeu, pour leur nuire, tous les petits et bas moyens

ordinaires à la jalousie. Il y eut ainsi lutte ouverte entre ces deux grands corps, et cet antagonisme subit avec le temps plusieurs phases que nous n'avons pas le loisir d'indiquer. Il nous suffira de dire que le débat dut tomber, longues années après, devant une ordonnance du roi Henri III.

Ce prince ayant, comme on sait, érigé tous les arts et métiers en jurandes, par édit du mois de décembre 1581, le corps des barbiers se trouva soumis à cette nouvelle organisation. Henri IV, confirma ses priviléges en 1592, huit années après, le 25 septembre 1600, ce monarque fit défense expresse aux maîtres barbiers de Paris, de s'occuper de science chirurgicale, avant d'avoir passé des examens satisfaisants sur ce point. « Cette ordonnance, dit Etienne Pasquier, fut lue et publiée à son de « trompe, et cry public par les carrefours de la ville de Paris, par Robert « Kerver, crieur juré pour le roi, accompagné de Pierre Gilbert et Ma- « thurin Noiret, trompettes jurés. » L'examen de l'Étudiant Barbier était fait par les délégués des maîtres Barbiers-Chirurgiens, en présence de quatre docteurs en médecine et de deux docteurs en chirurgie.

Vous voyez que notre personnage a son origine bien constatée. Soyez sûr qu'il n'y dérogera point, et qu'il en maintiendra avec soin toutes les traditions. Définitivement constitué en corps de métier sous Louis XIII, il obtint de ce prince des lettres-patentes, un règlement, des statuts. Selon ces ordonnances, il pouvait accommoder les visages et assainir les corps. Toutefois, il n'est pas fait mention dans les parchemins royaux de la faculté qu'il avait de rasséréner les esprits malades par sa gaieté. Ce droit-là, on ne le lui conféra point, mais il le prit et fit bien.

Mais parlons en passant d'une tradition dramatique qui concerne notre héros. Le bruit public accuse un barbier de la Cité, d'avoir assassiné un grand nombre de ses clients. On ajoutait, non sans frémir, que les cadavres avaient été livrés à un pâtissier, lequel en aurait tiré un horrible parti. Paris s'imagina sérieusement, pendant plusieurs années, qu'on le nourrissait de pâtés criminels. Pour surcroît d'épouvante, on assurait que ces pâtés étant excellents et ayant eu la vogue, il était croyable que les plus gourmets s'en étaient repus. Mais ceci n'est appuyé d'aucune preuve, seulement on sait qu'un barbier de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, coupa le cou à quelques voyageurs pour les dépouiller de leur

argent. Il est probable que le peuple, grand poete dans l'occasion, aura brodé sur les détails de cette histoire.

Vint la Fronde. Il est à croire qu'il ne resta pas spectateur inactif de cette comédie qui fut parfois tachée de sang, mais où l'esprit était, avant l'escopette, l'arme de tout le monde. *Manu linguâque solers.* La langue et la main de notre homme devaient remuer de concert. Jugez s'il devint nécessaire de faire jouer souvent la lancette à une époque où tant d'idées folles bourgeonnaient dans les têtes; voilà pour le chirurgien. La popularité s'acquérait au prix de la bonne mine, il fallait donc avoir le visage net pour plaire aux bourgeois et surtout aux bourgeoises; voilà pour le Barbier. Mais ce n'était pas tout. Comme la satire courait les rues, comme la moquerie était braquée partout, il avait compris, après un coup-d'œil, qu'il fallait être aussi impitoyable qu'un faiseur de Ménippées, et non moins habile à la porte de sa boutique, que le coadjuteur l'était aux alentours du Louvre. Il railla le patois ultramontain du cardinal, soit; mais rien n'empêche de croire qu'il fut le premier à profiter de la *Journée des Dupes,* en clouant au fronton de son officine, l'enseigne devenue depuis si célèbre : « *Aujourd'hui on rase en payant; demain, gratis.* »

Mais notre homme n'était pas, comme vous pensez, le seul à faire de l'esprit. Il y avait, à cette époque-là un autre boute-en-train dont la malice laissa bien d'autres traces, quoiqu'il ne sût tenir ni le rasoir, ni la lancette; vous avez deviné que nous parlons de ce conspirateur en camail, dont nous avons déjà dit un mot, de M. de Retz.

Un jour, — c'était peut-être quelques instants après une harangue en plein air, — un barbier coupa monseigneur en le rasant. — Couper un homme qui avait la peau si fine et les lèvres si ironiques! L'oreille basse et la langue muette, le praticien s'en allait tout honteux après avoir reçu son paiement. Aussitôt le jeune prélat le fit rappeler, et lui donnant une autre pièce de monnaie.

« Tenez, mon brave, lui dit-il, vous avez reçu tant pour la barbe, voilà tant pour la saignée. »

Que faire en un tel cas? Notre homme prit l'argent. Il répondit probablement quelque chose, mais l'histoire n'a pas conservé sa riposte, et je vous jure que c'est-là une fâcheuse lacune.

Ne le perdons pas de vue, nous reconnaîtrons que jamais la fortune ne saurait le prendre au dépourvu. Mazarin est mort depuis longtemps, et le grand roi s'éteint, pareil au lion qui n'en peut plus de gloire et de vieillesse. Plus de chansons dans la rue! Avec Racine et la Champmeslé, l'alexandrin carré règne en maître. Depuis la place Royale, jusqu'à l'Arche-Marion, les bouches ont désappris à fredonner; on ne parle même plus, on déclame. Au gré de notre héros, Paris est devenu un séjour mausade. Il n'y a plus moyen d'y faire de l'esprit ni d'y rajeunir les mentons. Par économie autant que par caprice, les cadets de Gascogne se rasent maintenant eux-mêmes, et Molière, en ébranlant l'autorité des médecins, a tué celle des Barbiers-Chirurgiens, comme on pense. A quel expédient s'arrêter, dès-lors? Ne vous inquiétez pas trop. On fermera boutique, et s'il le faut, on passera l'éponge sur l'enseigne de la veille. Le monde est grand, et les glanes que la main de Dieu a éparpillées par les champs, le jeune d'Alembert, qui commence à faire des chiffres, ne parviendrait pas à les compter. Allons vivre, chanter, saigner, aimer et couper la barbe ailleurs, se dit l'homme au rasoir. Il n'est pas d'usage que l'oiseau reste toujours en son nid, et l'abeille, qui bourdonne et qui pique comme nous, passe sa vie à voler çà et là. Au surplus, voilà les philosophes qui viennent. Faisons donc comme l'abeille et suivons les ailes de l'oiseau, partons!

Cela dit, le bagage est bientôt plié. Le rasoir d'un côté, la petite trousse de l'autre, le plat-à-barbe d'étain sous le bras, et en route! En route, sous le doux soleil d'avril, quand la fleur vient d'éclore, et que les sentiers sont tapissés de mousse et parfumés d'aubépine! Mais dans tous les cas, les compagnons de voyage ne manqueront point; il est bien sûr qu'on rencontrera quelque part, au carrefour d'une forêt ou à l'entrée de quelque joli village de Flandres caché sous les feuilles, les comédiens de Scarron, les écoliers de Lesage, ou peut-être quelque jeune peintre, disciple de Lesueur, s'en allant faire le pèlerinage de Rome, où Colbert vient de fonder l'école française. Et si notre piéton passe par la Lorraine, savez-vous qu'il court la chance de rencontrer Jacques Callot, au milieu de ses Bohémiens? En vérité, il n'est rien d'aussi poétique que ces excursions où l'on s'avance on ne sait par quels chemins, sans rien dans sa bourse, mais toujours avec quelque joyeux refrain sur le bout des lèvres. En pareille oc-

currence, tous étaient égaux alors. On voyait marcher, causer et dîner ensemble sur l'herbe, l'homme qui jouait l'empereur Auguste dans la ville prochaine, celui qui jetait un paysage sur la toile, et celui qui les rasait tous les deux.

Cette ancienne et naïve fraternité de l'hôtellerie et de la belle étoile n'a rien de chimérique ; nous avons nos preuves. Voyez plutôt ce passage de *Gil-Blas*, où un apprenti chirurgien fait connaissance avec un héros de théâtre.

« Lorsque nous eûmes fait environ deux lieues, nous nous sentîmes de l'appétit, et comme nous aperçûmes, à deux cents pas du grand chemin, plusieurs gros arbres qui formaient, dans la campagne, un ombrage très-agréable, nous allâmes faire halte en cet endroit. Nous y rencontrâmes un homme de vingt-sept à vingt-huit ans, qui trempait des croûtes de pain dans une fontaine. Il avait auprès de lui une longue rapière étendue sur l'herbe, avec un havresac dont il s'était déchargé les épaules. Il nous parut mal vêtu, mais bien fait et de bonne mine. Nous l'abordâmes civilement ; il nous salua de même. Son nom était Zapata ; ensuite, il nous présenta de ses croûtes, et nous demanda d'un air riant si nous voulions être de la partie. »

Tels sont les principaux épisodes de cette Odyssée ; il en est un autre cependant que nous avons omis, mais qu'il est encore temps de placer sous vos yeux.

Notre Étudiant Barbier-Chirurgien, tout en courant le monde, n'a rien perdu de sa verve, au contraire. Il passe un jour par la ville d'Arras, où un homme de l'art, un coiffeur, publie derrière ses vitres les premiers essais d'une sorte de perruque encore inconnue. Le vent était pour lors aux Académies ; celle de la province ne crut être que juste en couronnant d'un laurier honorifique, le nouveau chef-d'œuvre chevelu. Mais voilà qu'à l'aspect de cette merveille, notre homme tombe dans une extase ; les souvenirs du temps de la Fronde lui remontent au front. Que fait-il? Il aiguise un morceau de craie ramassé à terre et improvise sur les volets de l'inventeur l'immortel quatrain que voici :

Passants, plaignez le triste sort
D'Absalon pendu par la nuque.

Il aurait évité la mort
S'il eût daigné porter perruque.

Là-dessus, il reprend son bâton d'érable, et bon voyage, le voilà sur une nouvelle route poudreuse, toujours chantant, toujours pauvre, toujours rasant et saignant tour à tour.

Nous avons dit : « Toujours chantant, » — nous tenons à constater que le Barbier-Chirurgien, grand artisan d'épigrammes, faisait aussi ses couplets lui-même. Le Barbier-Poëte n'est donc pas une innovation de ce siècle, qui décerne des palmes d'or à Jasmin. En ceci, comme en tant d'autres choses, nous n'avons peut-être pas tout ce qu'ont eu nos pères.

Mais revenons à notre pèlerin. En courant toujours du côté où le vent souffle, il entend un jour un bruit étrange; c'est la voix du canon. Vous saurez qu'on se bat non loin d'ici... à Lawfeld, peut-être à Fontenoy. Pour lui, il y a un double rôle dans ces batailles qu'on n'a pas assez chantées; il sera le bien-venu, n'en doutez point, au cœur de ces troupes où il faut être courtois et vaillant, où les moustaches sont aussi bien effilées que les sabres. Mais d'ailleurs, s'il y a sur le champ de bataille, des membres à couper ou à remettre, sa trousse ne sera point inutile. De toute façon, il est un renfort, et au besoin, on lui ordonnera de suivre les autres à la redoute ou dans la tranchée, le fusil sur l'épaule et le fer au côté. Nous vous laissons à penser s'il sera bien à sa place au milieu de ces soldats qui jettent au vent une saillie à chaque cartouche nouvelle qu'ils déchirent, et s'il saura entretenir le feu des bons et des bonnes traditions. Bien plus, si l'on voulait l'en croire, il demanderait vingt-quatre violons pour s'avancer à l'ennemi de la même manière que Condé voulait commencer son siége.

Après la victoire, notre homme n'en peut plus de joie; la poudre et le triomphe l'ont enivré. L'avantage obtenu, c'est de lui qu'il vient; il le dira du moins toute la vie lorsqu'il parlera de ce fait d'armes.

« *Oui, mes enfants, à la bataille de Rocoux, remportée près de Liége, le maréchal de Saxe et moi, nous avons fait la barbe aux Autrichiens, aux Anglais et Hollandais réunis.* »

On ne sait pas même s'il ne s'est pas vanté tout bas d'avoir effectué presque à lui seul la prise de Berg-op-Zoom.

Le temps des folies passe cependant. Voilà notre homme contraint par l'âge de mettre une trêve aux incertitudes de cette existence nomade. Où va-t-il confiner sa vie, s'il ne peut plus courir? Eh! patience, là, sur son passage, s'élève un village recouvert en tuiles rouges, et au milieu du village un château. C'est-là l'Ithaque qu'il cherche. Dans le château si divinement construit et sculpté qu'on dirait une demeure peuplée de génies, il se trouve par douzaine de charmantes soubrettes blanches et roses, qui ont de plus l'avantage de ne pas être des soubrettes de comédie. Bonjour, Martine, Dorine, Lucienne; bonjour, la brune et la blonde, la prunelle d'azur et l'œil noir; bonjour, vous toutes! songez qu'il me faut trouver dans votre essaim une femme, et croyez qu'elle ne sera pas si mal dotée en m'ayant pour époux. D'abord, je suis une nature double comme la chauve-souris, moitié oiseau, moitié rat; si vous le préférez, j'ai deux cordes à mon arc; en sorte que je pourrai soigner les gens du domaine comme chirurgien et cultiver le menton de monseigneur comme barbier. Le menton de monseigneur! c'est une fortune.

Tout arrivait comme il le souhaitait. Il trouvait une jeune et jolie femme parmi les caméristes, et souvent, dans l'exercice de sa double profession, il vieillissait au château, traité presque sur le même pied que le châtelain et contant les soirs, durant les veillées d'hiver, à sa femme et à une petite couronne de marmots joufflus, les voyages qu'il avait faits et les meilleurs des mauvais tours qu'il avait joués.

Qu'est devenu notre Étudiant Barbier-Chirurgien, maintenant? Hélas! un siècle a passé sur la France et sur le monde depuis que ce type s'est complétement effacé. Sans parler de la chirurgie qui, il est vrai, a fait d'immenses progrès, qu'est-il arrivé en ce qui concerne l'art d'émonder la barbe? A la place de notre héros si gai, si leste, si pauvre, si spirituel et si insoucieux, nous avons des barbiers très-riches, costumés en noir comme des présidents de chambre, et graves à l'avenant. Voilà donc ce que nous avons gagné à la métamorphose. Nous nous trompons cependant; au temps des Barbiers-Chirurgiens, on n'écorchait que le menton; les barbiers d'à-présent écorchent aussi la langue. C'est donc une chose de plus que nous y avons gagné.

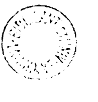
PHILIBERT AUDEBRAND.





Le Magnétiseur

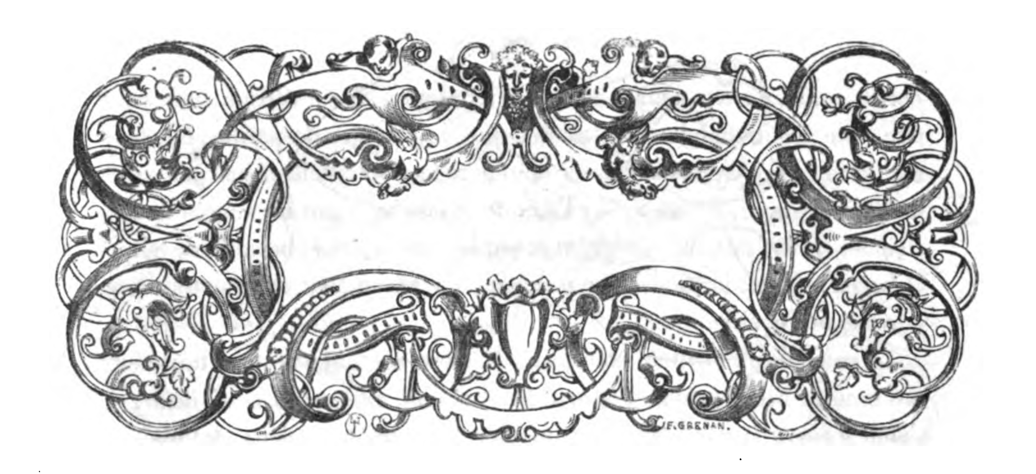
(MESMER).





Le Magnétiseur

(MESMER).



LE MAGNÉTISEUR.

MESMER.

On a toujours dit que Paris était la ville où toutes les réputations doivent venir recevoir le baptême de la célébrité. Que d'hommes, pour lesquels la voix de la renommée s'était déjà éraillée à proclamer leur gloire dans toute l'Europe, sont venus échouer devant l'atticisme des juges de cette capitale! Le bon goût a été de tout temps la qualité dominante de la nation française; aussi ses jugements sont-ils toujours respectés, et quand Paris a rendu son arrêt, tout est fini, car c'est un arrêt irrévocable contre lequel il ne peut y avoir aucun appel. A la fin du dix-huitième siècle, le bas empire de la royauté, le goût était si raffiné, les modes si souvent renouvelées, l'engouement si prompt et si facile à obtenir, qu'il n'y avait pas un aventurier en Europe qui ne vînt à Paris, travailler à attirer un moment sur lui les regards de cette population ennuyée, oisive, folle et avide d'émotions et de nouveautés. Tous sont venus essayer de l'amuser des tours plus ou moins prestigieux qu'ils inventaient chaque jour pour son plaisir. S'ils n'ont pas régné en maîtres sur cette société fatiguée, c'est qu'ils n'ont pas été assez adroits; c'est qu'au moment de se lancer sur la

corde roide, la tête leur a tourné, ils ont été pris de vertige; car, pour elle, elle ne demandait pas mieux que de changer de pantin, elle était même toujours prête à se laisser dominer, seulement elle n'était pas sotte; il fallait l'égayer, l'effrayer ou l'étonner. Casanova eut un succès de fou rire; les convulsionnaires régnèrent par la terreur, et le chevalier de Saint-Georges ne fut à la mode, que parce qu'il avait en tout et pour tout une adresse incroyable.

La roue de la fortune, comme on disait alors, tournait pour tous ceux qui osaient oser; jamais le proverbe si connu, *audaces fortuna juvat*, ne s'était trouvé si complétement justifié. Aussi les audacieux pullulaient, ils se multipliaient, ils arrivaient de tous les coins du globe; et leur fortune était si rapide, qu'ils menaçaient de s'exploiter bientôt mutuellement; car certains hommes de finance, qui s'étaient ruinés à les entretenir, étaient sur le point de se mettre à leur solde. Chacun avait voulu avoir son bouffon, et, en nourrissant soit un charlatan, un maître d'armes, un poëte, un nécromancien, un philosophe, ou un homme à grand système financier, on s'était peu à peu ruiné; puis, chaque jour faisant apparaître sur la scène quelque nouveau prodige, ceux qui n'avaient pas encore tout dissipé, instruits par l'exemple de leurs devanciers, se tenaient sur leurs gardes.

En 1778, le champ était presque libre, l'encyclopédie était terminée; tous les systèmes de la nature avaient été discutés, les salons étaient devenus muets; Louis XV avait terminé sa carrière: le nouveau monarque était un homme religieux, tranquille, de mœurs sévères. Il avait, disait-on, plutôt les allures d'un bon bourgeois que la mine d'un descendant de la race des Bourbons. Il aimait sa femme et se retirait dans une quasi-vie de famille. Le temps de la folie et des amours faciles était clos; il fallait absolument exploiter la crédulité publique sous une nouvelle face, ou passer pour un maladroit.

Un homme se présenta, d'un extérieur sévère, d'une science approfondie, charlatan suivant les uns, homme de génie pour les autres; il apportait à la France une panacée universelle, guérissant toutes les maladies, sans aucune tisane ni médicament; il ne tendait à rien moins qu'à faire disparaître pour jamais les mémoires si fameux et si enflés des apothicaires.

Il disait à qui voulait l'entendre : « La nature offre un moyen universel de guérir et de *préserver* les hommes. » C'était l'immortalité qu'il offrait là, ou pour le moins une vie toute de plaisir et de force; avec ce *moyen,* la santé était certainement toujours florissante, et les autres médecins étaient dès lors condamnés à mourir de faim ou à dévorer les drogues de leurs subalternes, les apothicaires, pour soutenir leur misérable existence. Mesmer, car c'était lui, avait tout ce qu'il fallait pour attirer l'attention sur lui. D'abord il était allemand : les philosophes, et les fréquents voyages des princes d'outre-Rhin, avaient mis ces peuples à la mode; puis, dans un siècle de matérialisme, il promettait la santé, sans laquelle aucun plaisir ne peut réellement exister. Enfin les plaisanteries de Molière et celles de tous ses successeurs avaient achevé de rendre la Faculté à jamais ridicule. Les voies étaient préparées, il ne s'agissait plus que de savoir les suivre, et Mesmer se sentait assez de force pour soutenir tout ce qu'il avançait.

C'était un homme infatigable; il écrivait, proclamait ses doctrines, les défendait, attaquait ses adversaires, correspondait avec toutes les académies. Malgré tous ces travaux, il trouvait encore le temps d'aller dans le monde, d'y briller par son esprit original et ses reparties fines. Il savait environner tous ses exercices d'un appareil mystérieux et presque cabalistique, ce qui ne l'empêchait point d'imprimer que tous les systèmes de médecine « n'avaient de mérite que leur mystérieuse assertion, » et de répondre aux rapports de la société des sciences de Bordeaux, qui n'était pas tout à fait de son avis, et ne le reconnaissait peut-être pas pour l'inventeur de sa découverte : « On pourrait avancer que parmi les opinions vulgaires de tous les temps, qui n'ont pas leur principe dans le cœur humain, il en est peu qui, quelque ridicules et même extravagantes qu'elles paraissent, ne puissent être considérées comme le reste d'une vérité primitivement reconnue. » C'était, comme on peut le voir, une manière commode de répondre, et surtout très-ingénieuse, de forcer ces messieurs de l'académie à croire qu'ils l'avaient d'abord reconnu, mais, qu'après réflexion, ils trouvaient sans doute beaucoup plus original de le traiter comme un homme sans importance, un *charlatan*, quand ce ne serait que pour n'être pas de l'*avis général*.

Enfin, quelles que soient les prétentions de Mesmer à l'adoption universelle, ne les lui contestons pas; occupons-nous seulement, pour le moment, des moyens qu'il employait pour obtenir le somnambulisme artificiel qui devait faire révéler au *sujet* l'origine et l'état de toutes les maladies de ceux qui venaient consulter le docteur. Pour cela, il n'exigeait point forcément la présence du malade; mais seulement un objet dont il aurait fait un usage récent, ou bien une simple mèche de ses cheveux. Il faisait traverser au patient plusieurs chambres magnifiquement décorées, l'éblouissait par des jeux de lumière, et, après l'avoir ainsi promené dans les appartements les plus éclatants, il le faisait passer dans un endroit sombre où aucun bruit ne se faisait entendre : c'était là qu'était le baquet magnétique dont voilà la description, suivant un contemporain de Mesmer.

« C'était autour d'un baquet ou réservoir, dans un appartement mystérieux, par un demi-jour, que les malades venaient s'asseoir pour recevoir la vertu magnétique.

« Une petite cuve ronde, ou ovale, ou carrée, de quatre à cinq pieds de diamètre, et capable de contenir de l'eau, était profonde d'environ un pied, fermée par un couvercle en deux pièces et s'enchâssant dans la cuve. Au fond de celle-ci, se plaçaient des bouteilles en rayons convergents, et couchées de manière que le goulot se tournait vers le centre du baquet; d'autres, placées à ce centre, étaient disposées en sens contraire ou en rayons divergents, toutes remplies d'eau, bouchées, magnétisées par la même main, s'il est possible. On peut mettre plusieurs lits de ces bouteilles; l'on remplit la cuve d'eau, de manière à couvrir ces bouteilles; on peut ajouter à l'eau du verre pilé, de la limaille de fer et autres choses; mais Mesmer ne mettait souvent que de l'eau. On faisait aussi des baquets à sec, ou ne contenant que des matières sèches; le couvercle du baquet était percé de trous pour la sortie de tringles en fer ou baguettes de ce métal, mobiles, plus ou moins longues, afin de pouvoir être dirigées, appliquées vers diverses régions du corps des malades qui s'approchaient du baquet. En outre, d'un de ces fers, ou d'un anneau du couvercle, partait une corde très-longue, destinée à s'appliquer aux parties souffrantes ou entourer les malades à volonté sans nouer. On met de même une corde aux arbres magnétisés, et les malades forment entre eux des chai-

nes, en tenant cette corde, en appuyant le pouce droit sur le gauche de son voisin. Il faut que ces individus se rapprochent entre eux le plus qu'ils le peuvent, pour se toucher par les genoux, les pieds, afin que le fluide magnétique circule plus aisément, comme dans un seul corps continu, et soit renforcé par des points de contact multipliés ; d'ailleurs, les malades se regardent face à face. »

La découverte de Mesmer était réelle, puisqu'elle existe ; mais ce qui jeta la défaveur sur les travaux de ce médecin, c'est, sans contredit, l'appareil mystérieux dont il environna toutes ses consultations, et surtout sa sordide cupidité.

Il avait acheté un hôtel à Paris, et bientôt tous les désœuvrés s'y donnèrent rendez-vous ; il était de mode d'aller passer plusieurs heures chaque jour chez ce charlatan. Les femmes surtout, qui alors étaient énervées par l'oisiveté ou la mollesse, et d'autres remplies de vapeurs, de maux de nerfs, venaient toutes réclamer de douces émotions et des sensations nouvelles ; elles approchaient avec une imagination ébranlée par la curiosité, le désir, parce qu'elles ignoraient ou croyaient quelquefois. Ces femmes, ardentes à s'enthousiasmer, éprouvaient d'abord des bâillements, des spasmes nerveux. Mesmer avait su choisir pour ses aides magnétiseurs des jeunes hommes beaux et vigoureux qui, par des attouchements multipliés et prolongés durant plusieurs heures, finissaient par transmettre des émotions à toutes ces femmes, et, comme il arrive dans toutes les secousses nerveuses, elles s'imitaient par une sorte de contagion. Et c'est au milieu de ces scènes bizarres qu'apparaissait tout à coup Mesmer, vêtu d'un habit lilas richement brodé, tenant d'une main sa baguette magique et la promenant d'un air d'autorité sur toute l'assemblée. En même temps une musique douce, lente et monotone, venait achever de faire tomber en convulsions toutes ces femmes, qui se roulaient à terre, poussaient des cris perçants, et sentaient circuler des vapeurs froides ou brûlantes, suivant la direction tracée par la baguette toute-puissante. Enfin cette maison était devenue l'antre sacré de la pythonisse, l'asile de merveilles plus étonnantes et plus consultées que l'oracle de Delphes ou les sybilles de l'antiquité.

Aussitôt que l'inventeur eut fait une fortune rapide, les adeptes ne man-

quèrent pas, et chaque quartier avait son magnétiseur, chacun de ces temples avait sa somnambule, qui prédisait l'avenir et était censée donner la santé aux malades. Tous ces soi-disant sorciers avaient adopté des costumes plus ou moins baroques et excentriques pour faire impression sur l'esprit des individus qui venaient chez eux tâcher de connaître leur sort futur. Les vrais savants dédaignaient ou méprisaient toutes ces supercheries, mais cependant ils étaient obligés d'avouer qu'il existait quelque chose de vrai.

Un homme qui a laissé un grand nom dans les sciences et une réputation immense comme homme politique, Francklin, pendant son séjour à Paris, n'a pas dédaigné de s'occuper de magnétisme. Sa maison de Passy devint le rendez-vous de tous les *Mesméristes;* on y fit des expériences, on y signa même un rapport à l'Académie. Tous les hommes qui s'occupaient de science, prirent alors parti pour ou contre; dans l'espace de 1779 à 1784, il fut publié plus de six cents ouvrages sur cette matière, et, malgré tout ce grand bruit, le magnétisme est toujours resté une science douteuse.

Un des médecins les plus distingués de notre époque, à qui je demandai sa pensée sur le magnétisme, m'a répondu une longue lettre où se trouve ceci : « Si ce qu'on nomme le magnétisme n'est qu'une erreur, pourquoi quarante années d'expériences, de sarcasmes, de mépris n'en ont-ils pas fait une éclatante justice? s'il est une grande vérité, pourquoi donc, après tant d'épreuves, se traîne-t-il encore dans l'ombre, combattu et rejeté comme une ridicule imposture par les hommes les plus éclairés? Il faut donc observer curieusement les faits merveilleux opérés chez l'espèce humaine elle-même, et les apprécier impartialement.

« Mais il en est, je crois, du magnétisme comme de toutes les choses qui ont été mal commencées ; elles souffrent de la déconsidération qui atteint les premiers inventeurs, et ne s'en relèvent jamais. Si au lieu du mystère et du charlatanisme dont il a environné l'apparition de sa découverte, Mesmer n'avait employé que la dignité de la science, le magnétisme serait aujourd'hui reconnu sans contestation. »

JOSÈ HERNANDÈS.



Le Mousquetaire.



Le Mousquetaire.



LE MOUSQUETAIRE.



Il y a, dans notre langue, certains mots qui, sans que nous sachions précisément pourquoi, emportent avec eux une idée gaie, folâtre, rieuse. Jamais peut-être la pensée ne nous est venue d'approfondir les joyeuses sensations qu'ils nous causent en les entendant prononcer; mais l'habitude fait que toujours, et malgré nous, nous éprouvons tous les mêmes sentiments... S'il est certains de ces mots dont toutes les syllabes semblent rire, il en est d'autres au contraire qui pleurent à chaque lettre.

Ainsi, imaginez, faites un tyran, un brigand, tant méchant, tant pervers que vous voudrez, nommez-le Ramponneau, tout de suite on rira de lui, on le chansonnera, et il sera écrasé sous le ridicule. Au contraire, créez un comique d'une gaieté folle, d'une philosophie joyeuse, à toute épreuve, et donnez-lui nom Tristan l'Ermite; il glacera tout le monde, son chant semblera sortir de l'enfer, on croira toujours entendre des grincements de dents après tous ses éclats de rire, et ceux qui l'écouteront riront peut-être, mais ils riront jaune, comme on dit vulgairement. Pourquoi? je ne

sais. Mais il en est de même des lieux. L'hôtel de la Force est triste à dire, l'hôtel de Bazancourt prête à rire. Je suis persuadé qu'un étranger qui n'aurait pas vu le célèbre mélodrame, qui ne connaîtrait pas l'histoire de Paris, frissonnerait au seul nom de la vieille Tour de Nesle, tandis qu'il se sentirait tout joyeux à celui des Porcherons.

En effet, combien y a-t-il de gens, même parmi les Parisiens, qui sachent au juste ce qu'étaient ces fameux cabarets? mais qu'importe, du moment qu'on a dit les Porcherons, chacun sent que cela doit être drôle, qu'on y doit rire à gorge déployée; on est prêt à s'écrier : Ma foi! allons aux Porcherons, nous nous y amuserons, et nous y verrons des mousquetaires.

Mousquetaire, voici encore un exemple à l'appui de ce que je viens de dire; prononcez ces quatre syllabes, et à l'instant même ne vous semble-t-il pas voir un charmant jeune homme, campé sur sa hanche, retroussant crânement sa moustache blonde, et regardant insolemment sous le nez la jolie fille qui passe au bras de son galant. Ne vous apparaît-il pas dans son bel uniforme rouge à parements, revers et plastron gros bleu, appuyé fièrement sur son sabre, prêt à accepter ou proposer toutes les parties qu'on pourra imaginer; car le mousquetaire est, avant tout, un franc vaurien; y a-t-il un lansquenet en train, il en est; il se fâchera ou il se battra, parce qu'on aura osé commencer sans le prévenir, lui qui est de première force à tous les jeux, même à ceux de hasard. D'ailleurs, on le sait, il connaît et fréquente tous les tripots, il est lié avec tous les banquiers de Pharaon. Ce qui n'empêche pas qu'avant tout, il veut être respecté, car il n'entend pas plaisanterie à cet égard, et, malgré la promptitude de sa langue, il est sûr de l'être toujours, car son titre de prévôt des académies de jeu et d'escrime lui donne droit de haute et franche parole en tous lieux.

Il est français et militaire, par conséquent galant et aimable; faut-il enlever un cœur en dansant le menuet, il est là présent, et chacun le sait aussi heureux aux jeux de l'amour qu'aux jeux du hasard. Puis il a la réputation de tout un corps à soutenir, et d'un corps noble, faisant partie de la maison du roi. En un mot, il est mousquetaire, le roi de France est son capitaine commandant, il a écrit sur tous les murs de sa caserne

Audaces fortuna juvat, il veut en tout justifier la devise qu'il a adoptée et mériter la réputation qu'il a acquise.

Se peut-il d'ailleurs qu'il y ait dans Paris un seul tendron qui ne le connaisse, lui qui a conté fleurette à toutes les ouvrières, lui le coryphée obligé de toutes les guinguettes, le plus gracieux danseur de la Grenouillère, de tous les Wauxhalls, du Colysée et du bal de l'Écu; d'ailleurs pour elles sa connaissance est un honneur, n'est-il pas réputé le plus intrépide buveur des bosquets du moulin de Javelle? En fréquentant les grisettes, il sait bien qu'il se mésallie, car il est gentilhomme; mais qu'importe, il le fait parce qu'avant tout il lui faut des amours faciles, les changements de garnison sont si imprévus, qu'il n'a pas le temps d'entreprendre des conquêtes difficiles. Aussi les grisettes brodeuses, couturières et passementières réservent-elles leurs plus gracieux sourires, leurs mines les plus agaçantes et leurs plus fraîches toilettes pour le gentil mousquetaire, car elles n'ont qu'à se louer de ses galants procédés.

Les habitants des rues voisines de leur quartier demandèrent, en 1770, leur suppression pour cause de tapage nocturne. Ils devinrent alors le sujet de toutes les conversations, et, dans le Palais-Royal, on n'entendait que ces mots: Mon Dieu! on supprime les mousquetaires, que fera-t-on du vin que récolte notre belle France, que deviendront toutes ces accortes danseuses, et qui réveillera en sursaut, par ses chansons obscènes, le bourgeois de la bonne ville de Paris. Oh! monseigneur le ministre, laissez-nous-les, ils sont trop braves et trop joyeux pour jamais les supprimer.

Il n'y a plus de mousquetaires, et cependant nous pensons tout ce que je viens de décrire, rien qu'à entendre ce nom, dont nous savons à peine la complète signification.

Et nous n'avons pas tort; car nous avons à peu près une juste idée de ce qu'ils étaient. Si le garde-française a laissé, malgré nos révolutions et tous les exploits des grognards de la grande épopée impériale, une immense réputation de courage et de galanterie, qu'était-il, après tout, auprès de l'élégant mousquetaire? D'abord, il faisait partie de l'infanterie, tandis que l'autre était de la cavalerie, et pouvait faire résonner bruyamment ses éperons sur le pavé de la capitale. Le cavalier a un grand sabre qui traine, il porte des bottes, il représente, dans nos sociétés modernes,

le dernier débris de l'ancienne et noble institution de la chevalerie. On ne le voit jamais barassé de fatigue, trainant péniblement un lourd fusil; s'il est couvert de poussière, c'est d'une noble poussière, c'est celle du champ d'honneur. L'habitude qu'il a d'escorter les voitures de la cour, de voir de près le roi et les princesses du sang, lui donne une insolence, ou plutôt un aplomb que n'aura jamais le fantassin, qui est obligé de vivre continuellement dans son corps-de-garde. Il est vrai que tous deux portent la cocarde et la moustache retroussée à la bourguignonne, mais, il a une certaine fleur d'élégance, un je ne sais quoi, qui fait que les amours viendront s'appendre au croc de la moustache du mousquetaire plutôt qu'à celle de tout autre. Et puis enfin, avant tout, il faut le dire, notre héros est gentilhomme, ce qui est beaucoup. En un mot, le garde-française n'est que l'unité dont le mousquetaire est la quatrième puissance; l'un est un magnifique soldat, l'autre est la quintessence la plus raffinée du militaire : ils sont aussi braves l'un que l'autre, mais le mousquetaire est téméraire; ils sont aussi galants, mais le mousquetaire est plus entreprenant; réputés tous deux les êtres les plus volages de toute la chrétienté, le mousquetaire a plus les allures d'un papillon voltigeant de fleurs en fleurs. Le hussard seul a pu contre-balancer la réputation amoureuse du mousquetaire, et, malgré toutes ses promenades victorieuses à travers l'Europe, il n'a pas fait oublier la gloire de son prédécesseur.

Il y avait deux compagnies de mousquetaires, les gris et les noirs, parce que la première avait des chevaux gris, et que la seconde montait des chevaux noirs. Chaque compagnie avait son drapeau et son étendard, sur lesquels étaient brodées les armes du corps; ceux de la première portaient une bombe lancée de son mortier et tombant sur une ville, avec cette devise : *Quò ruit, est lethum;* ceux de la deuxième portaient un faisceau de douze dards empennés les pointes en bas, et avaient pour devise : *Alterius jovis altera tela.* Ces compagnies furent d'abord composées de cent hommes, mais le nombre varia beaucoup; elles furent successivement portées à cent cinquante, deux cents et trois cents cavaliers. Elles étaient commandées par un capitaine lieutenant qui était chargé de toute la partie administrative et de l'instruction des recrues. Le roi en

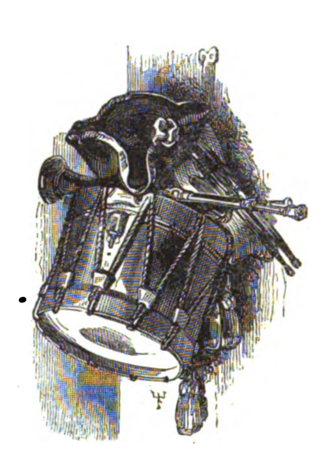
était le capitaine commandant. Les fonctions des mousquetaires consistaient, en temps de paix, à suivre Sa Majesté à la chasse, et à escorter son carrosse dans ses promenades. Dans l'ordre de la préséance militaire, ils marchaient immédiatement après les chevau-légers de la garde; car ils étaient, comme ces derniers, compris dans la maison rouge du roi. Ils passaient avant les grenadiers à cheval. En temps de guerre, ils combattaient, comme les dragons, à pied et à cheval; ils se formaient en bataillons et en escadrons, suivant le terrain où se donnait la bataille. Dans les siéges, ils servaient à pied aux attaques des dehors de la place; à cheval, lorsqu'ils étaient de garde aux tranchées. Ils étaient surtout renommés pour les coups de main hardis et imprévus. C'est ainsi qu'au siége de Valenciennes, en 1677, ils entrèrent dans la ville avant que le reste de l'armée n'eût eu le temps d'approcher de la tranchée. Pendant la campagne de 1672, à la fameuse bataille de Fontenoy, en 1745; à celle de Cassel, en 1761, ils se distinguèrent par leur courage et leur audace, et furent remarqués parmi les plus braves et les plus intrépides.

L'origine de ce corps remonte à l'année 1600. Henri IV, après avoir conquis le royaume, était sans cesse en butte aux réclamations de ses anciens compagnons d'armes, qui, après s'être vaillamment battus pendant les guerres de religion, et s'être ruinés au service du roi de Navarre, se trouvaient abandonnés et dans la plus profonde misère. Alors le roi forma une compagnie de gentilshommes qu'il nomma les carabins du roi. Louis XIII, en 1622, leur ayant donné des mousquets, changea la dénomination du corps, et leur donna le nom de mousquetaires; mais, ayant voulu les démonter, ils refusèrent le service d'infanterie, et c'est alors que le roi leur fit suivre l'instruction militaire d'infanterie et de cavalerie, et leur donna en compensation le titre de corps noble. Le cardinal Mazarin voulut leur imposer pour capitaine-commandant son neveu Mancini, duc de Nevers; mais le comte de Trois-Villes, qui occupait alors cette charge, n'ayant pas consenti à s'en démettre, le cardinal licencia la compagnie en 1646. Elle fut reconstituée en 1657, et, en 1661, quand le roi ordonna la formation d'une seconde compagnie qui eut des chevaux noirs, la première en fut distinguée par ses chevaux gris. Ils furent réformés en 1775, par système d'économie, au commencement du ministère

du comte de Saint-Germain. Ils ont été rétablis en 1789; mais hélas! le temps des corps privilégiés était passé, l'orage grondait de toutes parts, et bientôt le torrent révolutionnaire devait emporter toute noblesse et royauté. Les mousquetaires furent définitivement supprimés en 1791.

Ils ont passé, comme toutes les institutions du bon vieux temps; un corps composé presque entier de cadets de famille, ne pouvait exister qu'avec les familles, et maintenant qu'il n'y a plus rien de ces *vieux préjugés*, où recruterait-on les soldats, grand Dieu! Il n'y a plus de mousquetaires, mais leur réputation est restée intacte; si l'on s'endort en pensant à eux, on voit passer dans ses rêves des bouteilles, des dés, des cartes, des filles, des épées, des duels, des danses et des gens qui rient; et souvent on se prend encore à regretter le bon vieux temps et les mousquetaires, qui donnèrent beaucoup de gloire à la France.

ALEX. PRIVAT D'ANGLEMONT







Le Cadet de Gascogne.



Le Cadet de Gascogne.



LE CADET DE GASCOGNE.

Je suis venu au monde dans les dernières années du dix-septième siècle. Les faiseurs ou plutôt les faiseuses d'horoscopes qui s'occupèrent de mon entrée dans ce grand et bizarre caravansérail qu'on nomme la vie, remarquant que mon arrivée coïncidait avec une défaite de l'armée française, un vendredi de carême, une épidémie, et l'apparition d'un roman philosophique, déclarèrent formellement que j'aurais un caractère triste et mélancolique. Aussi, j'ai presque toujours été d'humeur joyeuse, — il est vrai que, pendant une bonne partie de ma vie, j'ai été gueux.

Aucun phénomène céleste ou sublunaire ne signala ma naissance à l'attention de mes contemporains; du moins, que je sache. Il m'a seulement été dit qu'en entendant mes premiers cris, mon père fronça le sourcil et branla la tête d'un air soucieux; tandis que ma mère m'embrassait, en laissant tomber une larme sur mon jeune front.

L'eau sainte du baptême me délivra peu après de la tache imprimée à toute la postérité d'Adam; malheureusement elle ne put également me laver d'un autre péché originel qui m'était particulier : j'étais cadet de fa-

mille, et cadet d'une très-noble, mais plus pauvre famille encore!... Disons tout : Je suis un cadet de Gascogne.

Ceci doit donner la raison plus que suffisante des larmes qui accompagnèrent le premier baiser que je reçus de ma bonne et sainte mère, et du mouvement Olympien du sourcil paternel, qui ne fit trembler, du reste, que la perruque du vieux La Ramée. Je dirai plus tard ce qu'était La Ramée.

Je me suis demandé bien des fois comment Ésaü avait pu vendre son droit d'aînesse à son frère Jacob, et toujours je me suis répondu qu'il ne l'aurait pas fait, s'il fut né en Gascogne.

Dès mes plus jeunes années, on m'inculqua par tous les pores le sentiment de l'infériorité d'un cadet de famille. La Ramée lui-même ne laissait échapper aucune occasion de m'édifier là-dessus ; et pourtant La Ramée m'aimait beaucoup, sans doute comme on aime le roquet boiteux, laid, mal frisé que tout le monde chasse; mais il respectait mon frère. N'était-ce pas l'ainé de la famille, le représentant futur des XXX.....?

Quelle différence les habitants de notre village ne mettaient-ils pas dans le salut qu'ils adressaient à mon frère et dans celui qu'ils me donnaient! C'était lui encore qu'ils honoraient par le peu de respect qu'ils voulaient bien m'accorder. Les jeunes paysannes qu'embrassait baronnialement mon ainé, et qui se soumettaient avec tant de bonne volonté et de reconnaissance à ce léger droit de leur futur seigneur, s'enfuyaient loin de moi avec des rires moqueurs, lorsque je me hasardais à l'imiter gauchement.

L'avouerai-je? et ce n'a pas été le moindre de mes tourments : mon frère ayant deux années à peu près de plus que moi, lorsqu'il quittait une veste de ratine ou une culotte de satin, au bout de quinze à dix-huit mois, on me faisait user à fond la pièce de vêtement qui se trouvait à peu près coupée pour moi le jour où il la laissait pour en prendre une neuve .. Je puis rire de tout ceci maintenant; mais que de fois j'en ai pleuré!.....

..... Un jour j'eus dix-huit ans. Ce jour-là, le soir venant, je me promenais seul à travers les magnifiques propriétés de notre famille, propriétés que je regardais comme pouvant constituer l'apanage d'un prince, puisqu'elles se composaient d'une immense haute futaie, d'au moins trois cents

pieds d'ormeaux, de landes marécageuses, d'un moulin à farine et d'une douzaine de pièces de terres labourables; tout cela entourant un château à tours et tourelles dont la façade n'avait pas moins de cinq fenêtres à chacun de ses deux étages; et je me disais en soupirant, qu'après être né dauphin de France, le plus grand bonheur était de naître aîné de notre famille. En ce moment, La Ramée vint m'avertir que mon père me demandait. Je vis à l'air grave du brave homme que quelque chose de sérieux se préparait.

En effet, lorsque La Ramée m'eut introduit dans la salle d'honneur garnie de ses portraits enfumés, j'y trouvai rangés en demi-cercle, et comme formant un tribunal, mon père et deux de mes oncles, l'un chanoine de Noyon, l'autre commandeur de Malte.

Mon père me dit brièvement, mais d'un ton presque solennel, que le but de cette assemblée de famille avait pour objet de décider ce qu'il convenait de faire de moi. Je répondis assez résolument, quoique avec un horrible battement de cœur, que j'étais assez assuré de l'amour que mon père et mes oncles me portaient pour m'en remettre pleinement là-dessus à leur sagesse; que, cependant, je désirais savoir si cela était possible, ce qu'ils avaient décidé à cet égard.

Mon père m'apprit alors que sa fortune n'étant que juste suffisante pour mettre le représentant de la famille en état de faire honneur à sa naissance, tout ce qu'il possédait passerait à mon frère aîné; que mes trois sœurs entreraient dans un couvent; que, quant à moi, j'avais le choix d'aller dire mes patenôtres dans les cloîtres du chapitre canonical de Noyon, ou de faire mes *caravanes* sur les galères de Malte; qu'il me permettait d'opter, mais qu'il me fallait le faire immédiatement, attendu que le lendemain je devais partir avec l'un ou l'autre de mes oncles, attendu qu'il avait en vue un très-beau mariage pour mon frère aîné, mariage qui ne pourrait se conclure que lorsque mes sœurs et moi, en faisant vœu de pauvreté, nous aurions donné aux parents de la future l'assurance de ne pas écorner la fortune de notre frère.

Je répondis à mon père que le lendemain, je lui ferais connaître mon choix, et qu'en attendant je le remerciais de ce qu'il faisait pour moi.....

Le lendemain, avant que le premier cri des oiseaux eut salué le soleil, je sortais furtivement du manoir paternel; aucun valet ne s'opposa à mon évasion, et cela, par une excellente raison, c'est que La Ramée s'était déterminé à devenir mon compagnon de fuite, et que La Ramée composait à lui seul toute la domesticité du château. Oui, La Ramée, malgré ses soixante ans et son respect pour le chef de mon nom, consentait à suivre le pauvre cadet de Gascogne. « C'est, me disait-il en pleurant, afin que vous ayez auprès de vous quelqu'un qui vous remette en mémoire, quand besoin sera, ce que vous devez faire ou ne pas faire pour l'honneur de la famille. » Et véritablement La Ramée s'est toujours acquitté de cette charge avec un zèle et une fidélité que je souhaite à chaque ministre de tel ou tel souverain. Je ne parle pas des nôtres, qui sont encore ce qu'ils ont toujours été, des phénomènes en ce genre, comme chacun sait.

« Et où allons-nous présentement, me demanda La Ramée, quand il ne vit plus les tourelles en poivrière du manoir, objet de son amour et de son admiration ? »

Je me tournai successivement, comme un aruspice, vers les quatre points cardinaux, et puis je m'écriai : « Nous allons à Paris!..... »

Douze jours après, nous entrons dans la capitale du monde civilisé, que je trouvai un peu sale.

..... Six mois après mon arrivée à Paris, par une magnifique journée de janvier, j'étais couché tout habillé sur un maigre lit de sangle, afin de trouver sous la couverture de serge verte un peu de la chaleur qui depuis tantôt trois semaines ne voulait plus rayonner de notre foyer éteint. La Ramée marchait à grands pas pour entretenir la circulation dans son individu.

« Ainsi, disais-je avec amertume, ainsi il ne nous reste plus un sou ? »

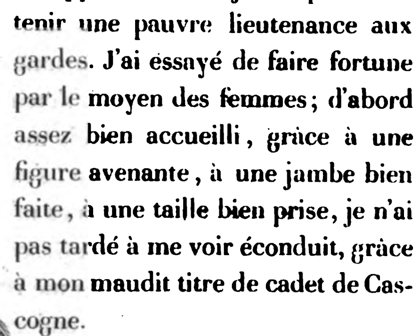
— Pardonnez-moi, monsieur le chevalier, répondit La Ramée en marquant le pas, nous sommes encore à la tête de six livres dix-sept sous six deniers. »

Vraiment! m'écriai-je avec joie; alors, va nous acheter un fagot de bois et de quoi déjeuner; quand nous aurons chaud et que nous n'aurons plus faim, nous serons bien plus en état de trouver à faire fortune, ce que nous cherchons inutilement depuis six mois.

La Ramée sortit pour exécuter mes ordres; pendant son absence, je faisais le monologue suivant :

« Je n'ai pas voulu être chanoine ou chevalier de Malte, parce que je voulais être libre; mais être libre en mourant de faim, est une chose qui ne me convient nullement. Il faut donc que je sois riche; sans fortune, la liberté devient presque une misère de plus. Or, comment faire pour devenir riche? Je me suis adressé à quelques parents que j'ai à la cour; ils ont à peine voulu se déranger pour le cadet de famille. Si j'avais été chef de mon nom, disaient-ils, il aurait bien fallu.... Un d'entre eux même eut l'ingénieuse idée de se débarrasser de moi, en m'expédiant pour le Canada; Heureusement, j'ai été informé à temps de ses bons offices, et les Algonquins ont été privés de ma présence.

J'ai réussi enfin à me faire présenter au régent. Mais, comme je buvais moins que Nocé, que je n'étais pas si bonne lame que Ravannes, que je n'avais pas le diable au corps comme Philippe lui-même, je n'ai pu en obtenir une pauvre lieutenance aux gardes. J'ai essayé de faire fortune par le moyen des femmes; d'abord assez bien accueilli, grâce à une figure avenante, à une jambe bien faite, à une taille bien prise, je n'ai pas tardé à me voir éconduit, grâce à mon maudit titre de cadet de Cascogne.



Et pourtant, combien de cadets de Gascogne comme moi ont fait une fortune que je ne puis pas faire? Concini, Mazarin, Luynes, Richelieu, Cinq-Mars, Lauzun, que vous ayez porté la cuirasse ou la haire, que vous ayez été de France ou d'Italie, de Bourgogne ou de Picardie, vous n'en étiez pas moins, de votre vivant, des cadets de Gascogne arrivés à Paris comme moi, le cœur gros d'espérances, la bourse

légère de monnaies sonnantes... Que vos ombres m'entourent et me protégent; que je m'élève comme vous vous êtes élevé, sauf à tomber comme quelques-uns d'entre vous sont tombés. » — Le froid et la faim interrompirent ce monologue.

En ce moment, La Ramée rentra; il n'apportait, contre mon attente, ni fagot ni déjeuner..... Qu'y a-t-il donc, La Ramée, dis-je avec inquiétude en le voyant pâle, agité? — Il me remit une lettre.....

..... Quinze jours après, j'avais revu le château de XXX. Qu'il me sembla beau! que sa haute futaie me parut magnifique, ses landes agréables, son moulin pittoresque, ses champs fertiles!... On était pourtant au milieu de l'hiver; les landes étaient couvertes de givre, les ormeaux sans feuilles, la roue du moulin rouillée dans la glace..... Mais tout cela m'appartiendrait un jour!.... Mon frère était mort d'un rhume qu'il avait gagné en chassant les canards sauvages.

..... Je ne suis plus cadet de Gascogne, et, si je le voulais, la fortune me prendrait par la main, maintenant que je ne veux plus courir après elle. Mais à quoi bon? j'ai une fortune qui me suffit. Au grand désespoir de La Ramée, qui a peur de voir s'éteindre mon nom, j'ai déclaré à mon père que je n'avais pas l'intention de me marier.

« Et pourquoi, grand Dieu? s'est écrié mon père.

— Parce que je ne veux pas m'exposer à ce qu'un de mes fils me reproche de l'avoir fait cadet de Gascogne!... » — Telle a été ma réponse.

..... L'abbé Grelot vient de me rendre presque dévot en me représentant, pour stimuler ma piété endormie, que je courais le risque de n'occuper dans le ciel qu'une place de cadet, si je ne m'amendais pas.

L'éditeur de ces fragments n'a qu'un mot à dire maintenant, c'est que les mémoires d'un cadet de Gascogne sont véridiques et authentiques; il en a pour garant la parole d'un de ses amis, intrépide chasseur, dont le petit château coquet élève sa tête au milieu d'un massif de beaux arbres pour se mirer dans la Garonne. Quant à la question de savoir s'ils remplissent ou non les promesses que pouvait donner le titre de ce chapitre du *Bon vieux Temps*, nous la soumettons humblement à qui de droit, comme on dit en style d'huissier, dont Dieu garde le lecteur.

ADOLPHE BOUCHER



TABLE.


FIN.

3 **AUTREFOIS OU LE BON VIEUX TEMPS.** Types français du XVIIIe siècle. *Paris, Challamel, s. d.* (1842), gr. in-8, demi-rel. ~~chagr. bleu, dos~~ orné, plats ~~pap.~~ chagr. (*Rel. de l'époque*). (P. 10). [illegible] fr.

Premier tirage. Ouvrage illustré de 40 *pl. hors texte* et d'un grand nombre de fig. sur bois dans le texte par *Tony Johannot, Gavarni, Th. Fragonard, Ch. Jacques*, etc. Illustré romantique *rare et recherché*, consacré aux professions et métiers du XVIIIe siècle. ~~Qq. rousseurs~~.

Exemplaire avec planches en noir et en couleur.

Très rare

Complètement
un des ensemble
où Français peints par
eux-mêmes.

